AUG 1 6 1927

e Année. N° 15. 1er Août 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ille Jullian. . . .	*L'École des Chartes et notre Histoire nationale.*	481
Nicolas de Grèce.	*La Campagne d'Asie Mineure.*	498
dinand Goetel. . .	*L'Aspirant Kos au Pamir.* — I.	523
n Lescure.	*La Politique monétaire de l'Italie.*	547
manuel Berl. . . .	*Saturne.*	571
is Sonolet.	*L'Agonie de l'Empire du Mexique.* — I.	590
toine Albalat . . .	*Gustave Flaubert et ses Amis*	626
urice Genevoix. .	*Les Mains vides.* — III.	658
ry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	692
ert Flament. . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Londres.*	702

J.-M. Bourget : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Le Nouvel Anacharsis

par ABEL HERMANT
de l'Académie française

Hollywood dépassé

par LUC DURTAIN

Documents anglais sur les Origines de la Guerre

par ELIE HALÉVY

André Gide

par A. THIBAUDET

Hommes d'État et Diplomates pendant la Guerre

par WICKHAM STEED

La Littérature norvégienne contemporaine

par KRISTIAN ELSTER

L'ÉCOLE DES CHARTES

ET

NOTRE HISTOIRE NATIONALE

« L'enseignement donné à l'École des Chartes », a dit son directeur M. Maurice Prou[1], « est celui des sciences auxiliaires de l'histoire », et il entend par là bibliographie, diplomatique, étude des sources, paléographie, histoire du Droit, linguistique, archéologie, et autres instruments de travail pour qui veut reconstituer le passé[2].

Mais ce que ne dit pas M. Prou, modeste pour son École comme pour lui-même, c'est qu'aucune des disciplines utiles à l'histoire n'est étrangère à ses élèves, que leur curiosité du passé est absolument universelle, et que, s'ils se forment aux « sciences auxiliaires de l'histoire », c'est pour arriver à faire l'histoire, et qu'ils savent la faire dans sa plénitude, et qu'ils la font au sortir même de l'École.

Je n'ai pas à dire ici quelle est la nature et quelle est la valeur de l'enseignement donné à cette École. Mais je voudrais montrer quels en sont les résultats, et comment ces archi-

1. Dans son article *l'École des Chartes*, paru dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 janvier 1927, réimprimé en brochure par la Société des Amis de l'École des Chartes, p. 23.

2. Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici un regret, qui est aussi celui de mon éminent ami M. M. Prou. C'est que les élèves de l'École se sentent si peu attirés par la numismatique. Elle n'offre pourtant pas moins d'intérêt scientifique que les autres sciences auxiliaires. Elle est plus variée, plus nuancée, que la paléographie ou l'épigraphie. Elle touche à la vie publique, à l'art, à la symbolique religieuse, à l'économie politique. Et il y a encore tant de livres à écrire sur les monnaies et les médailles de France!

vistes-paléographes deviennent de purs historiens. Jugeons les leçons à leurs fruits, et allons à l'École des Chartes les jours des soutenances de thèses, lorsque, devant leurs maîtres assemblés, les jeunes gens développent leurs mémoires et en défendent les conclusions. Lisons ce qu'ils ont écrit et écoutons ce qu'ils disent.

Mademoiselle B... a pris, comme sujet de thèse, la vie rurale dans la région méridionale du Parisis, depuis Versailles jusqu'à Corbeil, d'ailleurs en se limitant à l'époque des Valois, de Philippe VI à François Ier. Pour reconstituer ces temps lointains de ce qui va devenir la grande banlieue de Paris, elle a utilisé toutes les chartes et tous les documents, tous les textes et tous les monuments, elle a fouillé les bibliothèques, les archives, les musées et les ruines.

Mais la vie rurale, à aucune époque de l'histoire de notre terre, ne peut s'expliquer uniquement à l'aide de papiers ou de pierres. Pour la comprendre, il faut voir le paysan ou le fermier, non pas seulement dans les actes qu'ils signent, les comptes qu'ils alignent, les maisons qu'ils élèvent, mais encore et surtout sur le sol qu'ils cultivent, sur les sillons qu'ils tracent, au milieu des vignobles qu'ils disposent ou des récoltes qu'ils engrangent, et, pour bien connaître l'homme, connaître d'abord sa terre, ce qu'elle vaut et ce qu'elle rend.

Alors, Mademoiselle B..., laissant là, pour un moment, les textes amassés dans les archives et les bibliothèques, nous montre la carte géologique du sol parisien : ici, les limons des plateaux, inépuisable réserve de champs de blé; là, les alluvions qui encadrent les cours d'eau descendant vers la Seine et que dessinent les lignes capricieuses des aulnaies et des saulaies. Et tout de suite, sans qu'elle ait besoin d'insister, je comprends certains chapitres de son mémoire. Ces champs de blé, sortis du limon de l'Hurepoix, ont en quelque manière créé ces familles de paysans, laborieuses, tenaces et immobiles autour des mêmes fermes, et ils ont créé aussi cette vie calme et facile qui fut un des charmants caractères de l'ancienne Ile-de-France. Et ces aulnes ou ces saules des alluvions d'en bas ont fourni à cette population rurale ses sabots traditionnels, sans parler des curieuses légendes tissées dans les

veillées des cabanes voisines. Le sous-sol géologique a apporté certaines cultures, et ces cultures ont déterminé certaines formes de la vie, et la vie à son tour a dispensé certaines habitudes de pensée ou de rêve[1]. Les chartes, les actes, les livres, ce sera simplement pour Mademoiselle B... la mise en action, par les hommes, des ressources que la nature leur avait données; et les sciences auxiliaires de l'histoire n'ont été que le moyen de montrer de façon certaine, deux siècles durant, l'activité humaine et celle de la nature dans une des plus belles régions de France.

Du sous-sol producteur de cultures, passons à la surface, j'entends la surface naturelle, rivages, vallons ou montagnes, lignes productrices de frontières ou de groupements.

M. de T... a examiné les vicissitudes de ce comté de Forcalquier qui fut si puissant du XIe au XIIIe siècle, et dont les maîtres rêvèrent peut-être un instant de faire à leur profit l'unité de la plus grande Provence; et l'histoire de cette seigneurie, née presque subitement au début de l'ère féodale, et si vite riche et influente, et puis si rapidement déchue, est un des curieux problèmes de nos annales nationales. Rien ne prédisposait Forcalquier, au moins en apparence, à jouer un rôle de vedette dans la France méridionale. Là, point de chef-lieu de *civitas* gallo-romaine, et point d'évêque chrétien : un simple marché des temps latins et barbares, et une colline à citadelle qui n'avait pas plus de rayonnement matériel que cent autres buttes ou pitons de la vieille Narbonnaise. Et cependant Forcalquier s'est crue un jour la rivale heureuse d'Aix, d'Arles et d'Avignon.

C'est qu'elle avait et tenait la route. A ses pieds passait la Voie Domitienne, qui, le long de la Durance, montait jusqu'au col du Genèvre pour descendre de là sur Turin et la Gaule du Pô. Forcalquier était, sur ce chemin, la porte qui ouvre et ferme la Provence du côté des Alpes et les Alpes

1. Voyez là-dessus, et précisément à propos de cette région de l'Hurepoix, les pages de M. L. Gallois, dans son livre, *Régions naturelles et noms de pays* (p. 83, etc.), un des chefs-d'œuvre de notre école géographique, et dont Mlle B... a eu bien raison de s'inspirer. Remarquez notamment dans ce livre comment M. Gallois a su, à l'exemple de son maître Vidal de La Blache, retracer les traits généraux du paysage en partant des éléments géologiques du sol.

du côté de la Provence. Or, au Moyen Age, la route primait presque la citadelle comme élément de fortune et instrument de domination. D'elle avaient besoin et les seigneurs pour leurs guerres, et les marchands pour leurs caravanes, et les pélerins pour leurs dévotions. La porte de la route était un centre de vie, et le portier était le seigneur du territoire qui s'étendait le long du chemin. N'est-ce pas la double voie du Cenis et de la Tarentaise qui a édifié la sécurité, l'audace et la gloire des comtes de Savoie[1]?

Plus heureux que ceux de Forcalquier, les seigneurs de la Savoie ont, de leur route, fait l'amorce d'un royaume. Forcalquier a échoué dans l'histoire parce que sa route était moins passagère et ses débouchés plus limités; peut-être aussi parce qu'il était trop facile, d'en haut et d'en bas, de descendre en sa vallée de la Durance, parce que cette vallée, qui fut sa seigneurie, était moins fermée, moins bien défendue contre les voisinages que ne l'étaient, pour la Savoie, la Maurienne et la Tarentaise. Pour un chemin directeur comme pour un donjon seigneurial, il faut à la base et dans le cadre une nature très forte. La Savoie a bâti un empire, Forcalquier s'est fondue dans la Provence, il est vrai pour lui donner son gracieux félibrige de poètes et de savants, séduisante survivance de ses ambitions d'autrefois. — Voilà ce qui s'est dit, au jour de la soutenance, tout autour de la thèse de M. de T. Je vous assure qu'à l'École des Chartes on examine, on analyse de très près les sources de la vie française.

Les routes et le sol, nous les avons trouvés se combinant dans l'histoire des bastides de la Gascogne, dont nous a parlé M. D...

Ici, il ne s'agit ni d'un terroir rural, ni d'une seigneurie féodale, mais de ces villes neuves qui s'élevèrent dans la belle

1. Voyez les remarques de Vidal de La Blache, *Tableau de la géographie de la France*, p. 259 et 265 : « A mesure que croît l'importance des passages alpestres, croît aussi l'importance politique de la contrée. Qui possède le burg de Charbonnières à l'entrée de la Maurienne, qui domine le seuil de Chambéry, vrai détroit entre le Rhône et l'Isère, ou qui du haut du promontoire d'Albon surveille les anciennes voies romaines se dirigeant vers Vienne..., devient un personnage, etc... Ce qui l'emporta, ce fut la forteresse féodale, le château qu'on voit encore, debout ou en ruines, dressé sur son roc et barrant la route. »

période du Moyen Age, et dont la plupart sont devenues de riches bourgades de la France moderne : et c'est la preuve que les hommes qui les construisirent les ont placées aux bons endroits, ont su reconnaître les faits de la nature qui invitaient à des groupements humains.

Car ces bastides furent également et des postes militaires et des lieux de foires et des centres agricoles. On les installa à des passages de cours d'eau, au point par exemple où les antiques routes parallèles aux Pyrénées coupent les dix rivières qui descendent en éventail du plateau de Lannemezan : et leurs remparts gardèrent la traversée, en même temps que leur place centrale s'ouvrait aux marchands. Mais il fallait aussi quelques bons arpents aux nouveaux bourgeois : car le bourgeois du Moyen Age a presque toujours voulu posséder son lopin de terre, jardin ou petit domaine; de là, autour de la ville neuve, un assez gros lotissement du terrain, lequel n'est pas sans analogie avec les morcellements que nous voyons aujourd'hui se découper de toutes parts. En écoutant la discussion provoquée par la thèse de M. D..., on avait l'impression que ces temps féodaux, plus encore que l'époque romaine, ont su trouver les forces et les lignes de vie de la terre française, et y établir pour toujours des domiciles d'hommes et des asiles de travail; et nous revîmes avec joie ces bonnes et aimables bourgades de la nouvelle Gascogne, Grenade, Valence, Tournay, Mirande, avec les noms exotiques que leur donnèrent leurs fondateurs, comme s'ils avaient voulu faire des vallées du Gers ou de la Baïse une réplique de toute l'Europe chrétienne.

Provinces[1] et routes, grandes villes et bourgades, châteaux et églises apparaissent tour à tour dans cette liste des thèses

1. Il est naturel qu'un très grand nombre de thèses soient consacrées à l'histoire des seigneuries féodales, Blois, Marche ou autres. Mais de là à dire, comme on l'a insinué, que ce ne sont qu'œuvres de généalogistes, est pure absurdité. L'histoire du comté de Blois au Moyen Age, par exemple, est l'histoire du Blaisois tout entier, villes et campagnes, et cette histoire, à chaque détour des années, confine à l'histoire générale. Il y a certes, dans ces travaux, des généalogies et de la chronologie : mais ce sont les cadres nécessaires de tout travail d'histoire, comme les rivages ou les montagnes encadrent les régions naturelles. Et je ne connais pas de travail sorti de l'École qui soit de simple chronologie, de seule généalogie.

de l'École, qui est comme un émouvant palmarès d'actes de reconnaissance envers les générations de notre passé national; je dis églises et châteaux, parce que le diplôme d'archiviste-paléographe comporte de très sérieuses études d'archéologie, que l'École a eu pour maîtres en cette science Quicherat, de Lasteyrie, Lefèvre-Pontalis, et que d'elle est sorti Auguste Brutails, lequel, en un manuel toujours célèbre[1], est passé de l'examen des grottes préhistoriques à la saine appréciation de la tour Eiffel et du viaduc de Garabit. Rien de ce qui s'est fait, rien de ce qui s'est dressé sur le sol de France ne fut étranger aux maîtres et aux élèves, et s'ils s'enferment dans le Moyen Age comme en un donjon, c'est un donjon pourvu de larges fenêtres qui s'ouvrent sur tous les horizons de notre histoire.

Pour les villes, grandes ou petites (je ne regarde que dans les thèses de ces dernières années), voici Salon en Provence, qui est presque devenue une grande cité par son commerce universel et le renom de ses huiles, alors qu'elle n'était absolument rien dans les dix premiers siècles de l'ère chrétienne : M. B... nous montrera comme elle est arrivée peu à peu au pinacle, et quelles furent au Moyen Age l'activité de ses habitants et la bonne conduite de ses institutions. Voici, à l'autre extrémité de la diagonale de la France, Honfleur, elle aussi partie de presque rien, simple marché aux poissons, dont on voulut, lors de la guerre de Cent Ans, faire un grand port à l'embouchure de la Seine, comme une rivale à Rouen : car c'est la loi de nos estuaires océaniques qu'en avant de chaque grand port assis en retrait de la mer, s'élève un port qui la touche, Le Verdon pour Bordeaux, Saint-Nazaire pour Nantes, Le Havre pour Rouen; Honfleur joua un instant le rôle qui devait réussir au Havre, et ce fut pour ainsi dire un Havre anticipé et qui s'atrophia. Voici encore, dans ce que Vidal de La Blache a appelé la France de l'Est[2], Neufchâteau de Lorraine, riche villa gallo-romaine que sa situation sur route et dans un « bon pays » transforma en petite cité;

1. J.-A. Brutails, *Pour comprendre les monuments de la France*, 4e éd., 1922.
2. Voyez sur Neufchâteau, Vidal de La Blache, *la France de l'Est*, p. 13, 14, 142.

et, aux confins de l'Italie, Grasse, qui domine la corniche de l'intérieur, et dont le voisinage de la frontière fit une vraie capitale, fière de son commerce, de sa gabelle, de ses relations au dehors, et de la gloire à demi divine de sa fontaine de La Foux.

Un fait entre autres m'a frappé dans le choix des sujets de travaux et les discussions auxquelles ces travaux ont donné lieu : c'est l'importance prise par les monographies d'abbayes ou de monastères. Nous les avons vus se dérouler devant nous depuis six ans, du Nord au Midi et de la Seine à la Méditerranée : en 1922, ce furent Saint-Père de Chartres (et il y eut même deux thèses sur ce thème, l'une archéologique, l'autre historique), Saint-Ouen de Rouen, de La Noé dans le diocèse d'Évreux; en 1923, Saint-Bertin dans les Flandres, Montier-en-Der dans la Haute-Marne; en 1924, Saint-Rion et Beauport dans le diocèse de Saint-Brieuc; en 1925, notre Saint-Maur-des- Fossés, et, aussi, des afférences à Saint-Julien-de-Brioude et à Saint-Martin-des-Champs; en 1926, Psalmodi près d'Aigues-Mortes dans la Némausenque et Déols en Berry; en 1927 enfin, Obazine en Limousin, Saint-Cybard d'Angoulême et Bellevaux en Franche-Comté.

Quelques inquiétudes qu'ait fait naître parfois cette abondance des sujets monastiques, je la comprends et je m'en réjouis. Je la comprends : car la plupart de ces sujets peuvent être traités par un seul document, un cartulaire; et si énorme que soit parfois un cartulaire, rien de plus commode pour un candidat, qui a à peine deux ans pour travailler à fond son sujet, rien de plus commode que d'avoir devant soi, ramassées et tassées ensemble, toutes les pièces de son dossier. Mais je m'en réjouis aussi : car l'histoire d'un monastère, ce n'est pas seulement celle d'une communauté qui fut riche et influente, c'est aussi celle d'un groupement humain de notre pays, souvent très ancien dans le passé, et presque toujours destiné à une durée éternelle. S'agit-il d'un monastère créé après l'an mil sur sol nouveau, en terre défrichée au fond des bois, comme La Sauve-Majeure, Clairvaux ou Cîteaux : le site, une fois conquis par l'homme, lui est resté, les bâtiments, une fois debout, sont demeurés, et, même en ruines,

servent encore, et le village ou la bourgade n'ont fait que remplacer le monastère. S'agit-il d'abbayes de la première époque, des temps mérovingiens : elles se sont substituées à d'antiques villas gallo-romaines, pillées par les Barbares, et refaites par les moines, qui ont rendu aux terres voisines leur fécondité un instant interrompue; derrière Psalmodi, il y a une villa gauloise et romaine; derrières Saint-Maur, un *oppidum* celtique; derrière Luxeuil, une station thermale chère aux Latins. Et là encore, une fois ressuscitée par les moines, la vie n'a plus faibli. On m'objectera Psalmodi, qui n'est plus qu'une misérable ferme dans les bas-fonds du département du Gard : mais Psalmodi a engendré sur place Aigues-Mortes, toujours vivante et affairée à l'ombre de ses remparts.

Pour le même motif, la concentration des documents, les sujets parisiens attirent souvent nos jeunes gens, et ils y trouvent la joie de pouvoir refaire, pierre par pierre, l'histoire d'une église; ou, maison par maison, celle d'une rue; ou, génération par génération, celle d'une famille.

Ce qui les a plus particulièrement intéressés en ces derniers temps, ce sont les monographies des corporations et celles des paroisses. Et cela a été très heureux. Car la corporation et la paroisse, ce furent peut-être les deux formes les plus aimées et les plus puissantes des sociétés humaines dans les villes et même les villages des temps médiévaux. On était, plus que l'homme du seigneur, l'homme du saint de la confrérie, l'homme de l'autel de la paroisse. Et à Paris, ces confréries et ces paroisses ont été si complètement mêlées à l'histoire générale! En 1926, nous vîmes ainsi se former devant nous, au jour de la discussion, la Communauté de la Grande Boucherie, qui finit par ne plus être qu'un syndicat de propriétaires; et en 1924, nous pûmes déambuler, une heure durant, dans toutes les rues de cette paroisse Saint-Jacques de la rive droite qui fut vraiment le cœur du Paris du travail ou du Paris de la bataille.

Peut-être, sur ce sol parisien, aurais-je un désir à formuler. Il me semble qu'on n'y fait pas une place assez grande aux vieilles familles qui en ont été les premières maîtresses au

début des temps capétiens. Nous avons bien eu un mémoire sur cette robuste lignée des Garlande que je retrouve partout sur la terre du Parisis, depuis les abords de la place Maubert jusqu'à Livry ou Gournay et jusqu'à Bagneux. Mais j'en souhaiterais bien d'autres de ce genre, Comme j'aimerais à suivre les luttes des Montmorency pour s'assurer, contre l'abbaye de Saint-Denys, les domaines et les routes! Que j'apprendrais de choses sur la royauté de Louis VI et de Louis VII, si je pouvais évaluer la richesse d'un seigneur de l'Ile-de-France, avec ses hôtels en ville et ses champs à la campagne! — Mais je sais que de tels désirs se réaliseront bientôt grâce à l'École des Chartes. Car elle est de celles qui sont à l'affût des sujets nouveaux, et qui ont le goût de toutes les initiatives savantes. C'est la méconnaître singulièrement que de parler de sa tour d'ivoire. Si ses élèves se penchent si longtemps sur les vieux parchemins, c'est, tout de suite après, pour en reconstituer les faits sur les routes et dans les terres de la France, devant la facade de ses églises et aux carrefours de ses villes.

Il est cependant un genre de sujet de géographie historique, ou plutôt, d'histoire de terroir, qui, dans ces dernières années, a été un peu négligé par les élèves de l'École, et cependant leurs aînés y avaient brillamment réussi. Je veux parler de l'étude même du sol cultivé ou cultivable, de l'exploitation des forêts ou du desséchement des marais, en un mot de la conquête de notre terre par les hommes. D'anciens mémoires de chartistes, de 1893 à 1917[1], nous ont révélé que les plus grands espaces boisés de la Gaule médiévale étaient utilisés, cadastrés, sillonnés de chemins, peuplés de « compagnons » nombreux et occupés, tout autant qu'une cité de bourgeois ou un domaine de culture. Et j'ai toujours présent à l'esprit (qu'on m'excuse de le nommer ici, et de le nommer lui seul, mais j'ai toujours pour son livre une franche gratitude, tant il m'a révélé de choses sur l'ancienne France), je lis ou consulte sans cesse l'ouvrage de M. Etienne Clouzot sur le

1. Mémoires de thèses sur les forêts de la Franche-Comté, de Roumars (en Normandie), de Senlis, du Nivernais, de Fontainebleau, de Château-Thierry, d'Yveline (Rambouillet).

dessèchement des marais de la Sèvre Niortaise et du Lay[1]. Je l'admire, parce qu'il nous a révélé les moines de Maillezais réussissant une tâche devant laquelle les Romains avaient reculé; parce qu'il nous apprend comment, avec du courage, du désintéressement et du savoir-faire, on peut en quelque sorte bâtir de la très bonne terre; parce que, de cet épisode de notre passé médiéval, il nous apprend à tirer une leçon pour notre lendemain : n'avons-nous pas, sur tant de terroirs de France, des marécages à dessécher, du sol fertile à enfanter, des richesses à produire qui ne viendront que de notre labeur, comme ces beaux champs de culture que firent avec leurs bras les moines poitevins?

Dans le même ordre d'idées, les productions de notre sol, j'imagine que le jour n'est pas loin où quelques élèves de l'École entreprendront l'histoire de notre blé, de nos lins, de nos chanvres, de nos vignes, et, aussi, de nos grandes essences forestières, le hêtre ou le chêne de l'Ile-de-France, le pin du Midi, le tremble du Nord, et ce châtaignier jadis si populaire, et cet ormeau auquel se sont attachés tant de faits de folklore. Refaire la vie du blé dans la Beauce, la lente décadence du hêtre dans les forêts, la grandeur, la décrépitude et le réveil des pinèdes de Gascogne, l'incroyable célébrité des vignobles parisiens, que de questions encore à résoudre pour de jeunes érudits, dans la double discipline des textes que l'on analyse et de la terre que l'on observe!

Il va sans dire que l'on ne peut pas étudier la terre à part, et que tout ce qu'on a écrit sur elle se ramène à des besognes d'hommes, à des coutumes humaines. C'est pour cela que l'œuvre de la jeunesse chartiste est un des hommages les plus complets que l'on ait rendus à notre société nationale. Qu'on ait consacré à nos lois, notre droit ou à nos usages des mémoires spéciaux, ou qu'on s'en soit préoccupé à l'occasion de recherches locales, depuis les lustres les plus lointains jusqu'à l'époque contemporaine, nous apercevons, à la lumière de ces travaux, l'éclosion et l'évolution logique de nos institutions.

Sur le Droit proprement dit, cette année même, on nous a révélé une traduction française, faite au XIIIe siècle, des *Insti-*

1. *Les Marais de la Sèvre Niortaise et du Lay*, 1904.

tutes de Justinien, et, comme elle était en vers et destinée aux écoles, voilà un exemple de plus de cette vogue du droit romain qui eut une si grande influence sur notre législation. Et cette année encore, on a rattaché à l'Église d'Arles les plus anciens recueils de droit canon relatifs à l'Espagne, ce qui serait un nouvel argument en faveur de la prééminence exercée sur tout l'Occident latin par la Rome des Gaules.

Droit rural, droit civil, droit pénal, droit forestier, toutes les manifestations de la vie juridique ont été, depuis six ans, représentées aux journées de thèses. Peut-être même n'y a-t-il aucune de nos institutions démocratiques dont l'origine n'ait été une fois discutée à une heure de soutenance : les États régionaux ont rappelé la plus lointaine annonce de nos libertés politiques; on a vu à Lyon une complexité de rouages municipaux point trop différente de celles que nous laissons s'introduire dans les constitutions urbaines; l'Amirauté de Guyenne inaugure les longs efforts de l'État pour soumettre à des règles communes la vie maritime et la situation des gens de mer; on entrevoit bien des faits de l'avenir en étudiant les Maîtres des Requêtes de l'Hôtel du Roi; et dans le Guet parisien sous les Valois, la police actuelle et même la Garde Républicaine trouveraient bien des détails qui les feraient sourire en leur faisant penser à des choses du jour. — Je ne peux citer ici que quelques exemples, pris au hasard des souvenirs que m'ont laissés les heures de discussion, utiles et fécondes heures de travail, chères entre toutes les heures de ma vie de professeur.

Je n'insisterai pas sur les thèses consacrées à des personnages historiques, évêques, sénéchaux, officiers ou conseillers du Roi; pas davantage sur celles qu'ont inspirées des événements historiques, épisodes de la guerre de Cent Ans, expéditions lointaines ou Grands Jours de provinces. Et l'on a pu reprocher à quelques-uns de ces personnages d'être de très médiocres individus, à ces événements de ne pas dépasser le cadre de très petites régions. Pour ma part, je n'ai pas vu que ce reproche fût justifié. Au jour de la discussion, bien des faits d'apparence misérable ont donné toute leur signification, et sont apparus comme révélateurs d'idées très générales, d'un

vaste ensemble historique. Le « Français moyen », l' « homme de la rue », une simple escapade militaire ou un procès au civil, tous ces infiniments petits de l'histoire, autrefois comme aujourd'hui, renferment en eux les conditions normales des rapports sociaux et de la mentalité commune, ils sont en quelque sorte résumés et symboles, et une vulgaire dispute de marché, au temps du *maximum* de Dioclétien ou à celui de notre « vie chère », nous en apprendrait plus que les textes des Codes ou les procès-verbaux de nos Assemblées. *De minimis curat historicus.*

Je préfère m'étendre plus longuement sur les services que l'École des Chartes, par les travaux de ses élèves les plus récents, a rendus à l'histoire de notre art, de notre langue, de notre littérature, et même à la connaissance de la philosophie et de la pensée françaises[1].

Tout à l'heure, j'ai indiqué par un mot l'enseignement d'archéologie qui s'y donnait. Archéologie, à vrai dire, est un terme trop rébarbatif : art conviendrait mieux; car si les maîtres et les élèves ne font pas de l'esthétique à proprement parler, ils nous font pénétrer, par leurs rigoureuses analyses, jusqu'aux sources mêmes des impressions d'art. Avant d'exécuter son chef-d'œuvre, le sculpteur doit étudier tout à la fois son marbre et son ciseau, les traits de son modèle et la manière de les rendre, et, quel que soit son génie, il subit ou il suit les conditions de la matière, les traditions de son métier et les habitudes de son ambiance. L'École ne se livrera jamais à des phrases sur le génie des artistes, mais elle sait montrer comment ces artistes travaillent. Je me rappelle encore avec émotion le jour où l'un de ses maîtres les plus fameux, Robert de Lasteyrie, décomposa devant nous, en la Cathédrale de Bordeaux, tous les éléments de la voûte gothique; il y avait là, à côté de lui, pour lui donner la réplique, son élève Auguste Brutails, qui déjà, lui aussi, était un maître. Les exposés furent techniques, mais en une langue prenante par sa sobriété même. Quand ils furent terminés,

1. On eut même, il n'y a pas longtemps, une thèse sur les instruments de musique au Moyen Age, et je me souviens encore des détails de la soutenance, qui fut particulièrement originale et intéressante.

quand nous eûmes compris, pierre par pierre, les mouvements du bâtisseur de la Cathédrale et comment elle s'était faite, un instant de recueillement suivit, et puis, en la regardant dans son ensemble, il nous parut qu'elle était plus belle.

Voilà pourquoi il était bon que M. M... consacrât de longues pages aux vingt années de travaux nécessités par le transept ou la nef de Saint-Ouen de Rouen; que M. M... suivît pendant six siècles, et presque année par année, toute la besogne des maçons et des architectes de Saint-Père de Chartres; que M. H... traçât dans ses plus minutieux détails le plan de la basilique de Déols en Berry; que M. H..., enfin, énumérât tous les éléments, de pierre ou de terre, qui ont fait autrefois la force du château de Loches et qui en font aujourd'hui la beauté.

Je ne prendrai qu'un exemple des travaux de linguistique provoqués en ces derniers temps par l'École des Chartes, et je choisirai à dessein le plus spécial, et qui, vraiment, fut rude et ardu.

Mademoiselle V... a étudié le latin tel qu'il est écrit dans les diplômes et chartes de l'époque mérovingienne; et quand on voit dans son mémoire comment sont examinées tour à tour toutes les voyelles, toutes les consonnes, toutes les diphtongues, et les formes verbales, et les noms, et les adjectifs, et les pronoms, et encore comment fut traitée, par les notaires mérovingiens, chaque espèce de consonne, et la palatale et la fricative et la sonante, et le reste, on a la même impression que devant l'archéologue d'une cathédrale, détachant et mesurant chaque pierre. Mais, de même que cette analyse des pierres ne nous a point empêchés de voir l'ensemble de l'édifice et le mérite de sa beauté, de même cette décomposition des mots, des lettres et des sons nous amène peu à peu à une vue générale d'un intérêt passionnant. On double, à cette époque, l'*m* latine, et, au lieu de dire *sumus*, on dit *summus* : et voilà qui présage le français *nous sommes*. L'impératif traditionnel romain *videte* se copie maintenant sur l'indicatif, et, comme lui, s'énonce *videtis*; et de même, en français, *voyez* sert pour les deux modes. Et ainsi, de cette barbarie latine qu'ont produite les Francs, sourd et sort peu à peu la forme nouvelle de la langue française.

Je me suis laissé dire que parmi les plus récents élèves de l'École des Chartes il y avait de bons romanciers, même chers aux *Cahiers verts*. Cela ne m'étonne pas. Car il ne se passe pas de soutenance où le maître, quel qu'il soit, juriste ou paléographe, n'incite son jeune vis-à-vis à s'exprimer en un clair langage, et à traiter les mots de la langue actuelle avec le même respect qu'un sigle sur un parchemin. Et cet attrait intermittent du chartiste pour les lettres pures s'explique aussi parce que les professeurs de l'École voient toujours d'un très bon œil les recherches d'histoire littéraire.

Assurément, ce ne sont pas les plus grands noms et les œuvres les plus fameuses qui attirent nos candidats. Ils aiment mieux (et je crois bien que c'est leur devoir) tirer de l'oubli des écrivains en des écrits médiocres, mais qui ont eu la vogue de leur temps et qui peuvent, au surplus, nous révéler les traits caractéristiques de la mode littéraire de ce temps. M. J... n'étudie qu'un simple libraire, François Regnault : mais ce libraire, sous François Ier, a fait connaître à l'Europe les œuvres des presses françaises, et en sa boutique de la rue Saint-Jacques, face aux Mathurins, se sont approvisionnées presque toutes les Églises de l'Angleterre. On peut trouver pitoyables les romans sur Gérart de Roussillon : mais enfin ils ont été aussi souvent lus et relus au temps des Valois que plus tard la *Clélie* de Madeleine de Scudéry ou l'*Obermann* de M. de Sénancour, et l'on ne peut que savoir gré à M. H... d'avoir à nouveau attiré sur eux l'attention des médiévistes. Je ne crois pas que le conte de l'*Ordre de Chevalerie*, œuvre poétique du XIIIe siècle, soit au-dessus ni même au niveau de la moyenne : mais il est le miroir exact d'une certaine mentalité française, et il était bon que M. B... nous en donnât un meilleur texte, avec notes et commentaires. Nous avons un peu regretté que mademoiselle D... ait peiné des années sur Ulrich de Strasbourg, dominicain, auteur d'une *somme* énorme encore inédite : mais c'est que, par sympathie pour elle, le travail nous a semblé trop long, et non pas le sujet oiseux; car cette *somme* est à coup sûr un des chapitres les plus étonnants du néo-platonicisme médiéval, et par endroits on dirait qu'elle annonce les grands mystiques du XIVe siècle. Et ce qui a fait encore qu'à la fin nous nous

sommes réjouis de ce travail, c'est qu'il était bon que l'École des Chartes s'intéressât fortement à toutes les générations de l'Alsace; et c'est aussi (et je le dis sans sourire) qu'il nous a semblé sentir, dans la manière dont le sujet fut traité, des souffles venus du néo-thomisme contemporain. Je rappelle tous ces détails pour montrer une fois de plus que l'École des Chartes ne se refuse à aucune des aspirations nouvelles de la vie française.

Parmi les vieux écrivains, ceux de la Renaissance ont suscité surtout la curiosité de nos jeunes érudits, et peut-être parce que, plus que les lettrés du Moyen Age, les humanistes ont contribué à façonner l'esprit littéraire de notre époque. Et parmi eux, j'en vois deux qui, à différents titres, m'ont particulièrement intéressé, Pierre Pithou et Pierre Ramus : car tous deux, véritablement, ont été de prodigieux travailleurs, avides de toutes connaissances, intelligents, avisés, patients et passionnés à la fois, démesurés dans leurs aptitudes et mesurés dans leurs travaux. Pithou fut magistrat, avocat, juriste, canoniste, bibliophile, auteur de satires politiques et éditeur de textes latins. Ramus, professeur au Collège de France, eut l'intuition de toutes les bonnes disciplines de travail; il ne voulut faire qu'avec les textes son traité *Des mœurs des Gaulois*; il commenta César sans se laisser éblouir; il sut rendre à la rhétorique sa véritable destination; on n'eut point tort, à l'École, de voir en lui le précurseur de Descartes, l'homme qui a eu le premier l'idée nette de la méthode en logique. — Pithou, qui avait rêvé d'un recueil des capitulaires et des écrits sur l'histoire de France; Ramus, qui songea toute sa vie d'érudit à ne croire que par les textes : comme il fut agréable de parler longuement d'eux dans la maison de Guérard et de Delisle!

La dernière thèse dont nous nous sommes occupés était consacrée à un autre écrivain de la Renaissance, Guy Lefèvre de la Boderie, contemporain de la Pléiade, et nous sommes tous tombés d'accord, juges et candidat, pour le trouver très faible, et son poème de *La Galliade* totalement insupportable. Cependant, voilà une œuvre et un écrivain qui doivent tenir une place dans l'histoire des idées ou des théories. *La Galliade* de Le Fèvre s'oppose évidemment à *La*

Franciade de Ronsard, laquelle du reste ne vaut pas mieux et est parfaitement insipide. Mais dans ces très mauvais poèmes qui se heurtent, ce sont deux théories qui s'affrontent, théories sur notre histoire nationale, dont l'origine se perd au delà d'un millénaire, et qui aujourd'hui encore se rencontrent et se combattent. Pour Ronsard, la France est fille de Francus le Germain, celui-ci d'ailleurs fils d'Hector, fils de Priam, et son poème est le dernier avatar de ces mythes généalogiques par lesquels les généraux francs, officiers de Valentinien ou de Théodose, voulurent se rattacher aux héros méditerranéens de la guerre de Troie. Pour l'auteur de *La Galliade*, la France n'a pas besoin, dans son ascendance, de héros troyens ou de chefs germaniques : elle est fille de la Gaule et rien que de la Gaule; et si on veut lui donner une plus illustre origine, qu'on lise les Écritures, et qu'on retrouve ses aïeux dans les fils de Noè[1]. La Gaule, a pensé Le Fèvre, n'a que faire du « mirage oriental », elle se suffit à elle-même, elle a inventé les sciences et les arts.

Bien entendu, je n'accepte pas plus la théorie de Le Fèvre que je n'admire son œuvre. Mais il était utile que l'École des Chartes nous signalât l'une et l'autre, et nous montrât, dans ces humanistes du XVIe siècle, d'ardents patriotes. *Franciade* ou *Galliade*, ce sont des manières différentes, mais également sincères, d'aimer le passé de la France et de servir sa patrie.

Comme nos humanistes de la Renaissance, l'École des Chartes n'a cessé, depuis plus d'un siècle, d'être férue d'histoire, de vérité, et de France. On le voit par les sujets que traitent ses élèves les jours de thèses, et qui ne laissent de côté aucun des problèmes de notre passé national. Encore n'ai-je pris, et à l'aventure, que quelques exemples parmi les 90 mémoires présentés ces six dernières années[2], lesquels ne forment pas la dixième partie des travaux, 916,

1. En ce qui concerne la thèse « troyenne », quoiqu'elle ne se manifeste pas avant Grégoire de Tours, elle n'a pu se constituer qu'aux temps de Silvain, Bauto ou Ricomer. Et pour la thèse des « fils de Noë », que Le Fèvre emprunte à Annius de Viterbe ou au faux Bérose (dont il faudrait rechercher les sources), elle est en germe dans certains textes des anciens Pères de l'Église.

2. A très peu d'exceptions près, ces mémoires sont demeurés inédits.

rédigés de 1849 à 1927[1], en trois quarts de siècle. Et je ne dis pas que ces travaux soient tous excellents, et qu'à côté de très bons ouvrages il n'y en ait pas d'assez ordinaires. Mais ce ne sont pas les mémoires des élèves que j'ai voulu juger, dont la valeur dépend de circonstances multiples et de faits hasardeux; je n'ai voulu apprécier que les sujets traités, qui seuls nous donnent l'allure véritable de l'École des Chartes.

Et l'on a vu que cette allure est avant tout française, par le choix des sujets, par la précision de la méthode, par la simplicité de l'exposition, et, en même temps, par la variété des curiosités et la largeur des horizons. Notre sol, nos forêts et nos vallons, nos vignobles et nos champs, nos grandes familles et nos sociétés de travail, nos cathédrales et nos légendes, nos poètes et nos philosophes, tous revivent sous la rude besogne et l'amour contenu de ces jeunes équipes de travailleurs. Ils nous ont rendu, peu à peu, les pierres solides de l'édifice de notre passé. Grâce à eux, nous allons chaque jour plus avant dans la connaissance des aïeux qui nous ont faits ce que nous sommes; et connaître les ancêtres de notre lignée française, c'est pour nous tous un devoir de piété et de gratitude. Par là, l'École des Chartes accroît notre patrimoine national, et celui de notre science, et celui de nos devoirs. Son existence est intimement liée à toute la vie de la France. Et je répéterai volontiers à propos d'elle, le mot que j'écrivis jadis lorsque sa sœur l'École Normale fut attaquée à la fois d'en bas et d'en haut : Ne touchons pas à nos grandes Écoles, laissons-leur et leurs traditions et leurs espérances; car les mutiler, ce serait affaiblir la patrie.

CAMILLE JULLIAN,
de l'Académie française.

1. On en trouvera le titre et le résumé dans les brochures qui paraissent chaque année, au moment des soutenances (fin janvier), sous la rubrique *Positions des Thèses*, etc. Les titres des thèses soutenues de 1849 à 1920 ont été reproduits dans le *Livre du Centenaire*, II, p. 201 et suiv., avec l'indication des travaux imprimés issus de ces thèses.

LA CAMPAGNE D'ASIE MINEURE[1]

Il n'est pas possible de traiter ici dans tous ses détails cette question complexe. Il me paraît cependant indispensable d'en rappeler l'essentiel.

Le roi Constantin et le Gouvernement se trouvèrent dès l'abord aux prises avec une situation très difficile, pour ainsi dire inextricable. Ils n'avaient rien fait pour la créer : il y a donc la plus grande injustice à leur en faire porter la responsabilité.

Tout l'échafaudage de cette campagne pleine de risques est l'œuvre combinée de M. Lloyd George et de M. Venizelos.

Pour M. Lloyd George, c'était une admirable occasion d'avancer les affaires britanniques dans le Proche-Orient, sans verser une goutte de sang anglais, en se servant d'une petite puissance pour tirer les marrons du feu.

Quant à M. Venizelos, cette aventure mettait positivement en éruption son imagination volcanique : il voyait, dans un éclair, la Grèce portée au delà de la mer Egée, l'Hellénisme triomphant et tous les Grecs, reconnaissants, prosternés devant leur grand bâtisseur d'empires.

Il était à ce point pénétré de son rêve grandiose qu'il négligeait totalement les moyens pratiques de le réaliser.

1. Les souvenirs que nous publions sont dus au prince Nicolas, frère du feu roi Constantin. Les historiens et le grand public liront avec intérêt, croyons-nous, ce récit qui fait connaître les idées et opinions d'une cour et d'un parti dont les sympathies n'étaient pas acquises à la France. Le point de vue présenté ici est en somme celui du roi de Grèce (N. D. L. R.).

En 1915, le colonel Metaxas, alors chef de l'État-Major, lui avait exposé toutes les difficultés d'une campagne en Asie Mineure. C'était le moment où M. Venizelos, transporté par les promesses assez vagues que lui faisait Lord Grey — qui n'était encore que Sir Edward Grey — d'une extension de la Grèce en Asie Mineure, se montrait tout disposé à abandonner Cavalla aux Bulgares et à entreprendre une campagne asiatique.

Le conseiller militaire du roi Constantin lui écrivait : « Notre politique turque ne peut être qu'une politique de paix. Ce n'est qu'à cette condition que les établissements grecs en Asie Mineure peuvent prospérer financièrement et économiquement. Il nous faut sauvegarder l'attitude amicale de la Turquie envers les populations grecques d'Asie Mineure. »

Il ajoutait que, dans le cas où la Grèce se verrait contrainte d'adhérer aux propositions de Sir Edward Grey, il lui faudrait se faire promettre : 1° un concours allié en moyens militaires suffisant pour mener à bien la campagne; 2° l'appui de l'Entente pour démembrer autant que possible la Turquie ou, à tout le moins, la garantie de l'Entente qu'elle empêcherait toute tentative ennemie contre les nouvelles possessions grecques d'Asie Mineure (celles que nous promettait Sir E. Grey).

Faute de quoi, la politique d'Asie Mineure ne pourrait être, à son avis, qu'un désastre tant pour l'Hellénisme que pour la Grèce elle-même.

Ces arguments firent quelque peu tomber l'enthousiasme de M. Venizelos et il crut plus sage de renoncer à son projet.

L'union, qui existait au sein de l'Entente pendant la guerre européenne, cessa en fait après la signature du Traité de Versailles.

Mon frère l'avait prédit : les intérêts particuliers se heurtaient sur la nouvelle question d'Orient. La France s'opposait à l'expansion anglaise dans le Proche-Orient et cette attitude, de réservée qu'elle était, se fit plus énergique après la chute de M. Clemenceau.

Le changement officiel dans la politique française touchant les projets de la Grèce remonte certainement à février 1920. Or, le roi Constantin ne rentra pas avant le mois de décembre

de la même année, ce qui n'empêcha pas M. Venizelos de déclarer que la raison principale du changement dans la politique française avait été le retour de mon frère. Cet argument devait servir plus tard à exciter les troupes contre le Roi.

L'Italie se plaignait de son côté, les vues de M. Lloyd George étant nettement opposées aux intérêts italiens.

Les divergences très nettes d'intérêts et de politiques n'empêchèrent pas la paix de Sèvres d'être signée le 10 août 1920. L'application du Traité à la lettre aurait amené l'anéantissement de la Turquie en tant qu'État, puisque les clauses sur lesquelles on était tombé d'accord la privaient de toute indépendance. C'est ce traité que M. Venizelos entreprit d'imposer, par ses seuls moyens, à la Turquie.

Depuis que la Turquie « officielle » avait signé le Traité, il ne restait à M. Venizelos qu'un petit obstacle à écarter : simplement Mustapha Kemal ! Celui-ci, mettant à profit l'ignorance incroyable où l'on était en Europe du mouvement qu'il avait fomenté, avait déjà constitué une organisation politique et militaire qui, en fait, représentait la vraie Turquie en Asie Mineure.

Malgré l'opposition que la politique de M. Lloyd George rencontrait au Foreign Office et dans les milieux militaires, malgré les divisions au sein du Cabinet anglais, malgré la rivalité des intérêts anglais, italiens et français, sans appui militaire ni financier, sans accords préalables, M. Venizelos, confiant en son étoile, entreprit tout simplement de continuer la guerre européenne en Asie Mineure.

. . . . . .

M. Venizelos laissa à ses successeurs politiques, et au roi Constantin, l'héritage suivant :

Premièrement : le Traité de Sèvres, revêtu de sa signature de Président du Conseil de Grèce et contenant l'assurance écrite donnée à la France « que la Grèce est en état à la fois de soutenir ses propres revendications et d'assurer pour une part importante l'application des conditions de paix en Turquie » ; l'assurance écrite donnée au War Office « que la Grèce se chargeait d'imposer les conditions de paix ».

(Cela revenait à dire que la Grèce avait assumé l'obliga-

tion morale d'imposer à la Turquie les revendications contenues dans le Traité et d'assurer par ses propres forces l'occupation et la défense des Détroits, principal objectif anglais en Orient).

Deuxièmement : La haine irréconciliable de la population grecque d'Asie Mineure que la politique grecque venait de soulever contre les Turcs.

Voilà pour le legs « extérieur ».

A l'intérieur, M. Venizelos laissait une Grèce déchirée par les luttes intestines et des haines féroces. Ses successeurs avaient été calomniés par leurs adversaires au point d'être considérés par les Alliés comme des ennemis et des adversaires résolus de la « plus grande Grèce » chère à M. Venizelos.

M. Venizelos mit sa chute sur le compte de la lassitude des Grecs : autrement dit, les Puissances signataires du Traité de Sèvres furent informées, à la suite du changement politique survenu en Grèce, de n'avoir plus à compter sur les Grecs, notamment en ce qui concernait les Détroits.

. . . . . .

Aux prises avec ces graves difficultés, le nouveau gouvernement dut opter entre la continuation ou l'arrêt de la guerre.

Bien que le roi Constantin, ses ministres et son État-Major eussent précédemment émis des avis défavorables à la campagne, il ne pouvait être question de rappeler à ce moment les troupes grecques d'Asie Mineure.

Il y avait à cela des raisons évidentes : nous ne pouvions exposer la florissante population grecque d'Asie Mineure aux représailles des Turcs dont M. Venizelos avait consciencieusement excité la haine par sa politique orientale.

Les successeurs de M. Venizelos pouvaient-ils ne pas faire honneur à la signature dont celui-ci avait revêtu ses engagements?

S'ils s'étaient opposés à la continuation de la politique de M. Venizelos, on n'eût pas manqué de les accuser de trahir l'idée du « Patrimoine National » et de la « Plus Grande Grèce »; en outre, ils n'auraient plus eu aucun titre à l'assistance de l'Angleterre.

Si, enfin, la Grèce avait reculé sans combat devant le « rebelle » Mustapha Kemal, on n'aurait pas manqué d'y

voir une nouvelle preuve de la germanophilie du roi et de sa haine de l'Entente.

D'autre part, continuer la guerre, c'était mener la campagne sans le moindre appel financier et contre un ennemi de jour en jour plus ferme en son dessein de chasser l'étranger hors de la Thrace et de l'Asie Mineure.

Il n'est pas mauvais d'ajouter, aussi étrange que cela puisse paraître, que l'armée grecque était à peu près dépourvue de tout, malgré la chaleur des enthousiasmes de M. Venizelos.

Celle des puissances de l'Entente qui étaient des adversaires de la campagne grecque donnèrent comme raison de leur opposition le résultat des élections et du plébiscite.

La France, fidèle à sa politique, déclara sans ambages qu'elle n'apporterait aucune aide financière à la Grèce pour une entreprise qu'elle considérait comme absolument contraire aux intérêts et de la Grèce et de la Turquie.

La Conférence de Londres — février et mars 1921 — à laquelle furent conviés les délégués de la Grèce et ceux de la Turquie — l'officielle et l'autre, Constantinople et Angora, — eut un résultat négatif.

En invitant Mustapha Kemal à envoyer ses délégués, l'Entente accroissait considérablement son prestige, puisque c'était la première fois qu'on voyait en lui un élément important dans la question turque, au lieu d'un simple « rebelle ».

En même temps qu'ils s'efforçaient d'obtenir de meilleures conditions, les délégués turcs prolongeaient les négociations dans l'espoir de gagner du temps et de se mieux préparer à persuader par les armes. Au cours de la Conférence, les délégués français et italiens ne se donnaient pas la peine de dissimuler leurs sentiments turcophiles qui correspondaient, d'ailleurs, à la politique officielle de leurs pays respectifs.

Il arriva aussi que l'opinion de notre expert militaire, le Colonel Sarriyannis, attaché à notre État-Major général, — qui avait été en Asie Mineure depuis le début de la campagne et partageait les vues de M. Venizelos, — entraîna la conviction de la délégation grecque et celle de M. Lloyd George : les troupes grecques délogeraient Mustapha Kemal en trois mois.

Il va sans dire qu'un succès militaire à ce moment précis

aurait considérablement appuyé les revendications grecques à la Conférence de la Paix.

Le président du Conseil grec, qui était le chef de la délégation à Londres, fondant son avis sur celui de notre expert militaire responsable, décida que la Grèce prendrait l'offensive.

Cet ordre fut transmis, mais le manque de troupes et de munitions empêcha les résultats attendus de se produire. Mustapha Kemal fit une résistance qui dépassait de loin ce qu'on avait prévu.

C'est alors que le Gouvernement grec, éclairé par les faits. décida de décréter la mobilisation.

Au cours des mois d'avril, mai et juin, la Grèce s'employa tout entière à la gigantesque tâche de mettre son armée en état de combattre. Toute nation pourrait s'enorgueillir de ce que la petite Grèce réussit à accomplir : en novembre 1920, elle avait mis sur pied de guerre 220 000 hommes au lieu de 100 000, ce qui portait à 310 000 le nombre total des hommes servant sous nos couleurs.

Tandis que la Grèce entière, rassemblant ses énergies, les tendait toutes vers ce but national et donnait ce magnifique exemple de vitalité, les chefs du Parti venizeliste, non seulement ne secondaient pas les efforts du Gouvernement pour le triomphe d'une politique dont ils avaient été les initiateurs, mais ils s'efforçaient de miner l'œuvre de leurs successeurs.

Dans la crainte que leur attitude envers leurs adversaires politiques ne leur attirât quelques désagréments, beaucoup d'entre eux suivirent M. Venizelos dans son exil volontaire, sans même se donner la peine de mettre leurs successeurs au courant de la situation politique et militaire.

Une fois partis, ils ne manquèrent pas de se faire les agents d'une propagande antipatriotique qui avait pour objet de déconsidérer le gouvernement grec dans le monde et de nuire à tout ce qu'il entreprendrait.

Un grand nombre d'entre eux, en particulier des officiers appartenant à l'armée constituée en 1916 à Salonique par M. Venizelos, et dite « Armée de Défense Nationale », désertèrent après les élections et s'enfuirent à Constantinople.

Au moment où l'armée combattait au cœur de l'Asie Mineure pour son existence même, ces hommes consacraient leur énergie à la lutte politique; ils écrivaient des articles destinés à démoraliser les troupes et, justement persuadé qu'ils l'aideraient à vaincre, Mustapha Kemal faisait lancer par avion des paquets de ces articles dans les tranchées grecques. Ils contrecarraient tous les efforts du Gouvernement qui faisait appel au patriotisme de l'importante population grecque de Constantinople. Ils firent même élire un Patriarche de leur choix, divisant ainsi le clergé et sapant les fondements mêmes de l'Église orthodoxe.

On saisit de nombreuses lettres adressées aux soldats du front et contenant des descriptions détaillées des souffrances de leurs familles. La propagande était dirigée contre le Roi qu'on accusait de poursuivre la lutte en Asie Mineure pour se consolider sur le trône. Dans l'île de Crète la propagande fut si active qu'elle amena une insurrection. L'armée fut ainsi non seulement privée d'importants renforts, mais il fallut encore distraire des troupes pour rétablir l'ordre. La presse des deux continents était systématiquement utilisée pour étouffer nos succès militaires et exagérer le moindre de nos échecs.

Les mêmes agents firent échouer les projets d'emprunt à Londres. C'est, en vérité, une des pages les plus sombres de notre histoire. Tout cela semble incroyable, mais il n'y a pas à nier l'évidence. Le général Harrington, présent à Constantinople à ce moment, était certainement au courant de ce qui se passait.

. . . . . .

Au milieu de juin 1921, le roi Constantin se rendit en Asie Mineure : on pensait que sa présence serait pour les troupes un encouragement à persévérer dans l'effort.

M. Lloyd George, bien que le Gouvernement grec ne fût pas reconnu par l'Angleterre, conseilla vivement d'agir sur les troupes par la présence royale.

Le Prince héritier, mon frère André et moi accompagnâmes le Roi à Smyrne sur l'*Averoff*. Le Prince avait des fonctions à l'État-Major et on donna à mon frère le commandement d'une division d'infanterie. On fit au Roi une réception

enthousiaste : toute la ville était dehors pour le saluer. Après nous être rendus au Quartier Général et au siège du Gouvernement militaire, où les fonctionnaires et les officiers de la garnison nous furent présentés, nous prîmes place sur un torpilleur et longeâmes le quai de Smyrne, noir de gens qui acclamaient le Roi.

Le Roi s'installa à Cordelio où il passa près d'un mois à s'occuper de travaux militaires tout en ne perdant pas de vue les affaires politiques.

Les ministres faisaient la navette entre Athènes et Smyrne.

La Reine arriva plus tard à Cordelio et s'installa à bord d'un petit yacht. Malgré une chaleur écrasante, elle visitait tous les jours les hôpitaux et veillait au bien-être des soldats.

En juin, les Grandes Puissances firent de nouvelles propositions d'accord amiable entre la Grèce et la Turquie. Le Gouvernement grec, avant de donner une réponse définitive, crut bon d'en référer au général en chef. Celui-ci assura qu'il était impossible de différer l'attaque : l'armée se trouvait dans les meilleures conditions matérielles et morales et il fallait absolument tirer parti de notre supériorité sur les Turcs. Le général en chef craignait, si les pourparlers n'aboutissaient pas, de perdre tous ces avantages et de ne pouvoir attaquer avec succès si la saison était trop avancée.

Le Gouvernement, après cette consultation autorisée et malgré son désir d'être agréable aux Puissances de l'Entente, ne put accorder d'autre délai.

Au commencement de juillet, l'offensive grecque était déclanchée. On avança avec une rapidité foudroyante. La ville forte de Kutahia fut enlevée par un mouvement tournant et on marcha vivement sur Eski-Chehir. Le jour où l'armée commença son avance, le roi quitta Cordelio en chemin de fer et gagna Ouchak, petite ville turque célèbre par ses tapis. Ce fut là que nous apprîmes les prouesses de notre armée.

Le Roi s'était montré adversaire de la campagne dès le début pour des raisons politiques; une fois l'action engagée, il va sans dire qu'il mettait tout en œuvre pour la victoire.

Juste avant d'arriver à Ouchak, nous croisâmes un train qui ramenait des blessés du front. Notre train s'arrêta tout

près du leur. Quand ils reconnurent le Roi, leur joie ne connut plus de bornes. Mon frère descendit et leur adressa quelques mots aimables. Beaucoup, pour marcher à sa suite, quittaient leurs places et traînaient leurs bandages dans la poussière.

Chaque fois qu'il se trouvait au milieu des soldats, qu'il les rencontrât en marche ou dans les hôpitaux, ceux-ci lui donnaient la bienvenue de la même façon touchante et enthousiaste.

Après Ouchak, nous traversâmes une grande étendue de pays jusqu'à Kutahia. L'Asie Mineure est désolée, primitive, arriérée, sans végétations, sans l'ombre de confort. Comment imaginer en ce xxe siècle qu'un pays ait pu avoir depuis cinq cents ans une région sous sa domination sans lui donner le moindre développement industriel, ni lui avoir fait faire le plus petit progrès?

L'ignorance de ces gens dépasse l'entendement. Kutahia était le type de la ville turque : toutes les maisons étant construites en bois et boue séchée, une allumette aurait suffi à faire flamber la ville entière. L'installation rudimentaire de la fameuse manufacture de poteries dépasse toute description : il y a longtemps que les modèles et les dessins artistiques ont fait place à des formes grossières imitées de l'Europe et à de vulgaires ornements orientaux.

Quant aux rues, il faut pour y croire avoir vu leur aménagement barbare et leur saleté. Mon frère et moi avions pris la précaution d'apporter nos lits de camp, ce qui nous évita certains inconvénients que dut supporter notre suite. Je laisse de côté les détails sur les mouches et autres « pestes ».

Bien que Mustapha Kemal eût réquisitionné toutes les générations de combattants, beaucoup d'habitants étaient chez eux. Ils ne paraissaient guère troublés par notre présence et continuaient le train-train quotidien de leur simple vie. Des ordres sévères avaient été donnés pour qu'on les laissât tranquilles : une plainte émanant d'eux parvenait-elle aux oreilles du Roi, le coupable était châtié sévèrement.

J'aimais flâner à travers les rues étroites et les places où se tenaient les marchés. J'aimais regarder les gens assis au café, fumant leurs *narghilés*, ou accroupis, jambes croisées, sur une petite terrasse devant leurs pauvres maisons. En

beaucoup d'endroits, j'aperçus des ruines, particulièrement des pierres tombales en marbre ornées de sculptures byzantines et généralement transformées en fontaines.

Les Turcs nous apparurent comme le peuple du monde le plus facile à gouverner et le plus dur au travail pourvu qu'il soit bien dirigé. Ils sont affables, honnêtes, ils ont du savoir-vivre; seul, le fanatisme religieux déchaîne leur sauvagerie. Mustapha Kemal, en essayant de remplacer les traditions religieuses par l'internationalisme démocratique de l'Occident, est en train de détruire les fondements de la race.

Le Roi ne sortait guère et passait la plus grande partie de la journée à s'entretenir avec ses ministres — quand ils étaient là — et avec ses aides de camp. A ses moments perdus, il se plaisait à lire les magazines anglais ou bien, assis dans la cour intérieure de sa maison, à écouter « l'apaisante musique » du jet d'eau.

La santé de mon frère commençait à nous donner des inquiétudes. Les fatigues de la campagne lui étaient fatales, en particulier les longues courses en automobile sur des routes en mauvais état et au milieu d'épais nuages de poussière. Souvent très las il ne se plaignait cependant jamais et ne cédait pas à la fatigue.

On le mettait hors de lui si on s'avisait de le traiter en malade.

La place d'Eski-Chéhir venait d'être enlevée. Il décida de s'y rendre. C'était là que se trouvait notre Grand Quartier Général en même temps qu'un centre militaire très important.

Il était tout naturel que nos belles victoires nous remplissent de joie et, quelles qu'aient pu être nos appréhensions passées, nous nous sentions pleins d'optimisme...

Ici, le Roi se retrouvait au milieu de ses soldats bien-aimés qui lui donnaient les marques de la joie la plus délirante.

Ils se rendaient parfaitement compte que cette présence auguste au cœur de l'Anatolie était le signe certain du profond attachement que le Roi avait pour eux.

On se représente difficilement ce que peut être un voyage en Asie Mineure sans le moindre confort, sous un climat qui a

raison des tempéraments les plus robustes. Il fallait faire campagne dans ce pays perdu, où le ravitaillement est très difficile, sans routes dignes de ce nom, sur des sentiers de montagne, rocheux et presque inaccessibles, sur lesquels il fallait faire passer l'artillerie, à travers des plaines et des déserts sans eau. Même des hommes faits à ce genre d'existence auraient vu leur savoir-faire et leur endurance mis à une rude épreuve.

Ceux qui avaient conçu l'idée de cette inutile campagne se rendaient bien peu compte de la tâche herculéenne qu'ils allaient imposer à la Grèce. Comme le Roi s'était montré sage en refusant son assentiment à leur politique criminelle! C'était lui cependant qui allait avoir à porter tout le poids du désastre.

Quelques jours après son arrivée, le Roi passa les troupes en revue et distribua des décorations aux officiers et soldats qui s'étaient distingués dans les derniers engagements.

Il épingla aussi des croix aux drapeaux de vingt-quatre régiments.

Le décor primitif du paysage turc, ces bannières trouées, ces hommes tout chauds encore de la bataille et si loin de chez eux, tout cela formait un spectacle inoubliable et l'une des plus émouvantes cérémonies militaires auxquelles il m'ait été donné d'assister.

. . . . . .

L'Entente ne renouvela pas ses ouvertures de paix, malgré les exploits de notre armée. L'Angleterre appréciait nos succès à leur valeur et nous engageait à poursuivre la campagne jusqu'à la victoire complète. La France, qui n'avait jamais dissimulé qu'elle désapprouvait la campagne, signa un traité séparé avec la Turquie et retira ses troupes de Cilicie, ce qui permit aux Turcs de concentrer leurs efforts contre nous.

L'Italie, qui ne voulait pas que Mustapha Kemal fît la paix à ce moment, lui fournit du matériel de guerre.

Les Grecs avaient tout contre eux. En dépit des victoires qui nous avaient portés très en avant en Anatolie et des fortes pertes des Turcs, Mustapha Kemal ne pouvait être considéré comme battu. Il était donc nécessaire de poursuivre la cam-

pagne dans la direction d'Angora afin d'obtenir un résultat décisif qui pût donner lieu à des négociations de paix.

Un conseil militaire décida à l'unanimité que c'était bien là ce qu'il fallait entreprendre, quelle que pût être la difficulté de nous déplacer de 100 kilomètres vers l'est.

La question avait été examinée sous tous ses aspects et toutes les précautions prises pour l'exécution de ce nouveau plan de campagne.

. . . . . .

Nos quartiers d'Eski-Chéhir étaient, si possible, pires que ceux de Kutahia. La ville avait dû être dessinée par quelque Turc entreprenant, ayant voyagé et qui espérait lui imprimer un caractère occidental : de larges voies parallèles, des places avaient été ménagées, mais tout était mal tenu, malpropre, nauséabond, et des huttes branlantes voisinaient avec des maisons de meilleure apparence.

A l'entrée de la ville, pendant les jours qui précédèrent la reprise de la campagne, des centaines de chameaux avaient été parqués dans un grand champ pour les besoins des transports.

Ah! les horribles bêtes à l'air stupide et vicieux avec leur toison sale qui tombait par touffes! On aurait vraiment dit une page tirée de l'histoire du peuple d'Israël.

Le climat d'Eski-Chéhir est très malsain, en particulier vers août et septembre. Nous eûmes de nombreux cas de typhoïde et de malaria et tout le monde se sentait plus ou moins mal à l'aise.

C'est dans cette ville malsaine que le Roi tomba sérieusement malade et que les médecins ordonnèrent son transport immédiat à Brousse.

Nous entreprîmes le voyage dès qu'il fut possible, partie en chemin de fer, partie en automobile, à travers le haut plateau, pour descendre dans la magnifique vallée de Brousse qui s'étend au pied du mont Olympe.

C'est le coin le plus fertile et le plus pittoresque que nous ayons eu la chance d'apercevoir en Asie Mineure.

Beaucoup de très belles mosquées, de vastes *Tékés* (couvents de derviches), de hauts minarets émergeant de groupes de platanes géants, des cimetières pittoresques dont les stèles

achèvent de s'écrouler au pied des cyprès séculaires, partout des sources et des ruisseaux, voilà Brousse, au charme étrange.

Une confortable petite villa au jardin ombreux fut mise à la disposition du Roi.

J'avais un réel plaisir à me promener en ville. Je ne me lassais pas de flâner sur les marchés et de regarder le soleil jouer sur les fruits et les légumes, les costumes bigarrés des femmes voilées, les turbans et les fez écarlates des hommes.

Je me mêlais aussi à la foule compacte des bazars, où le plus misérable Turc marchand de babouches ou de souvenirs orientaux fait concurrence aux opulents marchands de soieries grecs.

Les mosquées, ce trait essentiel d'un paysage turc, sont remarquablement belles à Brousse, mais la célèbre *mosquée verte*, que Loti a immortalisée, est belle entre toutes.

Et quelle vue étonnante on a de Brousse sur la plaine qui s'étend à ses pieds : elle est toute couverte de peupliers d'argent et de noyers sous le ciel bleu turquoise, tandis qu'au loin, bleues également, les montagnes l'encerclent.

La ville s'étage sur les pentes du mont Olympe, au sommet d'un vert lumineux. On a l'impression qu'un transparent voile bleu a été jeté sur la ville et sur la campagne à ses pieds.

Le Roi faisait à l'occasion des promenades en automobile aux environs et il visita ainsi de nombreux village grecs sur la mer de Marmara.

. . . . . .

Pendant ce temps, notre armée se trouvait dans la situation la plus critique. Elle s'était avancée, au milieu de difficultés sans nombre, à 300 kilomètres à l'est d'Eski-Chéhir, mais nos soldats avaient rencontré une résistance très vive sur les bords du Sangarios. Tout semblait cependant avoir été prévu et préparé pour cette nouvelle expédition. On avait compté sans l'énergie désespérée de Mustapha Kemal.

Les Turcs, outre qu'ils se sont toujours merveilleusement défendus, étaient de plus servis par leur position et la manière dont ils l'avaient fortifiée.

Après vingt jours d'assaut furieux et sanglant où nos troupes firent preuve d'une vaillance et d'une endurance sans égales, il fallut s'en tenir là. Sans doute, nous n'étions pas battus, loin de là; mais il n'était plus possible d'avancer et le problème d'Asie Mineure demeurait sans solution.

Personne ne nous venait en aide. Deux puissances soutenaient l'ennemi. L'Angleterre se bornait à nous encourager par de bonnes paroles et des vœux de réussite. Combien tragique était notre situation!

L'armée grecque avait fait l'impossible, aucun critique impartial ne pourrait le nier.

Mustapha Kemal, ayant sauvé son armée, reprenait courage, était moins disposé que jamais à se rendre, et sa position et son armée devenaient chaque jour plus fortes.

Que pouvait faire la Grèce? Planter là l'Asie Mineure et laisser nos frères grecs à la merci des Turcs? Ne valait-il pas mieux conserver nos positions jusqu'à ce qu'un organisme international eût statué sur le sort des Chrétiens d'Orient?

C'est de ce moment que datent les efforts les plus pénibles qu'eut à faire le Gouvernement grec, en posture d'infériorité, pour sortir de cette situation impossible.

***

Après trois mois et demi passés en Asie Mineure, le Roi, dont la santé était très ébranlée et qui était astreint à un régime très sévère, rentra en Grèce. Il prit un repos bien gagné à Tatoï où l'air pur et le calme de la vie champêtre améliorèrent bientôt son état.

Vers le commencement de l'hiver, il rentra en ville et s'occupa des affaires de l'État, tandis que la Reine donnait aux hôpitaux la plus grande partie de son temps.

Chacune des princesses avait son hôpital particulier.

Bien entendu, les grandes batailles récentes avaient rempli de blessés toutes ces formations.

Le Roi, cédant aux prières de ses soldats qui ne cessaient de le réclamer, visita l'un après l'autre tous les hôpitaux. Au cours d'une de ces visites, le Roi s'approcha du lit d'un grand blessé qui avait dû subir l'amputation des deux jambes. Le

Roi lui tendit une main que le pauvre garçon baisa et inonda de larmes. Mon frère s'informa du lieu où il avait été blessé, demanda s'il avait beaucoup souffert, et ajouta : « Le pays est fier de votre sacrifice. » A quoi le soldat répondit : « J'ai donné mes jambes pour mon Roi; je regrette de n'en avoir pas deux de plus à lui sacrifier. »

On avait distribué aux blessés des portraits du Roi qu'ils avaient placés à leur chevet. En traversant l'une des salles, le Roi remarqua un jeune soldat qui pleurait silencieusement. Mon frère alla vers lui et, croyant qu'il avait quelque chagrin, lui demanda la raison de ses larmes. Le soldat hésita un peu, puis répondit : « On a donné une photographie de mon Roi à tous mes camarades et moi... j'ai été oublié ». Le Roi lui affirma que l'oubli serait réparé et le soir même il envoyait son aide de camp à l'hôpital avec un portrait dédicacé.

. . . . . .

La position du Roi se faisait très difficile. Pas à l'intérieur, bien entendu, où on lui avait voué un attachement sans limite, malgré la propagande sournoise du parti venizeliste, mais parmi les représentants étrangers, qui, conformément aux ordres reçus et bien que les relations diplomatiques n'eussent jamais été rompues, ne reconnaissaient pas le Roi.

Tout en encourageant la Grèce à continuer sa campagne d'Asie Mineure et tout en se rendant compte de l'importance de la personne royale comme élément de succès, M. Lloyd George ne reconnaissait pas officiellement le Roi, sous la prétexte que cette question devait être tranchée par une décision commune des Alliés.

Il va sans dire que la propagande venizeliste contre le Roi se trouvait, de ce fait, renforcée. Le bruit courut bientôt que la présence du roi Constantin sur le trône empêchait l'Angleterre de se montrer favorable à la Grèce. En affaiblissant ainsi la position du Roi, M. Lloyd George faisait le jeu des hommes qui avaient intérêt à démoraliser l'armée et à soulever le peuple.

. . . . . .

Dans le courant du printemps 1922, nous eûmes un autre grave sujet d'anxiété. La Princesse héritière Élisabeth — la Reine actuelle — fut atteinte de fièvre typhoïde suivie de

pleurésie. Pendant d'interminables jours, on la crut perdue. Ses parents, le roi et la reine de Roumanie, mandés en hâte, accoururent.

Mon neveu et ma nièce n'étaient mariés que depuis un an. Ma femme et moi avions assisté, au lieu et place du Roi et de la Reine, à leur mariage à Bucarest.

Il nous fallut nous hâter de rentrer à Athènes pour assister ensuite à une seconde union gréco-roumaine : la fille du roi Constantin, Hélène, épousait le Prince héritier de Roumanie.

Ce mariage fut l'occasion pour les citoyens athéniens de témoigner leur affection à ma nièce. Elle avait un charme tout particulier qui la faisait aimer et une grande douceur de caractère. Elle adorait son père dont elle était la préférée. Elle montait admirablement, et toujours les bêtes les plus difficiles.

Ceux qui, l'ayant personnellement connue, ont compris toutes les bonnes intentions dont elle était animée à l'aurore de sa nouvelle vie en Roumanie, ressentent une tristesse d'autant plus amère à se rappeler les humiliations auxquelles elle fut exposée.

Elle a su gagner les cœurs des Roumains et ils ont apprécié la dignité avec laquelle elle a supporté ses épreuves.

Ces deux mariages furent les derniers événements heureux dans notre famille. Ils furent bientôt suivis d'une série de malheurs pour le pays et notre dynastie.

Au printemps, ma femme partit, bien malgré elle, avec nos enfants. Un peu plus tard, ma mère, qui résidait à Tatoï avec le Roi et la Reine, fut contrainte de se rendre à l'étranger où elle devait soigner sa vue. Elle n'obéit — chose étrange — qu'à contre-cœur, elle aussi, aux ordres des docteurs, et retarda longtemps son départ. Il semblait qu'un pressentiment lui interdît de quitter son fils en ce moment.

Quand ma mère et ma famille nous eurent quittés, le Prince héritier et la Princesse demeurèrent seuls avec moi près du Roi et de la Reine à Tatoï. Jamais ce lieu, que j'avais toujours beaucoup aimé, ne me parut aussi attrayant qu'à ce moment. Je prenais le plus grand plaisir, le matin, à cheval,

à revoir tous les coins connus et aimés de mon enfance. Tout avait beaucoup changé depuis le grand incendie de 1916 qui avait détruit toute la forêt; mais la nature reprenait rapidement ses droits et des arbres verdissaient un peu partout. Quand j'aurais su que nous allions lui dire adieu pour toujours et qu'on allait nous chasser de notre pays et de notre maison familiale, je n'aurais pu aimer Tatoï d'une plus grande affection que je ne le fis pendant ces derniers temps.

. . . . . .

La situation internationale se faisait chaque jour plus embrouillée. La Grèce semblait être dans un labyrinthe dont elle aurait vainement cherché l'issue. Une lueur brillait un jour et le désespoir renaissait avec le jour suivant.

Rien ne pouvait plus être tenté en Grèce pour améliorer la situation; il ne restait plus à notre Premier Ministre qu'à tenter une démarche personnelle auprès des Puissances. M. Gounaris, si cruellement diffamé, était une personnalité des plus marquantes : la droiture même, homme d'État de haute valeur, orateur distingué, d'une rare culture, doué d'une mémoire extraordinaire, il était tout le contraire d'un démagogue. Son patriotisme ne pouvait être mis en doute. En vrai Grec qu'il était, il aurait volontiers assisté à la réalisation du grand rêve national. Mais il était un homme d'État trop prudent pour entreprendre quoi que ce fût sans être assuré de le mener à bonne fin. Il avait dès l'abord partagé les appréhensions du Roi touchant la campagne d'Asie Mineure. Cette politique n'était pas son œuvre, mais une fois embarqué il avait mis tout son cœur à assurer le succès.

Je me rappelle une visite que nous fit le colonel Repington, peu de temps avant la crise. Un jour, à déjeuner, je l'avais interrogé, la conversation étant tombée sur la campagne d'Asie Mineure. « Croyez-moi, me dit-il, vous n'avez qu'un moyen d'en sortir : ignorez les Puissances et entendez-vous directement avec Mustapha Kemal ». Je sais que le Colonel avait donné le même avis au Roi et au Premier Ministre. Malheureusement la crainte de faire naître de graves malentendus avec l'Angleterre empêcha que ce conseil fût suivi. Sans doute, la situation serait-elle bien différente aujourd'hui si l'on n'avait pas eu de ces scrupules. Mais la

politique de la France et celle de l'Italie étant franchement turcophiles, c'est sur l'Angleterre que les Ministres grecs avaient concentré leurs espoirs. Dans leur entrevue avec Lord Curzon, ils traitèrent la question à fond et prirent finalement la décision de remettre entièrement les intérêts de leur pays aux mains des Puissances et d'accepter leur décision.

M. Lloyd George déclara que, *tant qu'une nouvelle conférence n'aurait pu être réunie, l'armée grecque devait garder ses positions et repousser toutes les attaques turques, sinon toute discussion serait inutile.*

Quant à savoir comment on s'y prendrait, sans argent et sans autres troupes que celles qui étaient déjà engagées, on n'en soufflait mot.

Lord Curzon se mettait en devoir de s'entendre avec les Alliés pour la réunion d'une conférence, quand la nouvelle que la France et Mustapha Kemal avaient signé un accord éclata comme une bombe, tandis que toutes nos espérances s'écroulaient.

A ce moment, en effet, les catastrophes s'accumulaient. Le Trésor était vide et tout en nous interdisant de quitter l'Asie Mineure, l'Angleterre ne paraissait nullement disposée à accorder de nouveaux prêts de guerre.

Et l'hiver approchait. Ni les hommes d'État, ni les diplomates européens ne se rendaient compte que l'hiver en Anatolie est des plus rigoureux. Il nous fallait vêtir nos soldats pour supporter 25 degrés au-dessous de zéro. Comment l'aurions-nous fait? Comment les aurions-nous nourris?

Il fut, à la fin, décidé que la Conférence tant différée aurait lieu à Cannes. Le Premier grec jugea opportun de se rendre à Paris et à Rome pour savoir où nous en étions. L'accord de l'Italie et de Mustapha Kemal lui fit faire un nouveau pas en arrière. Toutefois, un terrain d'entente avait été trouvé entre temps par la France et l'Angleterre. A peine tout ceci était-il arrangé que M. Briand tombait. Tout fut à recommencer avec M. Poincaré. Ensuite, le cabinet italien démissionna et la Conférence de Cannes fut ajournée. M. Poincaré promit d'examiner la situation, mais on avait perdu quatre précieux mois, ce qui était d'une gravité suprême

pour nous en Asie Mineure. Et, pendant ce temps, l'agitation se précisait à Constantinople.

M. Gounaris, pressé par ces deux dangers, arriva à la conclusion que seule l'évacuation de l'Asie Mineure pourrait nous sauver d'un désastre.

Il résolut d'exposer à nouveau la vérité toute nue au Gouvernement anglais.

Le 23 février 1922, il envoya son mémorable rapport — que la presse anglaise rendit public. Il exposait ouvertement l'état de nos finances, les grands besoins de notre armée et la menace d'une attaque de Mustapha Kemal. Il demandait soit une aide financière, soit l'autorisation d'évacuer immédiatement sans attendre qu'il fût trop tard, les Turcs recevant quotidiennement des renforts des Alliés. Il terminait en soulignant que la Grèce avait toujours satisfait aux demandes de l'Angleterre et implorait sa protection pour les Chrétiens d'Orient.

Malheureusement, on considéra dans les milieux officiels britanniques que le rapport de M. Gounaris poussait au noir. On insista pour que l'armée grecque restât à tout prix où elle était et, en dépit de tous les rapports contraires, on assura qu'une attaque de Mustapha Kemal était impossible.

La réponse de Lord Curzon — du 6 mars — exprimait l'espoir que la situation militaire n'était pas aussi critique que M. Gounaris la dépeignait. Lord Curzon espérait en outre qu'une conférence pourrait avoir lieu prochainement à Paris, au cours de laquelle une décision visant l'Anatolie serait prise. Il terminait en disant que, puisque la Grèce avait consenti à placer ses intérêts entre les mains des Puissances, le Gouvernement grec devait s'arranger pour se soumettre à leurs décisions.

En mars, la Conférence de Paris proposa un armistice que la Grèce, fidèle à ses promesses, accepta. La Turquie demanda que l'armistice ne fût accordé qu'après l'évacuation de l'Asie Mineure. Les trois Puissances répondirent qu'elles ne pouvaient accepter cette condition, la clause visant l'évacuation devant faire partie du Traité de paix générale.

Nouvelle insistance des Turcs qui refusèrent tous pourparlers sans évacuation. Les Puissances n'ayant pris aucune

disposition pour le cas d'un refus de la Turquie, la question demeura sans solution. Tandis que la diplomatie s'évertuait à en trouver une, que Mustapha Kemal ne cessait de fourbir ses armes, les factieux, à Constantinople, redoublaient d'efforts pour démoraliser notre armée, dans le but unique de jeter bas le régime existant et de revenir au pouvoir.

Dès lors, tous les efforts de la Grèce furent vains. La débâcle n'était plus qu'une question de temps.

***

Que dire des moments terribles qui suivirent?

Mustapha Kemal avait deux cordes à son arc. Tout en feignant de continuer les pourparlers, il préparait activement sa grande offensive d'août 1922. Après deux jours de combats sanglants où notre armée fit des prodiges, les Turcs, supérieurs en nombre, enfoncèrent notre aile droite dont le recul détermina la retraite de l'armée entière.

On se retira d'abord en continuant à combattre et dans un ordre relatif; mais, petit à petit, cela tourna à la confusion, au désordre et, enfin, sous l'action d'une poursuite acharnée en territoire sauvage, à la panique.

Quelques unités s'égarèrent dans les montagnes et sur le vaste territoire où elles furent faites prisonnières, tandis que d'autres, qui combattaient encore, étaient obligés de se rendre.

Beaucoup gagnèrent la côte où, sous la protection de la flotte, elles purent être embarquées pour la Grèce.

Le sort tragique de Smyrne est trop présent à toutes les mémoires pour que je fasse un tableau des horreurs commises par les Turcs dits civilisés. Il n'y a pas de mots pour dépeindre l'affreux destin des malheureux chrétiens que M. Gounaris avait vainement essayé de sauver.

Un certain nombre d'officiers qui partageaient les vues politiques de M. Venizelos et de leurs camarades à Constantinople réussirent à se réfugier à l'île de Chio, où commença la mise en œuvre du plan depuis si longtemps élaboré.

Sous prétexte de sauver le pays, ils réussirent à rassembler quelques troupes et quelques éléments de la Flotte. Il va sans

dire qu'ils laissèrent les hommes dans l'ignorance du vrai motif de leurs agissements. Quand l'intrigue fut au point, les révolutionnaires prirent la direction d'Athènes. En même temps ils envoyèrent des proclamations que des avions répandirent sur la capitale et par lesquelles ils réclamaient l'abdication du Roi en faveur du Prince héritier. Une réponse immédiate était exigée, faute de quoi on marcherait sur Athènes.

Le gouvernement qui avait succédé à M. Gounaris perdit la tête et, dans la crainte que la petite garnison d'Athènes ne pût opposer la moindre résistance, décida d'accepter sur-le-champ les conditions des révolutionnaires. Peu après, ces derniers faisaient dans Athènes leur entrée « triomphale » et constituaient, après des discussions prolongées avec les partisans de M. Venizelos, un Gouvernement qui acceptait de fonctionner sous leur contrôle.

. . . . . .

En général, on ne se rendit pas exactement compte des efforts surhumains que M. Gounaris avait faits pour résoudre tous les problèmes complexes que lui avaient légués ses prédécesseurs.

On n'est que trop disposé à critiquer, à s'impatienter contre ceux que le sort maltraite. Les ennemis de M. Gounaris n'y manquèrent pas, et, enchantés de trouver un bouc émissaire, ils l'accusèrent de faiblesse et d'incapacité. Sa popularité en souffrit beaucoup.

On critiquait aussi le Roi parce qu'il n'employait pas les grands moyens. « Si Gounaris n'est pas capable de résoudre les difficultés dans lesquelles nous nous débattons, pourquoi le Roi ne fait-il pas appel à un autre homme d'État plus actif et plus habile à nous éviter un désastre? » Nombreux étaient ceux qui se posaient cette question.

Mais le Roi voulait respecter à la lettre la Constitution. Il n'avait nulle envie de s'exposer à de nouvelles attaques. Ses détracteurs avaient soulevé contre lui l'opinion du monde entier. Il se croyait bien à l'abri des rancunes de parti, grâce à l'amour et au dévouement de son peuple. D'ailleurs, les erreurs de son ministre ne pouvaient lui être imputées : elles retombaient sur le seul Gouvernement responsable.

Il est bien malheureux que le Roi n'ait pas usé de tout son pouvoir. Son peuple l'avait placé si haut, on avait pour sa personne tant d'amour et tant de respect, qu'on le croyait capable de guérir tous les maux et de redresser tous les torts. Rôle entre tous difficile à jouer et que bien peu ont su tenir!

Le désastre d'Asie Mineure était un coup d'autant plus dur pour le roi Constantin qu'il confirmait toutes ses appréhensions.

Rien, par suite, ne pouvait l'atteindre plus profondément que l'accusation d'avoir encouragé cette campagne pour des fins personnelles. Ce furent les divergences de vues entre les Alliés qui amenèrent notre défaite.

Quand le Roi sut les pénibles nouvelles, tout souffrit en lui : le souverain, le Grec et le soldat. En tant que souverain et Grec, il n'a eu, durant tout son règne, qu'un seul but : la prospérité de son peuple; en tant que soldat, une seule ambition : créer une armée digne de ses hautes destinées et la soustraire à l'influence des politiciens.

L'Asie Mineure fut le tombeau de son idéal et de ses espoirs, rien ne lui restait plus après ce désastre!

Quand les officiers déserteurs tournèrent leurs épées contre leur Roi et demandèrent son abdication, il fut trop frappé d'étonnement pour éprouver de l'amertume ou du ressentiment. Il abdiqua immédiatement.

La Grèce a toujours eu beaucoup d'ennemis, d'ennemis irréconciliables, jaloux de sa chance et de ses succès. Hélas! les responsables de ses plus grands malheurs ont presque toujours été les Grecs eux-mêmes! C'est nous-mêmes qui avons diminué la valeur de notre pays, parce que, tout en étant un peuple plein d'idéal et de nobles aspirations, nous n'avons pas les épaules assez solides, ni l'énergie qu'il faudrait pour les réaliser.

Si notre caractère et nos principes égalaient notre intelligences, quels nombreux malheurs nous aurions pu éviter, et quel grand peuple nous aurions pu devenir!

Malheureusement, nos passions politiques et nos luttes de parti menacent d'empêcher chez nous tout progrès. Nous ne savons pas respecter l'autorité. Apprendrons-nous jamais à

placer les intérêts de la Patrie au-dessus de nos propres désirs?

Le 30 octobre, du petit jour jusqu'à l'heure de notre départ, les sujets restés fidèles arrivèrent en procession à Tatoï pour prendre congé du Roi. Les adieux de 1917 avaient été déchirants, mais on avait l'espoir qu'il ne s'agirait que d'un exil temporaire. Cette fois, il semblait qu'on se dît adieu pour toujours. Que de larmes amères furent versées ce jour-là, sur les rêves brisés, sur l'effrayante agonie de la Grèce!

Nous allâmes de bonne heure, le Roi, la Reine et moi, porter nos derniers respects aux tombes de notre père et du roi Alexandre.

Nous nous disions les uns aux autres : « Au moins notre père repose en paix. Espérons qu'il ne voit pas le martyre de ce pays qu'il aimait tant, ni celui de sa famille ».

Tout le monde se pressait à Tatoï pour voir le Roi. De petits groupes stationnaient tandis que d'autres allaient et venaient nerveusement, derrière la maison, sous les arbres où nous avions passé tant d'heureux moments de notre vie. On parlait bas. Nous avions beaucoup à nous dire, mais nous restions silencieux car les mots nous manquaient. Ce nous était un grand réconfort de sentir à nos côtés ceux qui comprenaient les tristesses nationales et en souffraient; en même temps, nous aurions voulu hâter le moment de la séparation pour en avoir fini avec cette torture qui nous broyait le cœur.

Je n'oublierai jamais la sympathie et l'amabilité que nous témoigna l'Amiral Aubrey Smith, chef de la Mission Navale Britannique, ni la peine qu'il se donna pour nous aider de bonnes paroles pendant ces moments douloureux. Sa précieuse intervention facilita considérablement l'organisation du départ.

La garnison de Tatoï composée d'hommes splendides, d'un loyalisme indéfectible et que le virus politique n'avait pu contaminer, s'aligna devant la façade nord. Le dernier moment approchait. Un message téléphoné parvenu à cinq heures de l'après-midi nous avertit que le vapeur qui devait nous emmener était arrivé à Oropos.

Dès que furent amenées nos voitures, le Roi alla dire adieu à ses soldats. Il les remercia de leurs bons et loyaux services et leur souhaita toutes les félicités. Il était très ému, les soldats tout secoués de sanglots. « Adieu, disaient-ils, et Dieu soit avec vous. Nous ne vous oublierons jamais, *notre* Roi! »

Tout le monde pleurait. Je m'étais retiré un peu à l'écart et j'avais bien du mal devant ce spectacle à ne pas m'effondrer.

Le Roi monta dans sa voiture. C'était celle dans laquelle, moins d'un an auparavant, il avait suivi la glorieuse avance de notre armée à travers les plaines désertes d'Asie Mineure. Elle portait à l'avant ses armes, les deux bâtons croisés, derniers insignes de sa puissance royale.

Tout le monde se précipita vers la voiture pour baiser une dernière fois les mains du Roi et de la Reine. Le nouveau roi Georges II accompagna les souverains jusqu'au bateau.

. . . . . .

Il faisait sombre quand le bateau s'ébranla — le vent hurlait. Une à une, les lumières du petit village s'évanouirent à nos yeux : ce fut le dernier regard du roi Constantin à sa Grèce bien-aimée.

. . . . . .

De la villa Hygia où nous étions installés à Palerme, le Roi suivait attentivement les événements de Grèce. Un coup terrible l'attendait encore : en novembre, cinq de ses ministres, Gounaris, Stratos, Protopapadakis, Baltazzis, Théotokis et le général Hadjanesti — qui avait commandé l'armée en chef — furent tenus pour responsables des désastres d'Asie Mineure et fusillés comme traîtres.

Quand on songe que ces hommes avaient travaillé nuit et jour et fait tout ce qui était humainement possible pour sauver leur pays d'un péril qu'ils n'avaient pas créé, on frémit de ce meurtre inique, à froid.

Mon frère André n'échappa au même sort que grâce à l'intervention des rois d'Espagne et d'Angleterre.

Mon frère André, qui avait commandé un corps d'armée, accusé d'incapacité professionnelle et rendu en partie responsable de l'échec de la campagne d'Angora, fut étroitement emprisonné. On le conduisait tous les jours, escorté d'officiers de gendarmerie, devant le général Pangalos — le futur dicta-

teur de la Grèce — que la Révolution avait chargé d'instruire l'affaire avant le renvoi des accusés en cour martiale.

C'était aussi le général Pangalos qui avait instruit l'affaire des cinq ministres condamnés à mort.

Un jour, pendant l'interrogatoire, le général demanda à mon frère combien il avait d'enfants et, sur sa réponse, il s'écria : « Pauvres petits ! Quelle tristesse de penser qu'ils vont être orphelins de si bonne heure ! »

Par avance, il condamnait mon frère à la peine capitale !

Ces derniers coups et la faillite de l'honneur de la Grèce étaient plus que n'en pouvait supporter le roi Constantin.

Il mourut de chagrin trois mois après avoir quitté la Grèce.

PRINCE NICOLAS DE GRÈCE

(Traduction COEN.)

L'ASPIRANT KOS AU PAMIR

Au moment où éclata la guerre, les vastes espaces du Turkestan russe étaient peuplés de 4 à 5 millions d'indigènes musulmans (Turcomans, Sartes, etc.) et d'une infime minorité européenne, à peu près uniquement russe.

Pendant la guerre, on y créa de nombreux camps de concentration, où furent internés environ 80 000 prisonniers de guerre, appartenant surtout aux nations de l'empire austro-hongrois, ainsi que de nombreux prisonniers civils presque tous polonais, mais sujets allemands ou autrichiens, résidant en 1914 sur les territoires de l'empire russe. Tous ces prisonniers furent fort mal traités, ainsi qu'en font foi les 6 000 tombes du camp de Troïtsa, creusées en quelques mois. La haine des prisonniers pour le gouvernement du tsar, ses employés et fonctionnaires, dont beaucoup commirent de graves abus de pouvoir au détriment des « Autrichiens », comme on les appelait alors en bloc, alla croissant jusqu'au moment où la Révolution rendit la liberté aux détenus. On vit alors les prisonniers de guerre entrer en masse dans les rangs bolchévicks, les uns par désir de vengeance, les autres parce que le nouveau régime avait supprimé les rations et pensions des prisonniers de guerre et qu'il fallait travailler pour vivre. On forma des « bataillons internationaux » composés surtout de Hongrois et d'Allemands, qui se battirent sur différents fronts dans les rangs de l'armée rouge, ou qui furent chargés de garder la Tchéka, appelée alors « détachement spécial ». C'est surtout à partir du mois de janvier 1918, après la contre-révolution cruellement réprimée par les Bolchévicks, que les anciens prisonniers de guerre furent employés par ces derniers pour les missions et postes de confiance.

Dès la chute du gouvernement tsariste et leur libération, les anciens prisonniers de guerre et les autres étrangers manifestèrent le désir de retourner dans leurs pays; les conditions d'existence matérielle et morale devenaient chaque jour plus pénibles; mais le gouvernement bolchévick était peu désireux de voir disparaître l'élément européen, le plus sûr dont il disposât en Russie d'Asie; il créa des difficultés insurmontables, défendit sous les peines les plus sévères de partir sans autorisation, promit à maintes reprises le rapatriement général, différant de jour en jour et de mois en mois l'exécution de cette promesse, si bien que le seul parti à prendre fut celui de la fuite.

Ce moyen était très risqué et très coûteux. Il fallait se créer des amis à la Tchéka, acheter de nombreux auxiliaires, fabriquer de faux documents. La plupart prirent le chemin de la Perse, dont la frontière, bien qu'éloignée de plus de 1 500 kilomètres, était plus facile à atteindre que celle des Indes par les montagnes du Pamir et de l'Afghanistan. En Perse comme aux Indes, les fugitifs tombaient sous le protectorat anglais. Tous les fugitifs, arrivés en Perse, furent acheminés par les autorités militaires anglaises sur les Indes et internés pendant de longs mois dans des camps de concentration, puis rapatriés par mer aux frais de la Ligue des Nations. C'est le cas de l'aspirant Kos, le héros de la nouvelle de Ferdinand Gœtel. Né à Cracovie, Ferdinand Gœtel était un Polonais, sujet autrichien. Au moment de la déclaration de guerre, il se trouvait à Varsovie, et fut envoyé par les Russes au Turkestan, comme prisonnier civil. Il y passa cinq ans, d'abord en prison dans des conditions très pénibles, ensuite dans un camp de concentration, enfin en liberté, mais dans l'impossibilité de partir. Ce n'est qu'en décembre 1919, près de trois ans après la Révolution, qu'il réussit à quitter Tachkent.

C'est depuis cette époque que Ferdinand Gœtel a commencé à publier et dès ses premiers ouvrages a retenu l'attention du public polonais et attiré celle des lettrés des autres pays. Une traduction française d'un de ses premiers livres, Kar-Khat, *vient de paraître : outre ce roman qui se passe au Turkestan, ce jeune écrivain a publié un autre roman* Au Jour le Jour, *un récit de voyages sur le Turkestan après la révolution russe :* A travers l'Orient en flammes, *et un autre, plus récent sur*

l'Égypte, et trois volumes de contes : Humoresques, Humanité *et* le Pèlerin de Karapet *dont fait partie* l'Aspirant Kos au Pamir.

A. M. SKARZYNSKA

L'ASPIRANT KOS AU PAMIR

Nous étions installés sur le pont avec le laisser-aller des voyageurs qui, sur la route des Indes en Angleterre, ne dépassent guère Aden. Celui-ci sur deux chaises à la fois, celui-là dans un fauteuil pliant, un autre assis tout simplement par terre. Nous n'embarrassions guère messieurs les stewards qui servaient le thé et les cakes : nul d'entre nous ne songeait à réclamer la tasse qu'on oubliait de lui apporter. Les regards pleins de morgue que nous lançaient les officiers et employés au service du Royaume-Uni, rentrant en Europe à bord du même navire que nous, nous laissaient indifférents. Ces gentlemen que les services rendus à la patrie sur ses plus lointaines frontières autorisaient à faire un si beau voyage, s'écartaient à la vue de ces « gens » échappés de Bolchévie; mais que nous importait? Nous nous sentions des lords. Si l'on nous avait vêtus du même drap que nos compagnons de voyage, que diable! nous aurions eu l'air plus grands seigneurs qu'eux. Et personne n'eût osé supposer, par exemple, que le serbe Druitch avait été commissaire dans un « détachement spécial [1] » et que notre camarade Tyrala avait usé bien des bottes sur les grands chemins. En attendant, toutefois, nous n'étions habillés que de coutil, ce qui nous avait rendus tous égaux. Druitch, Tyrala et M. Dioniz, naguère l'un des plus riches marchands du Turkestan, et même l'ingénieur Makhatch qui avait construit les fameux ouvrages en béton au bord du Syr-Daria. Hélas, ceux auxquels la Ligue des Nations n'a accordé, après la guerre, qu'un peu de coutil n'ont pas de passé. Ce sont des « refugees », et voilà tout.

1. Première appellation de la Tchéka.

La mer s'étendait, uniforme, profonde de dix, cent ou mille mètres, qu'importe? Parfois l'on voyait se dessiner à gauche une côte élevée, l'Afrique. A droite, le même paysage nous découvrait l'Asie. Justement un gentleman expliquait à sa compagne de voyage qu'à gauche on rôtissait les gens et qu'à droite on les écartelait. L'un de nous cracha par terre et haussa les épaules, en songeant qu'à bord non plus les cannibales ne manquaient pas.

Tout à coup une troupe de mouettes fit son apparition et suivit le navire jusqu'à la haute mer. Nous ne nous inquiétions pas de savoir d'où elles venaient ni comment elles s'en retourneraient sur la rive. Nous venions d'encore plus loin. Mais personne n'avait compté combien nous étions au départ et combien d'entre nous se retrouvaient sur cette coque qui majestueusement fendait les flots de la mer Rouge.

— Ces oiseaux sont stupides, quel plaisir ont-ils à voler ainsi sans but? — murmurait l'ex-capitaine Stepanov, ancien garde blanc.

Lui-même se rendait au Canada, ou peut-être en Argentine : et, si là aussi on lui refusait le droit d'entrée, il pousserait jusqu'en Nouvelle-Zélande. Avec ce vaste programme il battait tous les records, car chacun de nous bornait le but de ses pérégrinations aux frontières d'un État européen.

Mon Dieu, comme tout change! Autrefois, pendant un temps relativement court, l'ex-capitaine Stepanov avait été mon supérieur au camp des prisonniers de guerre; et il n'avait pas manqué de me faire arrêter, un soir que sous un déguisement je m'étais glissé au bal qu'on donnait dans le parc de la ville. La jeune fille avec laquelle le capitaine causait alors avait pris ma défense en disant :

— Mais, capitaine, c'est aussi un homme!

J'avais dû quitter le parc sous escorte, avec quelle amertume! et avec quelle envie je regardai le capitaine qui continuait à en faire les honneurs! Et aujourd'hui, je retournais dans mon pays avec cette même jeune fille devenue ma femme depuis plusieurs années déjà, et je pouvais frapper sur l'épaule du capitaine en disant :

— Que voulez-vous, c'est aussi un homme!

Stepanov se trouvait à bord par hasard. Amené du nord

de l'Inde à l'un des camps de concentration du sud, il avait appris, en passant par Bombay, l'existence de notre bateau. Comme il y avait encore quelques places libres à bord et que Stepanov avait promis de quitter immédiatement l'Angleterre, on lui avait permis d'embarquer. C'était un coup de chance, car, en principe, ce paquebot ne servait qu'aux émigrants accompagnés de « ladies » et de « babies ». Pourtant nous avions encore à part lui plusieurs « single gentlemen », anciens officiers de l'armée autrichienne. Ceux-ci venaient du camp des prisonniers de guerre d'Akhmednagar. Ils s'y étaient tellement démenés qu'on avait fini par les renvoyer en Europe par le premier bateau venu. Le meneur de la bande était l'aspirant Kos.

— Je l'aurais étranglé, ce sale rouquin, s'il ne nous avait pas laissé partir! — disait-il en parlant du commandant d'Adkmednagar dont la terrible poigne était devenue célèbre.

La Révolution seule aurait pu dire d'où cet esprit guerrier était venu à Kos, qui avant la guerre avait été maître d'école à Poremba[1]. C'était en tout cas ce qu'affirmait le lieutenant Palka, lequel était parvenu avec lui aux Indes par le Pamir.

Derrière nous un gosier londonien, enroué par les brouillards, entonnait un air qu'accompagnait un piano; autour de nous couraient les enfants des gentlemen; les gentlemen s'amusaient aussi tandis que les ladies se pavanaient sur le pont. Des gaillards d'ébène jouaient au palet, de gais matelots flirtaient avec des stewardesses amidonnées. Tous apportaient à ces futiles occupations une sincérité vraiment désarmante. Mais nos sourires restaient pâles et incertains comme le reflet tremblant des lumières dans l'eau, car nous ne savions plus ni rire ni jouer. Ceux d'entre nous qui se laissaient entraîner par le flot joyeux qui parcourait le pont, revenaient bientôt vers nous avec un regard triste. La moindre chose, ne fût-ce que la vue d'une petite main d'enfant, pouvait nous rejeter dans ce sombre abîme des souvenirs, dont nous venions de sortir, à peine saufs.

Il est donc difficile d'expliquer comment il se fit que nous laissâmes Kos nous raconter son histoire. Si tout autre eût essayé d'en faire autant, nous serions certainement tous

1. Petite ville de Pologne, en Galicie.

partis. Mais Kos passait parmi nous pour quelqu'un d'extraordinaire arrivé aux Indes par un chemin inconnu après s'être rendu célèbre au Turkestan, durant sa captivité, par des aventures assez mystérieuses.

C'était un de ces hommes dont on entend dire du mal et dont on ne sait au fond que penser.

Il avait toujours le sourire aux lèvres et prenait légèrement les petits ennuis quotidiens. Les femmes disaient qu'il était joli garçon, et charmant quand il voulait s'en donner la peine. Madame Makhatch trouvait même qu'il avait un regard dangereux, et se réfugiait dans les coins les plus abrités du pont, dès qu'elle le voyait paraître. Les hommes regardaient à la dérobée ses larges épaules et ses reins solides. A Bombay, nous l'avions tous vu envoyer un furieux coup de poing dans la figure d'un matelot qui l'avait attaqué. Ce qui prouvait un certain courage; car le marin était robuste et... sujet de sa Majesté Britannique.

Aucun de nous ne fit donc la grimace lorsque Kos s'étirant au soleil soupira :

— Je ne vous reverrai jamais, ô les plus beaux jours de ma vie!

Seul, Palka le scruta du regard.

— Qu'est-ce qui te prend, Kos? — demanda-t-il enfin.

— Eh bien! mais regarde, — répondit Kos en lui montrant la côte d'Afrique, — est-ce assez ressemblant?

— Oui, c'est vrai, on croirait y être; surtout cette gorge!

Nous regardâmes dans la même direction et nous vîmes paraître par delà la mer une chaîne de montagnes majestueuses coupée d'une gorge profonde.

— Où avez-vous vu quelque chose de semblable? — intervint Stepanov, dont le front sembla se rider encore davantage.

— Au Pamir, là où se trouve le passage qui mène en Afghanistan.

— Et vous y avez été?

— Mais oui!

— Vous avez été là-bas? — insista Stepanov.

— Pourquoi pas? — répondit Kos, en le regardant attentivement.

— Oh! rien; moi aussi j'ai été là-bas.

— Un endroit très romantique, n'est-ce pas?

Stepanov lui tourna le dos, avec mauvaise humeur, en grognant quelque chose d'incompréhensible.

— C'est sans doute pour cela que vous avez eu ce soupir si romantique, — s'écria madame Makhatch. — Quelque idylle révolutionnaire sans doute, — ajouta-t-elle, d'un air détaché, en jetant à Kos un long regard.

— Oh! oui, alors, révolutionnaire! Même aujourd'hui j'en ai chaud, rien que d'y penser. Cela vous intéresse, madame?

— Mais voyons, Kos, — interrompit Palka avec inquiétude, — tu ne vas pourtant pas...

— Tu crois qu'il vaut mieux...

— Je te crois!

— Ce que vous êtes insupportable! de quoi vous mêlez-vous! — s'écria madame Makhatch en frappant de son petit pied. — Si jeune et déjà si ennuyeux! Racontez-nous cette histoire, monsieur Kos.

— C'est ça, parlez; arrive que pourra, et puis tant pis! — s'écrièrent plusieurs voix.

Kos jeta un regard circulaire et, voyant l'intérêt peint sur toutes les figures, il eut un sourire de triomphe et fit un signe de la main à Palka pour lui montrer qu'il méprisait ses craintes. Puis, tirant d'un étui de toile une cigarette extraordinairement grosse, il l'alluma : il aspira profondément et souffla un énorme jet de fumée. Ensuite il sembla river son regard aux montagnes qui défilaient sur l'horizon uni de l'eau. Sur ses lèvres parut un sourire méchant qui se dissipa à mesure que les montagnes, en s'éloignant, perdaient leurs contours primitifs. Finalement il se tourna vers nous avec son indifférence et sa bonne humeur habituelles.

— Donc — commença-t-il résolument — je fis sa connaissance en prison.

— Ah!

— Oui, dans une prison improvisée parmi les ateliers du chemin de fer. Une situation pas drôle du tout par ces temps bizarres. Vous savez, après la contre-révolution de janvier.

— Que dites-vous? Mais, moi aussi, j'y étais — interrompit M. Dioniz qui devait ses cheveux gris aux événements de janvier.

— Vous? c'est possible. Je ne me le rappelle pas, à vrai dire. Vous vous souvenez sans doute que ceux qui se trouvaient là-bas n'avaient plus ce qu'on appelle d'ordinaire une figure humaine. C'étaient des masques... des masques funèbres. Les uns comme les autres. Mais peu importe. Donc, comme je vous le dis, c'est là-bas que je fis sa connaissance.

— D'un masque funèbre? — demanda madame Makhatch, d'un ton pointu.

— Fichtre non, bien au contraire. Elle était vive et arrogante, pour la galerie, peut être même un peu trop. Quand on la poussa dans notre casemate, elle se retourna et appliqua une maîtresse gifle à l'un des gardes-rouges. Je crois qu'il l'avait traitée un peu trop... militairement. Il fallait voir l'air stupéfait de tous ces moribonds.

— Ah, celle-là, oui, oui, je me souviens de cette scène! — murmura M. Dioniz.

— Vous voyez bien! Quelqu'un de pas ordinaire, n'est-ce pas? et comme ensuite elle nous traita de lâches et de poltrons...

— Vous aussi?

— Moi aussi! Mais c'était une accusation en bloc, car personnellement je ne me reprochais ni l'un ni l'autre de ces défauts. Elle dut le remarquer promptement, d'ailleurs; car, ayant examiné la prison d'un coup d'œil, elle choisit immédiatement un coin sur mon grabat. « C'est libre? demanda-t-elle comme si elle parlait d'une place en tramway. — Oui, dis-je; on vient de l'évacuer. La place est peut-être même plus chaude que celui qui l'occupait il y a un instant. » J'ajoutais cela, non sans méchanceté, dans l'intention de calmer sa forfanterie un peu trop vive. J'y réussis jusqu'à un certain point: elle jeta un regard superstitieux sur la couchette avant de se décider à s'y asseoir. Après avoir à peu près repris haleine, — on l'avait fortement bousculée, je crois, — elle se mit énergiquement à sa toilette. Je ne puis dire que mon voisinage l'ait beaucoup gênée. Elle examina de fond en comble toute sa garde-robe et — croyez-moi — bien des choses demandaient à être remplacées.

— Est-ce que cela doit absolument faire partie de votre histoire?

— Oui madame. Je voudrais encore souligner le fait suivant. Une fois seulement elle me dit : « Retournez-vous » — et ne s'offensa point lorsqu'elle vit que je ne le faisais pas.

— Fi donc! quelle grossièreté!

— Que voulez-vous? En tout cas, lorsqu'elle se fut rassise, une fois rafraîchie et recoiffée, elle m'adressa un sourire et dit : « Après ce que je vois, vous n'avez pas l'intention de mourir. — Je me réjouis dans ce cas, repartis-je, d'avoir trouvé quelqu'un pour me tenir compagnie. Malheureusement je ne puis répondre des intentions de nos protecteurs. — De ces bandits! s'écria-t-elle; vous les craignez? » Que pouvais-je lui répondre? J'appuyai ma main sur ses lèvres en la priant de s'exprimer à voix basse, sans quoi je serais forcé de croire qu'elle avait assez de l'existence. Elle s'indigna, haussa les épaules et s'éloigna ostensiblement, car on faisait justement passer sous nos fenêtres un groupe de « condamnés au mur ». La vue de ces gens ridiculisés avant leur mort par leur « toilette révolutionnaire » avait de quoi ébranler le plus décidé des héros. Au passage de ces détachements, un souffle d'horreur semblait traverser la prison et glaçait les cœurs les plus intrépides. Aussi mon inconnue fut-elle bien vite de retour sur mon grabat. Je la vois réfléchir, soupirer, puis me lancer à la dérobée des regards presque confiants. Enfin, elle se met à chercher quelque chose dans la profondeur de ses jupes, se tourne vers moi et, le croyez-vous? me glisse dans la main un énorme revolver. « Cachez cela, je vous en prie, soupira-t-elle; vous êtes bien du camp des prisonniers de guerre, n'est-ce pas? » Je ne sais quel lien il y avait entre cette qualité et son revolver; je pense qu'il s'agissait de confiance. Vous savez, sans doute, que nous autres, officiers autrichiens, nous passions auprès des femmes russes pour la mériter entièrement. Mais dans cette situation!... Je n'eus même pas le temps de me demander comment cet instrument compromettant se trouvait entre ses mains.

— L'avez-vous caché?

— Mais non, voyons!

» Je lui conseillai seulement de l'enfoncer entre les deux poutres qui soutenaient la couchette, par en-dessous. Bien entendu, elle s'offensa. Heureusement je méritai bientôt sa

considération : quand vint la visite personnelle, la couchette brave meuble révolutionnaire, en fut exemptée. La glace fut brisée à partir de ce moment. Ma voisine avait même, à ce qu'il me parut, beaucoup de choses à me dire. Je l'écoutai patiemment jusqu'à une heure fort avancée, malgré les détails d'intérêt purement personnel dont chaque épisode était accompagné. J'appris qu'elle avait joué un rôle actif dans la révolution et même causé la disparition d'un commissaire, qu'elle détestait les Bolchévicks : elle me le disait ouvertement sans qu'on sût pourquoi. Elle était la veuve d'un capitaine de l'armée russe, avait été au front comme infirmière et se trouvait au Turkestan de passage, se rendant au Caucase où se trouvait sa famille. C'étaient là des détails intéressants, qui manquaient tout de même un peu de nouveauté. Ce qu'il y avait de décisif dans le cas actuel était de savoir où et comment elle avait été arrêtée. Car vous savez que l'on est puni pour les crimes que l'on vous voit commettre. Sous ce rapport la révolution appliquait de vieilles lois.

— Que dites-vous-là? — grogna M. Dioniz; — quelles lois!

— Évidemment elles n'existaient que pour quelques-uns. Car vous n'ignorez pas, M. Dioniz, que l'on égorge les moutons à la file ou en tas et avec n'importe quel couteau; que pour un porc il faut un coup spécial et que pour prendre un sanglier, il faut toute une battue.

— Jolie comparaison... et de quelle catégorie faisiez-vous donc partie?

— De la catégorie de ceux qui ont échappé au couteau parce qu'on négligeait d'appliquer parfois la loi.

— Donc la loi n'existait pas.

— Mais si, seulement on ne l'observait pas. C'est ainsi que, dans les battues, les plus grosses pièces échappaient parfois. Peu importe, d'ailleurs. Il se trouva donc que ma compagne avait été ramassée dans la rue en passant, quand tout était déjà fini. Tout comme moi.

— Comment, vous n'aviez pas pris part à la contre-révolution?

— Non; — c'est à dire, oui, — en fait, — car, pendant plusieurs heures, j'ai tiré avec une mitrailleuse sur les gardes-rouges, caché à un coin de rue. Par pure curiosité — comme

ça — pour voir de quoi pouvait avoir l'air une bataille de rues. Mais en réalité je n'avais rien à faire avec les conjurés. Je ne connaissais même pas leurs cris de ralliement. J'ai horreur des complots : on ne sait jamais, dans ces affaires, où finit le poltron et où le héros commence. En fin de compte, j'avais assez des blancs au bout de quelques heures et, peu de temps après, j'assiégeais la citadelle avec les rouges.

— Vous n'avez vraiment pas de quoi vous vanter, — s'écria M. Dioniz très agité; — j'avais mon fils, moi, à la citadelle!

— C'est vrai? Il est possible alors, que ce soit lui qui m'ait enlevé un doigt d'un coup de fusil. Tenez, celui-ci, — il leva la main pour montrer son doigt mutilé. — Mais que Dieu le garde! je ne lui en veux pas!

M. Dioniz tremblait d'indignation.

— Vous devriez avoir honte, M. Kos! Quand on pense... un officier autrichien... un homme cultivé... faire partie de cette bande!

Il se leva et referma son pliant avec fracas.

— Mais, mon cher monsieur, je n'ai jamais été un révolutionnaire de métier; je vous assure que c'était seulement en amateur! Et c'est vraiment une grâce du sort, d'avoir pu, à cette occasion, leur faire payer, aux uns et aux autres, ma captivité. Mais cette histoire vous ennuie peut-être déjà? — dit-il en voyant le trouble que le départ ostensible de M. Dioniz jetait dans l'assistance.

— C'est que vous êtes tellement sans égards pour ce pauvre homme — Madame Makhatch baissa les yeux. — Vous savez pourtant comme il a les nerfs en mauvais état.

— C'est vrai, — approuva quelqu'un. — Et puis surtout cette histoire de doigt! Mais continuez; vous voyez bien que personne ne s'en va.

— Si vous voulez. Naturellement quand les fameuses arrestations ont commencé après la prise de la citadelle, j'ai jeté mon fusil dans le premier fossé venu et je suis retourné chez moi. En route, j'ai été pincé par une patrouille rouge.

— Comment ça, vous, un des leurs?

— Non, pas un des leurs, justement! Ils se rendaient mieux compte de cela que vous. En général, ils avaient un flair

étonnant pour distinguer les gens qui étaient hostiles, malveillants ou simplement indifférents. Tout bonnement, une sorte d'instinct animal. Leur désir de vengeance avait aiguisé leurs sens jusqu'à un degré d'acuité surhumaine.

— Vous dites cela : comme si des milliers d'hommes n'avaient pas péri innocemment!

— Innocemment? Je ne crois pas! Sur mille personnes fusillées sans qu'on ait pu prouver leur culpabilité, je vous assure que neuf-cent-quatre-vingt-dix soutenaient la contre-révolution d'une manière ou d'une autre. C'est environ le pourcentage de criminels que nos tribunaux remettent en liberté. Mais reprenons. Nous passâmes une nuit tranquille : c'est-à-dire, moi; car j'étais fatigué et je dormis comme un mort. Mon doigt aussi ne me faisait plus si mal, mais j'oublie que vous ne voulez pas que je parle de mon doigt. Vers le matin je me suis aperçu qu'il ne restait plus dans notre casemate que la moitié à peu près de nos compagnons d'infortune. Le tribunal révolutionnaire, travaillant aussi la nuit, avait eu le temps de diminuer ainsi notre compagnie. Le tour de ma compagne n'était heureusement pas encore venu. Lorsque je m'étirai et m'assis sur le grabat, elle me regarda avec mépris. « Eh bien! vous en avez des nerfs! dit-elle; vous avez ronflé toute la nuit sans arrêter. Tandis qu'ici, voyez-vous?... on emmenait les gens à la mort, par douzaines. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. — Eh bien! croyez-vous que cela ait rendu service ne fût-ce qu'à un seul de ces malheureux? tâchez au moins de dormir un peu maintenant. » Je lui cédai aimablement mon manteau. « Vous êtes vraiment un drôle de type! » Elle me regarda avec une certaine bienveillance, cette fois. « Mais, mais... dites moi... comment vous appelez-vous? — Kos! — Comment? » Elle me regarda épouvantée. Je dis : « Kos! — Grand Dieu! Mais alors, c'est vous qu'on a appelé au tribunal un peu avant minuit. — Qu'est ce que vous dites? » Je me sentais comme figé. « Et alors? — Vous dormiez! me dit-elle. — Comment? et ils n'ont pas cherché? — Figurez-vous que non! Les autres venaient comme des agneaux dès qu'on les appelait. Ils ont crié votre nom trois fois et puis ils ont inscrit quelque chose et ils sont partis. » Vous comprenez que cette nouvelle me fit perdre quelque peu de mon équilibre moral,

bien que, d'après ce qu'on dit, je ne sois guère enclin aux hésitations. Je me sentis la tête vide, les jambes lourdes et, au milieu, au cœur comme on dit, une agitation pénible. Cela augmenta quand j'appris que personne, du groupe dont je devais faire partie, n'était revenu dans notre casemate.

« Et alors, qu'allez-vous faire? » Mon amie — je ne puis l'appeler autrement dans cette partie de mon histoire — se rapprocha de moi. Sa main se posa sur mon épaule et ses yeux hardis se fixèrent sur mon visage avec tant d'intérêt, que je ne pus m'empêcher de rire. « Que voulez-vous que je fasse? Le mieux serait de me recoucher; mais c'est votre tour maintenant. — Quelle idée! pensez-vous que je pourrai dormir? — Je suppose que oui! le tribunal a également l'air d'être fatigué, car on ne vient plus chercher personne. Peut-être nous laisseront-ils tranquilles jusqu'à midi. — Et vous pensez que je vais dormir? répétait-elle avec indignation. — Non, je ne suppose rien; comment oserais-je! Mais étendez-vous au moins; cela vous reposera. — Vous pensez que je dormirai? » répétait-elle, butée, tandis que je la couchais paternellement sur la couchette. Je n'avais plus besoin de rien supposer : elle dormait déjà depuis longtemps, les yeux ouverts. Quand elle baissa les paupières, je l'examinai attentivement. J'ai oublié, au fait, de vous dire qu'elle était jeune, jolie et très bien faite.

— Ça ne fait rien! nous nous en doutions. Vous imaginez-vous, par hasard, que nous aurions cru autrement à la protection que vous lui accordiez?

— Vous jugez cela beaucoup trop simplement, madame. Beaucoup trop simplement. Malgré sa beauté, c'était un type de femme que je n'aime pas ou, pour mieux dire, que je tâche d'éviter dans la vie.

— Ah! vraiment?

— Mais oui! Il y avait, dans toute sa personne, je ne sais quoi d'insolent, un air de vouloir s'imposer. Et puis, ces mouvements anguleux et ce regard perçant... Je n'aime pas que le jeu entre homme et femme commence sur le principe d'égalité. On ne sait jamais comment cela finira.

— Mais rien n'avait pourtant encore commencé entre vous?

— Attendez! ça va commencer!... Pendant que mon

inconnue dormait, on vint me chercher; comme par un fait exprès, juste pendant qu'elle dormait. Malgré tout, il m'importait presque de voir l'expression de sa figure en un pareil moment. Un enfantillage, naturellement. Celui qui se noie s'accrocherait même, dit-on, à un rasoir[1]; mais, quand il n'y a pas de rasoir, on s'accroche à n'importe quel poisson rouge. J'invoquerai comme circonstance atténuante le fait que j'étais absolument seul parmi tous les condamnés, rien ne me liait à aucun de ces hommes. J'étais littéralement empoisonné par l'idée que j'allais mourir si bêtement. Malgré cela je ne l'ai pas réveillée. J'écrivis sur un bout de papier : « Quel dommage que vous vous soyez endormie! » Je laissai cela sur la couchette et je partis. Et pourtant, je vous le dis, j'aurais donné beaucoup pour qu'elle me dît adieu. Vraiment, en cet instant, il me semblait que je ne sortirais pas vivant de cette histoire.

— Et malgré tout, vous voguez aujourd'hui sur la mer Rouge.

— Eh oui! Et ce n'est pas moins étonnant que le fait de m'être vu, quelques minutes après ces mortelles émotions, membre du tribunal révolutionnaire. Une demi-heure plus tard, je quittais les ateliers avec ma compagne.

— Par quel miracle?

— Oh! très simple. Au tribunal siégeait un des bandits avec lesquels j'avais été coude à coude à l'attaque de la citadelle. Résultat : réhabilitation complète. Cet ami inattendu se jeta à mon cou. Il disait que je lui avais sauvé la vie à la forteresse, que j'étais monté le premier sur les remparts. Finalement, il administra une correction au garde-rouge qui m'avait amené devant le tribunal; après quoi il me céda sa chaise à la table du tribunal révolutionnaire.

— Et vous avez ... accepté?

— Vous me le demandez? Et vous, avez-vous accepté un emploi à la Tcherezwitchaïka, quand il s'agissait de vous procurer un laisser-passer pour l'étranger? Un poulet ne se couvre pas plus vite de plumes que vous de principes sur cet amusant petit bateau. Si cela continue, avant même d'arriver à Liverpool, vous serez prêts à jeter à la tête des Anglais ces gentils

1. Proverbe polonais.

uniformes dont ils nous ont si charitablement revêtus! D'ailleurs... moi aussi, peut-être! Mais alors j'étais plus modeste. Cet escabeau boiteux derrière la table ensanglantée me remplissait d'enthousiasme et de reconnaissance. J'acceptai. Un seul homme protesta contre mon admission. Vous vous souvenez de lui, monsieur Druitch?

— C'est une vieille histoire.

Le Serbe s'agita avec inquiétude.

— En effet! Ce n'est qu'ici, à bord, que je me suis souvenu d'avoir promis mentalement à ce malfaiteur une balle pour chaque parole qu'il disait pour me perdre. Vous ne soupçonniez pas alors ce que je pensais; n'est-ce pas, monsieur Druitch? Mais ne vous en allez donc pas! ce sont de vieilles histoires. — Il eut un sourire méchant, en voyant le Serbe s'éloigner.

— Il en faisait vraiment partie, de ce tribunal révolutionnaire?

— Je vous le dis, voyons! Le même signe de tête, dont il répond aujourd'hui au garçon qui lui demande : poisson ou viande froide? réglait alors la question : condamné au mur ou à la forteresse. Qui aurait pensé?... un si parfait gentleman, n'est-ce pas? Un bon moment se passa avant que j'eusse repris mes esprits derrière cette table consacrée à la justice. Entre temps, je votais, et toujours avec la majorité. Il me semble même que je souriais amicalement, chaque fois que la peine de mort était prononcée.

— Oh! assez là-dessus, monsieur Kos!

— En effet! Je finis par reprendre connaissance et, profitant, après une suite d'arrêts, d'un moment d'interruption, je soulevai la question du sort de ma compagne. Je rappelai à mon sauveur qu'elle aussi avait été avec nous à la forteresse. Il s'en souvint; cet homme était complètement saoul. Quelqu'un voulut protester et faillit recevoir de lui un coup de sabre. Il criait : « Celui qui ne croit pas mon ami est un contre-révolutionnaire. » J'obtins l'ordre de la relâcher et je courus à la prison. Mon amie dormait. « Venez! » Je la réveillai. « Nous partons! — Où ça? » Elle se redressa avec effroi. « Comment, où? eh bien! en ville. — On nous transfère? — Mais non, nous sommes remis en liberté; je vous en prie, suivez-

moi immédiatement », ajoutai-je avec décision, car sa stupéfaction ne cadrait guère avec sa prétendue innocence. Après m'avoir jeté un regard plein de méfiance, elle me dit : « Je viens ». Savez-vous ce qui se passe quand deux prisonniers relâchés défilent entre la haie des condamnés? C'est comme s'ils avaient volé la vie à tous ces malheureux et tâchaient de l'emporter subrepticement hors de la prison. Il n'y en a aucun parmi eux qui ne se sente plus digne que vous de retrouver la liberté. Et personne, mais là personne, ne vous dira : bonne chance! Il faut ensuite traverser le campement d'une troupe possédée du désir de tuer. Et là encore des centaines d'yeux vous poursuivent, jaloux de se voir enlever une occasion de vengeance. Ah! mes amis, la vie, ce pauvre trésor que l'on transporte ainsi en contrebande sur une étroite passerelle, semble tellement méprisé, sali par cette bande de bourreaux et d'assassins, qu'on a honte parfois de ne pas l'avoir jeté dans leur gueule de bêtes féroces. Par contre, le moment où nous nous trouvâmes de l'autre côté de la grille des ateliers est un des plus beaux de ma vie. Vous vous souvenez qu'une route longe ce mur, allant des champs vers la ville, ou de la ville vers les champs, si vous préférez. Elle est bordée d'une rangée d'arbres dans lesquels chantent les oiseaux. Eh! bien, le gardien, un ancien prisonnier de guerre que je connaissais, m'a dit que pas un de ceux que l'on relâchait n'avait pris la bonne direction, c'est-à-dire le chemin de la ville où l'attendaient les êtres qui lui étaient chers et proches. Tous, après s'être arrêtés un instant, s'en allaient vers les champs; plusieurs même, sans plus réfléchir, en courant. Nous non plus, nous n'avons pas manqué de suivre la règle générale, d'autant plus, n'est-ce pas? que personne ne nous attendait. Je lui pris le bras et nous voilà partis, dans la steppe, d'abord par la route, ensuite à travers champs, à perdre haleine. Nous nous arrêtâmes seulement en arrivant au cordon des troupes rouges, qui entourait la ville d'un cercle distant. Du coup nous recouvrâmes notre bon sens; et notre état d'esprit, au retour, n'avait plus rien d'anormal. Le moment était venu d'échanger nos impressions. « Comment avez-vous fait? » me demanda la dame inconnue. Il me semble convenable de la désigner ainsi, dans notre nouvelle situation.

« Comment? ça c'est arrangé comme cela! Vous tenez beaucoup à ce que je vous rappelle toute l'histoire? — Non! protesta-t-elle avec décision, c'est affreux! seulement... — Seulement quoi? — Seulement je ne sais pas ce que je dois penser de vous. — Cela vous ennuie beaucoup? » Elle me regarda d'un air singulier, fronça les sourcils et reprit au bout d'un instant : « Alors vous trouvez que ce n'est pas nécessaire? — Certainement! » répondis-je à la légère. Bien que je n'attache pas grande importance aux mots, j'ai souvent eu l'impression depuis, que j'aurais dû alors répondre plus prudemment. En tout cas nous nous en étions dit plus qu'il ne semble; et nous arrivâmes aux portes de la ville sans prononcer une parole. « Où dois-je vous reconduire? lui demandai-je à un croisement de rues. — Je ne sais pas encore. » Elle se mit à rire. « Ce n'est pas la peine d'aller où j'habitais avant la révolution. Déjà, pendant les batailles des rues, ils m'ont dit que j'avais attiré le malheur sur leur maison. Je ne veux pas les voir, ces poltrons! — Avez-vous d'autres amis? — J'en ai peut-être quelque part; mais il faudrait les chercher. — En ce cas, il ne me reste qu'à vous proposer, en attendant, la moitié de mon appartement ». Le regard perçant qu'elle me jeta en-dessous me montra que je ne la prenais pas à l'improviste. Je mentirais pourtant, si je ne disais pas qu'une légère rougeur lui monta au visage. Vous n'avez pas idée comme ces reflets de feu vont bien à une femme hardie, comme celle-là.

— C'est votre générosité, sans doute, qui l'avait émue à ce point! — remarqua ironiquement madame Makhatch. — Et où donc se trouvait cet appartement?

— Appartement! C'est beaucoup dire! Je villégiaturais alors au Bourdjar, dans un chalet se composant d'une pièce et d'une terrasse.

— Comment? et vous avez eu ce toupet?

— J'avais ce sens des réalités, chère madame. Trouvez-vous que, si j'avais eu un appartement de douze chambres, mon toupet eût été moindre?

— Voulez-vous que je m'en aille?

— Dieu m'en préserve! Je perdrais ainsi l'auditeur qui me comprend le mieux en cet endroit de l'histoire.

— Monsieur Kos!

— Pardon, je ne le ferai plus! Il vaut mieux ne pas demander de détails, comme mon amie. Quand nous nous arrêtâmes enfin, après une longue marche, au milieu des bosquets abandonnés du Bourdjar, devant la chaumière que j'avais héritée d'un pauvre Sarte, elle me regarda stupéfaite et éclata de rire. « J'aurais dû m'en douter! » Par la fenêtre elle examina l'intérieur. « Eh bien! Mais vous, où allez-vous coucher? » Je dus avouer, en mon for intérieur, que ce n'était pas une mauvaise revanche pour ma moitié d'appartement. Je l'acceptai bien entendu, avec toutes les apparences de la contrition la plus vive. Je me déclarai prêt à passer la nuit sur le toit, dans le jardin, ou sur la terrasse. Je tâchai même de la persuader qu'en parlant de mon appartement, je pensais à ce vaste espace, couvert d'une épaisse végétation, qui entourait ma masure. Elle m'écoutait, sceptique, mais attentive. Il n'y a pas à dire, le Bourdjar était un des plus beaux endroits de la ville. Et il fallait que les hommes fussent atteints de la folie révolutionnaire pour qu'on l'eût ainsi oublié. Oui, oui, mesdames, mon appartement comprenait une dizaine d'hectares, qui, par endroits, faisaient penser aux plus belles serres. Personne ne venait en réquisitionner les arbres et les fleurs. Les batailles des rues avaient chassé jusque dans mes bosquets les oiseaux de tous les jardins des faubourgs. Il est difficile de décrire leur tapage; et je me sentais heureux au milieu de cette bande bruyante.

— Monsieur Kos[1] ! L'oiseau des cieux!...

— Ah! je vois que nous commençons à nous comprendre. Je finis toujours par être en bons termes avec tout le monde! Même avec des personnes aussi extraordinaires que ma co-locataire. Le même jour, nos rapports étaient, comment dire? assez faciles. Dans la soirée, muni d'un mot de sa main, j'allai chez ses fameux amis et lui rapportai ses affaires. Je constatai avec plaisir qu'elle n'en avait guère plus que moi. D'ailleurs je passai en revue le contenu de cette malle, dès que j'eus franchi la grille.

— Pouah! — s'écrièrent plusieurs voix simultanément.

— Grands dieux! Je vous dis qu'avant d'arriver en Angleterre, vous vous transformerez en statues! Le contenu de

1. Kos — en polonais : merle.

cette malle me frappa par sa pauvreté, non dans le sens matériel, car ce qu'elle contenait rappelait les temps meilleurs des premières années de la guerre; mais, quand une femme possède comme toute propriété une capote de soldat, — mettons même d'officier, — une robe d'infirmière, un peu de linge et deux, entendez-moi bien, deux sabres, ainsi qu'une paire de revolvers, il est difficile de ne pas penser que l'on a affaire à une nature plutôt vulgaire.

— Elle revenait du front.

— Raison de plus! Elle aurait dû se débarrasser de tout ça au plus vite. La première chose que je fis, moi, en arrivant prisonnier au Turkestan, fut de suspendre au mur l'uniforme de Sa Majesté Impériale. Que diable, aucun de vous ne se pavanera, je pense, dans ces vestons de coutil, quand il sera rentré chez lui! Avec ça... cette passion guerrière. C'est le contenu de cette malle qui me força pour la première fois à réfléchir au sujet de ma compagne. Bientôt après, j'eus l'occasion de développer franchement ces réflexions; car, de retour à la maison, je trouvai mon invitée en train de faire une revision de mon logement.

— Ah! à malin malin et demi.

— Non, pas encore! Le charme nouveau de notre rencontre et de notre situation singulière masquait encore tout le reste. Nous gardâmes nos remarques pour plus tard. Le soir vint, puis la nuit. Je me fis un lit sous les arbres.

— Voyez-vous ça? Quels principes!

— C'était de la perversité : rien d'autre! J'étais, en effet, bien persuadé que nous nous reverrions cette nuit-là même. Ma bande de vauriens ailés me vint en aide. Il y avait parmi eux un rossignol : nous nous apprenions mutuellement à siffler. Alors, cela commença par le rossignol et cela finit par le merle. Et croyez-vous? mon logement aurait été moitié plus petit, il y en aurait eu tout de même une bonne partie inhabitée.

— Monsieur Kos!

— Fichez-moi la paix! et je vous dirai encore quelque chose d'absolument vrai, je vous assure. Je découvris de grandes qualités à cette femme, pendant que nous faisions ainsi plus ample connaissance. Une maîtresse prise au pied de l'échafaud

est incomparable. Elle ne connaît plus de mesures et se dépense sans compter. Il est vrai que, quoi qu'il arrive, ce n'est toujours pas la guillotine!

— Kos n'est pas un bourreau.

— Ça, c'est une question d'interprétation. En tout cas, cette époque mémorable et sanglante dont vous vous souvenez sûrement tous, où il n'y avait pas dans toute la ville une âme qui ne fût avilie par la peur de la mort, nous la traversâmes d'une façon idyllique. Seulement cette idylle se déroulait avec une rapidité effrayante. Car les échos d'une course éperdue entre les hommes et la mort parvenaient tout de même de la ville jusqu'au Bourdjar. Aussi le Bourdjar, traqué de tous les côtés, se dépêchait de manifester sa vitalité, comme s'il pressentait que d'un jour à l'autre il serait atteint par la faux de la destruction. Les oiseaux se mirent à chanter plus fort et plus vite; le vent exécuta des danses bizarres, la nuit, dans les taillis; les arbres fleurirent prématurément et se couvrirent d'une quantité extraordinaire de fleurs. Nous suivîmes le courant d'autant plus volontiers qu'il m'était d'ailleurs impossible de trouver mieux à faire à cette époque.

— Quelle remarque pleine de bon sens!

— J'ai toujours une certaine dose de bon sens, même dans les moments les plus critiques de la vie. Mon amie n'était pas d'une nature romantique. Avec cela, nous avions tous les deux une prédilection pour l'aventure. Aussi rompîmes-nous bientôt toutes relations avec le monde, sans nous inquiéter du lendemain. Je cessai d'aller à mon travail et même de me montrer en ville. Quant à la nourriture, je m'approvisionnais chez un boutiquier sarte, en dehors des murs de Bourdjar.

— Et les capitaux nécessaires?

— Je possédais encore un peu de monnaie d'or, provenant du temps lointain où l'on nous paya notre dernière solde en or, à Przemysl, au moment de la capitulation. En réserve, j'avais ma montre, mon porte-cigarettes et quelques bagues. C'était plus qu'il n'en fallait pour se lancer, à cette époque de la vie, dans une aventure pleine d'attraits. Il m'est arrivé de commencer de semblables entreprises avec des moyens beaucoup plus modestes. Que puis-je encore vous dire sur cette lune de miel? Je crois que de semblables choses se dévelop-

pent souvent avec plus de force qu'on ne le pensait étourdiment en commençant.

— Tout de même.

— Et pourtant! Les femmes russes ont le don étrange de déchaîner de fortes passions. Sous une forme violente, concentrée. Je ne savais pas encore où j'en étais, que déjà cette flamme m'avait embrasé tout entier. Je résistais néanmoins. J'aime à nager dans l'eau profonde, sans toutefois céder au courant. Cette fois — je l'avoue — je ne réussissais pas toujours. J'étais tellement étourdi par toute cette histoire; je me conduisais avec une faiblesse d'enfant!

— Dites donc simplement : je l'aimais.

— Je le dirais tout simplement, si vraiment il en avait été ainsi. Mais non. Elle ne voulait pas être aimée. Elle trouvait cela un tel enfantillage. Et moi, malgré tout, je n'ai jamais pu me résigner à cette imbécillité larmoyante qu'est un amour malheureux. Aussi, quand, à part cela, j'avais tout ce que je désirais et même probablement tout ce qu'elle était en état de donner, cette faim, la plus violente et la plus primitive, était calmée parfois jusqu'à la satiété.

— Alors, ce fut bientôt fini.

— Pas par ma faute, je crois! Cela commença parce que la Tchéka installa en bas, au pied même de la pente abrupte du Bourdjar, un de ses lieux d'exécution momentanés.

— Ah! oui, — s'écria quelqu'un; — c'est là que mon cousin a été fusillé.

— Pas seulement le vôtre! Je suis tout prêt à le parier! Ils tiraient comme des fous, toutes les nuits. A vrai dire, cela m'aurait été assez indifférent, s'ils ne m'avaient du coup chassé mes meilleurs chanteurs. Et puis, il y avait mon amie. A partir du moment où éclata la première salve, des particularités de sa nature auxquelles je n'ai pu me faire et qui sommeillaient en elle, se réveillèrent brusquement. La première nuit déjà, dès qu'elle fut revenue de sa frayeur et qu'à l'aube les coups de fusil se turent, elle me dit : « Allons là-bas... pour voir! » Je parvins, mais avec peine, à lui expliquer combien cette envie était peu raisonnable, pour ne pas dire inconvenante. La nuit suivante elle s'échappa et, à la clarté de la lune, elle regardait du haut de l'éboulement la route par où

devaient venir les charrettes des condamnés. J'arrivai juste à temps pour la ramener à la maison. Je l'y enfermai. « Tu n'en à pas le droit, me dit-elle. — Que je l'aie ou non, lui répondis-je, je suis le maître au Bourdjar. Tu n'iras pas là-bas; en voilà assez ». C'était un peu rude, évidemment, surtout au point de vue de l'hospitalité; mais j'étais fâché. Elle ne répondit rien et, m'ayant jeté un mauvais regard, se coucha. A l'aurore je la trouvai déjà assise devant la table, en train de nettoyer son arsenal avec ardeur. Je me levai, lui pris le revolver des mains et le jetai par la fenêtre, dans les buissons. Je trouvais que cette femme avait des instincts sanguinaires qu'il convenait de réprimer.

— Réprimer? pourquoi pas adoucir?

— Chère madame, je n'avais nulle envie de passer à ses yeux pour une poule mouillée et, aux miens, pour un idiot. En tout cas ce petit éclaircissement sur nos droits respectifs au Bourdjar réussit à rendre à mon amie, en apparence du moins, son ancienne tranquillité d'esprit. Quand enfin la Tchéka se transporta ailleurs avec ses prisonniers, les choses semblèrent de nouveau s'arranger. La douceur et la prévenance de mon amie à mon égard atteignirent même un degré inconnu, qui m'aurait presque ému. Mais je ne me laisse jamais séduire par les gens qui ont du charme.

— Vous en avez parfois, M. Kos!

— Je ne conseille à personne alors d'avoir confiance en moi. Quelque temps après, elle me demanda avec son plus doux sourire, s'il ne m'était pas désagréable qu'elle allât en ville voir ses mêmes amis, si méprisés autrefois. Naturellement je le lui permis. Elle revint plus agitée que jamais et me raconta jusqu'à une heure avancée les potins révolutionnaires les plus stupides. Deux jours plus tard, même demande. Après réflexion, je l'informai qu'elle était libre de sortir autant qu'il lui plairait et d'aller où elle voulait, pourvu qu'elle me prévînt quand elle aurait l'intention de quitter définitivement le Bourdjar. Elle me couvrit de reproches et se jeta à mon cou. Le même jour, elle rencontra en ville une de ces camarades du front avec laquelle elle me dit être en rapports très amicaux, très particulièrement cordiaux. Les expéditions en ville commencèrent donc à se répéter journellement;

et chacune abondait en événements qui jouaient dans sa vie un rôle important. Finalement je fus honoré de la visite de cette extraordinaire jeune personne. Me connaissant par ouï-dire, elle désirait, paraît-il, « terriblement » faire ma connaissance. C'était une sorte de dragon habillé en femme, avare de paroles, de sombre mine, et qui me regardait de bas en haut — comme on examine un cheval.

Je m'efforçai d'être aimable avec notre visiteuse, bien qu'elle trouvât bon de causer à demi-mot, avec ma compagne, de choses qui m'étaient absolument incompréhensibles. Cela n'empêche pas que, lorsqu'elles éprouvèrent le besoin de se rendre en ville, je les accompagnai jusqu'à la grille du Bourdjar, mais, bien entendu, caché sous le fourré des arbres. Je les devançai même et jetai un coup d'œil dans la rue par-dessus le mur. Mes pressentiments ne me trompaient pas. Un homme en capote de soldat faisait les cent pas le long du mur.

— Ah?

— Ce n'est encore rien. Ils se dirent bonjour et partirent, et moi, je restai près de la grille, car il était déjà tard et la dame ne pouvait tarder à rentrer. Il n'était pas prudent, comme on sait, de se promener alors dans les rues la nuit. Aussi, une demi-heure à peine écoulée, je les entendis revenir. C'est à dire lui et elle, car l'entremetteuse n'était plus là. Près de la grille, arrêt, j'écoute... le gaillard se fâche. « Tu pourrais vraiment, dit-il, en finir une bonne fois avec cet Autrichien, tu as peut-être peur de lui? — De lui? » J'entendis un rire méprisant. « Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de ça. Dans tous les cas on ne peut pas circuler dans les rues la nuit. Et toi tu habites la caserne... — Alors entrons dans ce jardin... — Là?... eh bien, et lui? — La belle affaire. Et moi? » A cet endroit, silence, puis un soupir et un petit rire nerveux. Nouveau soupir et... « Allons » : ils entrèrent dans le parc et je les suivis, ou plutôt je vins à leur rencontre en faisant le tour. Au premier détour du sentier, la rencontre eut lieu. Mon amie s'écarta discrètement et, moi, j'assénai à l'Adonis un coup de poing dans la mâchoire, qui le fit fuir avec la vélocité d'un chevreuil et sauter la barrière comme une panthère. « Rappelle-toi, mon enfant, dis-je à mon amie encore étourdie par cette scène, que Kos est le maître au Bourdjar. » Je la

ramenai à la maison, sombre comme la nuit; après quoi je m'endormis avec le bienheureux sentiment d'un homme qui ne s'est pas laissé mettre dedans. Je m'éveillai de grand matin en entendant ouvrir la fenêtre. Je regardai : c'était elle! Son paquet à la main, prête à se mettre en route. Un saut et elle disparut. Je la rattrapai près de la grille. Alors elle me visa avec son revolver en criant : « Un pas de plus et je tire ». Je dus reculer, car je savais de quoi elle était capable.

— Alors, vous n'attaquez que ceux qui ne savent pas tirer?

— Ça dépend. Vous pourrez en juger par la suite de cette même histoire.

— Vraiment? après une fin aussi superbe!

— Aussi vulgaire, voulez-vous dire. Or les relations entre humains ne prennent fin que lorsque tous les sentiments sont éteints. Quant à elle, je ne sais; mais, moi, j'avais gardé une bonne dose de haine. Je dois ajouter qu'en s'en allant elle me dévalisa complètement. Je ne sais même pas quand elle découvrit la fente du mur où je cachais ma modeste fortune.

— Ça va bien.

— N'est-ce pas? Cette femme est la seule personne au monde qui m'ait jamais infligé un affront semblable.

FERDINAND GOETEL

(Traduit du polonais par A.-M. SKARZYNSKA.)

(A suivre.)

LA POLITIQUE MONÉTAIRE DE L'ITALIE

La politique monétaire de l'Italie depuis l'avènement du fascisme a connu — comme la lire — des oscillations. Mais depuis le discours de Pesaro (18 août 1926), le gouvernement de M. Mussolini est fermement acquis à une politique de revalorisation. S'adressant au peuple italien, il a proclamé : « Je défendrai la lire italienne jusqu'à mon dernier souffle, avec la dernière goutte de mon sang. Je n'infligerai pas à ce merveilleux peuple italien, qui depuis quatre ans travaille sous une discipline ascétique et qui est prêt à de nouveaux renoncements, la honte morale et la catastrophe économique de la faillite de la lire. »

» Le régime fasciste résistera de toute sa force aux tentatives faites par les forces financières adverses pour le juguler... »

Tandis qu'en 1923-1925 l'Italie songe à stabiliser sa monnaie et y réussit partiellement (jusqu'à la crise de juillet 1925 provoquée par l'échec du règlement de la dette extérieure envers les États-Unis), depuis le mois d'août 1926, à la suite d'une défaillance presque continue de la monnaie nationale, analogue à celle de notre franc, l'Italie, faisant cavalier seul pour ainsi dire, proclame adopter une politique de revalorisation. A interroger ses économistes les plus distingués, le sénateur Loria, le professeur Grizziotti[1], le professeur de

1. Grizziotti, *Politica monetarie e finanzieria internazionale.* Milan 1927.

Stefani, ancien ministre des Finances de M. Mussolini, *cette revalorisation doit s'accompagner d'un retour au pair primitif.* Au Sénat italien, lors de la discussion du budget, le 8 juin 1926, le sénateur Loria, qualifiera de politique de vaincus toute politique d'abandon monétaire, condamnant par là toute stabilisation de la lire à un cours inférieur au pair. Le Fascisme, qui a été l'œuvre d'anciens combattants, déçus par les suites de la guerre, souvent victimes de l'inflation, l'œuvre d'intellectuels démobilisés[1], transpose dans le domaine monétaire la terminologie de guerre. Il qualifie de « défaitistes » les adversaires de la revalorisation — et devant les sacrifices qu'elle comporte, n'hésite pas à parler de la « bataille de la lire », à évoquer la « victoire de la lire ».

***

Depuis août 1926 le Gouvernement n'a négligé aucune occasion d'affirmer son dessein de revaloriser la lire. Le 9 février 1927, le Conseil des Ministres, par un communiqué officiel, précisait sa politique monétaire en affirmant

... la nécessité plus impérieuse que jamais de suivre la politique financière définie dans le discours de Pesaro... : politique de revalorisation graduelle de la lire; de réduction progressive de la circulation billets, en commençant par la circulation des billets d'État, accompagnée d'une augmentation des réserves d'or; de défense de l'équilibre budgétaire; de coordination et de propulsion de toutes les forces productives saines de la nation; de rejet de toute stabilisation artificielle, qui, pour bien des raisons et notamment et surtout à raison du caractère prédominant des importations, n'assurerait pas cette stabilité effective, devant résulter, plutôt que de décrets et de lois, de la puissance économique et financière de la nation, telle qu'elle transparaît à travers l'indice infaillible de la balance des paiements internationaux. Toutes les voix qui s'élèvent dans le public tendant à laisser croire que le Gouvernement hésite au sujet de sa politique déflationniste et de revalorisation, s'abusent et appartiennent, avec d'autres analogies, au genre défaitiste, que combat la loi au service de l'État.

On ne saurait être plus énergique et plus net. Enfin, le 9 juin 1927, dans un grand discours prononcé au Sénat, le

1. Michels, *Der Aufstieg des Fascismus Archiv für Sozialwissenschaft*, 1924, t. 52, p. 61.

ministre des Finances Volpi affirme à nouveau cette politique monétaire. Et si des voix s'élèvent au sein de la Haute Assemblée, faisant des réserves au nom de l'agriculture (sénateurs Rota, Nicolini, Marcello, invoquant la baisse des prix des produits agricoles, les difficultés des petits propriétaires endettés) — au nom du commerce et de l'industrie (sénateur Conti, qui esquisse ses craintes touchant le maintien de l'équilibre de la balance des comptes et de l'équilibre du budget), le Ministre des Finances croit pouvoir dans son discours caractériser toutes ces interventions par une déclaration significative : « Tous les sénateurs ayant pris la parole ont dû, dans leur haute conscience patriotique, convenir qu'il n'y avait qu'une voie digne d'être suivie : la revalorisation. Tout est une question de moment et de degré... » Et il ajoutait : « Le chef du Gouvernement, qui suit avec émotion et domine le processus difficile de la revalorisation, veille avec tous ses ministres sur ce problème. Toutes les difficultés seront surmontées. » Le Ministre recueille en terminant les applaudissements unanimes du Sénat[1].

Les 100 lires italiennes qui cotaient à Genève 17 fr. or le 18 août 1926 valent 23 fr. 25 le 31 décembre et 29 fr. 25 le 30 juin 1927.

***

Ce serait pourtant défigurer l'opinion italienne en cette matière délicate que la donner pour unanime. Si la presse italienne n'est plus que le reflet de la doctrine gouvernementale et si les assemblées italiennes n'ont plus rien d'un véritable Parlement, des résistances surgissent ailleurs, dans les milieux financiers, industriels et même agricoles. Toute politique de revalorisation s'accompagne d'une baisse des prix mettant en perte ou en difficulté la plupart des entreprises. Et aussi bien, la *Rivista Bancaria* et la *Rivista di Politica Economica*, les deux organes des grandes associations fascistes, la première des groupements bancaires et la seconde des milieux industriels, avaient-elles passé sous silence le discours de Pesaro. Elles avaient voulu voir dans cette harangue

1. *Corriere della Serra*, 10 juin 1927.

l'annonce de la simple résolution du Gouvernement d'arrêter la chute de la lire tombée au plus bas à Genève à 16 fr. 27 (par 100 lires) à l'été de 1926. Mais rien de plus. Elles eussent accepté, à la rigueur, une amélioration de la lire, mais comme préface d'une stabilisation[1]. Le monde des affaires en Italie est, en général, hostile à la politique monétaire du Gouvernement. Et sans qu'il nous soit possible de l'affirmer, il y eut, peut-être, une manifestation de cette hostilité dans la débâcle de la dette flottante italienne de l'automne 1926. Au nombre des pressions financières susceptibles d'être exercées sur les gouvernements, il y a dans la présentation au remboursement des Bons du Trésor à court terme une modalité aussi intéressante par sa nouveauté que par son efficacité et par sa pratique, à trois reprises, en 1926, à quelques mois d'intervalle, en trois pays différents : Belgique (mars 1926), France (juillet 1926), Italie (novembre 1926).

En Belgique et en France, les Cabinets succombèrent à ces remboursements. En Italie, pays de gouvernement fort, M. Mussolini l'emporta en répliquant aux demandes massives de remboursement par *une consolidation forcée de toute dette flottante.*

Sans doute l'amélioration du cours de la lire, en août, septembre, octobre, la hausse de l'escompte, le resserrement du crédit, qui l'accompagnaient, expliquent dans une certaine mesure les demandes de remboursement de la dette flottante. Mais leur envergure invite à méditer sur les motifs qui les provoquaient : le Trésor au début de novembre 1926 voyait présenter au remboursement 3 698 millions de lires de Bons à échéance. Le 6 novembre un décret proclamait la consolidation forcée en rentes 5 p. 100 des Bons du Trésor encore en circulation, ordinaires, à cinq ans et à sept ans : en tout 20 milliards et demi. L'État émettait, pour reconstituer sa Trésorerie, un emprunt patriotique 5 p. 100 à 87 fr. 50, assez heureusement qualifié d' « Emprunt du Licteur » (*Prestito del Littorio*). Au début de février on précisait le montant de « argent frais » recueilli à la suite de cet emprunt : 2 387 038 250 lires. La Trésorerie enfin respirait. En juin 1927 elle est à ce point à l'aise, que le ministre des Finances annonce

1. Grizziotti, *op. cit.*, p. 57.

au Sénat, le 9 juin, que le coupon des rentes du 1er juillet, exigeant un débours de 1 004 millions de lires, sera payable dès le 15 juin (avec anticipation d'une quinzaine), sans qu'aucune émission de Bons du Trésor soit nécessaire. Le Ministre croit devoir ajouter : « Ce fait est d'autant plus remarquable que les grandes trésoreries, la Trésorerie anglaise et la Trésorerie américaine, pour payer les coupons de leurs rentes, ont l'habitude d'émettre des Bons du Trésor. » Grâce à la consolidation forcée, malgré la politique de revalorisation, la Trésorerie de l'État tout au moins a retrouvé l'aisance. Aucune manifestation de mécontentement ou de méfiance n'est possible désormais par le plébiscite des Bons, le seul qui subsistât sous le régime fasciste.[1], Par décret du 6 novembre 1926 le Bon du Trésor a disparu de la scène financière italienne, et *il n'y a pas reparu*. Les milieux d'affaires italiens ont perdu l'arme des Bons et le Gouvernement dispose envers eux de la menace redoutable de la revalorisation.

Est-ce à dire que toute opposition soit vaincue? On ne saurait l'affirmer. Les plaintes sont très vives dans certains milieux. Mais elles n'ont guère l'occasion de se produire en public. Et au surplus l'Italie présente un trait qui la distingue de la France très nettement. Si les milieux de la pratique gémissent, *les économistes italiens sont à peu près tous acquis à la politique du Gouvernement*. Et nous connaissons assez le haut caractère de certains d'entre eux pour affirmer qu'ils ne sauraient obéir à d'autres motifs qu'à une profonde conviction. Nous croyons même apercevoir jusqu'à l'évidence dans la politique de M. Mussolini le reflet des travaux et des idées des économistes italiens. Si l'Italie a abandonné la stabilisation, pour lui préférer la revalorisation poussée jusqu'à l'extrême limite du retour au pair d'avant-guerre, elle a fait ce choix *sous l'impulsion de la doctrine*. Et aussi bien, en Italie, les voix des milieux de la pratique restent-elles à peu près sans écho. Par là le problème monétaire se présente à nous sous des traits bien différents de ceux qu'il revêt en France. Chez nous, malgré l'imprécision voulue des décla-

1. L'Italie se sépare par là de la France, où la dette flottante, à vue ou à court terme (en y comprenant les comptes courants du Trésor) est sans doute plus élevée qu'elle n'ait jamais été.

rations gouvernementales, la stabilisation est devenue notre politique de fait. A l'exception de certains grands financiers et de rares hommes de science, la stabilisation paraît avoir en France cause gagnée. Sans parler de la presse, dont certains récuseront le témoignage en la prétendant surprise par l'ampleur, la nouveauté, la complexité de problèmes, dont elle demandera assez naturellement la solution aux milieux financiers, les plus hautes compétences, les plus impartiales, les plus dévouées au service de l'État et au bien public sont favorables à la stabilisation. Tout au plus admettra-t-on, après stabilisation, une descente lente et méthodique vers des paliers un peu moins éloignés du pair que le palier actuel. Sans doute, dans le grand public, on n'a pas toujours abandonné, dans notre pays, l'espoir d'un retour au pair. Certains, et, parmi eux, de magnifiques consciences, se refusent à admettre la mutilation du franc : l'amputation monétaire contemporaine leur apparaît analogue à l'amputation territoriale d'un pays vaincu. Ils restent l'exception, cette exception devant laquelle s'inclinent respectueusement les esprits plus réalistes, acceptant cette humiliation incontestable, cette injustice certaine en pensant qu'il n'est, hélas, pas de guerre sans mutilés et sans morts. La guerre moderne revêt une telle ampleur que les vainqueurs eux-mêmes en sortent diminués, les monnaies amputées, quand elles ne succombent pas.

En Italie l'état d'âme est différent : on ne s'incline pas. Non seulement on proclame la nécessité d'améliorer la lire, mais on affirme son retour au pair, et ce retour prochain. Quand cet acte de foi — c'est l'expression courante en Italie — émane d'hommes de l'envergure et de l'intégrité des Loria, des Grizziotti, des Stefani, des Bresciani-Turroni, pour ne citer que les plus représentatifs, leur doctrine mérite l'analyse. Elle la mérite d'autant mieux que les économistes italiens sont aujourd'hui les seuls à avoir élaboré une politique cohérente et précise de revalorisation. Son exposé démontrera une fois de plus l'étroite solidarité de la politique et de la finance. La *politique de revalorisation et de retour au pair*, telle qu'ils l'esquissent, ne paraît pas praticable partout. Elle doit être maniée par un Gouvernement fort,

muni de pleins pouvoirs. Nous dirions volontiers par une dictature. Et nous tenons dès l'abord, par là-même, à faire toutes réserves au sujet de son application ailleurs qu'en Italie. Vérité en deçà des Alpes, erreur au delà. Et même en deçà des Alpes, elle nous paraît fort audacieuse, en prenant ce terme dans sa belle et grande signification. Puisse la fortune récompenser l'audace!

***

L'Italie opte pour le retour au pair et pour la revalorisation pour des raisons d'ordre économique, social, pour des considérations morales d'un ordre très élevé. M. Mussolini, à Pesaro, a parlé de la « honte morale et de la catastrophe économique de la faillite de la lire ».

Catastrophe économique, voilà une formule bien faite en France pour nous surprendre, où la presque unanimité des compétences se prononce justement pour des raisons économiques et financières en faveur de la stabilisation dont on ne dissimule pas d'ailleurs la « honte morale » indiscutable. L'originalité des Italiens va nous apparaître dans le fait de voir une catastrophe économique là où en France on croit apercevoir le salut. Mais cette attitude mérite d'être expliquée, précisée.

Car les économistes italiens ne sont pas sans attendre de la revalorisation de grosses difficultés économiques et financières : baisse des prix, faillites, difficultés d'exporter, resserrement du crédit. Mais le sénateur Loria compare ces souffrances à celles d'une *opération chirurgicale* (séance du Sénat italien du 8 juin 1927). Et la *santé définitive* succédera au choc opératoire, source d'une vigueur renouvelée. La stabilisation est qualifiée par lui de *narcotique* qui retarde la guérison.

Grâce à la revalorisation poussée jusqu'au retour au pair, les capitaux étrangers affluent. Dans un pays comme l'Italie, pauvre en capitaux, cette aide est essentielle. En outre les épargnes des émigrants constituent chez nos voisins un élément majeur de la balance des comptes. Ces épargnes, qui inclinent à l'école buissonnière avec la baisse de la lire, reprendront,

grâce à la revalorisation, le chemin de la mère-patrie. Mieux encore, le prix des produits importés diminuera; or l'Italie importe principalement des vivres (froment) et des matières premières (charbon, coton). Chacun de ces trois articles représente environ 10 p. 100 de l'importation totale. Revaloriser la lire équivaut à faire baisser le prix de la vie, à armer l'industrie dans la concurrence internationale.

Restaurer la lire c'est refaire la confiance d'un peuple dans le crédit de l'État, dans l'avenir de sa monnaie; c'est régénérer l'épargne sous toutes ses formes. Or une nation à population croissante, comme l'Italie, désireuse d'utiliser à l'intérieur même du pays cette main-d'œuvre toujours plus dense, doit former des capitaux toujours plus abondants.

La faillite de la lire, qui priverait l'Italie de tous ces bienfaits, mériterait bien le qualificatif de catastrophe économique que lui a décerné à Pesaro M. Mussolini. Telle est la thèse d'ordre économique.

Mais l'inflation a atteint gravement, profondément, les *classes sociales*, qui constituent l'épine dorsale d'un pays. L'inflation a « victimé » l'élite : l'Armée, la Magistrature, l'Université, les artistes, les littérateurs. On déserte ces carrières. L'inflation abaisse le niveau des études : les étudiants, obligés de cumuler une activité lucrative avec la recherche scientifique, réduisent au minimum le temps et l'effort consacrés à la conquête d'un diplôme. L'inflation, c'est l'affaissement intellectel d'un pays. Quoi de plus grave pour son avenir! Les effets n'en sont pas sensibles immédiatement. Ils n'en sont que plus dangereux. Le Fascisme prétend gouverner, donc prévoir. Il entend, sans répit, remédier à un crise aussi redoutable de l'État et le l'élite.

Par là le Fascisme rend des points à tels gouvernements étrangers aussi prompts à user des compétences qu'à oublier ensuite leurs services, une fois reçus, bien que ces services soient gratuits toujours, en vertu d'un départ fort ingénieux entre les dossiers qui s'étudient et se plaident, et ceux qui s'étudient sans se plaider. Les économistes italiens placent au premier plan de leurs préoccupations la sauvegarde et le recrutement des élites. Et la revalorisation de la monnaie leur apparaît comme un moyen d'y réussir.

M. Ezio Nazoni, dans son étude sur la *Rivalutazione della lira e l'equilibrio economico*[1], insiste particulièrement sur cet aspect du problème monétaire : les cinémas, remarque-t-il, s'emplissent au détriment des théâtres; les livres de luxe se substituent aux ouvrages de haute culture et de recherche scientifique[2]. La revalorisation rendra sa vigueur à cette fraction de la classe moyenne, qui consacre l'essentiel de sa dépense à l'éducation, à l'instruction de ses enfants, à la recherche désintéressée[3]. Il faut songer à préparer pour le pays des générations nouvelles capables d'animer et de promouvoir le progrès dans tous les domaines de son activité. La morale, elle aussi, gagnera à la revalorisation : la fraude commerciale, l'abus de confiance, et même le vol, la concussion germent sur un sol corrompu par la faillite monétaire. M. Zingarelli, dans un article de la *Rivista bancaria* (nov. 1925) consacré à l'action de l'inflation et de la déflation sur la vie sociale autrichienne, va jusqu'à affirmer que, sous un pareil régime, la prostitution ouverte ou cachée gagne les classes sociales les plus imprévues. Il entend par là la bourgeoisie. M. E. Vazoni de conclure par une formule frappée en médaille : « *Rivalutazione monetaria è rivalutazione sociale* ».

Le professeur Grizziotti va plus loin. Revalorisation et stabilisation sont pour lui une question de force et de puissance politique. « Là où la ploutocratie et la classe des nouveaux riches, désireux de consolider la situation économique et sociale acquise au détriment des classes moyennes et des élites vraies prédominent..., là prévaut la politique de dévalorisation de la monnaie[4] ».

Mais lorsque M. Mussolini parle de la honte morale d'une faillite monétaire, c'est à d'autres considérations qu'il obéit. Le sénateur Loria, au Sénat italien, proclamera l'iniquité du paiement par l'État en monnaie avariée de dettes contractées en bonne monnaie. Objecte-t-on : ces titres ont changé de main; il répond : la dette publique n'est pas un objet de spéculation. Puisse-t-il dire vrai dans son pays.

1. Milan, 1927.
2. *Op. cit.*, p. 343.
3. Grizziotti, *op. cit.*, p. 40.
4. *Op. cit.*, p. 52.

Le professeur Grizziotti s'exprime à peu près de même au sujet de la faillite monétaire : « Plus les traditions financières d'un pays sont fortes et austères, plus est élevé le sens de la dignité nationale, plus le besoin d'une juste répartition des charges de la guerre d'après la capacité variable de chaque citoyen est vivement senti..., plus la politique de revalorisation a des chances de prévaloir[1]. » On proclame que la politique d'abandon monétaire est une politique de vaincus (sénateur Loria). A quoi le sénateur Vinci répliquera, il est vrai, en invoquant la politique de la Belgique et de la France. Mais le ministre des Finances Volpi terminera son discours en flétrissant la faillite monétaire, qu'il qualifie de « déshonneur », aux applaudissements du Sénat. « Le remède est amer, mais il est sûr... Le devenir constitue l'essence de la vie des individus et des peuples, et la vie doit être action, lutte, progrès incessant, continu, indéfini, pour nous Italiens. Cette conclusion d'un financier, qui est la mienne, n'est pas une abstraction. Même les chiffres, même la finance ont leur philosophie et leur poésie. C'est la poésie de la Patrie telle que nous la sentons, telle que nous la voulons[2]. »

La politique de revalorisation touche ici au mysticisme; et M. Mussolini, s'adressant aux agriculteurs italiens venus pour l'entretenir de leurs difficultés, la qualifiera d' « acte de foi ». Par ce trait comme par bien d'autres, fascisme et socialisme s'apparentent. L'acte de foi de M. Mussolini rejoint, avec la grandiloquence italienne, les gestes symboliques de tel de nos grands parlementaires. Politique et religion présentent au reste plus d'une ressemblance : le moindre candidat au plus modeste siège de représentant du peuple n'adresse-t-il pas à ses électeurs en tous pays une « profession de foi »? La sincérité de la foi comporte des nuances. Mais la foi fasciste prétend être sincère : car elle est pétrie d'action.

***

Aussi trouvons-nous sous la plume des savants italiens une doctrine remarquablement cohérente et vigoureuse de restau-

1. *Op. cit.*, p. 51.
2. *Corriere della Serra*, 9 juin 1927.

ration monétaire. La revalorisation doit être poussée à fond. On ne biaise pas. On prétend retourner au pair. Et on affirme l'intention d'y retourner *très rapidement*. M. Grizziotti écrira : en huit ans au plus[1]. De même que le chirurgien tranche dans le vif, le ministre des Finances d'un pays à monnaie avariée doit délivrer le plus rapidement possible son pays de cette tare, de cet abcès. Le professeur Grizziotti opte pour une revalorisation rapide de préférence à une revalorisation lente; car « il vaut mieux pour un pays subir une crise d'une certaine ampleur, mais de courte durée, que traverser une longue période de crise continue[2] ».

D'ailleurs on trouvera plus facilement les moyens nécessaires pour venir au secours des victimes de la revalorisation, si on les demande pour peu de temps, que s'il doivent durer une longue période. Les capitaux étrangers notamment affluieront d'eux-mêmes, par simple spéculation. Au surplus il n'est pas d'exemple dans l'histoire d'une monnaie fortement dépréciée ayant retrouvé le pair primitif, lentement.

Toutefois cette revalorisation assez brusque et assez brutale ne saurait être ni anarchique ni continue. On choisira une revalorisation par *paliers échelonnés* et correctement choisis (*rivalutazione scalare*).

« On doit avoir présent à l'esprit, écrit M. Vazoni, que la revalorisation ne saurait évoluer suivant une ligne ascendante et continue, mais par une succession d'équilibres. Elle procède, l'expérience l'établit, par paliers, par gradins, déterminant des équilibres successifs, séparés les uns des autres par un laps de temps et offrant une stabilité suffisante pour permettre l'adaptation des prix sans troubles assez graves pour agir sur la vie politique du pays[3]. »

C'est dans ce sens qu'il faut, semble-t-il, interpréter la déclaration faite le 29 juin 1927 au *Popolo d'Italia* par le ministre des Finances Volpi, affirmant que, jusqu'à l'automne, le cours du change de la lire oscillera autour de 90 lires pour une livre sterling[4]. Ensuite on descendra éventuellement une

1. *Op. cit.*, p. 63.
2. Grizzioti, *op. cit.*, p. 60.
3. E. Vazoni, *op. cit.*, p. 400.
4. Cette déclaration est reproduite par le *Corriere delle Serra*, 30 juin 1927.

nouvelle marche de l'escalier assez raide, qui permettra de retrouver un jour le pair initial.

***

Et qu'on n'objecte pas l'impossibilité de cette revalorisation rapide. Car les expériences monétaires ne tranchent nullement en faveur de la stabilisation de préférence à la revalorisation, ou même en faveur de la revalorisation lente. La période contemporaine est riche d'exemples très instructifs de retour au pair très rapide. Sans doute l'Autriche, la Hongrie, la Belgique, la Tchécoslovaquie ont *stabilisé* leur monnaie. Mais la stabilisation ne saurait être considérée comme le seul remède possible au mal monétaire, et moins encore comme le remède infaillible. Les stabilisations suivies d'échec sont nombreuses. Elles sont trop négligés par la doctrine dominante de la stabilisation. Sans parler des retours au pair de la livre sterling à la suite des guerres napoléoniennes et de la guerre de 1914 — du retour au pair du dollar à la suite de la guerre des États du Sud contre les États du Nord — du franc français en 1878, il est des pays où, sous nos yeux *la stabilisation a échoué* et *où la revalorisation s'est imposée.* Elle a échoué en Pologne où l'on a tenté inutilement de stabiliser en abandonnant un mark déprécié pour lui substituer le zloty-or. Mais les expériences les plus décisives sont celles des pays scandinaves : Danemark, Norvège. La légation italienne au Danemark a fourni au professeur Grizziotti des documents fort intéressants sur les tribulations du kroner (couronne) danois dans la période d'après-guerre. Quoique resté neutre, le Danemark n'a pas réussi à sauvegarder sa monnaie. La dépréciation du kroner fut même rapide et sensible (il perd 58 p. 100 par rapport au dollar en 1922) à la suite de la crise générale de 1920. Les milieux d'affaires, le monde de la banque réclamèrent et obtinrent l'adhésion du gouvernement à une politique de stabilisation. Inutilement. La tentative danoise de stabilisation ne fut pas couronnée de succès. La spéculation internationale prétendit réaliser des bénéfices par l'amélioration du kroner; et l'afflux des capitaux étrangers fut tel que le cours fixé par le gouvernement pour la conver-

tibilité du kroner fut forcé par la spéculation étrangère. Le kroner retourne alors très rapidement au pair primitif d'avant-guerre. Dès 1925 le kroner rejoint le pair. Au 1er janvier 1927 le Danemark est à nouveau au régime monétaire d'avant-guerre. La revalorisation danoise fut intégrale et très rapide. Elle fut en partie l'œuvre d'un gouvernement (socialiste) qui, devant l'échec de la stabilisation, se convertit à une politique de valorisation lente et progressive par la loi du 20 décembre 1924. Mais la spéculation va forcer les paliers successifs prévus par la loi. La loi envisageait pour le 30 décembre 1925 le cours de 5 c. 60 pour un dollar; et le pair de 3 c. 73 est à peu près atteint le 30 décembre 1925. Le Danemark a aujourd'hui triomphé des difficultés qui ont accompagné cette brusque et brutale revalorisation. Son commerce extérieur est au nombre de ceux qui accusent l'essor le plus remarquable[1].

De même la Norvège, dont le kroner a été sérieusement déprécié (92 p. 100 par rapport au dollar en 1924). Un Comité d'experts, réuni en 1926, conseillait la stabilisation avec une perte de 75 p. 100. Comme au Danemark, la tentative de stabilisation a échoué, et à peu près pour les mêmes raisons : l'afflux des capitaux étrangers. Le kroner norvégien a aujourd'hui presque retrouvé le pair primitif. La Norvège souffre d'une crise économique. Mais cette crise est une crise d'assainissement, à laquelle succédera une ère de prospérité comme au Danemark[2].

On invoque encore l'exemple lui-même de la France, dont la monnaie s'est considérablement améliorée de juillet à décembre 1926, sans que le pays ait succombé et sans que les prédictions assez noires de milieux très autorisés se soient vérifiées.

Enfin l'Italie elle-même a tenté sans succès, en 1923-1925, de stabiliser sa monnaie.

Les stabilisations réussies de l'Autriche, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de la Belgique ne sauraient fixer une doctrine intangible. L'histoire, en y comprenant l'histoire

1. *Balance des paiements et balances du Commerce*, Société des Nations, 1926, I, p. 161.

2. Mario Pugliese, *la Consequenza economica della rivalutazione monetaria*. Milan, 1927, p. 284-288.

contemporaine la plus récente, nous offre de nombreux exemples de revalorisations parfaitement réussies; et de revalorisations couronnées de plein succès, quoique très rapides (Danemark)[1].

***

On ne saurait pourtant dissimuler que ces opérations s'accompagnent de difficultés très sérieuses, et moins encore opter pour la revalorisation sans les avoir envisagées et leur avoir trouvé sinon des solutions, au moins des palliatifs ou des remèdes. La politique de revalorisation va nous apparaître sous les traits d'une politique de gouvernement fort, résolu à écarter des objections prévues, et décidé à imposer au patient des souffrances considérées comme rédemptrices. Comme les hommes, la société va enfanter dans la douleur.

La revalorisation pose deux problèmes essentiels extrêmement délicats : le problème financier de l'équilibre du budget de l'État, le problème économique d'équilibre de la balance des comptes, du budget des entreprises ou des simples particuliers. L'amélioration de la monnaie nationale en provoquant, par la baisse des prix, le déséquilibre du budget, de la balance des comptes, en suscitant des embarras aux entreprises et aux simples particuliers, ne conduit-elle pas tout droit à la chute de la lire que l'on prétendait, grâce à elle, conjurer? Telle fut la thèse esquissée par le sénateur Conti devant la Haute Assemblée italienne le 9 juin 1927. L'objection n'a point échappé aux économistes italiens, qui ont élaboré une politique capable à leurs yeux de *concilier la revalorisation, la baisse des prix et leurs répercussions aiguës dans les domaines les plus divers avec l'équilibre du budget de l'État, de la balance des comptes, l'essor des forces productives.*

Pendant la période de revalorisation l'équilibre budgétaire peut être menacé par la diminution des recettes, les dépenses restant à peu près constantes : les arrérages de la dette ne sauraient être réduits; les traitements des fonctionnaires

1. Grizziotti, *op. cit.*, p. 49 et suiv.

sont à peu près fixes. La baisse des prix ne peut alléger les dépenses de l'État que modérément. Au surplus la charge fiscale devient plus lourde dans la proportion où baissent les prix. A considérer la revalorisation, surtout la revalorisation intégrale, rapide, sous l'angle de l'équilibre budgétaire, elle apparaît à peu près vouée à l'échec, presque contradictoire. Elle paraît appelée à provoquer son antidote : le déficit budgétaire et l'inflation. Et c'est pourquoi, en France, la thèse de la revalorisation revêt chez ses partisans une forme beaucoup plus atténuée qu'en Italie. Ses plus résolus promoteurs apercevront tout au plus un retour au pair en vingt ans. Les économistes italiens sont plus impatients; mais ils voient plus large aussi.

Certains d'entre eux, tel Grizziotti, favorables à une revalorisation rapide et totale, donneront une *liquidation de la dette publique intérieure italienne* de 90 milliards de lires comme la préface nécessaire de toute revalorisation un peu accentuée. Cette opération une fois réalisée et réussie, on hâtera les événements.

Cette liquidation peut s'opérer par deux procédés, et notamment par un véritable *prélèvement sur le capital*. M. Grizziotti qualifie l'impôt qu'il préconise de *rachat des impôts réels sur les terres et sur les maisons*, de partie des impôts sur le revenu mobilier des cédules A et B. En réalité, l'expression ne saurait donner le change : par rachat des impôts, il entend l'assiette d'une contribution perçue une fois pour toutes, basée sur les évaluations en lire-or d'avant-guerre et devant *procurer un rendement d'environ* 20 *milliards de lires-or suffisant pour éteindre les dettes de l'État, des provinces et des communes*[1].

« Le rachat de l'impôt, acquitté autrement qu'au comptant, devrait être effectué en titres de l'État, des provinces et des communes. Les contribuables, qui ne seraient pas en situation d'effectuer entièrement ce rachat, continueraient à payer l'impôt consolidé à son montant d'avant-guerre en lire-or et accru d'une quotité consacrée à l'amortissement, de telle sorte que tout le reste de la dette soit éteint en trente ans comme s'il s'agissait d'une partie d'une dette foncière. »

Cette partie de l'impôt, dont le paiement serait ainsi différé,

1. Grizziotti, *op. cit.*, p. 69.

servirait à couvrir un emprunt extérieur en lires-or destiné à parfaire le remboursement de la dette publique italienne intérieure. M. Grizziotti précise qu'il s'agit d'amortir de la sorte et immédiatement l'intégralité de la dette intérieure, de façon à éviter que la revalorisation n'accroisse le fardeau de la dette intérieure.

Faisons ici deux remarques : l'emprunt extérieur ne fournira pas des lires, mais des monnaies étrangères-or. Comment rembourser les rentiers à l'intérieur? Si le reliquat est d'importance, de l'ordre de 10 milliards papier, par exemple, comment amortira-t-on? Émettra-t-on des billets supplémentaires à due concurrence? Au surplus, cette formule n'évite pas complètement le manquement aux obligations au moins morales de l'État. Si nous avons bien compris, on préconise le remboursement des rentiers en lires-papier à l'aide d'emprunt extérieur or, et l'on procède à ce remboursement, pour profiter du bas cours de la lire-papier par rapport à l'or. L'on convertit la dette publique en dette or, pour que la charge n'augmente pas avec la revalorisation. Mais c'est justement le gros avantage que l'on attribue généralement à la stabilisation; à cette stabilisation qui consacre la faillite déguisée de l'État. Cette première solution, malgré son ingéniosité, n'évite pas le grief de faillite encouru par la stabilisation, au moins dans une certaine mesure, dans la mesure où l'on utilise la dépréciation de la lire pour désintéresser les rentiers au moyen d'un emprunt or extérieur.

Il en va de même de la seconde, consistant à envisager l'amortissement de la dette intérieure à l'aide des excédents budgétaires et par voie d'emprunts extérieurs or échelonnés, permettant chaque année une réduction, sur excédent, de la dette publique conjuguée avec la transformation par tranches successives de la dette publique, en une dette or, présentant l'avantage d'éviter l'accroissement de la charge de la dette avec la revalorisation. L'objection déjà formulée au sujet de ces emprunts or subsiste, amplifiée, puisqu'une bonne part de la dette sera transformée de la sorte. Ajoutons et précisons : cette opération ne sera avantageuse que dans la mesure où le taux d'intérêt payé sur les emprunts extérieurs n'excédera pas le taux servi sur la dette publique.

On confiera le soin d'appliquer ces principes, éventuellement, à une Caisse autonome d'amortissement, à un *Consorzio Nazionale per l'ammortemento del debito publico*[1].

En réalité, seul un prélèvement massif, patriotique, sur le capital, consenti par les contribuables italiens, rapportant, comme M. Grizziotti prétend l'avoir calculé, 20 milliards de lires-or au Trésor serait capable de donner au problème de l'amortissement de la dette publique une solution s'écartant des solutions jusqu'ici courantes, dissimulant la faillite de l'État derrière la faillite de la monnaie, faillite moins aveuglante qu'une banqueroute franche, la banqueroute classique de jadis.

Après un amortissement total, ou partiel, mais substantiel, de la dette publique, on conçoit une *politique fiscale d'allègement des impôts*, parallèle à la revalorisation et à la baisse des prix. M. Grizziotti va jusqu'à préconiser une *réduction automatique des impôts* parallèle au mouvement de l'indice général des prix.

Les *traitements* des fonctionnaires et employés de l'État, les *pensions* seraient aussi *revisés* au fur et à mesure de la diminution des prix. Ils l'ont été déjà en mai 1927.

L'équilibre budgétaire, loin d'être compromis, est consolidé par cette politique. On ne saurait en disconvenir. Le tout est de réussir l'amortissement de la dette. Gros problème, gros morceau. Encore n'admettrons-nous pas que la charge de la dette extérieure s'atténue avec la revalorisation, comme il est courant de l'affirmer et comme l'indiquent les économistes italiens. Si les prix baissent, dans la mesure où le change s'améliore, la charge *réelle* de la dette extérieure ne varie pas malgré la revalorisation. Ce qui reste vrai, c'est que le problème de l'amortissement massif de la dette résolu, l'un des maîtres obstacles à une politique monétaire de revalorisation graduelle et intégrale est dans une large mesure levé.

Dans une large mesure seulement. Car l'*équilibre de la balance des comptes* exige au moins autant d'attention que

1. Grizziotti, *op. cit.*, p. 95.
2. Grizziotti, *op. cit.*, p. 63.

celui du budget. Il n'y a de monnaie saine que dans une saine économie : la baisse des prix est capable d'ébranler bien des entreprises.

Sur ce terrain la doctrine italienne ne manque pas d'originalité et de fondement dans son optimisme. Mais elle est profondément *étatiste.*

La balance du commerce passe pour l'élément de la balance des comptes le plus sensible à l'influence de la revalorisation. Si l'industrie nationale ne réussit pas à réduire son prix de revient à l'allure même où les prix diminuent du chef de la revalorisation, elle sera doublement victime de la concurrence étrangère. Victime sur le marché extérieur : les exportations diminueront. Victime sur le marché national : les importations augmenteront. De là une balance déficitaire, sans parler du chômage et des faillites. Crise économique, crise sociale vont se conjuguer, et bientôt la monnaie nationale elle-même faiblira, étant plus offerte que demandée sur le marché des changes. La revalorisation ressuscite le mal à guérir.

Sans nier les difficultés certaines à attendre d'une politique de revalorisation dans le domaine du commerce extérieur, on les prétend essentiellement *transitoires.* On les proclame d'ailleurs *salutaires.* On prétend en triompher rapidement grâce à une *politique de réduction du prix de revient parallèle à la baisse des prix de vente.*

Pendant la période de revalorisation s'accompagnant de difficultés d'exporter, on aidera l'industrie, le commerce, l'agriculture à franchir ce pas difficile par l'organisation du *crédit à l'exportation.* Le Danemark, pour atténuer la crise commerciale résultant de la rapide revalorisation du kroner, émit par l'intermédiaire du Guaranty Trust un emprunt de 25 millions de dollars à New-York, destiné exclusivement à « financer l'exportation ». Vingt millions furent attribués à l'industrie, 5 millions à l'agriculture pour un délai de cinq ans. On imita l'Angleterre et sa politique d'encouragement étatique à l'exportation. On s'inspira de l'Export Credit Scheme britannique organisé par les « Overseas Trade (Credit and Insurance) Acts » 1920, 1924-1926[1].

1. Cf. *Commitee on trade and industry. Factors in Industrial and Commercial Efficiency.* Londres (Public officielles), 1927, p. 391-395.

Dès maintenant d'ailleurs l'Italie s'est engagée dans cette voie en fondant l'*Istituto Nazionale di Credito per il lavoro italiano all'Estero* (Institut national de crédit pour le travail italien à l'étranger), créé le 15 décembre 1924 au capital (actuel) de 100 millions de lires, en vue de favoriser la colonisation et l'émigration, de drainer vers Italie les épargnes des émigrants. Plus récemment, par une loi du 17 avril 1925, on a fondé un *Istituto di Credito per le Imprese di Publico Utilità* (Institut de crédit pour les entreprises d'utilité publique), qui a émis aux États-Unis un emprunt de 20 millions de dollars en vue du développement de l'industrie hydro-électrique italienne.

L'*Istituto Nazionale per i Cambi*, réorganisé par la loi du 13 février 1927, qui est une institution de droit public, ayant la personnalité morale et l'autonomie de sa gestion sous le contrôle du ministre des Finances, « peut aussi contribuer au développement de l'exportation[1] ».

Enfin l'*Istituto italiano per l'Esportazione*, tout récent, dont la présidence a été attribuée à M. Pirelli, a pour rôle de « financer » l'exportation et d'organiser l'assurance des crédits bancaires. L'*Istituto Commercial italiano*, fondé en août 1926, favorise lui aussi l'exportation.

De la sorte, on triomphera sans trop souffrir des difficultés aiguës de la revalorisation, et notamment de celles qui accompagnent l'abandon d'un palier pour en adopter un autre.

On ressentira ensuite les bienfaits de la revalorisation. Car le prix de revient diminuera. Les *matières premières baisseront* dans toute la mesure où la monnaie s'améliorera. Dans un pays comme l'Italie, pauvre en houille, en fer, en cuivre, en matières premières de toutes sortes, il y a là un élément essentiel de réduction du coût.

L'intérêt diminuera plus rapidement encore que le prix des matières premières. Car la seule affirmation d'une revalorisation graduelle déterminera un *afflux de capitaux étrangers*. La politique de revalorisation formulée par M. Giozzitti assigne aux capitaux étrangers une place essentielle. Qu'il s'agisse de l'amortissement de la dette, de la réduction du prix de revient, l'emprunt extérieur est au premier plan.

1. Pugliese, *op. cit.*, p. 160-193.

Ainsi nous expliquons-nous l'importance et le nombre des émissions italiennes à l'étranger dans la seconde moitié de 1926 et au début de 1927. Ces appels au concours de l'étranger n'ont pas tellement pour but, comme on le répète en France, d'aider à l'amélioration du cours de la lire que de faire abonder les capitaux dans le royaume et *de faire baisser le taux de l'intérêt*, de favoriser l'essor économique du pays.

De son côté la Banque d'émission (désormais unique), la Banca d'Italia, doit pratiquer une politique d'*abaissemen du taux de l'escompte* parallèle à la baisse des prix et à la revalorisation. Tout récemment, en juin 1927, M. Mussolini a lui-même fait pression sur les établissement de crédit à l'agriculture pour obtenir d'eux la pratique d'un taux d'argent plus modéré[1].

Mais les *salaires*, eux-mêmes, doivent accompagner le prix des marchandises sur la voie d'un *abaissement progressif*. Récemment les ouvriers italiens ont été invités par leurs syndicats — les syndicats fascistes désormais unifiés par la Charte du Travail — à accepter les réductions de salaires nécessaires pour permettre la diminution des prix de vente. Et les ouvriers ont dû consentir. Mais cette politique essentielle de baisse des salaires, parallèle à la baisse des prix des produits exportés, se heurte en Italie, comme en tout pays où la monnaie s'améliore, à un obstacle à peu près insurmontable : *la résistance à la baisse des prix de détail*, malgré la baisse des prix de gros. Par une série de statistiques et de graphiques, M. Mario Pugliese a établi ce phénomène en Angleterre, aux États-Unis, au Canada, en Suisse, au Japon, au Danemark, en Norvège, en Suède[2]. Et M. de Stefani, ancien ministre des Finances de M. Mussolini, dans un article récent du *Corrière delle Serra*, reproduit les statistiques relatives au coût de la vie dans divers centres industriels italiens. La baisse varie en mai 1927 par rapport à mai 1926 de 3 à 5 p. 100. La lire, elle, s'est améliorée de 87 p. 100.

Les économistes italiens n'en restent pas moins fidèles à la revalorisation. Mais ils n'hésiteront pas à recommander *l'intervention résolue du gouvernement pour forcer la baisse des*

1. *Corriere della Serra*, 28 juin 1927.
2. *Op. cit.*, p. 262-292.

prix de détail. Ils vont jusqu'à préconiser la création, par l'État lui-même, de magasins de gros et de magasins de détail, la réduction du nombre des intermédiaires, la vente à bas prix par l'organe des sociétés coopératives des denrées indispensables. Des lois pénales au besoin interviendront. Déjà la taxation municipale (calmiere) est possible[1]. Au Sénat, le 9 juin 1927, le sénateur Ancona avait dénoncé la « viscosité » des prix de détail. Le ministre des Finances l'assura que le chef du Gouvernement lui-même s'attachait à « faire brèche dans la forteresse des détaillants, ce qui permettait de prévoir son prochain effondrement[2] ». Les prix des denrées alimentaires ainsi que d'autres objets de large consommation ont déjà baissé, d'après le Ministre. Ils baisseront encore, un décret-loi du 16 juin 1927, appliqué avec une extrême rigueur, prescrit les réductions du loyer des magasins, ainsi d'ailleurs, que des maisons d'habitation.

La baisse des tarifs de transports (par chemin de fer et autres), de l'électricité, du gaz accompagneront la baisse des prix. Grâce à cette politique de baisse simultanée de tous les éléments des prix de revient, l'industrie, le commerce, l'agriculture sauvegarderont leur situation et connaîtront la prospérité[3].

D'ailleurs les doctrinaires de la revalorisation ne s'effraient guère des difficultés appelées à accompagner la convalescence monétaire. Le monde économique, l'expérience le prouve, est appelé à sortir *plus fort d'une crise qui lui imposera une sévère révision de son coût de production*[4]. Par la réorganisation des méthodes de production, par le remaniement des entreprises qu'elle impose, la crise est salutaire. Déjà la bataille du blé, c'est-à-dire l'encouragement donné par M. Mussolini lui-même au développement de cette culture et au progrès de ses méthodes, ont porté d'heureux résultats. L'inflation a laissé naître des entreprises mal organisées, débiles, dont la survivance n'est pas souhaitable pour le pays.

1. Grizziotti, *op cit.*, p. 76 et 77.
2. Pugliese, *op. cit.*, p. 307 à 309.
3. Pugliese, *op. cit.*, p. 309.
4. Pirelli (Discours à l'Istituto per l'Esportazione. *Corriere della Serra*, 16 juillet 1927.

Le sénateur Ancona put évoquer, le 9 juin 1927, au Sénat, l'industrie du matériel de chemin de fer, pour dénoncer dans cette branche d'industrie le nombre exagéré des entreprises mal outillées, de moyenne importance. Et comme il hésitait sur le nombre de ces entreprises, M. Mussolini comblait lui-même cette lacune de son information en interrompant pour affirmer : « Il y en a cinquante ! » Le sénateur Ancona continuait son discours en proclamant qu'une grande usine, bien organisée, suffirait à tous les besoins de l'Italie. Dans la conception fasciste la revalorisation est appelée à promouvoir la rationalisation (pour employer ce barbarisme à la mode) de l'industrie, du commerce et de l'agriculture elle-même. Nous dirions volontiers que, loin de redouter la crise économique accompagnant la revalorisation, on la souhaite. En tout cas on la donne comme rédemptrice et le mysticisme fasciste la considère même comme juste. Ceux qui ont trop gagné, trop vite, trop facilement, peuvent aujourd'hui consentir des sacrifices sur l'autel de la Patrie.

Sans doute les débiteurs sont appelés à souffrir de la revalorisation. Mais les dettes sont le plus souvent antérieures à la forte dépréciation de la lire. Les débiteurs seront frustrés, mais d'une part seulement des avantages illégitimes, dont ils ont jusqu'ici abusivement bénéficié. Le sénateur Loria se consolera des torts causés aux débiteurs en songeant aux gains considérables réalisés par eux antérieurement (séance du Sénat du 8 juin 1927). Au surplus, les entreprises, à l'exemple de l'État, peuvent songer à emprunter à l'étranger pour rembourser leurs dettes en lires-papier.

La conclusion des contrats à long terme peut être gênée par le redressement monétaire. De fait à l'automne 1926 la conclusion des contrats de ferme a été presque suspendue par l'annonce de la revalorisation de la lire. Mais les contrats peuvent en Italie contenir des stipulations en or. Les clauses proscrites par notre jurisprudence sont admises par les Cours italiennes. On contractera à long terme sur la base de l'or.

Au surplus une politique de revalorisation doit s'accompagner d'une *politique de développement et d'essor des forces productives*. En Italie plus qu'ailleurs, les générations nouvelles doivent sur place, dans le pays, trouver l'utilisation

de leurs bras. Pour cette raison encore l'Italie, dont l'épargne se développera grâce à la revalorisation, doit faire appel aux capitaux étrangers. Et pour réussir elle doit résolument améliorer sa monnaie.

L'équilibre budgétaire et la balance des paiements d'un pays économiquement vigoureux n'auront rien à craindre d'une politique de revalorisation qui pour des raisons économiques, sociales, morales paraît à nos voisins s'imposer et pour la réalisation de laquelle les voix les plus autorisées exigent des citoyens les plus lourds sacrifices, recommandent à l'État les interventions les plus décidées et prétendent, par le retour au pair de la lire, retremper les volontés, ressusciter la confiance, et donner à ce peuple une conscience nouvelle de sa victoire. La question monétaire a cessé en Italie d'être un problème économique ou financier. Elle est devenue une question sociale, une question morale, un problème d'honneur national, une bataille, d'où la Nation doit sortir victorieuse encore une fois.

Et si l'on objecte que la stabilisation représente sans doute le moindre effort ou la moindre difficulté, on est presque unanime à la condamner précisément à ce titre. Seule, la revalorisation peut retremper les énergies, imposer la réduction maxima du coût de production, qui, pour tout économiste digne de ce nom, reste l'expression suprême et la seule vraie de cette loi du moindre effort derrière laquelle tentent de s'abriter les partisans de la stabilisation, stigmatisée en Italie du nom de faillite monétaire.

***

Concluons.

Pour comprendre les actes du Gouvernement fasciste, il est indispensable de connaître les lignes maîtresses de la politique de revalorisation dressée par ses économistes les plus éminents. De là cette étude. Amélioration par palier du cours du change — emprunts extérieurs — soutien de l'exportation, — facilités de crédit au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, conjuguée avec la baisse des prix de gros, de détail, des salaires et des traitements, — amortissement

massif de la dette intérieure constituent les traits essentiels de cette politique, dont l'application procède depuis près d'un an avec une rare fermeté. Elle ne paraît guère possible qu'en Italie. Et même en Italie on peut douter du succès d'une vaste opération de déflation brusque, brutale, totale de la dette publique intérieure. Or à défaut de cette préface, on est sans doute admis à exprimer une crainte, celle de voir ce livre magnifique manquer de conclusion.

JEAN LESCURE,
Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

Cours de la lire italienne à Genève.

(Francs suisses pour 100 lires.)

1919. . . .	62,13 (moyenne).	1922. . . .	24,83 (moyenne).
1920. . . .	29,23 —	1923. . . .	25,41 —
1921. . . .	24,95 —	1924. . . .	23,15 —

	+ haut	+ bas	Moyen
1925	21,78	17.30	20,56
1926	23,70	16,27	20,02
1927 (25 juin)	30,12	—	—

SATURNE

A Georges Auric.

Dix heures moins trois. Ma montre d'argent. Philippe arrivera dans vingt-cinq minutes. Tout est prêt. Je suis prêt. Je l'attends. Ferme. Et je me sens ferme. Dans vingt-cinq minutes. Il sait que je ne supporte pas qu'on soit en retard. C'est un manque de déférence. Je n'admets pas qu'on me manque. Personne n'a le droit de me manquer. Fernande dit bien : « Votre neveu vous manque fréquemment ». Il m'a manqué fréquemment. Déjà, en 1911, quand il venait d'Angleterre, il ne s'est pas arrêté à Paris pour me voir. Mais il sera exact. Il ne me manque que d'une façon hypocrite. Il a peur. Il me manque par en dessous. Il clabaude contre moi avec ses amis. J'en suis sûr. Je devine. Mes lunettes, là, sur la petite table ronde. Le soleil fait briller le cuir de mes reliures. Il faudra graisser un peu les plus belles. Fernande doit être au Bois. A pied. Modeste. Pourvu qu'elle ne se fatigue pas. J'ai mal dormi. Un peu constipé, aussi, c'est ennuyeux : ça congestionne. Ma tension. Vingt de tension. Le docteur Bénoyer dit que ce n'est pas beaucoup. Oui, mais, il y a six mois, je n'avais que dix-neuf. La tension baissera cet été quand je ferai ma cure. Comment faut-il m'y prendre avec Philippe? Lui dire qu'il s'agit de M. Latouche, ou le lui cacher? Philippe. Philippe. Philippe. Il me faut son consentement pour M. Latouche. Un nuage encore sur le soleil. L'année passée, ma tension avait baissé pendant la cure. Mais elle avait remonté tout de suite après. Le principal,

c'est le régime. J'ai commandé du bœuf fumé sur de la purée. Des épinards. Une compote de pommes. J'ai faim de bœuf fumé. J'ai eu tort de commander du bœuf fumé. Le sel est mauvais pour les artères. Mais le bœuf est fumé, pas salé. Je tâcherai de ne pas en manger trop. On peut vivre longtemps avec de l'artério-sclérose. M. Maixau en a depuis quinze ans. Soixante-cinq plus quinze, cela fait quatre-vingts. Je peux vivre jusqu'à quatre-vingts ans. C'est trop. Soixante-quinze. On n'est pas trop vieux à soixante-quinze ans. Dix années encore. Sans soucis. Que Fernande se porte bien. Pas d'ennuis d'affaires. Que je puisse me reposer sur M. Latouche, que je n'aie plus rien à craindre de Philippe. Pas spolié par les impôts, non plus. Les gredins. Comme on sent chez tous ces gredins, l'envie de votre argent. Du moins qu'il n'y ait pas de révolution. Jouir un peu, encore, de la planète. Et puis, mourir à soixante-quinze ans. Tranquillement. La tranquillité d'une colline dans le soir. Une colline blanche. Le tramway, Athènes. Une lumière d'or et le silence. Mais Philippe va regimber, c'est sûr. Il va croire que je veux donner à M. Latouche la place qui lui revient à lui. Pourquoi se croit-il un droit sur cette place? Ma place. Notre affaire est une affaire de famille. Quand même, il n'y a plus de droit divin. Philippe est plus intelligent qu'il ne faut pour mener cette affaire. Cela ne prouve pas du tout qu'il la mène bien. Je le disais à Comte : « C'est idiot de croire que qui peut le plus peut le moins. J'aurais pu être ministre et je ne saurais pas ressemeler mes bottines ». J'ai bien le droit de m'inquiéter à la pensée qu'il soit seul à pouvoir me succéder. Je suis responsable. Il n'a pas à se formaliser de cela. M. Latouche ne lui prendra pas sa place : il est modeste. Philippe n'a qu'à changer, qu'à devenir travailleur. M. Latouche n'a pas d'ambition. La cloche du tramway. La couleur brique du tramway. Philippe ne sera pas lésé. Il n'a, en somme, aucun droit à cette place. Aucun droit. Aucun titre. Que son âpreté. Est-ce ma faute s'il a trop de besoins? Il faut que j'examine tout cela de bonne foi. Quels sont les droits de Philippe? Les droits de Philippe. Je pense aux droits de Philippe. Je pense aux droits de Philippe. Je les examine. L'éclat de la lumière sur mon œil. Je tourne la tête. La lumière. Le soleil.

L'arc tendu. La tension. La congestion cérébrale. Je ne suis pas gâteux. Philippe ne peut pas douter de mon affection. De quel droit douterait-il de moi? Je n'ai été que trop bon pour lui. Il n'a jamais voulu écouter mes conseils. Tant pis pour lui qui n'a pas su mieux profiter de moi. L'idiot. Il s'est écarté de moi. Il ne comprend pas ses intérêts véritables. Je n'admets pas qu'il doute de moi, après tout ce que j'ai fait pour lui. Quel est, d'abord, son intérêt? Que l'affaire marche. M. Latouche a du bon sens. Le soleil joue sur mon Platon. Je suis un idéaliste. Tout est en ordre. J'aime l'ordre. J'ai raison d'aimer l'ordre. Pas de poussière sur mon Chine bleu. Les Chine montent tous les jours. J'aurais dû en acheter plusieurs. Mais c'est fragile. Les domestiques d'aujourd'hui. Ma vie est empoisonnée par les domestiques. Celle de Fernande encore plus. Moi, ça me serait égal. Mais elle s'énerve. Enfin, tout est en ordre. Le papier à gauche. Le livre du téléphone à droite. Les cuivres de la cheminée brillent. Philippe n'aime pas l'ordre. L'atmosphère de ma pièce. Les minces filets bleus sur la peinture beige pâle. Une atmosphère un peu rose. Philippe demandera du porto. J'ai dit qu'on prépare le porto. J'ai envie de porto. Ma tension. J'en prendrai un peu, très peu, le quart d'un verre. Et je mangerai moins de bœuf fumé. Ce qui va le faire tiquer, c'est que M. Latouche est le cousin de Fernande. Il va suspecter Fernande. Il va croire que je veux faire passer notre affaire dans la famille de Fernande. Une idée ignoble. Mais il est capable de l'avoir. Surtout s'il parle avec ses amis. Tous ses amis ont l'âme basse. Une idée ignoble. Fernande si désintéressée. Elle n'a dépensé que quatre mille sept cents francs pour sa toilette dans l'année. Il va mépriser aussi M. Latouche, parce qu'il est modeste. Il a, lui, tant d'arrogance. Il n'osera pas, quand même, reprocher à M. Latouche d'être un parent de Fernande. Il faudra d'autres prétextes. Je les réfuterai. Je n'aurai pas de peine à les réfuter. Je discute tellement bien. Je n'ai connu personne qui sache argumenter comme moi. Ma dialectique. Pourquoi n'accepterait-il pas M. Latouche? Il n'a pas le goût des affaires. Moi non plus, c'est vrai. Mais moi, j'ai du bon sens. François le Grand disait : « Personne n'a le jugement aussi solide que Michel ». L'essentiel

c'est le jugement. Philippe n'a pas de jugement. Il doit s'en rendre compte. M. Latouche n'a pas ma haute raison, mais il a du bon sens. Assez pour notre affaire. Honnête. Dévoué à Fernande. Humble. J'aime qu'on soit humble. Je déteste l'arrogance de Philippe. S'il savait comme il se fait du tort.

Que je sois dur. Il faut que je sois dur. Ma sensibilité. Tiens, j'ai un peu mal à l'épaule droite. Pourvu que ce ne soit pas un rhumatisme. On dirait dans ma chair un petit caillou contre lequel vient battre le sang. Un rocher dans la mer. Un rocher gris. Le cap de granit dans la mer. La mer ne réussit pas à Fernande. A moi non plus, d'ailleurs. Ce qu'il me faut, c'est la montagne pas trop haute. L'air du granit. Les pins. L'épaule de Fernande. L'eau du torrent. Les petites truites toute fraîches dont la peau s'enlève d'un coup. Les pierres de la montagne. Riche comme la pierre. Les Allemands disent : « Riche comme la pierre ». Une phrase de Glück. C'est dans *Iphigénie*. Non, dans *Alceste*. Je ne me rappelle pas bien. Sombres rochers ou bien sombre nocher. Je voudrais entendre du Glück. Quand même, il me faut son consentement. Je crois qu'il vaut mieux ne pas lui dire qu'il s'agit de M. Latouche. J'avais décidé, hier, avec Fernande, de ne pas le lui dire. Elle avait raison. C'est plus prudent. Après tout, j'ai bien le droit de ne pas mettre le nom de M. Latouche en avant. De ménager sa dignité pour le cas, possible, d'un échec. La plus élémentaire délicatesse. Je ne veux pas ruser avec mon neveu. Mais je peux lui dire la vérité : que je suis fatigué, que j'ai besoin d'un aide. Une fois qu'il aura accepté le principe, plus tard, je lui dirai de qui il s'agit. La personne de M. Latouche n'a pas d'importance là-dedans. L'essentiel c'est qu'il me faut un aide. J'ai le droit d'être fatigué. Je veux prendre du repos. Philippe ne peut rien répondre à cela. Plus tard, je lui présenterai M. Latouche. Et s'il a des objections, je les écouterai.

Je trouve monstrueux qu'il me faille son consentement. Ce clampin. Je hais toute cette démocratie. Chef de famille, je devrais pouvoir commander sans réplique. Je lui nommerai M. Latouche, les yeux dans les yeux. On verra bien s'il résiste. Je n'accepte pas qu'il me résiste. J'aimerais mieux ruiner tout. Les yeux dans les yeux. De vive force. De haute lutte. Vive force. Vive force. Le plus fort. Le plus fort. Je suis

le plus fort. En pierre. Plus vieux que son père. Je suis en pierre. Lui est en cire. Le ciel bleu sur la moraine. Vive force. Il a peur de mes colères. On a toujours eu peur de mes colères. Comme des colères de mon père. La force de la colère. Les yeux qui fulgurent. Lse yeux qui sortent de la tête. La peur de la colère. L'autre qui faiblit. Le tremblement qui s'accentue et qui entraîne l'autre, l'ennemi, plus profond que soi-même on ne tombe. Il a toujours eu peur de mes colères —. Depuis qu'il est tout petit. C'est impossible qu'il résiste. Mais, s'il s'offre à m'aider, oh! je ne refuserai pas. La maison lui est ouverte. Il doit comprendre seulement qu'il ne peut pas m'aider comme M. Latouche. Il est même incapable de venir régulièrement. Je ne puis me reposer sur lui. Il doit comprendre que j'ai besoin d'un homme sérieux. A-t-il confiance en moi ou n'a-t-il pas confiance en moi? Depuis quelque temps, on dirait qu'il se méfie de moi. Il a son visage de renard fouisseur. Je n'aime pas quand il a ce visage. Le sourire qu'il dissimule. Il doit dire du mal de moi avec ses amis. Je déteste ses amis. C'est eux qui l'ont séparé de moi. Avec eux, il s'est éloigné de moi. Il les trouve plus amusants. Pourquoi? Ils ne sont pas plus amusants. J'ai autant de fantaisie. Davantage. Je ne suis pas gâteux. Je déteste ses amis. Ça a commencé quand il avait quinze ans. Parce qu'ils ont le même âge que lui? Mais, ça ne fait rien, l'âge. J'aurais été content d'être l'ami de Clemenceau ou de Renan. Il ne m'aime pas. Tout le mal vient de ce qu'il ne m'aime pas. Il est méchant. — Je veux réfléchir en paix. L'interrupteur au téléphone. Dans mon fauteuil confortable. La *Revue de Paris* sur le tabouret. Henri Bidou, Galsworthy. On ne peut pas nier le succès de Poincaré. La cloche du tramway. Je vois ma petite Tanagra rose. Elle est vraie. Dorville dit bien : « L'atmosphère de cette pièce est rose ». Fernande a eu raison de faire recouvrir ce fauteuil avec du velours beige. Rose de Téhéran. Vers Ispahan. Loti. Pourquoi les jeunes gens n'aiment-ils plus Loti? Des imbéciles. Je hais cette génération. Le mieux doué de nous tous, disait Anatole France. Et il connaissait sa langue, celui-là. Analphabétiques et galvaudeux. Rue de Téhéran. Quand j'étais rue de Téhéran, ce fauteuil était en cuir marron. Comme mon goût a changé!

Je n'avais pas vraiment le goût de la lumière. Des meubles clairs, des étoffes qui chantent. Fernande dit : « Votre pièce chante. » Je n'aimais pas la peinture claire. Avant-hier, chez Hillou, ce Lebasque beige et rose, j'aurais dû l'acheter. Je suis toujours en retard. Je manque les choses parce que je suis en retard. J'ai été riche trop vieux. Je me suis marié trop vieux. J'ai commencé trop tard d'acheter des tableaux impressionnistes. Manque. Manqué. Manqué. Philippe me manque. J'hésite trop. Que je ne sois pas faible avec lui. Que je n'hésite pas cette fois. C'est vrai que j'éprouve pour lui une espèce de tendresse physique. Plus proche de moi-même... les longs fils de race enchevêtrent une identité... peut-être? Non. Seulement, son corps ne me déplaît pas. Je le trouve gracieux. Ni son esprit. Ce serait injuste de ne pas le trouver intelligent. Il ressemble à mon frère. La même séduction que, jadis, ses boucles blondes dans la chambre où moi, l'aîné, je commande. Même séduction. Les mêmes défauts aussi. Le goût de ce qui brille. Le soleil brille sur mon Platon. Le goût de ce qui brille. Le manque de discipline, d'ordre. L'inaptitude à compter l'argent. Le goût de ce qui brille. Cette imagination bizarre qui mène aux sottises. Pas de frein. Un bouchon qui flotte. Déjà, quand il était petit, je disais de lui : c'est un bouchon qui flotte. Il n'a pas de morale. Je ne puis avoir confiance en lui. Il doit le comprendre. La fortune de Fernande. Quand même, je ne peux pas laisser Fernande sous sa domination, à la merci de son humeur changeante. Pas de morale. Je lui dirai moi-même : « J'ai confiance en toi. Mais les rapports changent. Les circonstances changent. Je veux la sécurité. Tu ne peux pas me la fournir. » Je n'ai pas l'intention de le chasser de l'affaire. Je ne puis pas l'en chasser. Mais s'il me laissait complètement maître, cela vaudrait mieux pour tout le monde. Je veux être le maître. Être maître. Fernande me disait : « Vous, mon ami, vous êtes fait pour commander ». Il y a des gens faits pour obéir. D'autres pour commander. Je suis un chef. Né chef. Je n'ai pas de compétence spéciale, je ne sais rien qu'être un chef. Technicien des idées générales. Je comprends les idées, les hommes. Juge. Et fait pour commander. *Tu regere gentes, Romane, memento.* Moi, j'ai su du latin. Votre analphabé-

tisme. J'ai un peu mal au pied. Est-ce une attaque de goutte? Non, les attaques de goutte ne commencent pas de cette façon : il y a d'abord une lourdeur dans la cheville. La souffrance ne naît que plus tard. Il ressemble aussi à sa mère, c'est vrai. J'ai admiré sa mère. Une femme qui lui ressemble. Mystique. Ses grands yeux toujours levés. Elle haïssait tout faux brillant. La vérité des longs cheveux. Morte si jeune. Tant de fidélité de ma part.Ce n'est pas ma faute, s'il ne m'écoute plus. Je le lui avais dit, à elle : un bouchon qui flotte. Il ne résistera pas. Il aura peur que je ne le déshérite. Il fait l'indifférent devant mon héritage. Croit-il que je ne sente pas rôder sa convoitise? Ces livres. Cet argent. Les titres dans mon coffre. Je les lui ai montrés. Il ne disait rien d'ailleurs. Ni dans ses yeux de lumière. Mais je suis bien sûr qu'il y pense. Il aime tout ce qui brille. Les gens chics. Les vestons anglais. Les cravates. Son snobisme niais. D'où le tient-il? Moi, je suis un idéaliste. *Je me moque de vous, scribes et pharisiens. Vous n'êtes juge que des galons.* J.-J. Weiss. Quel journaliste! J'avais écrit sur lui un petit article. Le beau style. Personne ne sait plus la langue. Idéaliste. Je ne suis pas un snob. Je ne veux pas transmuter mon argent en vanité. J'ai eu quatre cent vingt mille francs de rente, cette année, et j'ai fait retourner mon pardessus. Il me trouve avare. Je sais. Il m'en veut de mon avarice. Je ne suis pas avare, idiot. Je prétends seulement ne pas faire de dépenses qui me déplaisent. Quand je trouverai une bonne occasion, je lui achèterai un collier de perles, à Fernande. Est-ce être avare? J'attends, parce que je ne veux pas payer stupidement des prix fous. Qu'on me vole. Je ne veux pas qu'on me vole. Est-ce être avare de ne pas vouloir qu'on vous vole? Je me moque de l'argent. J'étais plus heureux quand j'avais moins d'argent. Ce à quoi je tiens, c'est à mon orgueil. Philippe n'a pas d'orgueil. Il me trouve avare parce que je ne lui donne pas d'argent. Je ne lui donne pas d'argent parce qu'il m'agace. Il le dépenserait d'une façon imbécile. Encore plus de vestons. Il inviterait ses camarades chez Lapérouse. Du snobisme. Ses camarades qui l'ont détourné de moi. Je ne peux pas supporter ce sentiment qu'il a d'un droit sur mon argent. Personne n'a de droit sur mon argent, que moi. Ce

n'est pas de l'avarice. Je ne comprends pas cette haine de l'avarice. L'avare a sa noblesse. Je ne suis pas avare. Mais je trouve à l'avare sa noblesse. Il accumule sans en jouir des biens que son amour magnifie. Il aime non la réalité de l'argent, mais l'idée qu'il s'en fait. J'ai manqué d'acheter l'autre jour une bergère Louis XV de vingt mille francs, pour remplacer ce fauteuil. Si je l'ai rendue, c'est uniquement parce qu'elle n'était pas assez confortable. Un avare achète-t-il des bergères de vingt mille francs? Je comprends qu'on méprise le prodigue. Il suit la pente la plus facile et tombe à la charge d'autrui. L'avare se domine et domine les autres. Il ne demande rien à personne. Fier. Comme moi. Idéaliste. Je suis calme. Le calme des dieux. Après le bain. La mer. J'ai bien nagé quand j'étais jeune. Largeur de ma poitrine. Le calme des plages. Le calme après la nage. Hâlage. Hâlage doux. Détente de ma jambe grâce aux ressorts de mon fauteuil. La mollesse du sable. Chaleur calme, lenteur du temps autour de la terre marine, et le grand os de la falaise. Calme comme un marbre. Pierre, mer, mer, pierre, MMM. Pierre de mer. MMM. Je n'aime, n'nêmme n'm pas les animaux. Mon œil mi-clos. Rose du soleil dans ma paupière. Pierre. La mer. La pierre. Le calme de la pierre. La pierre calme. Ahènes. Athènes, Athènes, Athènes, Athènes, je pense à Athènes. Je revois Athènes. Ma mémoire. C'est à Athènes que j'ai pris le goût de la lumière. *Le miracle grec.* Athènes. *Athènes couronnée de violettes.* J'étais monté avec Mikaëlopoulos et Phixéas sur l'Acropole. Je leur parlais de Philippe. Il avait quel âge? Treize ans. Non, quatorze ans déjà. Son père était déjà mort. J'aimais Philippe. Ses yeux brillants quand je lui parlais d'Athènes. Comme il a changé! Idéaliste. Athènes couronnée de violettes. Violette, Violette, la longueur de son corps. Royal. Car j'ai toujours désiré une reine. De grands manteaux qui tombent au pied de mon lit et la venue à moi de femmes. Longueurs souples. Les longs corps de déesses et la blancheur. Pierre. Parfum aussi de blondeur sombre. Dans un village de l'Est, un matin de manœuvres, l'odeur du pain. Les reines. Pourquoi n'est-elle pas partie avec moi? Si elle était venue à Rome, elle n'aurait peut-être pas attrapé cette typhoïde. Elle ne serait pas morte. J'ai

toujours eu si peur de l'eau non filtrée, des crudités. Elle ne serait pas morte. Elle m'aimait. M'aimait. M'aimait. Elle détestait l'adultère de toute sa noblesse. Elle aurait fini par me suivre si elle avait vécu. Elle m'aurait sacrifié son mari, son fils. Elle m'aimait. Une reine aux yeux sombres. Pourquoi a-t-elle tergiversé? Pourquoi n'est-elle pas partie plus vite? A Rome. *Elle alla se traîner, mourante, sur ces pierres qui avaient tant vu mourir.* Mais elle ne serait pas morte. Des jonquilles. Des jonquilles. La place d'Espagne et, au pied de l'escalier, les marchandes de jonquilles. Couleur rose de Rome. Couleur de siècles. C'est la ville des fontaines et des jardins. C'est la ville des fontaines. La ville-des-fontaines. Des fontaines. Desfontaines. Desfontaines. C'est la-ville-des-fontaines-et-des-jardins. Les fontaines de Tivoli. C'est la ville des fontaines. La couleur rose de Rome. Blonde comme Livie. Si elle était venue à Rome avec moi, elle ne serait pas morte. La ville des fontaines. L'eau de Rome. Les Romains ont toujours eu le souci de l'eau. Les colosses du Capitole. J'étais fait pour être un grand homme. *Vous êtes né pour commander, mon ami.* La solitude après sa mort. Personne à qui je puisse rien dire. Cette maladie. Dix ans de maladie. Comme André. Comme Jacques. Ils sont morts .Mais Bénoyer affirme que je suis bien guéri. Ma prudence. Mais je croyais alors dissocier mon corps d'avec mon âme. Réserver à Violette toute ma noblesse. Sisyphe. Ixion. Mérope-et-Antéclée. Les sylphites. *Je me souviens encor des prisons de l'Épire.* Le rocher de Sisyphe. Non. Je suis guéri vraiment. Écoutons que j'écoute mon corps. Une dureté, là, entre le duodénum et l'intestin. Mon ventre aussi, un peu ballonné. La constipation, je pense. Je prendrai ce soir une cuillerée de Nujol. Ma hernie. Je la sens. Non, je ne la sens pas. La douleur de mon pied s'est évanouie. Mes gencives irritées. Que je les masse avec mon doigt. Le dentiste m'a dit de les masser le plus possible. J'entends battre ma tempe. Boum. Boum. Mon pouls est moins fort que je ne croyais. Bénoyer affirme que je n'ai plus à craindre la congestion cérébrale. Guéri. Mes attaques de goutte aussi deviennent plus rares. L'ennui, c'est la tension, et, parfois, cette fatigue dans la nuque. Je vais bien, en somme. Je vivrai encore longtemps. Pourvu que je me ménage. Je n'ai pas peur de la

mort. Lutte contre la mort. Ce régime effroyable, pendant dix ans. L'estomac arraché par l'arsenic. La déchirure aussi des piqûres deux jours entiers. Fadeur de l'eau. L'eau des légumes. Les cures d'eau. Les bouillons à l'eau. Cet affaissement de la vie pour échapper à la mort. Mon garçon, quand tu auras montré la même volonté que moi, nous pourrons discuter ensemble. J'avais renoncé à tout. Vivre par l'esprit seul. Le renoncement. Parsifal. Comme c'était beau, la première de Parsifal! J'ai mis longtemps à comprendre Wagner.

Je voulais, pour Philippe, aussi une vie noble. Quand même, presque tous les soirs, je pleurais. Mon couvert de lépreux. La peur, quand il venait dîner chez moi, de la contagion. Mon couteau à moi, ma fourchette à moi. Mon verre de Bohême. Je suis guéri. Il ne comprenait rien. Il venait, pressé de rejoindre ses camarades, tendant vers moi ses grands yeux, prêts à tout comprendre, excepté moi. Il ne comprenait rien du tout. Ni pourquoi je restais célibataire. Reflets sur lui de mes espoirs déçus. Heureusement, je les replie aujourd'hui sur moi-même. Pourquoi croyais-je alors ma vie finie? Je n'étais pas certain de ma guérison. Quelles revanches insuffisantes! J'avais, certes, droit à bien plus. C'est vrai. J'aurais pu faire une grande carrière. Mes pairs et compagnons y croyaient. Ferry disait : aucun jeune homme de ma génération n'est mieux doué que Rigaud pour la politique. Mon échec dans les Vosges. Je n'avais pas encore assez d'argent. Quelques centaines de voix de plus, et j'étais député. Ministre. A la conférence Molé, mon éloquence. Ils admiraient mes discours. Oui, j'aurais pu être ministre. Tu n'y crois pas. Si j'avais mieux réussi, tu me regarderais d'un autre œil, petit Pharisien snob qui ne juges que d'après les galons. Je suis quand même cent fois plus intelligent que toi, et que tes petits galvaudeux de camarades. Cette génération n'aime plus les idées générales. Bande d'analphabétiques! Ils ne savent rien, ils n'ont plus de culture. Ils ignorent l'histoire. Ils n'ont pas de termes de comparaison, pour juger. Et ils jugent. Bande de crétins. Rien ne vaut que les idées générales. Je suis un technicien des idées générales. Vous ne comprenez pas ce que ça veut dire. Tant pis pour vous. *Je suis un technicien des idées générales.* Tu penses que je ne fais rien dans la

maison, parce que je ne suis ni ingénieur, ni comptable. Je sais que tu le penses. Eh bien! c'est un spécialiste, M. Latouche, un ingénieur. Tu devrais être content que je le prenne auprès de moi. Es-tu un spécialiste, toi? Leur arrogance. *Vous êtes à la fois suffisants et insuffisants, Messieurs,* — disait Merlet. — Ils ne savent rien. Ils n'ont guère voyagé. Ils écrivent un français de primaire. Leur style nègre. Sans verbes. Ils n'ont pas étudié les maîtres. Chaque législature, le niveau des députés baisse. Incapables même de composer un rapport. Et ils prétendent à tout. Leur avidité détestable. Parce qu'ils ont fait la guerre, ils se croient tous les droits. Une bande de caïmans. Nous aussi, nous l'aurions faite, la guerre, si ç'avait été notre tour. Qu'est-ce que cela prouve? Qui l'a gagnée, la guerre? Les vieillards. Clemenceau. Foch. Les hommes de ma génération : Poincaré, Pétain. Ceux qui ont tenu l'arrière. Cette impatience à nous pousser dehors, à proclamer notre déchéance, quand ils ne sont même pas capables de nous remplacer. Poincaré, un fort en thème — au fond — est encore trop bon pour eux. On frémit quand on voit ceux qui devraient lui succéder. Ils ne savent ni travailler, ni admirer. Nous autres, nous admirions nos devanciers. Moi-même, j'ai admiré Gambetta. J'ai admiré Ferry. Mon émotion, le jour qu'on me présenta à lui. Ses favoris. Son bureau. Son large buste. Cette voix un peu sourde. Le regard qui tombait sur moi juste comme une balance : « Je vous plains, jeunes gens, qui n'avez plus de juges » — disait-il. — Mais eux, ils ne veulent pas de juges. Il ne conçoivent même pas qu'ils en puissent avoir. Ils ne savent que montrer la famine de leurs dents longues. Nos places. Notre argent. Bien vite. Et tous les moyens contre nous. Moi, du moins, je me défendrai. Cet imbécile de Henri Faneau qui a pourtant du talent, il s'épuise à flatter la jeunesse. Il fait la cour à des garçons de dix-huit ans qui confondent Racine avec Alfred de Musset et ne savent pas si c'est Corneille ou Molière qui a écrit le *Menteur*! A soixante-cinq ans, il apprend, comme des langues étrangères, la poésie dada, la peinture cubiste. Il ne les comprend pas plus que moi. Que peut-on comprendre là où il n'y a rien? Mais il fait semblant. Il s'extasie devant les Picasso. Je déteste les hommes sans dignité. Moi aussi, j'aime-

rais la jeunesse. J'aimerais à l'aimer. J'aimerais qu'ils m'aiment. Nous sommes jeunes, Fernande et moi. J'ai soixante-cinq ans, mais je ne suis pas gâteux. Les hommes de mon âge m'ennuient. Voilà trop longtemps que je les connais. J'aimerais la jeunesse. S'ils avaient joué franc jeu avec moi. S'ils m'avaient donné les égards que je mérite. Tant de choses, de pays que j'ai connus, de livres que j'ai lus. J'ai une bonne mémoire. Où chercheront-ils une conversation qui vaille la mienne : « Le premier causeur de Paris » — disait de moi madame Raqueney qui s'y connaissait bien! Mais ce qu'ils veulent, c'est que je me renie. Ce qu'ils attendent de moi, c'est mon argent. Mon argent, pour eux, c'est déjà celui de Philippe. Je devrais lui donner ma place, trop content de me dépouiller en sa faveur. Patience, mes petits. Les vieux hippopotames ont la peau trop dure pour vos mâchoires de caïmans. Vous ne m'aurez pas. Ma peau dure. Mes artères dures. Ma tête dure. Durer. Dur. Je peux vivre encore quelque temps. Je me f... de vous. Petits infatués grotesques. Je vivrai. Contre eux. Avec Fernande. Elle est modeste. Vous la méprisez parce qu'elle est modeste. Quatre mille sept cents francs pour ses robes, cette année. Pas assez élégante, crétins! Et moi non plus. Un vieil avare. Voilà ce que vous pensez de moi. Pensez ce qu'il vous plaît. Nous préférons la solitude, Fernande et moi, à votre mauvaise compagnie. Vous ne supportez pas ma clairvoyance, ni celle de Fernande. Elle me l'avait bien dit : « Mon ami, vous aurez des ennuis d'argent avec Philippe ».

Ils ruineront tout. Ils me ruineront. Tôt ou tard le pays sera entre leurs mains imbéciles. C'est effroyable. Ils ne comprennent rien. Ils ne sont même pas arrivés à comprendre les premiers principes du droit : que la propriété de l'individu est sacrée. Ils sont tous avec le fisc contre le contribuable. Tous socialistes, dans le fond. Les modérés même sont pourris de socialisme. Poincaré fait voter encore plus de taxes et de vexations que les radicaux. Lui aussi ne songe qu'à flatter cette jeunesse crétine. Ils se croient des hommes de gauche. Ignares! Comme si le premier principe de la Révolution française n'était pas que la propriété est le plus sacré de tous les droits. J'accepterais de payer les impôts. Ce que je

n'accepte pas c'est, chez eux, cette manière de nier que ce qui est à moi soit à moi. Un impôt les intéresse moins pour ce qu'il rapporte que comme palier vers un impôt plus lourd, vers la dépossession totale. Tant pis pour vous! Vous semez la méfiance. Vous récolterez la fraude. Si j'étais plus jeune, je m'expatrierais. Vous me dégoûtez de mon pays. Vous m'avez dégoûté de la République. Il n'y a que K... qui veuille sérieusement nous défendre. C'est un dictateur qu'il nous faudrait. Vous irez tellement loin qu'un Mussolini finira bien par surgir. La France est saine, malgré tout. Je n'en suis pas sûr. Les appétits de pillage... Renan avait bien raison de craindre la démocratie. Le suffrage universel est une imbécillité! Il faut supprimer le suffrage universel. Seuls les riches doivent gouverner l'État qu'ils entretiennent. La Révolution voulait que l'impôt fût voté par ceux qui le payent. Maintenant, il est voté par ceux qui ne le paient pas. J'ai chaud. Mon front transpire. Un mouchoir. J'ai chaud. Ils me tueront. Des hommes rouges viendront loger dans cette pièce et déchireront mes livres. La Russie. Le knout. Le sifflement du knout. Fernande. Elle finira dans une mansarde. Je devrais m'expatrier. Rome. Les jonquilles. Les jardins Borghèse. Mais quelle honte d'être un proscrit. Puis, je suis trop vieux pour changer mes habitudes. J'aime cette pièce, mon appartement, mes habitudes. Le café au lait à sept heures. J'ai faim quand je me réveille. A Marienbad le café au lait avant guerre. Si bon. Et les promenades dans les bois. Fernande. Une source. Les cheveux noirs de Fernande. Une petite fille parfois à mes pieds.

L'élection du Rhône a été mauvaise. Les bourgeois s'abandonnent. Ils croient qu'ils prennent une contre-assurance en votant pour le cartel. Ils verront bien. Herriot sera mangé par Blum. Blum par Doriot. Vous croyez que la France ne connaîtra pas les mêmes atrocités que la Russie. Allons donc! Rien n'arrêtera cette populace une fois déchaînée! Mais je suis toujours seul à prévoir les choses. Tout cela finira par la victoire des communistes. C'est fatal puisque les autres s'abandonnent. On laisse, en plein Paris, l'ambassade des soviets. Philippe sourit quand je lui explique tout cela. Son sourire. Il croit que je ne songe qu'à mon argent.

Mais tout ce que j'aime est menacé. Il n'y a pas que l'argent. Le reste y tient. Monseigneur Duchêne le disait : je n'aime pas ceux qui crient à bas l'argent, ils finissent toujours par crier à bas l'esprit. A bas l'esprit. A bas l'esprit. Vous entendez. C'était un historien. Mussolini. Quel dommage que Clemenceau soit trop vieux. C'était un individualiste.

J'ai le droit de ruser. Je ruserai. Je serai plus intelligent. L'esprit doit servir à quelque chose. Se sauvegarder soi-même. Je dois me sauvegarder. Sauvegarder. Sauvegarder ce que j'ai. Fernande. Mes Canadian Pacific. La maison Rigaud. Je ne nommerai pas à Philippe M. Latouche. Je ne peux pas avoir confiance en Philippe. Il est avec ses amis, contre moi. Avec Algrain, cette crapule. Avec Firbois, ce maître-chanteur. Avec Duverrier, ce petit intrigant. Voilà leurs hommes. Dire que c'était si facile de tout sauver. Il suffisait de battre les Russes. Mais ils n'ont pas voulu. Crétins! C'est votre peur qui fait la force des bolchevicks. Au début, vingt mille hommes auraient suffi. Le général Perret me l'a dit. Mais ils sont pacifistes. Ils ont peur de se battre. Il faudrait les forcer à se battre. Pourquoi Philippe n'est-il pas mort à la guerre? Je serais tranquille maintenant. Seul maître de la maison. Pourquoi n'est-il pas mort? Trop content de sa réforme. Nous autres, nous n'aurions pas accepté de réforme. Au feu jusqu'au bout, bande de lâches! Pourtant je l'aimais. Il ressemblait à sa mère. Il est intelligent. Comment ne comprend-il rien? Il a tout gâché. Mon affection. Sa figure glabre. Loin de moi. Ce mouvement qui l'éloigne de moi. C'est par haine contre moi qu'il joue l'homme de gauche. Il espère de l'État ma dépossession. Il me hait. Il hait Fernande. Quand je me suis foulé le pied, ses visites courtes. Temps perdu pour ses plaisirs. Il n'aime que ses plaisirs. Ce qui brille. Les restaurants. Montmartre. Picasso. Le snobisme. On ne peut même pas dire qu'il soit intéressé. Il serait plus adroit avec moi. Il sauvegarderait mon héritage. Non, il est futile. Un bouchon qui flotte. Qui flotte. Méchant aussi. Il me hait. Il clabaude contre moi. Il a toujours l'air de dire : je suis plus jeune. Plus jeune. Qu'est-ce que cela signifie, plus jeune? Moi aussi je suis jeune. J'ai de la fantaisie. Fernande s'amuse avec

moi. Je m'amuse avec elle. Nous nous amusons. Nos voyages. Le bon poulet rôti près de Saumur et le vin blanc qui pétille. Je ne suis pas gâteux. La cloche du tramway. Les départs. La campagne. Il y a une bonne auberge aussi, dans la vallée de Chevreuse, Fontainebleau. Les rochers de Fontainebleau. Quand j'étais jeune, avec mes amis nous grimpions sur les rochers. Le sable sec. Il y a des rochers gris. D'autres, presque blancs. D'autres bleus. Les rochers dans les arbres. Le granit. Mon caractère dur. J'irai dimanche à Fontainebleau avec Fernande, ou bien à Sannois. Le restaurant est moins cher à Sannois. Si Philippe avait voulu vivre avec nous, avec moi. M'aimer sincèrement. Pas pour mon argent. Écouter mes conseils. Ne pas courir toujours après les choses qui brillent. Je l'avais emmené à Fontainebleau en 1910. Il avait eu la grippe. Il était encore gentil. Maigre. Je lui parlais d'Athènes. Je lui promettais de l'y mener s'il passait bien ses examens. J'étais encore malade. Idéaliste. Je ne pensais pas du tout à l'argent. Je n'avais pas acheté mes Canadian-Pacific. Idéaliste. Je n'espérais plus rien de la vie. Je pensais que Philippe serait ma revanche. Je voulais qu'il entre au Conseil d'État. Dans ce pays, on ne croit qu'aux diplômes. Nous allions dans la forêt. Des cheveux roux. Notre bonne, quand j'étais petit, avait des cheveux roux. Est-ce que mon père?... Oui, je me rappelle un matin, je rentrais dans la pièce. Il était tout près d'elle et il soufflait. Rouge. Mais sa belle barbe déjà grisonnante. Les ouvriers le vénéraient. Quelle brute! Philippe croit que j'ai peur de la mort. Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas peur de la mort. Je suis très sûr, qu'après la mort, il n'y a rien. Pourquoi aurais-je donc peur? De quoi? Rien. Le silence des artères. Tout qui s'efface. Les poumons s'arrêtent. Rien. Simplement. Quel mystère? Longtemps je l'ai appelée, la mort. Elle n'est pas venue. Maintenant, je ne l'appelle plus parce que je suis guéri. Mais je n'ai pas peur. Je voudrais jouir encore dix ou quinze ans d'une bonne santé. Revoir la Grèce avec Fernande, l'Égypte. L'air sec qui conserve les tombes. Masses de pierres, beau règne de l'esprit. Voilà tout. Mourir après. Sans souffrances. Je n'ai pas peur. Ce qui me choque c'est que ce qui est à moi cesse d'être à moi. Mon argent. Mes livres. Ma place dans la maison R...

Je ne veux pas que Philippe ait ma place. Ce qui est à moi doit rester à moi. Fernande. C'est mon vouloir. Elle m'aime! M'aime! M'aime. Pleine de moi. Moi. A moi. Elle m'aime. Elle n'a que moi. Que deviendra-t-elle après ma mort? Philippe ne l'aime pas. Son ennemi; mon ennemi. L'envie de Philippe. Sa méchanceté qui rôde. Je n'ai pas peur de la mort. Il n'y a rien après la mort. Aucun mystère. Que ça étonne les nègres, passe. Mais nous? Nous savons bien qu'il n'y a pas de mystère. Lui, parfois, semble croire à quelque survie. Je ne comprends pas chez Philippe ces crises de mysticisme. Fatigue de l'esprit. Il ressemble à sa mère. Elle était mystique. Mais lui n'a de goût que pour ce qui brille. Il pense sans cesse à ma mort. Toujours, je lui en parle. Je ne peux pas me retenir de lui en parler. J'ai besoin de vérifier, dans son regard, sa convoitise impatiente. Ma mort. Une fin calme de sage qui descend. Athènes. Je sais bien que tu attends ma mort. Il doit en parler avec ses amis. Il ne pense qu'à ma mort. Comme j'ai supputé la mort de mon père. Mais c'était une brute, mon père. Moi, je suis un idéaliste. Je ne puis pas supporter qu'il pense à ma mort. Je suis — je suis — le maître. Je le regarde qui me regarde. Sournois. Son regard. Tout pour Fernande. Regarde. Rien pour toi. Je te hais. Je te hais. Je te hais... Je suis sûr que tu me hais. Tu me méprises. Tu me dédaignes. Tu clabaudes contre moi avec tes amis. Tu clabaudes, je le sais. Je t'ai entendu. Je te transperce. Menteur. Petit hypocrite. Figure de ma mort. Crève. Crève. Crevez donc tous. Pourquoi n'est-il pas mort? Tu me détestes. Assez de mensonges. Je te dirai que je te déteste et que tu me détestes, et que tu détestes Fernande. Pauvre Fernande. Modeste. 4 700 francs! Elle n'arrive pas à le détester. Trop sensible. Je sais : tu comptes sur sa sensibilité pour lui extorquer mon argent. Mais tu n'auras rien. Rien rien, rien, rien. Ton regard. Je suis sûr que tu te dis : il baisse. Que vous dites avec tes amis que je baisse. Je suis plus intelligent que toi. Je suis plus intelligent que vous tous. J'aurai ta peau, menteur! M. Latouche aura la place que tu convoites. Le cousin de Fernande. Parfaitement. Fernande. Je le veux. Je suis le maître encore. Je t'expulserai de l'affaire. Tu manques d'argent. Tes passions mauvaises. Le goût de

ce qui brille. Tu seras obligé de vendre. Et je t'expulserai. Loin de moi. Hors de moi. Expulsé. Effacé. Mendie. Qu'il mendie. Qu'il mendie. Que je le voie mendier. Qu'il s'en aille, bon Dieu! qu'il s'en aille. Menteur. Je n'admets pas qu'il regimbe contre mes décisions. Je suis sûr qu'il va regimber. Je ne l'admets pas. Je ne l'admets pas. Ma tête. Boum. Dans ma tête. La cloche du tramway. Mon sang. Danse trop rapide. Je souffle. Ce n'est rien. C'est parce que je suis un peu constipé ce matin. Bénoyer m'a dit que ce n'est rien. Je vivrai vieux. La cloche du tramway. Mon Chine bleu. Philippe. Philippe. Philippe. Mon Tanagra rose. Boum. Fernande. Fernande. M. Latouche. Fernande. La touche. Je touche. Je touche. J'ai touché. Il a touché. Panama. L'affaire Dreyfus. Rouvier. Mercier. Clemenceau. Picard. Lebon. La raison d'État. Oui, mais pas la déraison d'État. Dans mon coffre-fort, les Canadian Pacific. Que personne n'y touche. Excepté Fernande. Les doigts de Fernande. Mon amour. *La propriété est le plus sacré de tous les droits.* Le tramway. Ce que j'en dis, c'est précisément parce que je suis un idéaliste. Le tramway. Boum. Boum. Boum. Boum. Mm. Plle. Boum. Il va venir. Mon pouls. Crevez tous. Une deux trois quatre cinq six sept huit, ma montre, neuf, Philippe, dix onze douze, du bœuf salé, treize quatorze, Violette, quinze seize, Violette, dix-sept Fernande, dix-huit. Perdu. Vingt et un, les jonquilles, vingt-deux vingt-trois, vingt-trois multiplié par quatre, quatre-vingt-douze, c'est trop. Je m'agite. Il m'agite. Il me tue. Le médecin défend que je m'agite. Je ne lui dirai pas qu'il s'agit de M. Latouche. La plus élémentaire délicatesse. Fernande avait raison. Je ne lui dirai pas qu'il s'agit de M. Latouche. Je parlerai de ma santé. J'ai besoin d'aide. Je ruserai. Ça m'est égal. Pourvu que j'obtienne M. Latouche. Que j'expulse Philippe de la maison. Hors de la maison, dépravé. Ignoble saligaud. Crève. Crève. Crève, crève, crève, crève. Avec tes amis, crevez tous bon Dieu! Pourquoi n'êtes-vous pas crevés. Je le hais. Je le hais. Je le hais. Je le hais. Hais, hais, haies Hay roses dans les haies. Rose arrose. Rose, Rose. La rose rose du jardin. Rose. Rose arrose. Brum. Mon corps bout. Mon corbeau. Corbier. Corbeille. Les fruits de la corbeille. Corbillon. Cor-

bière, corbeille, corbillard. Je ne veux pas qu'il ait ma place. Jamais. Rien de moi. Rien de moi. Rien de moi. Le granit. Les pierres. Dur comme la pierre. Le Palatin. La durée. Mon corps. Ma tension. Attention à ma tension. Je m'agite. Mon pouls. Boum, boum, boum. Dans ma tête la mer et dans ma tempe bat la bataille que je livre. Je me battrai, moi, jusqu'au bout. Moi, Moi, Moi, Moi, Moi, Moi, Fernande et moi. Le reste aux pelotes. Rôdeur de l'odeur de ma mort. *J'ai longtemps habité sous de vastes portiques.* La cloche du tramway. Le tramway. Athènes. Les violettes. Les jonquilles. Les violettes. Les jonquilles. La pierre. La pierre. Le granit. Le grès. Le rocher dans la mer. Promontoire. Sunium. Tout le gris du granit. Le granit, le granit. Le grès. Le gris. Le grès. Boum. Mugissement de mon sang. Ma tête me fait mal. J'ai mal. Je sens que j'ai mal. Bénoyer m'a dit que j'allais bien, mais qu'il fallait éviter les colères. C'est la colère. Je suis en colère. Par sa faute. Par sa faute, sa faute, sa faute, sa faute. Oh! oh! Je le broierai. Je le piétinerai. Je l'écraserai. Fernande verra bien que je suis le plus intelligent. Le maître. Le roi. Le chef. L'empereur. Ordure. Rebelle. Le droit romain. Le chef de famille. Le pouce baissé. Baissé. L'esclave en révolte. Danse, cris, danse, danse. S'ils n'étaient pas des ordures, ils ne seraient pas des pauvres, d'ailleurs. Est-ce que je suis pauvre? Mon pas pesant. Mon sang. Ma tête. Les jonquilles. Les violettes. Je resterai le plus fort. Je ferai tout ce qu'il faudra, mais je resterai le maître. Mon triomphe. Chars, chevaux, chiens. Je n'aime pas les chiens. L'odeur de la mer sur la plage. Maître, maître. Les femmes. Les femmes. Les seins. Les chevelures longues de mon temps. Le vin. Le vin. Ma tension. Le Pommard. Le Corton. Un peu de Corton. Je boirai très peu de Corton. Un pâté de gibier arrosé de Corton. Mais le régime? Danse. Danse de mon sang. Je me moque de la morale. Je mentirai s'il le faut. Je suis sûr d'avoir raison. Je sais mentir aussi. J'ai eu quelquefois du plaisir à mentir : quand on attend pour voir si l'autre vous devine. Tout armé contre moi, il clabaude, le gredin. Je mentirai. Je mentirai. Je mentirai si bien qu'il y sera trompé. Qu'est-ce qu'il fait? J'ai défendu que personne lui parle... Son œil de renard. Je le tromperai. Maître d'abord de moi. Que

ma colère ne sorte pas trop tôt. La fatigue d'abord. Oui, je dois être pâle. Ma tête toute froide. Et mon ventre tendu. C'est la constipation. Mon bras lourd. Ça ne fait rien. Je le ferai céder, j'en suis sûr. Le calme. Le Calme. Le calme. Le calme. Je ne veux pas souffrir. Je ne veux plus sentir mon sang. Je veux le calme. Le calme qui descend sur le fleuve chargé de barques baroques et de barcarolles bariolées. Le calme, accalmie, accalmie de ma mie, non je n'ai plus d'amis. Je revois ma nourrice. Rousse. J'aime vraiment la police. La peau lisse. Le lice. L'hallalice. Femmes nues piétinées par des cavaliers ivres. La cloche. L'ascenseur. Tout rouge. Il monte. J'ai monté, moi aussi, des chevaux. Artilleur. Le canon du Polygone tire. Boulets lourds. Obus. Je voudrais tirer sur la campagne. La fumée du canon. Vol de pierres dans la carrière auprès de la forêt et mon retour vers Juliette. — Pas grand'chose. Le sang monte. Monte. Il monte. Le clic de l'ascenseur à l'étage au-dessous. Non, mon oreille est trop dure. C'est mon sang qui sonne. Je ne veux pas. Le calme. J'aurais voulu un grand paysage très calme avec des bergers aux pieds de collines pointues. Ma tête chaude. Encore. Je pense à un pipeau. Une, deux, trois, quatre, cinq. Je compte les moutons. Dorure du soleil dans le cadre. Le rayon de soleil reparaît sur la cheminée. Je regarde le marbre. Arbre du marbre. Et la statue du marbre. Je n'aime que le marbre. Paros et Praxitèle. Du calme... Et que les reines. Il sonne. Ma figure doit être toute blanche. J'éponge ma sueur. Tout blanc. Il va voir ma fatigue. Patience. Sa ruine.

La sonnette. Le pas de la bonne. Plus vite. J'entends la porte qu'on referme. Il ôte son manteau. Un. Deux. Que je respire. Le calme. Ma main sur l'accoudoir. Étendu. Un peu pâle. Calme. Ah! Je ne sais plus rien. Que décider? Mais c'est trop tard pour réfléchir. Fernande d'abord. Il faut que je l'emporte. Composons mon visage. Le plus fort. Calme. Mais la fatigue. Lui. Tout droit. Le plus fort. « Bonjour, mon ami. » Le Mensonge.

EMMANUEL BERL

L'AGONIE

DE

L'EMPIRE DU MEXIQUE

D'APRÈS DES LETTRES

ET DES NOTES INÉDITES DU GÉNÉRAL CASTELNAU

I

L'essai d'empire au Mexique, si malheureusement tenté par Napoléon III, s'est terminé de la façon la plus tragique et l'exécution de Maximilien à Queretaro, qui en marque le dénouement, a arraché au monde entier des cris de pitié. Mais certaines circonstances du drame restent encore à élucider. Le rôle de quelques-uns de ses acteurs a été diversement apprécié et il semble bien qu'une complète vérité sur lui reste toujours à faire. La conduite de Bazaine, en particulier, n'a pu être bien impartialement jugée. L'ouvrage sur la campagne du Mexique de M. Paul Gaulot, publié en 1890, fait son éloge et tendrait presque à le réhabiliter. L'homme de Metz est cependant bien loin de mériter un tel honneur, car il a été le principal artisan de la catastrophe et l'histoire devra le considérer comme le grand responsable de la mort de l'infortuné Maximilien. Cette terrible responsabilité ne peut plus se discuter, lorsqu'on étudie les documents inédits si franchement accusateurs qui ont inspiré et nourri la présente étude.

Ils émanent d'un homme dont la droiture et la sagacité ne peuvent faire de doute, du général Castelnau, aide de

camp de Napoléon III, envoyé par lui en mission au Mexique en octobre 1866. En raison de son caractère autant que de la situation où le plaçait une telle mission, nul ne pouvait mieux que lui se rendre un compte exact des événements. Il les a jugés avec autant de sagesse que de tact et de finesse dans des notes prises au jour le jour pour lui-même et dans les lettres si précises et si complètes qu'il écrivit de Mexico à Napoléon III, véritables rapports qui mettent en pleine lumière les dernières convulsions de l'empire de Maximilien. Ces lettres étaient demeurées jusqu'à ce jour absolument inconnues, le général Castelnau n'ayant pas trouvé à propos de rompre le silence auquel il s'était résolu. Ce soldat à l'humeur discrète et réservée s'est toujours tu sur le souvenir des grands faits historiques auxquels il s'est trouvé mêlé. Cependant, au procès de Trianon, sa déposition, bien qu'étrangère au drame de Metz, aurait pu fort utilement éclairer la conscience des juges sur le caractère de Bazaine, de ce maréchal de France accusé d'avoir forfait au devoir et à l'honneur. Mais il a heureusement laissé des papiers qui assurent à ses témoignages la durée. Je dois à la confiance de sa nièce, madame Castelnau, veuve du lieutenant-colonel d'artillerie tombé pour la France à Arrancy, le 24 août 1914, d'avoir reçu communication de ces papiers qui, sur plus d'un point contesté, vont nous apporter une tardive clarté. Qu'elle veuille bien trouver ici l'hommage de ma bien vive reconnaissance.

Les états de service du général Castelnau répondent pour lui. Issu d'une vieille famille des Pyrénées-Orientales, sorti de l'École Polytechnique, il était entré dans le corps d'état-major en 1836 et, comme la plupart des officiers de ce temps, avait commencé sa carrière en Algérie. Puis, en 1849, il avait en qualité de capitaine fait partie de l'armée des Alpes et pris part au siège de Rome, où il se fit remarquer par sa vaillance et son activité. Devenu chef d'escadron, il fut nommé ministre de la Guerre du pape Pie IX; celui-ci lui conserva, durant toute sa vie, une profonde gratitude et le fit même comte, titre que, par modestie, le général ne porta d'ailleurs jamais. Lieutenant-colonel en 1853, il se vit chargé des plans et de l'aménagement du camp de Châlons, ce centre de manœuvres

et de concentration de troupes si important dans la vie militaire du Second Empire. Puis, après avoir assisté à toutes les batailles de la guerre d'Italie comme chef d'état-major du maréchal Vaillant, il mérita les galons de colonel. A sa rentrée en France, il fut nommé aide de camp de l'Empereur, puis général de brigade en 1863.

Trois ans après, Napoléon III lui confia la mission au Mexique qui fait l'objet de cette étude. Lorsqu'il en revint, il reçut les trois étoiles de général de division. Il continua en cette qualité ses fonctions d'aide de camp de l'Empereur et ne les interrompit que pour aller, en 1869, réorganiser l'armée suédoise, ce qui lui valut l'amitié du roi Charles XV et de son frère, le duc d'Ostrogothie, qui devait devenir Oscar II, ces descendants d'un Français, Bernadotte, qui avaient conservé beaucoup du caractère et des qualités de notre race. Revenu auprès de son souverain et fait prisonnier avec lui après la capitulation de Sedan, il partagea sa captivité sur laquelle il a laissé des notes qui seront prochainement publiées par la *Revue de Paris*.

Plus tard il fut chargé par le général de Cissey, ministre de la Guerre, d'organiser l'École supérieure de Guerre qui allait devenir la nouvelle pépinière de nos officiers d'état-major et qu'il devait diriger pendant plusieurs années. Il avait gardé une touchante fidélité à la famille impériale et la mémoire qu'il avait conservée de ses bienfaits l'obligea à mettre prématurément fin à une carrière si bien remplie. Si, à la mort de Napoléon III, il avait obtenu l'autorisation d'assister aux obsèques en Angleterre, il dut demander sa mise à la retraite pour pouvoir se rendre à celles du Prince impérial. Noble sacrifice qui honore autrement celui qui y consentit que ceux qui le lui imposèrent. Depuis lors jusqu'en 1890 où il mourut, on se montrait à Saint-Augustin, à chaque service anniversaire de la mort de Napoléon III et de son fils, ce beau vieillard à la redingote militairement boutonnée et dont la moustache et l'impériale blanches avaient gardé autant de crânerie qu'au temps de son séjour aux Tuileries.

Il est nécessaire de dire en quelques mots ce qu'était devenue la situation du nouvel empire mexicain offert par

la France à l'archiduc Maximilien d'Autriche quand le souverain français y délégua son aide de camp pour recevoir de lui les informations directes dont il sentait l'impérieux besoin.

« Il fallait avant tout au Mexique, écrit dans ses notes le général Castelnau, un homme pratique et énergique. L'Empereur n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités. C'est un utopiste qui reste sans cesse enfermé chez lui, ne se mêlant pas à la vie de son peuple qu'il ne connaît pas, n'ayant pas de relations avec les hommes qui pouvaient l'éclairer et passant sa vie à faire des décrets qui n'ont aucune force et ne sont pas même publiés par les préfets chargés de les faire exécuter. On l'accuse de légèreté et du manque le plus absolu de franchise. C'est lorsqu'il flatte le plus les gens qu'il est le plus près de les lâcher, témoin l'intendant général Friant qu'il a nommé ministre en exprimant sur son compte les opinions les moins flatteuses.

» Il n'a aucune intelligence des affaires, aucune initiative, mais il a déjà pris des Mexicains une sorte de finasserie qui fait qu'il ne dit jamais sa pensée et qu'il est très difficile d'obtenir de lui une solution ou une réponse précise. J'ai vu l'Empereur à Puebla, je l'ai trouvé gracieux, causant facilement et volontiers, voulant paraître un homme fort en politique et en diplomatie et raisonnant toujours d'après son imagination et les élucubrations de son cerveau plutôt que d'après les réalités. Parfait gentleman, bon, gracieux, il a une versatilité d'esprit, une instabilité qui l'empêche de se livrer à tout travail sérieux. Souvent dans les nuages, il n'en descend que pour s'occuper de choses frivoles. »

Cette frivolité de Maximilien atteignait à un point inouï. A peine arrivé à Mexico, le premier soin du nouvel empereur avait été de mettre lui-même entre les mains d'un imprimeur le code d'étiquette de la cour avec les instructions les plus minutieuses. Les nominations auxquelles il avait procédé avec le plus d'empressement avaient été celles de chambellans et de dames d'honneur, sans oublier celle d'un grand maître des cérémonies. Il avait amené avec lui tout un corps de hallebardiers choisis parmi les plus beaux hommes qu'il avait pu recruter et revêtus d'uniformes magnifiques. Dans

son entourage, on ne s'occupait guère que d'habits brodés, de l'installation d'un palais pour les étrangers « de la suite », de la création de sinécures bien rétribuées, alors que les routes faisaient défaut, que tout était à entreprendre en matière de travaux publics et qu'il n'était que temps de pourvoir aux ressources les plus urgentes.

La désillusion gagna le public quand on vit, au bout de deux mois, l'Empereur quitter la capitale sans avoir rien fait, sans laisser même un ministère constitué, pour entreprendre une excursion qui devenait une nouvelle occasion de lourdes dépenses et n'avait aucune raison d'être. Pas un décret n'avait été rendu, pas une mesure prise. Rien n'avait été encore fixé en matière de contributions.

Cette incurie et le mécontentement qu'elle provoquait allèrent s'aggravant avec une incroyable rapidité. Le gouvernement ne tentait rien pour y remédier. Les quelques mesures financières décrétées sous le coup de la nécessité se réduisirent à des expédients le plus souvent malavisés. Quant à la question fondamentale du clergé et des biens sécularisés, elle devint l'objet d'une série de règlements plus impolitiques, plus inexécutables les uns que les autres.

Pour avoir gaspillé un temps précieux, accumulé des fautes sans nombre, passé à côté du programme que lui traçaient les conditions mêmes de son avènement, l'empire, dès les premiers jours de l'année 1865, se trouva irréparablement condamné. Maximilien, si bien accueilli à son entrée dans Mexico, le 12 juin précédent, était arrivé, dans un délai paradoxalement bref, à la plus complète impopularité. Le sentiment public à cet égard se traduisait tout haut par un jeu de mots cruellement expressif. « Ce n'est pas un *empereur* que nous a envoyé la France, disait-on parmi le peuple, c'est un *empireur*[1]. »

Les instructions venues de Paris enjoignaient au quartier général français et à notre légation de seconder discrètement le nouveau souverain en effaçant par degrés l'action et l'influence étrangères jusqu'au jour où il serait assez fort pour se passer de tout appui. Dès les premiers mois du règne,

1. Le jeu de mot est le même en espagnol qu'en français : *emperador, empirador.*

ces deux organes auraient dû inspirer à Maximilien une ligne de conduite et lui imposer un entourage. Mais Bazaine se montra impuissant à jouer le rôle d'arbitre suprême de notre intervention au Mexique qui aurait dû être le sien. Il ne sut ni gagner la confiance de Maximilien, ni le conseiller utilement. L'opposition radicale de leurs idées et de leurs sentiments ne tarda pas d'ailleurs à faire d'irréconciliables rivaux de ces deux exécuteurs d'une même tâche politique. Les velléités contradictoires qui, chez l'un et l'autre, remplaçaient les principes et les vues arrêtées pouvaient-elles conduire à autre chose qu'à un désastre?

Quant à notre ministre, M. Dano, ancien secrétaire de cette même légation du Mexique qu'il avait alors la mission de diriger, il possédait l'important avantage d'être déjà familiarisé avec le pays. A la connaissance des hommes et des choses il joignait un jugement calme et sûr, une nature conciliante, le sens des ménagements qui préparent les transactions épineuses. Arrivé seulement quelques mois après Maximilien, il apprécia sainement l'état des événements et fut le premier à indiquer le remède héroïque à appliquer : l'abdication du jeune souverain. A Paris comme à Mexico, avec une infatigable conscience, il multiplia ses efforts pour la réussite d'une telle solution. Mais il ne put jouer d'autre rôle que celui de conseiller et malheureusement de conseiller qu'on ne voulait pas entendre.

La véritable crise éclata en 1866. On se mit alors à dire tout haut qu'il fallait obtenir l'abdication de l'empereur Maximilien et lui choisir, parmi les hauts fonctionnaires français, un successeur provisoire. Ni conseils ni représentations ne parvenaient à éclairer sur ses propres erreurs ce prince imbu de la conviction que toutes les difficultés venaient d'autrui et principalement des hommes envoyés par la France. C'est à eux et principalement à Bazaine dont il avait, il est vrai, éprouvé, dès l'abord, l'insigne déloyauté, qu'il s'en prenait de la faiblesse de son gouvernement.

« Il est enchanté, dit encore dans ses notes le général Castelnau, chaque fois qu'il trouve l'occasion de nous être désagréable ou de nous découvrir aux yeux des siens. Il faut se garder de lui demander de faire une chose pour la raison

qu'elle serait agréable à la France ou à son Empereur. Il n'en faudrait pas davantage pour qu'il fît le contraire. Si quelqu'un nous déteste plus que lui, c'est l'Impératrice qui l'a déjà une fois empêché d'abdiquer, lorsqu'il voulait le faire, avec des scènes atroces. Cependant, bien que l'Impératrice soit connue pour tenir plus que lui à la couronne, on la croit moins entêtée et plus facile à ramener à des idées saines et à un parti raisonnable. La mésintelligence entre le maréchal Bazaine et Maximilien a achevé ce qu'avait préparé l'inaptitude du second pour les affaires. Le pays était docile, facile à gouverner, ne demandant qu'un maître. Ce maître a manqué et il a laissé échapper de ses mains le pouvoir qui lui avait été confié. »

Maximilien avait compris lui même cette nécessité d'abdiquer, à propos de laquelle plus d'une suggestion lui avait été adressée, mais quelle résolution pouvait se maintenir dans cet esprit falot hanté presque en même temps des projets les plus contradictoires? Il ne restait dès lors qu'un seul parti à prendre: placer l'empereur en face d'une échéance officielle, au delà de laquelle il lui fût démontré qu'il n'aurait plus à compter que sur lui-même. Le 6 avril 1866, notre ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, expédia une note fixant au mois d'octobre de cette même année le départ pour la France d'un premier contingent de troupes françaises et assignant le printemps de 1867 pour terme extrême à l'intervention.

Maximilien et son entourage restèrent atterrés, car ils n'avaient pas cessé de vivre dans la complaisante illusion d'un concours indéfini et illimité de la part de Napoléon III. Étreinte d'abord par l'angoisse, la population ne tarda pas à se rassurer en se disant que, devant la certitude de rester livré à ses seules forces, Maximilien n'aurait d'autre parti à prendre que celui d'une abdication. La France, dès lors, ne parlerait plus de retraite qu'après avoir pourvu à un nouvel établissement politique. Tandis que l'opinion publique rêvait cet heureux dénouement, le palais retrouvait sa quiétude, un instant troublée. Dans sa résidence de Cuernavaca, Maximilien se livrait avec passion à ses études favorites d'archéologie et de botanique, comme si les nuages les plus sombres ne se fussent point amoncelés à l'horizon.

C'est à peine s'il se préoccupa des succès toujours croissants des partisans de Juarez et notamment de la prise, dans les premiers jours de juillet, du port de Matamoros. En même temps on recevait de France des avis qui ne permettaient plus le doute sur l'intention formelle du gouvernement impérial de rappeler les troupes. Bazaine commença même à prendre ostensiblement ses mesures pour faire replier toutes ses colonnes vers le centre du pays. C'est alors que fut décidé le voyage à Paris de l'impératrice Charlotte, afin d'obtenir de Napoléon III la prolongation de son assistance militaire et financière.

On sait ce que fut ce voyage. Aux Tuileries, une scène déchirante eut lieu entre l'impériale solliciteuse et les souverains français. Napoléon III usa envers l'infortunée de tous les ménagements, mais il demeura inflexible sur la nécessité du prompt retour de Bazaine et de son armée. A la fin pourtant, il promit que le corps expéditionnaire resterait jusqu'au mois de février de l'année suivante. Mais à une condition : l'abdication de Maximilien et son retour avec les troupes. En entendant ces paroles, l'impératrice Charlotte se renversa dans son fauteuil à demi évanouie. Puis, se ressaisissant soudain, elle s'écria :

— Fallait-il s'attendre à autre chose de la part d'un Bonaparte s'adressant à la petite-fille de Louis-Philippe!

Elle se mit ensuite, en dépit des protestations de l'Empereur, à accuser Bazaine d'avoir isolé Maximilien, afin de jouer au Mexique le rôle de sauveur et d'arriver ainsi à la dictature. Puis, hautaine et fière, elle sortit comme bravant la destinée. Décidée à tout, en quittant Bruxelles où elle s'était rendue auprès des siens, elle se dirigea vers Rome, espérant encore en l'influence du pape Pie IX sur Napoléon III. Mais là, elle commit au Vatican même de telles extravagances qu'il fallut bien se rendre à la tragique réalité : l'impératrice Charlotte était devenue folle.

Pendant ce temps, au Mexique, à mesure que nos troupes évacuaient les premières villes, le drapeau impérial en était aussitôt arraché par les Juaristes qui les occupaient sans y rencontrer la moindre résistance. L'urgence de l'abdication s'imposait de plus en plus.

Mais qu'attendre de l'aveuglement d'un prince qui fermait les yeux à l'évidence même, quand celle-ci l'importunait? L'Impératrice partie, il s'en était remis du soin de régler l'avenir à la démarche qu'elle allait si courageusement tenter, disant textuellement : « Nous sommes dans un pays qui ne ressemble pas à l'Europe. Ici il n'est pas besoin de se préoccuper si longtemps à l'avance : les choses s'arrangent d'elles-mêmes. »

Hélas! elles n'en prenaient guère la tournure. La pénurie du trésor était devenue de la misère. A Puebla, les soldats de la légion autrichienne forçaient la caisse de la douane pour se payer de l'arriéré de leur solde. Une tentative de recrutement par voie de tirage au sort échouait devant la résistance passive, mais unanime, de la population. Les bandes républicaines grossissaient tous les jours et devenaient des armées. La désaffection et l'esprit de révolte étaient partout. Sur ces entrefaites deux télégrammes arrivèrent d'Europe. L'un annonçait la folie de l'Impératrice, l'autre la venue du général Castelnau avec une mission particulière de Napoléon III et donnait ordre de suspendre l'embarquement des troupes françaises.

II

Jusqu'alors il avait été à peu près impossible à l'empereur des Français d'être exactement renseigné sur le Mexique. Le maréchal Bazaine correspondait seul directement avec les Tuileries, seul il avait entre les mains les moyens de faire entendre la vérité à Paris, et il n'avait jamais cessé de manquer à ce devoir, quoique, dès le mois de novembre 1864, il sût à quoi s'en tenir et s'exprimât sans équivoque, dans l'intimité, sur le sort que préparaient à la tentative impériale les inconséquences de Maximilien. Au lieu d'éclairer Napoléon III, il l'entretenait dans l'illusion du succès. Jusqu'à la dernière heure, il pallia les côtés irrémédiables de la situation et suggéra des expédients dilatoires.

Napoléon III était armé de trop de finesse et de pénétration pour demeurer longtemps sa dupe. Il pressentit de plus en plus lucidement le manque de franchise et de loyauté du

commandant en chef du corps expéditionnaire, puis finit par s'en convaincre tout à fait. Son inquiétude le tint bientôt à l'affût de toutes les sources de nouvelles. Les lettres des anciens officiers d'ordonnance de l'Empereur à son secrétaire, M. Franceschini Piétri, écrites ou non à sa demande, lui étaient naturellement communiquées. Le cabinet noir lui fournissait des copies de diverses correspondances, comme les lettres du général Félix Douay à son frère. Il faisait demander à de nombreux officiers communication des lettres qu'ils recevaient. Aussi avait-il à son cabinet tout un dossier de correspondances, principalement du colonel Bressonet, du génie.

Sous l'aiguillon d'un aussi pressant besoin d'information, il était tout naturel que Napoléon III eût songé à envoyer au Mexique quelqu'un d'investi de sa pleine confiance et il ne pouvait choisir mieux que le général Castelnau. Il n'avait pas oublié que, lors de sa proposition pour le grade de colonel, son aide de camp avait mérité de ses chefs cette note si élogieuse : « Il sera bien placé partout où le service de l'Empereur l'appellera. »

Le 8 septembre 1866, il lui fit une première ouverture dans le jardin du palais de Saint-Cloud, puis, les jours suivants, il le chargea officiellement de sa mission et lui donna verbalement ses instructions détaillées. Le général devait faire tous ses efforts pour amener Maximilien à abdiquer et surveiller Bazaine le plus étroitement possible. Il avait même le pouvoir, au cas où il jugerait la mesure indispensable à l'intérêt national, de retirer au maréchal le commandement en chef pour le transmettre au général Douay.

A vrai dire, cela n'était guère hiérarchique. Il y avait quelque chose de faux dans la position d'un général de brigade appelé à prendre des décisions en dernier ressort à côté et même à l'encontre d'un maréchal de France. Sans doute Napoléon III entendait faire de son aide de camp un véritable *alter ego* qu'il prétendait revêtir de toute son autorité personnelle. Cependant l'infériorité du grade, au point de vue militaire, pouvait-elle complètement disparaître? Les sept étoiles de Bazaine n'auraient sans doute pas manqué d'exercer sur tout autre que le général Castelnau un invin-

cible prestige qui l'eût paralysé dans son action. L'envoyé extraordinaire de l'Empereur se voyait chargé d'une responsabilité qui dépassait de beaucoup celle qu'un officier, même du plus haut grade, a l'habitude d'assumer. Mais le caractère de l'homme répondait de la stricte exécution de sa consigne. Ayant assumé une aussi lourde responsabilité, il ne se serait pas dérobé, le cas échéant, à un éclat qu'il eût jugé nécessaire. Il eût même sacrifié sa carrière à une telle situation, si l'intérêt de la France et de son souverain l'eût exigé.

Une longue lettre de la main même de l'Empereur définissait à celui qui partait le rôle singulièrement étendu qu'il allait être appelé à jouer. Il y était dit :

« Aux termes de la convention de Miramar en date du 10 avril 1864, les troupes françaises doivent évacuer le Mexique au fur et à mesure que l'empereur Maximilien aura pu organiser les forces nécessaires pour les remplacer. Des raisons politiques et militaires m'ont déterminé à introduire dans les époques fixées pour cette évacuation des modifications qui n'ont rien de contraire aux stipulations du traité, mais que semblent commander la sécurité et l'honneur de notre drapeau. En conséquence, j'ai décidé que l'évacuation, au lieu de se faire par rapatriements successifs à partir du mois d'octobre 1866, serait différée jusqu'au printemps prochain et s'effectuerait en bloc...

» Si l'empereur Maximilien, sur la notification qui lui a été faite de ma volonté de ne pas prolonger au delà du printemps de 1867 les sacrifices d'hommes et d'argent que la France s'est imposés, renonçait à l'espoir de fonder sa dynastie, la situation acquerrait une incontestable gravité, tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire. Au point de vue politique, la France aurait deux devoirs à remplir : l'un de ne pas abandonner à l'anarchie et à la réaction des dissidents un pays que mes efforts ont eu pour but de doter d'un gouvernement régulier, l'autre de protéger contre tout retour offensif, de la part des hommes que nous avons combattus et vaincus, non seulement ceux de nos nationaux, en grand nombre, qui ont des intérêts engagés au Mexique, mais ceux des Mexicains qui, sans notre pro-

testation et à notre incitation, ont adhéré à l'Empire.

» Dans cette éventualité malheureusement probable, mon intention est que le maréchal Bazaine s'empare momentanément, au nom de la France, du pouvoir dictatorial *que légitiment toujours les grandes crises sociales et politiques*, en ayant soin d'annoncer, dans une proclamation explicite, le caractère essentiellement temporaire et de salut public, la limite et le but de cette dictature. Le peuple mexicain réuni dans ses comices serait appelé à délibérer, avec autant de liberté que le comportent les nécessités de l'ordre public, sur la forme du gouvernement qu'il entendrait se donner et sur le choix du chef auquel il voudrait confier l'avenir du pays.

» A la distance où nous sommes, il est impossible de tracer autrement que par des traits généraux les voies à suivre pour l'accomplissement de cette grande mesure. Je n'ai personnellement aucune préférence ni pour la forme de gouvernement que voudrait se donner le Mexique, ni pour le choix de la personne à laquelle pourrait incomber la rude tâche de fonder et diriger ce gouvernement. Mon seul but, mon seul vœu est de ne pas voir se perdre les germes de civilisation qu'a pu semer dans ce pays, auquel tant d'intérêts nous rattachent et que j'ai voulu, à un jour donné, sauver de son propre désordre, la présence pendant cinq années du drapeau et de l'esprit français...

» Vous aurez donc à rechercher, d'accord avec le maréchal Bazaine, quelle serait celle des notabilités du Mexique qui, tout en répondant le mieux aux besoins et aux aspirations du pays, offrirait le plus de garanties pour l'accomplissement du programme que je viens de tracer. Dans le cas où ces conditions sembleraient au maréchal Bazaine, à M. Dano et à vous même se réunir, avec des chances sérieuses de succès, sur l'un des personnages notables du Mexique, à quelque parti qu'il appartienne, vous ne devriez pas hésiter à l'appuyer de votre influence et de celle de tous ceux qui concourent au Mexique à l'œuvre française.

» Quelle que soit, d'ailleurs, général, l'hypothèse qui se produise, la situation du chef de l'armée et des autorités qui représentent la France au Mexique offrira un degré

de délicatesse et de gravité qui ne saurait leur échapper et qui leur impose vis-à-vis de moi-même et vis-à-vis du pays une responsabilité considérable. En vous envoyant au Mexique, ma pensée n'a pu être d'effacer, de déplacer, ni même d'amoindrir cette responsabilité. Mon but, en vous chargeant d'y porter l'expression de ma volonté, a été, tout au contraire, d'inspirer à chacun plus de confiance, en lui donnant un plus solide point d'appui et de favoriser l'unité d'action si nécessaire aux grandes choses.

» Mon intention est que vous connaissiez de tout parce qu'il n'y a rien de pire pour décider des choses que de ne les connaître qu'imparfaitement .J'ai voulu que vous fussiez présent à toutes les délibérations, afin d'y être, pour ainsi dire, présent moi-même. Je connais assez la mesure, la sagacité, la réserve et l'esprit de hiérarchie qui sont le fond de votre caractère pour être convaincu que votre intervention sera souvent, pour le maréchal Bazaine et pour les autorités diplomatiques et civiles, un concours utile et jamais un embarras.

» J'ai dû prévoir toutefois le cas où une résolution dans laquelle votre opinion n'aurait pas prévalu vous paraîtrait en contradiction absolue avec le but que je poursuis et les intentions que je vous ai fait connaître. Pour ce cas extrême, lequel, j'aime à l'espérer, ne se présentera pas, je n'ai pas hésité à vous armer de pouvoirs qui pourraient paraître exorbitants s'ils n'étaient confiés à un esprit moins sage que le vôtre, mais toute action déléguée exige une sanction. L'usage que vous feriez, le cas échéant, des pouvoirs que je vous donne est trop délicat et engagerait trop sérieusement votre responsabilité propre pour que je ne demeure pas certain que vous n'y aurez recours que *dans des circonstances extrêmes* qu'on doit prévoir, tout en étant convaincu qu'elles ne se réaliseront pas[1]. »

En même temps Napoléon III annonçait à Bazaine la prochaine arrivée de son délégué :

« Le Mexique, lui écrivait-il, après des péripéties auxquelles vous avez assisté, traverse une crise décisive que tous nos efforts et tous nos sacrifices n'ont pu réussir à

1. Lettre datée des Tuileries, 15 septembre 1866.

conjurer. Le rôle de la France, dans ces circonstances critiques, devient chaque jour plus difficile et plus compliqué. Si la distance qui me sépare de vous était moins grande, je pourrais, par des communications journalières et intimes, vous faire connaître mes vues, vous notifier mes décisions et vous tracer une ligne de conduite. Il n'en est pas ainsi malheureusement et cette condition d'éloignement me place, comme vous, dans une situation de plus en plus difficile.

» Par ces motifs il m'a paru utile d'envoyer auprès de vous un officier général appartenant à ma maison et investi de toute ma confiance, avec mission de vous faire connaître mes intentions sur la direction que vous aurez à donner aux troupes placées sous vos ordres, soit dans l'hypothèse où, rien n'étant changé dans la forme actuelle du gouvernement du Mexique, vous auriez à pourvoir à l'évacuation de nos troupes pour l'époque fixée, soit dans le cas malheureusement plus probable où l'empereur Maximilien reconnaîtrait l'impossibilité de se soutenir avec ses propres ressources et sans le concours de la France.

» Je vous répète, mon cher maréchal, que le général Castelnau possède toute ma confiance. Je lui ai fait connaître de la manière la plus étendue mes intentions au sujet de la ligne de conduite politique et militaire qui devra être suivie au Mexique tant pour vous-même que par les autres autorités françaises civiles et diplomatiques. Les pouvoirs que j'ai cru nécessaire de lui conférer lui donnent le droit de connaître en mon nom de toutes les mesures à prendre et d'intervenir dans toutes les délibérations qui précéderont ces mesures[1]. »

Le 17 septembre, le général Castelnau s'embarqua à Saint-Nazaire sur le paquebot l'*Impératrice-Eugénie*. Il avait comme compagnon de voyage le lieutenant-colonel de Galliffet, du 12e chasseurs qui, à peine remis de la terrible blessure qu'il avait reçue au siège de Puebla, retournait rejoindre son régiment. Le 12 octobre, il mouilla devant la plage de Vera-Cruz dont l'aspect désolé l'impressionna péniblement. Il reçut à bord la visite du capitaine Pierron, du 3e zouaves, chef de cabinet de Maximilien, dont il allait

1. Lettre datée du palais de Saint-Cloud, 16 septembre 1866.

bientôt apprécier les excellents offices. Le capitaine Pierron, qui devait arriver au sommet de la hiérarchie militaire, était demeuré à son poste, malgré les difficultés des circonstances, au risque de voir briser sa carrière et en encourant la profonde inimitié de Bazaine[1]. L'Empereur l'envoyait au-devant du général pour l'accompagner jusqu'à Mexico. Ils firent la route escortés par quarante cavaliers de la contre-guérilla du colonel Dupin et vingt-cinq tirailleurs algériens que le nouveau débarqué s'étonna de voir à cheval.

Après neuf journées d'étapes par une chaleur torride, le voyageur arrive à Mexico. Un peu avant l'entrée de la ville, le marquis de Massa, lieutenant aux guides, l'auteur des fameux *Commentaires de César* représentés par les familiers de la cour au palais de Compiègne et alors officier d'ordonnance du maréchal Bazaine, vient à cheval le saluer de la part de celui-ci. Le délégué de l'Empereur rend visite au commandant en chef ainsi qu'à M. Dano, notre ministre plénipotentiaire, qui le mettent tout de suite au courant des dernières nouvelles relatives à la situation politique. Le second, mentionne-t-il dans ses notes, lui « présente cette situation comme très mauvaise, de quelque côté qu'on cherche une solution. Il ne voit de garantie pour nos nationaux que dans l'immixtion des États-Unis dans le gouvernement que nous substituerons à celui qui existe ».

Assez dépaysé d'abord, car il ne parle pas l'espagnol, l'envoyé de Napoléon III s'efforce de compléter dans les milieux les plus divers les renseignements qui lui ont été fournis, dès son arrivée, par les représentants officiels de la France. Il doit commencer par se contenter d'une connaissance assez superficielle des événements politiques et militaires, qu'il ne peut guère contrôler par lui-même et dont il lui est bien difficile de pénétrer les dessous. Néanmoins, dès le 28 octobre, il écrit à l'Empereur cette première lettre.

1. Celui-ci finit même par le faire mettre en disponibilité hors cadre. Ce ne fut pas sans peine que le capitaine Pierron obtint de rentrer au service. Par un singulier rapprochement de la destinée, il se retrouva avec le général Castelnau, en qualité d'officier d'ordonnance, auprès de Napoléon III à Sedan.

« Sire,

» Ainsi que j'ai eu l'honneur de le faire connaître à Votre Majesté, débarqué le 12 à Vera-Cruz, je me suis mis en route le 13 pour Mexico. J'ai voulu voyager à cheval, afin de voir de plus près l'armée et la population, de m'initier par un contact plus immédiat aux détails de la question que Votre Majesté m'a chargé de résoudre et d'être à même de contrôler, par une appréciation personnelle, les renseignements que je devais recevoir à Mexico.

» A une journée de marche de cette ville, j'ai rencontré le colonel autrichien Kodolisch, premier aide de camp de l'empereur Maximilien, envoyé au-devant de moi par son souverain. Il m'a annoncé que celui-ci, atteint depuis quelques jours d'une fièvre intermittente, se rendait à Orizaba pour y rétablir sa santé et que j'allais me croiser avec lui à quelques kilomètres. En effet, au bout d'une demi-heure de marche, j'ai rencontré au petit village d'Ayotla les équipages de Sa Majesté, quatre escadrons de cavalerie autrichienne qui lui servaient d'escorte, et j'ai appris que l'Empereur, en proie à son accès de fièvre, reposait en ce moment dans une auberge où il s'était arrêté. Son médecin avait défendu que son repos fût troublé par qui que ce fût et il montait la garde à la porte de l'auguste malade. Je me suis donc borné à faire présenter à Sa Majesté mes hommages et mes regrets. Mais, une demi-heure après, je voyais avec satisfaction, de la maison où j'étais descendu, que l'état de santé de l'Empereur lui permettait de remonter assez lestement en voiture et de continuer son voyage.

» Arrivé à Mexico, le lendemain 22, à deux heures de l'après-midi, j'ai mis pied à terre à la porte de l'hôtel du maréchal qui m'a fait un accueil empreint d'une cordialité un peu embarrassée. J'ai su depuis qu'il craignait que je ne lui apportasse des lettres de rappel. Mes premières paroles l'ont rassuré; la lettre de Votre Majesté, les communications dont je l'ai accompagnée ont achevé de dissiper ses inquiétudes et, à partir de ce moment, il a été plus à l'aise avec moi et m'a témoigné une confiance à laquelle cependant je crois ne pas devoir me livrer sans réserve. Son Excellence m'a aidé à m'installer dans une maison à côté de la sienne.

» Dans cette première entrevue, le maréchal m'a dit que l'empereur Maximilien était réellement malade, mais que son moral surtout avait été sensiblement affecté depuis quelques jours, tant par les nouvelles de la santé de l'Impératrice que par les communications journalières qu'il recevait de son chef de cabinet voyageant avec moi et qui lui prouvaient qu'il ne devait pas compter sur la prolongation de l'appui matériel de la France. Sa Majesté mexicaine a, d'ailleurs, pour habitude de se dérober, par un déplacement, aux affaires qui doivent lui donner des préoccupations ou des soucis trop sérieux. Pendant les deux jours qui ont précédé son départ, l'Empereur n'a voulu recevoir absolument personne, ni le maréchal, ni M. Dano, ni même le président du Conseil des ministres. Après avoir quitté sa capitale, il a écrit, dans la nuit, une lettre au maréchal, par laquelle il lui expose, en termes assez ambigus du reste, la nécessité où il se trouve de s'éloigner, lui recommande de prendre toutes les dispositions nécessaires pour assurer le maintien de l'ordre et lui annonce, pour la nuit suivante, un message plus important. Le maréchal a cru voir dans cette lettre une préparation à son abdication; mais le message annoncé n'est pas arrivé. Trois jours après, au contraire, des dépêches annonçaient le retour de l'Empereur à Mexico, et personne ne s'étonnait d'un changement si subit de résolution, auquel les fluctuations du caractère inconsistant et capricieux de Maximilien Ier ont habitué la population et les personnes qui sont en relations suivies avec lui.

» L'incertitude où nous sommes des projets de l'Empereur ne permet aux délégués de Votre Majesté de s'arrêter à aucun parti. Il faut attendre. D'ailleurs, je ne puis jusqu'à présent parler de lui que par ouï-dire. Mais je ne saurais craindre de me tromper en me faisant ici l'écho de l'opinion publique à son égard, tant cette opinion qui ne trouve pas un seul contradicteur, même parmi ses plus fidèles, est justifiée par les actes et par les tristes fruits de ses deux ans de règne. Ce malheureux prince est condamné sans appel, sa cause est perdue sans rémission et n'est pas discutable. C'est qu'en effet son incapacité absolue qui, dès les premiers jours de son règne, avait alarmé les hommes clairvoyants,

est devenue aujourd'hui évidente pour tous. C'est que ses irrésolutions, ses maladresses, ses contradictions, ses dissipations, son inertie surtout lui ont enlevé successivement jusqu'au dernier de ses adhérents. Et pourtant chacun s'accorde à reconnaître que, si difficiles que fussent les circonstances dans lesquelles il a pris le pouvoir, il avait en mains plus de moyens qu'il n'en fallait pour les maîtriser.

» Tous les conservateurs avaient applaudi à son avènement; plusieurs des modérés du parti libéral lui avaient spontanément offert leur concours; et le reste, tout disposé à le faire également, n'attendait que ses premiers actes pour se rallier à lui. Les ennemis les plus violents de l'intervention, découragés déjà par les brillants résultats de la première expédition du maréchal Bazaine à l'intérieur du Mexique, se reconnaissaient impuissants à lutter contre ce nouvel empire que la majorité du pays accueillait avec tant d'espérance et de sympathie, et que soutenaient les armes et les trésors de Votre Majesté. Rarement un règne fut inauguré sous de meilleurs auspices et jamais peut-être déception ne fut plus prompte, plus complète et plus cruelle que celle que l'empereur Maximilien réservait au peuple mexicain.

» Je n'ai ni le dessein ni le temps de faire ici l'historique, superflu d'ailleurs, des fautes commises par l'empereur Maximilien, qui ont marqué, pour ainsi dire, chaque jour de son règne et qui, jointes à des circonstances sur lesquelles j'aurai sans doute à m'expliquer plus tard, ont rendu sa chute inévitable et imminente. Il suffira que j'en constate les résultats et que je montre que son abdication est devenue la nécessité la plus urgente de la situation, non moins pour les intérêts de la France que pour ceux du Mexique.

» Que Maximilien, en effet, s'obstine à régner sous la protection de notre armée, dans le cercle chaque jour plus restreint du territoire qu'elle occupe, et les résultats de son coupable entêtement sont faciles à prévoir pour le jour où cette armée, son unique soutien, lui sera tout d'un coup retirée. Que se passe-t-il maintenant dans les parties du Mexique déjà abandonnées par nos troupes? A peine sont-elles évacuées que la réaction républicaine y rentre triomphante, avide de vengeance et implacable, confisquant les

biens de nos nationaux et de ceux qui ont servi ou reconnu l'empire, attentant à la vie de ceux qui n'avaient pas pris la fuite, exerçant les plus odieuses représailles et se livrant à des actes de révoltante sauvagerie que l'autorité des chefs est impuissante à prévenir ou à réprimer. Tel sera, Sire, n'en doutons pas, le lendemain de notre évacuation du Mexique, si l'empereur Maximilien ne l'a pas quitté avant nous. Qui pourrait affirmer, d'ailleurs, que l'honneur de nos armes restera intact pendant cette retraite où l'honneur de votre politique aura été atteint?

» Que Votre Majesté me pardonne la crudité de mon langage, mais je suis frappé, avant tout, de la nécessité de conjurer ce péril dont chacun ici s'épouvante et dont mes instructions ne me semblent pas avoir prévu toute la terrible gravité. J'insisterai donc sur ce point capital.

» Les intentions de l'empereur Maximilien sont jusqu'à présent impénétrables; il se peut même qu'il ne les ait pas arrêtées encore aujourd'hui. Sa faible intelligence, son caractère indécis, ses constantes tergiversations m'autorisent à le croire. Il y a quelques jours, il prenait la route d'Orizaba sur laquelle je me croisais avec lui et l'on croyait généralement qu'il était parti sans pensée de retour. Je le croyais et l'espérais moi-même, sachant qu'il avait confié au maréchal Bazaine une sorte de lieutenance malheureusement officieuse et mal définie. Mais, le lendemain, il annonçait qu'il allait rentrer à Mexico, après s'être arrêté quelques jours dans une hacienda voisine de Puebla, au lieu de se rendre à Orizaba comme il l'avait projeté. Aujourd'hui son retour à Mexico est contremandé. On le dit plongé dans un état d'atonie morbide qu'interrompent parfois les éclats d'une exaspération violente. On assure pourtant qu'il sent son impuissance, qu'il se voit perdu sans ressources, dès que Votre Majesté lui retire son appui et qu'il reconnaît la nécessité d'abdiquer.

» Ne se pourrait-il pas néanmoins que, convaincu de l'impossibilité où nous sommes de nous retirer avant qu'il ne se soit retiré lui-même, doutant peut-être encore, malgré tant de déclarations si formelles, que Votre Majesté ait la volonté arrêtée de l'abandonner, sûr qu'il ne court aucun

risque personnel tant qu'il est entouré de baïonnettes françaises, ayant à peu près les moyens de soutenir son train impérial et de faire face aux dépenses les plus urgentes de son gouvernement grâce aux ressources qu'il puise encore dans les douanes et les impôts du territoire que nous lui conservons, il ne veuille reculer indéfiniment et jusqu'au départ de notre dernier soldat, l'heure de son abdication?

» M. Dano à qui j'ai confié mes appréhensions s'en préoccupe comme moi et il incline à penser que le meilleur moyen, le seul peut-être, de parer aux périls d'une telle situation, serait de confier aux États-Unis la sauvegarde de nos nationaux et d'obtenir, en outre, qu'ils exercent leur influence toute puissante auprès des libéraux pour gagner une amnistie absolue aux Mexicains qui ont adhéré à l'empire. Je ne puis me résigner à admettre que nous soyons jamais réduits à une extrémité aussi humiliante pour notre amour-propre national, bien que je ne méconnaisse pas l'utilité de réclamer, mais en d'autres termes, les bons offices des États-Unis. J'ai encore une autre crainte : c'est que l'Empereur, s'il abdique, n'accomplisse cet acte si désirable qu'en l'accompagnant de déclarations et de mesures qui non seulement mettraient à néant les avantages que Votre Majesté peut en attendre, mais qui lui créeraient encore de nouveaux embarras. Je me dis, en effet, que, comme toutes les natures faibles, alors qu'elles sont surexcitées par le désespoir ou la passion, l'empereur Maximilien doit être susceptible de résolutions soudaines et violentes. C'est pourquoi je prête l'oreille, non sans quelque anxiété, aux bruits qui l'accusent de vouloir lancer en quittant le pays un manifeste plein de récriminations contre la politique de Votre Majesté.

» Peut-être ne serait-ce là cependant qu'une flèche de Parthe inoffensive, *telum imbelle sine ictu*. Mais, ce qui m'effraie davantage, parce que je crois le savoir de source certaine et parce que ce serait d'une tout autre portée, c'est le fait que, dans une réunion à laquelle il avait convié, le 6 de ce mois, quelques confidents intimes choisis parmi ceux qui formaient jadis la tête du parti libéral et qui sont aujourd'hui les plus compromis devant ce parti, il a annoncé sa volonté bien arrêtée de remettre ses pouvoirs aux mains

de Juarez! Cette volonté l'a-t-il eue vraiment et l'a-t-il encore? A-t-il commencé à la réaliser, comme on me l'assure, en envoyant un agent secret à Juarez que l'on dit être, en ce moment, à Monterey ou à Saltillo? On peut tout craindre d'un homme comme l'empereur Maximilien, lorsque, réduit aux abois et le cœur ulcéré, il croit trouver un expédient propre à la fois à le sauver et à le venger.

» J'aborde maintenant l'hypothèse où, comme Votre Majesté le désire et l'espère, l'empereur Maximilien serait amené par des réflexions plus saines et par les efforts persuasifs de vos représentants à abdiquer purement et simplement, en se bornant à appeler le Mexique à choisir lui-même la forme et le chef du gouvernement destiné à succéder à l'Empire. Je crois, dans ce cas, que le maréchal Bazaine n'éprouverait pas de difficulté sérieuse à prendre en main la dictature et que son administration ne serait pas trop impopulaire, à la condition toutefois qu'elle s'annonçât comme devant être essentiellement provisoire et qu'elle le fût en effet. La difficulté sera de faire un choix tel que le Mexicain ou les Mexicains à qui le maréchal devra se hâter de remettre le pouvoir, soient acceptés par le parti libéral, tout en offrant solidement à Votre Majesté les garanties qu'Elle entend s'assurer et que cette autorité, provisoire elle-même, soit assez forte pour ne pas rencontrer d'opposition notable quand elle convoquera les comices nationaux afin que le pays puisse se prononcer et constituer un gouvernement définitif. Ce sera là, je le répète, une difficulté très grande, trop grande, je le crains, pour que nous puissions la surmonter seuls et sans le concours des États-Unis. Que Votre Majesté veuille bien se pénétrer de notre situation au Mexique et qu'Elle la compare à celle du parti libéral et de son représentant Juarez : elle sera frappée de notre faiblesse et de sa force. Non seulement, en effet, Votre Majesté a déclaré qu'Elle retirera ses troupes à une échéance fixe et prochaine, mais déjà leur mouvement de retraite est à moitié opéré. Déjà elles ont abandonné toute la partie septentrionale du pays et bientôt elles ne tiendront plus que les deux routes qui relient Mexico à Vera-Cruz et à Queretaro. Tout le reste du Mexique, c'est-à-dire la presque totalité du pays

est ou va être aux mains de Juarez dont le pouvoir et le prestige s'accroissent chaque jour de ce que nous perdons nous-mêmes.

» Depuis six mois surtout les progrès des juaristes et les échecs des troupes impériales ont été constants, en sorte que l'audace de nos ennemis ne connaît plus de bornes. On ne peut donc pas se le dissimuler, Juarez est le seul maître de la position dès que Votre Majesté se retire et ce n'est plus un doute pour personne, excepté pour l'empereur Maximilien peut-être, que Votre Majesté veut se retirer. Dans de telles circonstances est-il possible d'espérer que Juarez qui, depuis cinq années, lutte contre nous sans avoir jamais désespéré du succès et qui est à la veille de l'atteindre, renonce facilement au bénéfice de son laborieux triomphe et consente sans peine à accepter les conditions d'un ennemi qu'il ne craint déjà plus? Que dis-je? Ce n'est pas même à lui que nous comptons poser ces conditions, quoique seul il ait le pouvoir d'en garantir l'exécution; il faut qu'il s'efface, il faut qu'il fasse abnégation de sa personne et qu'un personnage secondaire du parti libéral, que nous choisirons et qu'il acceptera, qui sera son mandataire secret, son prête-nom (car son nom à lui, nous ne voulons pas qu'il soit prononcé), s'engage envers nous par un traité que Juarez devra vérifier tacitement et qui l'engagera lui-même. Et tout cela pourquoi? Pour accélérer un peu la victoire de son parti, victoire qui ne peut pas lui manquer, victoire qui sera complète s'il veut l'attendre quelques jours encore, lui, cet homme persévérant et patient entre tous et qui sait si bien attendre!

» Mais, si Juarez est bien convaincu que Votre Majesté a la volonté de faire évacuer le Mexique par son armée et si cette conviction fait sa plus grande force, il ne saurait douter non plus, que, tout en se retirant, Votre Majesté entend sauvegarder l'honneur de sa politique et qu'Elle ne reculera devant aucun effort ni aucun sacrifice pour atteindre ce but. C'est pourquoi, tout puissant qu'il soit devenu, j'espère que Juarez ne résistera pas trop obstinément à nos justes prétentions, surtout si les États-Unis, auxquels il n'est pas en position d'opposer un refus, consentent à les

appuyer auprès de lui, ce qu'ils seront sans doute portés à faire, par la crainte de voir notre occupation au Mexique se prolonger au delà des termes fixés.

» On me peint Juarez comme une sorte de Romain antique, animé du plus pur et du plus ardent patriotisme et tout prêt à faire à son pays le sacrifice de son ambition personnelle. Si ce portrait est fidèle, il sera peut-être moins difficile que je ne le crois d'amener Juarez à se tenir dans l'ombre au moment de l'abdication de l'empereur Maximilien et à accepter sans protestation et sans lutte, sinon la dictature du maréchal Bazaine, du moins le gouvernement provisoire qui devra la suivre immédiatement. Peut-être aura-t-on moins de peine à décider Juarez à cette conduite, si, comme je l'ai dit plus haut, elle lui est conseillée par les États-Unis, dans l'intérêt de la chose publique, ce que l'on peut espérer, si, en outre, le gouvernement provisoire est donné à un homme ayant toute sa confiance et, pour ainsi dire, à un autre lui-même, ce que je crois possible, si enfin engagement est pris envers Juarez par nous de ne pas combattre sa candidature à la présidence et d'accepter franchement et cordialement son élection, dans le cas où elle serait votée par le peuple mexicain, ce qui me paraît inévitable. En y regardant de près, je penche à croire que Juarez ne devrait pas considérer un tel arrangement comme contraire à ses intérêts personnels si, quoi qu'on en dise, il les met dans la balance.

» En ce qui touche les garanties que Votre Majesté veut et doit exiger sans nulle restriction pour la protection des personnes et des biens de nos nationaux et de tous les Mexicains qui ont adhéré à l'empire, je ne crois pas qu'elles lui soient refusées. Déjà, par un décret édicté à Chihuahua et dont la date remonte à quelques mois, Juarez a accordé une amnistie générale à ses ennemis politiques, à la seule exception de cinq ou six ministres de l'empereur Maximilien qui ont contresigné le décret impérial mettant hors la loi tout juariste pris les armes à la main. Je pense donc qu'il ne sera pas nécessaire d'insister beaucoup pour obtenir complète satisfaction sur ce point capital.

» Maintenant, Sire, je vais vous donner de tristes rensei-

gnements sur les forces que nous pouvons opposer à celles de Juarez.

» Les libérations, les désertions, les pertes par le feu et par la maladie, les incorporations dans l'armée mexicaine ont réduit l'effectif des troupes françaises à 24 000 hommes environ, y compris le régiment étranger. Depuis trois ans et plus, ces troupes ont couru au travers du pays dans tous les sens, de la Terre-chaude à la Terre-froide, du golfe des Antilles au Pacifique, et elles ont été soumises à toutes les épreuves de la guerre. Si leur discipline était moins relâchée, nul doute que le corps du Mexique ne fût aujourd'hui le meilleur des corps d'armée. Mais, bien que leur état physique et moral soit encore satisfaisant, il est visible que ces troupes aspirent après le repos.

» Il n'est pas un soldat qui ne sache que tous les efforts de l'armée ont été impuissants et, devant le malheureux résultat obtenu, il se sent fatigué et s'en plaint. Son insuccès l'humilie et il accuse ses chefs. La plupart des officiers sont découragés, plus encore que les soldats, et le désir de voir se terminer bientôt cette longue et pénible campagne est plus vif peut-être encore dans le corps expéditionnaire que dans les conseils de Votre Majesté. Je dois cependant dire que, dans les circonstances difficiles et périlleuses, le sentiment de l'honneur et du devoir domine chez nos soldats toute autre considération. Ainsi j'ai vu, à la Soledad, un bataillon de tirailleurs algériens qui, dans le mois de septembre, a perdu de la fièvre jaune cinquante-cinq soldats et quatre officiers et ceux qui restaient debout continuaient à garder ce poste malsain sans faiblesse comme sans murmure.

» Le régiment étranger est bien au-dessous de la valeur de l'ancienne Légion étrangère, bien au-dessous surtout de la valeur des régiments français du Mexique. Une bonne partie des hommes qui le composent aujourd'hui ne s'y sont engagés que pour passer gratuitement d'Europe en Amérique et, dès qu'ils en trouvent l'occasion, on les voit déserter par masses. Quand le régiment étranger occupait Matamoros, en 1865, et quand il expéditionnait, en 1866, vers la frontière du Rio-Grande, il s'y est produit jusqu'à quatre-vingts désertions en un seul jour. Les cas de désertion

isolés y sont, d'ailleurs, continuels et non seulement pendant les marches, mais aussi dans les garnisons et même à Mexico. Aussi chaque bande de guerilleros compte-t-elle plusieurs déserteurs du régiment étranger.

» L'ancien noyau de ce corps est excellent, mais le recrutement des dernières années ne lui a guère amené que de mauvais soldats. Leur conduite au feu a été des plus molles dans diverses rencontres. Le désastre du commandant de Briom à Parras a été attribué en partie au peu de vigueur de son bataillon. D'autre part, les officiers français du régiment étranger se refusent en presque totalité à servir au Mexique, au cas où le drapeau français leur serait enlevé. Je suis convaincu que, s'il devait perdre ses officiers et être laissé au Mexique, en dehors de l'armée française, ce corps ainsi isolé dans un milieu malsain, deviendrait bien vite aussi mauvais et pire peut-être que les troupes mexicaines elles-mêmes.

» Les troupes autrichiennes et belges vont s'amoindrissant tous les jours et sont fatalement condamnées à disparaître bientôt, alors même que l'empereur Maximilien se refuserait à abdiquer, puisqu'il n'est pas permis de compter sur un nouveau recrutement pour combler leurs vides. Si l'Empereur se retire, pas un d'entre eux ne restera volontairement au Mexique. En tout cas la perte sera médiocre. Ce sont des troupes sans cohésion, sans discipline, mal administrées, mal commandées, ayant tous les vices propres à des mercenaires étrangers. Cordialement détestées des Mexicains de tous les partis, elles sont l'objet du mépris des dissidents qui les ont battues dans presque toutes les rencontres. La triste journée de la Corbonera ou de Las Sedas vient de mettre le comble aux affronts et aux échecs qu'elles ont subis et leur a fait perdre quatre ou cinq cents hommes. Elles sont aujourd'hui réduites au chiffre d'environ 6 000 Autrichiens et 800 Belges.

» Quant à l'armée mexicaine dite *régulière*, elle est dans un tel état de désordre et de dissolution, elle est si misérablement composée, comme officiers et comme soldats, qu'il est impossible d'avoir aucune confiance en elle. Chaque jour et de tous côtés, de nouvelles défections, de nouveaux *pro-*

nunciamentos se produisent dans ses rangs. Il est rare que ses troupes tiennent devant l'ennemi et souvent même elles passent de son côté au moment de l'action. Lorsqu'elles sont en marche, leurs colonnes se fondent à chaque étape à ce point qu'après une route de quelques jours, il en reste à peine une poignée. Dans les garnisons, les désertions sont si nombreuses qu'il faut habituellement consigner les troupes dans leurs quartiers pour les empêcher de se débander.

» Que peut-on attendre, en effet, d'une armée composée, pour les neuf dixièmes, d'Indiens levés de force, sans nul contrôle des autorités civiles et dont l'origine, la famille, la résidence, les antécédents sont généralement inconnus? Quant aux officiers, la plupart ont été improvisés tels dans quelqu'une des innombrables révolutions du pays. Sans instruction, sans expérience, sans moralité, sans honneur, ils sont en tout point dignes de leurs soldats. J'ajoute que l'armée mexicaine touche irrégulièrement sa solde et que la mauvaise administration qui y préside ouvre porte battante aux abus, aux malversations et au gaspillage le plus ruineux. Il n'y a d'un peu solide parmi les troupes impériales que les bandes ou contre-guérillas qui sont entretenues avec des subventions de l'État par divers chefs puissants, énergiques et hardis que leurs intérêts, leurs sympathies ou leurs sentiments religieux ont jetés dans le parti conservateur. Mais ces bandes peu nombreuses, mal armées, mal équipées, sont disséminées çà et là sur la surface du pays et leur influence ne s'y fait sentir que dans un court rayon. Elles sont, d'ailleurs, très indépendantes et se refusent à toute action combinée avec l'armée régulière.

» C'est en vain que le maréchal Bazaine s'est efforcé tout récemment, trop tard peut-être, de reconstituer cette armée en y incorporant des officiers et des hommes des troupes françaises, autrichiennes et belges : la fusion de ces éléments divers dans les *bataillons de cazadores* nouvellement créés par lui n'a amené que des résultats déplorables. Votre Majesté connaît l'indigne trahison dont viennent d'être victimes les officiers et les soldats français qui avaient été encadrés dans les *cazadores* de Oajaca et elle sait que les misérables restes de ce bataillon ont reçu le dernier coup à l'affaire de

la Corbonera. Elle n'ignore pas davantage que, dans la plupart des autres bataillons, les soldats mexicains ont déserté presque en totalité et que plusieurs sont tellement affaiblis aujourd'hui que leurs commandants ont dû déclarer qu'ils étaient hors d'état de marcher. Ç'a été un essai malheureux et l'événement n'a que trop justifié les appréhensions qu'il m'avait inspiré tout d'abord. Il est évidemment impossible de prolonger davantage l'expérience et de laisser aucun des nôtres dans les rangs mexicains.

» Au moment de fermer ma lettre, nous n'avons aucune donnée certaine sur les projets de l'empereur Maximilien. Des rapports parvenus au Maréchal le représentent comme disposé à s'embarquer très prochainement sur la frégate autrichienne qui stationne dans les eaux de Vera-Cruz.

» Je suis, etc... »

III

Ainsi l'abdication de Maximilien apparaît au général Castelnau comme le seul moyen de salut possible pour lui et de sauvegarde honorable pour la politique française. Il va consacrer toute son activité à l'obtenir, mais pour cela la première des conditions serait de voir l'Empereur et celui-ci paraît peu pressé de le recevoir. Des conciliabules fréquents réunissent le délégué de Napoléon III avec Bazaine et M. Dano. Les agendas du général portent presque quotidiennement cette mention : *Aujourd'hui réunion chez le maréchal.* Arrive-t-on au moins dans ces réunions à une entente parfaite, à l'adoption d'une ligne de conduite nette, ferme, unique? Dans sa bonne foi et sa droiture, l'envoyé de l'empereur des Français commence par le croire. Certes il peut compter sur la collaboration sincère de M. Dano, mais, si, comme le dit sa première lettre, il se tient avec Bazaine sur une certaine réserve, il lui accorde encore trop de confiance.

Le commandant en chef n'en mérite aucune, car, depuis son arrivée au Mexique, tout en affichant certaines idées, en proclamant bien haut certaines intentions, il n'a jamais cessé de poursuivre en secret des desseins contraires. Du

jour où il a reçu mission de défendre nos intérêts dans ce pays si divisé, si troublé, il a noué des intelligences dans tous les mondes, tous les milieux. Il possède une police qui lui rapporte tout ce qui se dit, tout ce qui se fait chez Maximilien comme chez les chefs républicains. Il se livre avec le plus tranquille cynisme à ce goût inné de l'intrigue qui fait le fond de sa nature et dont il n'a jamais pu et ne pourra jamais s'affranchir.

Quel résultat précis espère-t-il atteindre? Sans doute ne pourrait-il exactement le préciser, mais il s'est certainement bercé de la pensée que le dénouement doit tourner à son profit. Ce gouvernement dictatorial que son souverain a prévu pour lui, après l'abdication attendue de Maximilien, lui a ouvert les plus vastes horizons. Dès 1864, le président de la junte municipale de Mexico ne lui a-t-il pas proposé la vice-royauté et ne s'en ouvrira-t-il pas à notre ministre de la Guerre dans une lettre du 28 mai 1865?

« J'ai reçu à cet égard des confidences et je sais que plutôt que de recevoir le joug américain, des conservateurs n'hésiteraient pas à le confier *au bras qui les a soutenus et sur lequel ils basent toutes leurs espérances.* »

Un peu plus tard, le futur général de Galliffet écrira à M. Franceschini Piétri : « Que voulez-vous, il avait entrevu un moment une présidence tout au moins[1]. »

Très justement son neveu et secrétaire particulier, le sergent Albert Bazaine, « son enfant gâté », comme l'appelaient les officiers d'état-major, répétait à qui voulait l'entendre : « Il y a trois partis au Mexique : le parti impérialiste, le parti républicain et le parti du maréchal. Ce dernier n'est pas le moins puissant ».

Tel était l'homme en qui le général Castelnau allait trouver le plus imprévu et le plus fuyant des adversaires. Il lui fallut quelque temps pour le démasquer et, dans la seconde lettre qu'il écrit à l'Empereur, ce n'est que tout juste s'il s'enhardit à glisser une allusion alarmante qu'il cite comme venant d'une autre bouche. Voici la partie essentielle de cette lettre datée du 8 novembre :

« A l'heure où j'écris, l'abdication de l'empereur Maximi-

1. Lettre du 2 février 1867.

lien n'est pas encore un fait accompli et, bien qu'elle paraisse à peu près certaine, nous ignorons encore combien de temps nous devrons l'attendre. Il n'est que temps cependant de mettre un terme à ces incertitudes déplorables pendant lesquelles la situation ne fait qu'empirer. Ma dernière lettre à Votre Majesté laissait l'empereur Maximilien dans une hacienda voisine de Puebla et le montrait indécis entre la route de Mexico, où le rappelaient ses fidèles et où lui-même annonçait l'intention de revenir sans délai, et la route d'Orizaba où il se trouve encore aujourd'hui. A peine arrivé dans cette ville, ses fluctuations ont recommencé de plus belle. D'une part, le maréchal Bazaine apprenait qu'il avait fait fréter une goélette à voile, mouillée à Sacrificios, et qu'il avait demandé à Vera Cruz quel nombre de passagers pouvait emmener la frégate autrichienne *Dandolo*. D'autre part, je recevais de l'Empereur, à la date du 30 octobre, une dépêche télégraphique qui me prouvait son désir d'entrer en relation avec moi.

» Le lendemain, au point du jour, le maréchal Bazaine m'apportait des télégrammes d'Orizaba et de Vera Cruz indiquant chez l'Empereur l'intention de plus en plus accusée de s'embarquer et, quelques heures plus tard, le capitaine Pierron, son secrétaire, m'en communiquait un autre tout différent annonçant que la santé de l'Empereur était rétablie. Le *Diario del Imperio* (Journal officiel de l'Empire), en publiant cette dernière dépêche, la faisait suivre de cette observation significative : « Ainsi se trouve atteint le but du voyage de Sa Majesté. » Le même jour, je recevais la visite du président du Conseil des ministres, du président du Conseil d'État et du préfet politique de Mexico, qui m'affirmaient à qui mieux mieux que l'empire était encore possible si la France consentait à ne pas retirer son appui.

» Enfin le maréchal Bazaine acquérait aussi la preuve de ce fait que l'empereur Maximilien n'est pas seulement sollicité de conserver la couronne par les familiers qui l'entourent, par le parti des conservateurs ultra et par les Mexicains qui, s'étant le plus compromis avec lui, ont le plus à craindre les représailles du parti libéral, mais que les encouragements à la résistance lui viennent même de l'autre côté de l'Océan.

Nos agents ont pu copier à New-York des lettres qui lui sont adressées par M. Eloin, son ancien chef de cabinet[1]. C'étaient là autant d'indices qui me prouvaient chez l'Empereur l'intention de revenir à Mexico, en renonçant à toute idée d'abdication. Il me parut urgent d'aviser à le retenir à Orizaba et à le ramener à cette pensée salutaire.

» En conséquence, je mandai immédiatement chez moi le capitaine Pierron, je lui dictai pour l'empereur Maximilien un télégramme dans lequel il priait, dans les termes les plus pressants, Sa Majesté d'attendre à Orizaba une communication verbale qu'il était chargé de lui faire. Je prescrivis, en même temps, à M. Pierron de se rendre immédiatement auprès de l'Empereur et de lui exposer les motifs dont je lui donnais la substance et qui devaient convaincre Maximilien que son intérêt personnel bien entendu exigeait son abdication immédiate.

» Le 3 novembre, je reçus la visite officielle de M. Larès, président du Conseil des ministres et de M. Arroyo, ministre

1. D'une de ces lettres de M. Eloin je détache les passages suivants :

Bruxelles, 17 septembre 1866.

« Pour tâcher d'expliquer sa conduite, que l'histoire jugera, le Gouvernement français voudrait qu'une abdication précédât le retour de l'armée et qu'ainsi il lui fût possible de procéder *seul* à réorganiser un nouvel état de choses capable d'assurer ses intérêts et ceux de ses nationaux. J'ai l'intime conviction que Votre Majesté ne voudra pas donner cette satisfaction à une politique qui doit répondre tôt ou tard de l'odieux de ses actes et des conséquences fatales qui en seront la suite. J'ai la conviction que l'abandon de la partie avant le retrait de l'armée française serait interprété comme un acte de faiblesse. L'Empereur tenant son mandat d'un vote populaire, c'est au peuple mexicain, *dégagé de la pression d'une intervention étrangère*, qu'il doit faire un nouvel appel. C'est à lui qu'il faut demander l'appui matériel et pécuniaire indispensable pour faire subsister et grandir l'empire. Si cet appel n'est pas entendu, alors Sa Majesté, ayant accompli sa noble mission jusqu'au bout, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ; et, au milieu des événements graves qui ne manqueront pas de surgir, *elle pourra jouer le rôle important qui lui appartient à tous égards.* »

La pensée qu'enveloppe cette dernière phrase se trouve précisée un peu plus loin en ces termes :

« En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien n'y est encore fait. L'Empereur est découragé; le peuple s'impatiente et *demande publiquement son abdication. Les sympathies pour Votre Majesté se propagent ostensiblement* sur tout le territoire de l'Empire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien gouverneur. »

des Affaires étrangères. Ces messieurs m'ayant exhibé un autographe de l'Empereur qui les accréditait près de moi pour recevoir toute communication relative à ma mission, je saisis cette occasion de m'expliquer une fois de plus et de la manière la plus nette sur les volontés de Votre Majesté. Je le fis en présence du maréchal Bazaine chez qui je conduisis les délégués de Maximilien et qui m'aida de l'autorité de sa parole et de sa parfaite facilité à manier la langue espagnole pour convaincre ces messieurs de cette double vérité que notre appui fera défaut à l'empire dès le commencement de l'an prochain et que, privé de cet appui, l'empire tombera, entraînant le pays dans sa ruine si, avant notre retraite, un pouvoir plus fort n'a pas pris sa place.

» Les ministres de l'Empereur n'ont pu accepter cette dernière assertion sans conteste. Ils ont prétendu, ce dont le maréchal s'est facilement et victorieusement défendu, que nous avions gêné et que nous gênions encore l'action de leur autorité, que l'empire pouvait se soutenir encore si nous voulions les laisser libres tout en les protégeant. Ils se sont retirés en nous annonçant qu'ils allaient nous envoyer une note sur la question. Quoi qu'il en soit, je crois que le coup est porté et que la confiance de ces messieurs, et par suite celle de l'Empereur, est de plus en plus ébranlée.

» L'état des esprits à Mexico se ressent de l'incertitude de la situation. Les conservateurs sont aux abois; ils sentent que le pouvoir va leur échapper et ils forment mille projets pour le retenir après l'abdication, attendue par eux-mêmes, de l'empereur Maximilien. Le maréchal m'apprenait, ces jours-ci, avec une hilarité que je ne pouvais manquer de partager, que plusieurs d'entre eux s'étaient mis d'accord pour organiser une commission gouvernementale de trois membres où ma place était marquée à côté de M. Larès et du général Mendès. Aujourd'hui les conservateurs sont les plus ardents ennemis de l'influence française, parce qu'ils savent que notre intervention n'a plus d'autre but que d'en finir avec l'empire dont ils vivent et par lequel ils vivent. Et, par un revirement qui en est la conséquence, les libéraux se rapprochent de nous. Parmi les étrangers comme parmi les Mexicains l'impatience et l'inquiétude sont au comble.

Nos nationaux sont en proie à une anxiété que Votre Majesté doit comprendre. Quelques-uns ont pensé à se faire naturaliser américains, afin d'avoir droit à la protection des États-Unis, si la nôtre vient à leur faire défaut. D'autres liquident leurs affaires pour être en mesure de partir avec nos troupes.

» Mille projets, mille conjectures se font jour de tous côtés : c'est une fièvre générale. M. Dano lui-même, si calme d'ordinaire, s'est laissé atteindre un moment par la contagion et, dans un accès qui troublait son jugement, il me disait, ces jours derniers : « Il est impossible que le maréchal ne » nous trompe pas. Il nous trahit, il s'entend avec Maximi- » lien à notre insu et pour son propre compte. » Je dois ajouter que je n'ai pas eu de peine à le ramener à une appréciation plus saine et à son sang-froid habituel.

» Avant de fermer ma lettre, je reçois la visite du capitaine Pierron qui me dit :

» — Je viens d'avoir une longue conférence avec l'empereur Maximilien. Sa Majesté ne retournera plus à Mexico. Elle va quitter le pays. L'Empereur désire seulement, avant d'abdiquer, que la France s'engage à rapatrier les troupes autrichiennes et belges, qu'elle s'intéresse au sort des soldats de ces deux nations mutilés dans les combats et que le nouveau gouvernement soit mis en demeure d'assurer le sort de la princesse Iturbide[1] et de son enfant.

» J'ai fait répondre à Sa Majesté que ses désirs recevraient, autant qu'il peut dépendre de nous, la plus complète satisfaction. L'empereur Maximilien a exprimé à mon envoyé le vif désir de conserver l'amitié de Votre Majesté. J'ai donc lieu d'espérer que son abdication sera exempte des récriminations que nous pouvions redouter.

» Je suis, etc... »

Vingt jours plus tard, il adressa à Napoléon III la lettre suivante qui devait lui apprendre la mauvaise foi et le double jeu de Bazaine :

1. Dame d'honneur et amie intime de l'impératrice Charlotte, dont les ascendants avaient jadis régné sur le Mexique.

Mexico, le 28 novembre 1866.

« Sire,

» La déclaration de l'empereur Maximilien par laquelle je terminais mon courrier du 8 novembre devait donner à Votre Majesté l'espoir que ma première lettre s'ouvrirait par la nouvelle de l'abdication et du départ de ce prince. Cet espoir n'est pas encore réalisé et je ne sais plus aujourd'hui quel pourra être le terme des hésitations, des prétentions, des contradictions et des subterfuges qui reculent de jour en jour l'acte que nous attendons.

» Le 12, j'apprenais que les bagages de l'Empereur partaient de Mexico pour Vera Cruz. Le 17, on m'informa du licenciement de la garde palatine. Tout semblait donc aller à merveille. Mais, au cours des pourparlers que j'avais échangés avec l'Empereur et qu'il avait allongés avec une évidente intention, il s'était produit des faits de nature à modifier des intentions mal arrêtées ou à prolonger du moins des tergiversations. Le paquebot transatlantique arrivé à Vera Cruz, le 11, y avait débarqué les généraux Marquez et Miramon, deux épées au service du parti conservateur, dont ce renfort ranimait le courage défaillant. Ces généraux s'étaient rendus immédiatement à Orizaba et ils avaient uni leurs efforts pour engager Maximilien à conserver la couronne.

» En même temps, le parti conservateur avait tenté une démarche auprès de l'Empereur en envoyant à Orizaba une députation chargée de le supplier de renoncer à ses projets d'abdication et de lui offrir une cotisation de deux millions de piastres à verser immédiatement dans les coffres de l'État et de deux autres millions pour la fin du mois, en tout vingt millions de francs. Quelle impression ces divers efforts ont-ils produit sur le faible esprit de l'Empereur? Je l'ignore, mais, le 18 novembre, alors que ses propres déclarations nous donnaient à croire qu'il était à la veille de quitter le pays, sans plus de délai ni de discussions, il convoquait son Conseil des ministres et son Conseil d'État à se réunir autour de lui, le 24, à Orizaba, pour délibérer *sur une affaire importante* qu'il ne spécifiait pas et, le même jour, il adressait au maréchal une dépêche par laquelle, après nous avoir remer-

ciés collectivement des satisfactions par nous données à ses demandes, il invitait le maréchal à prendre part à cette délibération destinée, disait-il en termes vagues et équivoques, *à régler quelque chose de définitif.*

» Le maréchal m'ayant aussitôt communiqué cette invitation en me manifestant l'intention de s'y rendre, je crus devoir lui représenter avec beaucoup de force que sa place n'était pas là, qu'il devait se garder de prendre rang dans une telle circonstance parmi les conseillers de l'Empereur, qu'il s'exposait à être surpris dans cette réunion par une proposition contraire aux vues de Votre Majesté, que, dans la crise qui approche, il devait avec le plus grand soin ménager sa liberté d'action et craindre de l'aliéner ou de la gêner par un geste ou par une parole irréfléchis.

» Le maréchal sembla persister dans son intention, de crainte, me dit-il, que vous ne puissiez, Sire, lui reprocher de ne pas s'être efforcé d'empêcher par sa présence une résolution contraire aux intérêts de Votre Majesté. Je l'entendis avec étonnement me dire que peut-être, après tout, un gouvernement conservateur, fort des subsides volontaires de son parti et du concours actif des chefs militaires disposés à le soutenir, nous offrirait de suffisantes garanties de puissance et de durée pour qu'il nous fût permis d'accepter sa substitution au gouvernement de l'Empereur. Je répondis au maréchal que sa présence dans une assemblée uniquement opposée à nos vœux et décidée à tout faire pour se maintenir au pouvoir et en éloigner le parti libéral n'aurait pas à coup sûr l'autorité suffisante pour l'empêcher de manifester et d'arrêter ses résolutions.

» Avant de poursuivre ce journal, je dois rendre compte à Votre Majesté d'un fait qui ne me permet plus malheureusement de me fier à la franchise du maréchal, et d'une confidence que M. Dano m'a faite à son sujet.

» Déjà, dans ma dernière lettre, j'ai rendu compte à Votre Majesté d'une exclamation qui avait échappé à M. Dano devant moi, qui m'avait paru plus qu'étrange et que j'avais attribuée à un trouble de son jugement. Il y a quelques jours, sans que j'aie fait aucune allusion à ces paroles que j'avais laissé tomber, les jugeant irréfléchies et dérai-

sonnables. M. Dano me les a répétées avec plus de vivacité encore.

» — Défiez-vous, m'a-t-il dit d'un ton animé et convaincu, défiez-vous du maréchal. Tenez pour certain qu'il cherche à faire échouer tous vos efforts. Vous vous donnez bien du mal, mais je tremble que vous ne réussissiez pas. Nous sommes trois ici : l'un veut nettement la rentrée des troupes au printemps; l'autre ne la voudrait qu'à certaines conditions; le troisième ne la veut à aucun prix. Tout moyen sera bon au maréchal pour prolonger son séjour au Mexique. Il est tenu ici par *bien des intérêts particuliers* et j'ai la conviction qu'il se consolerait d'un désastre militaire si ce désastre devait empêcher le départ de l'armée avant la fin de l'hiver. »

» Je fus fort ému de ces accusations plus violentes, j'aime à le croire, que justifiées, mais je dois dire aussi qu'elles me trouvèrent moins rebelle que la première fois où M. Dano s'y était livré devant moi. C'est que déjà plusieurs circonstances, sans parler de maints rapports qui m'avaient été faits, avaient éveillé mes soupçons contre la droiture de caractère du maréchal et que, peu de jours auparavant, je l'avais pris en flagrant délit de dissimulation à mon égard. Voici à quelle occasion. J'ai dit à Votre Majesté que les bagages de l'empereur Maximilien étaient partis, le 12 novembre, pour Vera Cruz. Afin de les assurer contre toute attaque pendant le trajet, l'Empereur fit demander au maréchal de vouloir bien les mettre sous la garde d'une escorte française. Le maréchal avait refusé cette escorte et fait répondre par son chef d'état-major qu'un convoi français devant partir le 25, le plus simple serait de joindre les bagages de l'Empereur à ce convoi.

» Dans un moment où celui-ci ne cherchait évidemment qu'à ajourner son départ, il était plus qu'imprudent de lui fournir des prétextes à cet ajournement. Je ne connus le fait que deux jours plus tard. Je relus les lettres échangées et je fus tellement frappé de la conduite du maréchal en cette circonstance, si inquiet des conséquences fâcheuses qu'elle pouvait amener, que je voulus en avoir l'explication de lui-même. Dès mes premières paroles, il nia les faits avec une assurance qui m'en eût imposé si je n'avais été mieux instruit

qu'il ne le pensait, et, comme peu à peu je lui donnais à entendre que les choses m'étaient parfaitement connues, il eut recours pour se justifier à des subterfuges dont je rougissais pour lui.

» Cette conversation me laissa l'impression la plus pénible et lorsque, dans la journée du 16, je reçus coup sur coup les confidences de M. Dano et la communication d'une lettre de l'empereur Maximilien où il est question de *ses engagements envers la famille du maréchal*, je compris que je ferais sagement de ne plus dédaigner, comme je l'avais fait jusque-là, les avis qui m'étaient donnés de toutes parts sur la fausse position et le double jeu du maréchal et que je devais désormais tenir les yeux grands ouverts sur sa conduite et ses tendances.

» Si, comme je le crains, je dois revenir plus tard sur ce triste sujet, je le traiterai avec les développements nécessaires pour édifier complètement Votre Majesté. Il me suffit aujourd'hui d'y avoir touché. »

LOUIS SONOLET

(*A suivre.*)

GUSTAVE FLAUBERT ET SES AMIS

(DOCUMENTS ET LETTRES INÉDITES[1])

La vie de Gustave Flaubert restera l'éternel honneur des lettres françaises et, pour tous les écrivains, un modèle d'élévation intellectuelle, de conscience et de travail. Flaubert a vécu pour la Littérature et il est mort par elle. Sa gloire a bravé pendant soixante ans toutes les négations d'école. La mauvaise critique s'est usée les ongles contre l'indestructible statue. L'épreuve est faite. La postérité commence. L'œuvre de Flaubert ne périra pas.

Après de vagues essais d'établissement à Paris, 42, boulevard du Temple, rue Murillo et rue Saint-Honoré, l'auteur de *Madame Bovary* se retira à sa campagne de Croisset, où la mort de sa mère le laissa dans une solitude qui eût été complète, sans la présence de sa nièce Caroline (madame Franklin Grout) qui vint habiter avec lui et l'entoura toujours d'une fidèle tendresse. Les relations d'amis furent pour Flaubert une réelle consolation, pendant ces longues années de labeur dont nous n'avions encore que quelques exemples, avec Buffon, Montesquieu et notre romancier Balzac. Présent ou absent, de près ou de loin, Flaubert était l'âme

1. Nous devons à l'obligeance de notre collaborateur, M. Albalat, la communication de cette étude, qui comprend, on le verra, des inédits d'une importance exceptionnelle. Les dossiers Tanit, d'où ces inédits sont extraits, doivent, d'ailleurs, fournir à M. Albalat la matière d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous le titre de *Gustave Flaubert et ses amis*.

de ces réunions d'hommes, qui sont maintenant inséparables de son souvenir et n'ont pas cessé d'escorter sa renommée grandissante.

Il serait difficile d'écrire l'histoire détaillée des relations de Flaubert avec chacun de ses amis. Bien des renseignements nous manqueraient. A défaut d'indications précises, ces amis ont du moins laissé leurs lettres. Flaubert gardait pieusement toute espèce de correspondance, jusqu'aux plus insignifiants billets. Ces lettres, la plupart inédites, que j'ai lues et dépouillées à la villa Tanit, chez la nièce de l'écrivain, madame Caroline Franklin-Grout, forment une vingtaine d'énormes liasses de papiers, classées par ordre alphabétique. Les trois quarts n'ont d'intérêt que dans la mesure où la personnalité de Flaubert s'y trouve mêlée. C'est lui qui fait l'attrait de cette compilation, où il faut avouer que les échanges d'idées se renouvellent très peu. J'ai donc pensé que, pour écrire une étude sur Flaubert et ses amis, il serait suffisant d'extraire les passages significatifs de certaines lettres se rapportant à l'auteur de *Madame Bovary*, ou exprimant une opinion sur ses ouvrages, de façon à pouvoir tout aussi bien intituler ce travail : *L'œuvre de Gustave Flaubert jugée par ses amis.*

Ce choix d'extraits n'a pas toujours été très facile; les redites étaient à craindre; j'ai eu des surprises et des déceptions. Quelques correspondants parlent un peu trop d'eux-mêmes; d'autres, au contraire, comme Taine, sollicitent de curieux renseignements sur le métier littéraire.

Ce choix fait, il a fallu demander aux héritiers de ces lointains correspondants l'autorisation de publier ces pages, autorisation qui ne m'a pas toujours été accordée. J'ai dû, dans ce cas, me contenter de résumer les lettres qu'il ne m'était pas possible de publier.

***

Il faut distinguer, parmi les amis de Flaubert, les intimes, Chevalier, Le Poittevin, Maxime du Camp, Bouilhet, Maupassant, Laporte; ceux qui vinrent à lui par communauté d'idées et de talent, comme Gautier, Feydeau, Sainte-Beuve, Baude-

laire, Goncourt, Leconte de Lisle, etc.; et ceux enfin qui se lièrent par admiration, comme Heredia, Dumas fils, Vacquerie, Hugo, Daudet, Zola, Lemaître, Taine, Renan, Saint-Victor, Banville, About, Alexis, etc.

Flaubert eut aussi, chez les femmes, quelques fidèles amies comme mademoiselle de Chantepie, Roger Desgenettes, Amélie Bosquet, George Sand (Louise Colet est tout à fait à part).

Malgré le mot de La Rochefoucauld : « Ce qui me dégoûte de l'amitié, ce sont les amis », on peut dire que Flaubert eut vraiment la passion de l'amitié. Il n'attendait rien de l'amour; il demanda tout à l'amitié. Les femmes sont à peu près absentes de sa vie; les amis, par leur présence ou leurs lettres, soutiennent son travail, consolent sa solitude. Il s'intéressait à eux; il leur écrivait; il lisait leurs productions, réclamait leurs conseils, vivait de près ou de loin avec eux, toujours disposé à leur trouver du talent. Flaubert avait l'amitié despotique, parce qu'elle partait d'une sensibilité profonde. Il ne pardonnait pas à ses amis de méconnaître ses sentiments ou de discuter son esthétique. Il s'éloigna de Maxime du Camp, à l'époque où l'auteur des *Convulsions de Paris*, qu'il appelait l'*égoutier*, se mit à critiquer sa conduite et son art. Malgré ces légitimes résistances, l'affection de Flaubert pour ses amis déborde dans sa correspondance. Avec quelle joie il les attendait, heureux de rompre enfin par la causerie et la lecture l'isolement intellectuel où il vivait. Quand on organisait des fêtes chez lui, en son honneur, pour la Saint-Polycarpe, il était si heureux que, quinze jours à l'avance, la pensée de ces réunions l'empêchait de travailler.

Dans le récit d'une visite que lui fit le docteur Fovel en compagnie de Jules Lemaître[1], nous trouvons de jolis détails sur la familiarité du solitaire écrivain, sa camaraderie empressée, sa truculence chaleureuse toujours lardée de gros mots.

Le premier et le plus cher compagnon de Flaubert fut certainement Alfred Le Poittevin. Il faut chercher les premières origines du pessimisme de Flaubert dans l'influence qu'exerça sur lui ce sombre jeune homme, qui ne semblait pas tout à fait né pour être écrivain, mais qui fut un caractère héroïque

1. *Chronique médicale* du 15 juillet 1908.

digne de l'antique. Esprit philosophique et grand rêveur, il mourut à trente et un ans, en 1848, désabusé de tout, voyant venir la mort sans faiblesse et lisant Spinosa pour s'y préparer. M. René Descharmes, dans un livre remarquable, a montré l'ineffaçable empreinte de Le Poittevin sur les idées morales et l'esthétique de Flaubert.

Après Le Poittevin, si tôt disparu, Louis Bouilhet tient la première place parmi les amis intimes du grand romancier. Celui-là fut l'inspirateur de son travail, l'inflexible conseiller qui l'éclaira, l'encouragea et maintint toujours son effort à la hauteur de leur idéal commun, qui était la perfection de la forme.

Louis Bouilhet avait étudié la médecine à Rouen, où, dès 1840, il commença à se faire une réputation de poète, en publiant ses premiers essais, les *Échos de l'âme*, les *Feuilles mortes*, composés de dix-huit à vingt ans, et qui coururent d'abord manuscrites entre les mains de ses premiers admirateurs. Son affection pour Flaubert datait du collège. Flaubert ne le quitta que pour aller faire son droit à Paris. Dès 1846, ils renouèrent leur intimité et devinrent inséparables. Bouilhet, qui avait alors vingt-quatre ans, ne tarda pas à se tourner entièrement vers la littérature. C'était un garçon charmant, sociable, de jolies manières, de caractère agréable, courageux, travailleur, et qui n'avait de pessimiste que sa tournure d'esprit. Érudit et grand liseur, obligé de donner des répétitions pour vivre, il aimait les inférieurs et les humbles et il ne semble pas qu'il ait éprouvé pour les bourgeois la haine féroce qui transportait Flaubert. Aussi, quand on joua *Madame de Montarcy* à l'Odéon, le 6 novembre 1856, une députation de Rouennais vint, en grande cérémonie, assister à cette représentation[1]. Le *Figaro* plaisanta ce pèlerinage de quarante provinciaux à qui Bouilhet dut faire visiter Paris, le Panthéon, l'Arc de Triomphe, la colonne Vendôme... Cette manifestation prouve, du moins, que les bourgeois de Rouen accordaient à Bouilhet une estime qu'ils refusaient à Flaubert.

Aristocrate et tyrannique, Flaubert ne descendait de sa tour d'ivoire que pour parler littérature. Bouilhet, plus tolérant, s'évadait volontiers des Lettres et se montrait

1. *La Semaine de deux Parisiens*, par Mardoche (1881), p. 70.

moins difficile dans le choix de ses fréquentations. Il adorait aller au café et n'eût pas signé les pages cruelles que Gautier a écrites sur les habitués d'estaminet.

Pendant des années, l'auteur de *Melœnis* vint tous les lundis à Croisset, où son ami l'attendait pour lui lire le travail en train. Flaubert n'écrivait pas une page sans la soumettre à son cher camarade, qu'il accaparait dès son arrivée. Si Bouilhet jouait le soir au *Nain jaune* avec les amis de la famille, Flaubert s'impatientait, trouvait qu'il restait trop avec eux et tâchait de l'entraîner dans son cabinet de travail pour « parler littérature ». — Viens donc! Tu n'as pas fini? Une fois ensemble, c'était un débordement de cris et de rires, car le souriant poète avait, lui aussi, son *gueuloir* et se grisait des même phrases sonores.

A voir Flaubert criant haut, s'impatientant, rejetant toute observation et bondissant sous la contradiction; à voir Bouilhet très doux, assez humble d'apparence, ironique, répondant aux objurgations par une plaisanterie, on aurait pu croire que Flaubert était un tyran et Bouilhet un vaincu; il n'en était rien, c'est Bouilhet qui était le maître, en matière de lettres surtout, et c'est Flaubert qui obéissait[1].

Ces lignes résument le rôle des deux amis. Bouilhet finissait toujours par l'emporter.

Dans un ouvrage soigneusement documenté et où il étudie presque exclusivement la production du poète rouennais, M. l'abbé Lettellier ne croit pas que Flaubert ait été un disciple si obéissant de Bouilhet (p. 232).

Si cette influence s'est exercée, dit-il, nous devrions en entendre l'écho dans sa correspondance. Or, ce ne sont là le plus souvent du poète au prosateur que des encouragements, des appels de travail.

Les lettres de Bouilhet ne contiennent pas, en effet, des traces bien sérieuses de participation au travail de Flaubert; mais n'oublions pas que, si Bouilhet dans ses lettres parle peu des travaux de son ami, il réservait son intervention effective pour ses visites hebdomadaires à Croisset; c'est là, bien plus que dans sa correspondance, que s'exerçait son action sur la production de Flaubert. « Tu es le seul mortel en qui j'ai foi », lui écrivait celui-ci[2]. A la mort de son ami, Flaubert

1. Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, II, p. 194.
2. *Correspondance*, III ,p. 34.

eut une véritable crise de désespoir (Lettres à George Sand). Il fut sur le point de quitter la plume. « A quoi bon? disait-il. Je n'écrivais que pour lui. »

Les dossiers de la Villa Tanit contiennent des centaines de lettres inédites de Bouilhet à Flaubert, toutes à peu près sans dates. Bouilhet, en effet, parle peu du travail de son ami qu'il se contente d'encourager de loin : « Je pense que tu bûches ferme... Ça marche... Nous verrons ça... » Il n'est question que des pièces de théâtres de Bouilhet. Métier, facture, plan, sujets, scenario, il entre dans les moindres détails, il fatigue Flaubert, il l'avoue lui-même : « Je ne te parle que de moi... » Ce qui frappe, c'est le ton perpétuellement découragé de cette confession professionnelle. Bouilhet se lamente, aux prises avec les brutalités de la vie. Ses lettres sont toujours pressées; jamais d'épanchement, point d'intimité, pas de mélancolie ni de confidence.

Ayant les mêmes goûts, la même doctrine littéraire, Flaubert et Bouilhet étaient admirablement faits pour s'aider et se comprendre. Malgré son incessant besoin de confidences et sa haine de Paris, ce fut pourtant Flaubert qui poussa son ami vers la capitale et lui conseilla d'aller vivre à Mantes. Flaubert lui-même n'avait pas toujours détesté Paris; Bouilhet le lui reproche affectueusement dans une lettre où il le traite de mondain :

Mon cher vieux,

Je commence par te faire mes excuses, si je me suis assez mal exprimé pour te faire croire que je trouvais depuis 1851 ta vie trop mondaine. J'ai voulu simplement dire que tes aspirations et désirs étaient bien plus portés vers le monde que dans ce temps fabuleux où tu envoyais promener Du Camp, qui t'engageait à venir habiter Paris. Certainement quelqu'un dans ce temps-là nous eût donné la possibilité matérielle d'écrire sans jamais publier de notre vivant et de nous priver à tout jamais de la société des bourgeois quelconques, nous aurions accepté avec frénésie, autant que je me le rappelle; et maintenant nous en sommes aussi éloignés l'un que l'autre; et voilà pourquoi la vie heureuse et insouciante ne peut jamais recommencer dans sa plénitude. C'est l'histoire de tout le monde.

Je ne savais pas l'histoire de ces Goncourt. C'est un nouveau chapitre aux insolences de ces cruchons solennels des *Français*. Quand démolira-t-on la boutique? Jamais. La bêtise française est immuable.

La terre et le ciel passeront; mais le Théâtre français et l'Académie ne passeront pas.

Nommé bibliothécaire à Rouen, longtemps malade, Bouilhet menait une vie retirée et très bourgeoise, estimé de tous, au milieu de bons amis, auxquels il fut toujours fidèle et pour lesquels il eut toutes sortes d'attentions et de souvenirs. Quand on joua à Paris la *Conjuration d'Amboise*, il envoya sa pièce imprimée à ses anciens camarades. « L'un d'eux, écrit Eugène Noël, pour signifier que quelqu'un était mort, avait pris dès l'enfance l'habitude de dire : Un tel a fait *couic*. Lorsque Bouilhet lui envoya la *Conjuration d'Amboise*, il fit une variante dans l'exemplaire qui lui était destiné; au lieu de ces deux vers :

> Et dans notre famille on a cela de beau,
> *Qu'on n'y croise les bras qu'au fond de son tombeau,*

on y lisait :

> *Et dans notre famille on a cela de chic*
> *Qu'on n'y croise les bras que quand on a fait couic.*

Bouilhet avait une telle influence sur Flaubert, qu'il finit par lui donner le goût du théâtre. Ils firent ensemble une féerie : *Le Château des Cœurs*, reprise et remaniée plus tard, espèce de satire contre les bourgeois, que Bergerat a publiée et qui fut refusée par tous les directeurs.

En général, Louis Bouilhet, dans ses lettres, ne s'occupe du travail de Flaubert que lorsque le cas lui paraît grave et nécessiter de sa part une intervention immédiate.

La mise en train du fameux roman carthaginois fut pour Flaubert une entreprise gigantesque. Il ne finissait plus de préparer ce grand travail, auquel Bouilhet allait prendre une part si active. Pour bien connaître le pays et le milieu, Flaubert avait lu plus de cent volumes. Au bout de quelques mois, découragé, trouvant que ses premiers chapitres manquaient de couleur et ses personnages de psychologie, il résolut de faire un voyage à Carthage et d'aller prendre des notes sur les lieux où devait se passer son livre. En arrivant à Tunis, il fut guidé et accompagné dans ses intéressantes excursions par le consul de M. de Saint-Foix, qui se mit très aimablement à sa disposition.

A son retour, Flaubert, qui s'était lié d'amitié avec lui, lui écrivit la lettre suivante dont nous devons communication à l'obligeance de M. le comte de Saint-Foix, le fils de l'ancien consul.

Croisset, près Rouen, 26 décembre.

Je pense souvent à Tunis et à vous, et vous seriez bien gentil, si vous m'envoyiez un peu de vos nouvelles. Ce voyage m'a laissé de charmants souvenirs, grâce surtout à votre compagnie. Jamais je n'oublierai les bonnes heures que nous avons passées ensemble.

Or, que devenez-vous? L'étude de l'arabe avance-t-elle? La chasse aux pélicans? etc.

Que devient le baron de Graf? Est-il enfin parti pour Tombouctou ou Timborctou? et le père Cavalier? et Dubois? Taverne? Bacquerie?

Avez-vous revu la splendide Rosemberg?...

Je me suis enfin mis à mon livre sur Carthage après beaucoup d'hésitations et d'angoisses. C'est une affaire de deux ans. Aussi, pour avancer, je reste seul à la campagne jusqu'au milieu du mois de février. Je vis comme un ours et je travaille comme un nègre.

Rien de neuf à Paris. Cet immense village est toujours embelli par des filles de joie funèbres, par des coquins honorables et par des idiots triomphants. On replante les arbres du boulevard et on porte des chapeaux pointus. On s'est arraché cet été un livre de mon ami Feydeau intitulé *Fanny*. On se pousse maintenant à l'*Hélène Peyron* de Bouilhet et au *Roman d'un jeune homme pauvre* de Feuillet; le premier est un chef-d'œuvre, et le second une platitude. Voilà.

Il fait une pluie atroce, incessante, lugubre. Le soleil devient un mythe. Seul, au coin de mon feu, j'écoute le bruit du vent et tout en fumant et en crachant sur mes cendres, pendant que ma lampe brûle, je rêvasse à la fille d'Hamilcar et aux paysages où vous vivez.

J'ai à vous apprendre que votre ami Grassot n'est plus qu'une ombre et sa voix à peine un soupir. Votre autre ami, Philoxène Boyer, va devenir le père d'un re-enfant.

M. Rousseau s'en va-t-il à Djeddah, comme je l'ai lu dans les journaux? Présentez mes respects, mes souvenirs et mes amitiés à tout ce monde-là.

Gardez pour vous la meilleure part. Songez à moi quelquefois. Mille poignées de main très fortes.

GUSTAVE FLAUBERT

Si vous pouviez m'envoyer quelque chose de spécial comme couleur sur les mœurs des Psylles, vous seriez bien aimable. J'aurais besoin de savoir comment ces bonshommes-là s'y prennent pour prendre et éduquer les serpents; et surtout quels remèdes ils leur donnent lorsque ceux-ci sont malades. Si vous savez d'autres particularités cocasses, je vous en serais très reconnaissant. Dans vos excur-

sions, avez-vous trouvé un endroit pouvant être le défilé de la hache, à savoir un endroit complètement fermé, au milieu des montagnes, et ayant plus ou moins la forme d'une hache? Voilà surtout ce que je voudrais savoir. Ça doit être aux environs de Tunis, peut-être dans les montagnes de l'Ariana.

Maynier est-il encore à Tunis?

G. F.

Nous avons demandé à M. de Saint-Foix s'il n'avait pas d'autre document à nous communiquer sur ce voyage de Flaubert. M. de Saint-Foix nous a répondu avec une inépuisable bonté :

« En fouillant nos papiers et nos archives, j'ai pu mettre la main sur une lettre de mon père, datée de Tunis, 17 juillet 1858, où il donne des détails très nets sur sa première entrevue avec le futur auteur de *Salammbô*. Outre que cette lettre fixe la date du voyage de Flaubert à Tunis et celle de son entrevue avec mon père, j'ai pensé qu'elle serait de nature à vous intéresser.

Voici cette lettre :

L'auteur de *Madame Bovary* est, en effet, venu passer quelque temps à Tunis et s'est présenté chez moi, muni d'une lettre de recommandation de M. de Billing. Nous avons parcouru et étudié ensemble les ruines de Carthage et, grâce à ses vastes connaissances historiques, je connais parfaitement cet emplacement et mieux sans doute que beaucoup de Tunisiens. M. Flaubert s'occupe en ce moment d'un roman qui sera intitulé : *La Fille d'Amilcar* et qui lui est commandé par le journal *La Presse*. La scène se passera entre la première et la seconde guerre punique. Ce livre sera donc d'un tout autre genre que *Madame Bovary* et exige de profondes études sur l'histoire de ce temps. Flaubert est un excellent homme, ayant beaucoup d'esprit et d'instruction, mais artiste dans toute la force du terme, avec ses idées erronées et le physique de l'emploi. »

A mesure qu'il composait le plan, les scènes ou l'exécution des chapitres de *Salammbô*, Flaubert soumettait son travail à Bouilhet, qui entrait alors dans les détails et le métier, comme le prouve ce passage d'une de ses lettres :

Mon cher vieux,

Je t'écris dès aujourd'hui, car tu parais pressé d'une solution quelconque. J'approuve pleinement le début de la scène : Hamilcar rencontré dans ses jardins, sa douleur éperdue quand il court chez Salammbô, et les cordes dont il garrotte le petit Annibal. Très bon,

tout cela; puis l'ordre donné au chef des esclaves, l'arrivée du môme; mais là, je ne ferais pas encore apparaître la tête du père. Le père peut fort bien ne pas être là, dans le moment, et n'en être averti que quelques minutes plus tard. Ces trois apparitions me semblent allonger démesurément la scène et sont, en outre, d'un effet peut-être un peu *voulu*. Nous évitons encore, par cette suppression, la brutalité d'Hamilcar, qui sera suffisamment forte, une fois. Je voudrais qu'on vît l'étonnement du môme, son effroi instinctif, ses pleurs, ses grands yeux effarés, dans ces grands appartements qu'il n'a jamais vus, puis, quand on lui passe de beaux habits, il sourit, il joue avec les franges d'or. Ça ferait un effet sinistre; mais je ne pense pas que, même en cette occasion violente, Hamilcar et Salammbô oublient assez leur dignité et leurs préjugés de caste pour mettre leurs mains sur la *peau* d'un esclave. Ils feront habiller le môme, devant eux, par le chef des esclaves; Salammbô pourra tout au plus donner des conseils et si tu veux qu'Hamilcar y mette absolument la main, il faut que ce ne soit *qu'une fois* à la fin de la toilette, pour réparer une faute du chef des esclaves qui a oublié un *ornement distinctif*, ou une manière de placer *un pli* du vêtement; il y a encore de la fierté dans cela. Il faut que son fils soit digne, même dans son image; tout cela ne serait qu'un geste rapide.

Au détour d'une allée, une voix dolente... Très bien, cette apparition-là, on ne l'attend pas du tout; elle fera son effet et le père finit par tomber évanoui, sous le froid regard d'Hamilcar.

Douleur factice d'Hamilcar, très bien! Deuxième apparition du père, et la mangeaille qu'on lui jette, taïeb!

Et j'aime enfin toute la suite, avec le petit Annibal qui mord la main. En résumé, je suis presque certain qu'il faut supprimer la première apparition du père : 1° ça allonge; 2° ça m'a l'air poncif; 3° c'est trop appuyer sur la brutalité d'Hamilcar; une fois suffit, on le rendrait odieux, sans motif.

Non seulement Bouilhet remettait Flaubert dans le droit chemin; mais, quand son ami doutait ou s'impatientait, il était le premier à calmer ses inquiétudes :

Non, mon vieux, lui écrit-il, mille fois non, les mercenaires ne ressemblent point à Saint-Antoine, sois sans crainte. D'abord, il y a un plan solide et vraisemblable, historiquement, autant que possible, en pareille matière; ensuite, ça n'aura jamais la couleur indécise de l'autre bouquin, indécision que tu avais voulue toi-même, en multipliant et variant les couleurs, en mêlant toutes les poésies et toutes les époques. Ici, au contraire, rien de *mythique*, rien qui vise à l'idée forte, *point d'anguille sous roche* (rappelle-moi : « anguille sous roche! »).

Ton livre ne peut avoir un intérêt palpitant que du moment où le drame s'engage, c'est-à-dire à l'arrivée de la fille. Auparavant, vieux,

contente-toi d'être un grand écrivain et un grand peintre, et *bran* pour ceux qui ne seront point satisfaits! Tu ne fais pas un roman-feuilleton, tu n'es pas M. Paul Féval, va donc, dis *plus que moins*; on peut toujours couper, bien que ça fasse du mal à l'auteur.

Que si réellement, mais je ne le crois pas, au ton même de ta lettre (elle est trop gaillarde pour émaner d'un gros emm...) que si, dis-je, tu te crois réellement dans une mauvaise passe, viens ici, nous discuterons la chose; mais viens de suite, il ne faut pas perdre du temps autour d'une difficulté qu'on peut lever à deux en une demi-heure. Tu sais comme un jour nouveau change la face des choses et comme avec un mot, on découvre des horizons; enfin, fais ce que tu jugeras à propos.

Flaubert admirait si sincèrement Bouilhet, qu'il considérait comme des ennemis personnels ceux qui n'aimaient pas l'œuvre de son ami. Barbey d'Aurevilly eut beau louer *Madame Bovary*, le romancier ne lui pardonna pas sa sévérité pour Bouilhet[1] et il montra la même indignation contre Sainte-Beuve, le jour où celui-ci reprocha à l'auteur de *Melœnis* de ramasser les bouts de cigare de Musset.

Quand à Bouilhet, le reproche du grand critique lui alla droit au cœur, et il s'en plaint amèrement à Flaubert :

Ce matin encore j'ai lu dans le *Constitutionnel*, article de Sainte-Beuve, quelques lignes à mon adresse, qui sont loin d'être flatteuses. J'étais plus content des injures de Cuvillier-Fleury. Sainte-Beuve a presque pour moi une compassion généreuse, après avoir fait entendre au préalable que je ramasse les *bouts de cigare d'Alfred de Musset*. Il me déclare avec bonté un copiste de *Mardoche* en tout et pour tout. Du reste, il ne cite pas un seul vers et loue indistinctement une série de poètes qui ont été publiés cette année et dont il donne des extraits. C'est, du reste, une contrepartie de l'article du *Corsaire*. On loue la *Revue de Paris* et tous les charmants poètes à la tête desquels marche l'illustre Arsène *Houssaie* (*sic*). Quant à Gautier, il n'a jamais été si beau. Il plane comme un dieu. Il n'y a pas jusqu'à madame de Girardin qui n'ait son éloge pour sa pièce de l'avant-dernier numéro; moi, j'arrive à la queue, pour mémoire et comme pour m'encourager à cirer des bottes. Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. Voilà où j'en suis! Quelle sacrée chose que la publicité!

Connaissant le goût de Flaubert pour les énormités, Bouilhet ne manquait jamais de lui signaler les drôleries qu'il découvrait, comme le montre la lettre suivante, où il est question de Binet, un personnage épisodique de *Madame Bovary* :

1. *Autour de Flaubert*, par Decharmes et Dumesnil, I, p. 77.

Écoute, maintenant, écrit Bouilhet, une « autre joyeuseté » : dans un livre de vers qu'un auteur m'envoie, il y a une pièce intitulée : *La chanson du tourneur*. Ça m'a rappelé Binet ; mais quelle différence ! Binet tournait pour tourner. Binet faisait de l'art pour l'art, sans chercher le beau moral, et se livrait à un véritable onanisme, le misérable ! mais le tourneur de la romance tourne pour soulager ses semblables, pour aider, de ses légers moyens, la voisine malade, pour verser son obole, en un mot. Le refrain est charmant :

Zon, zon, zon, file, file, file,
Le bon tourneur tourne en rêvant !...

Il n'a pas trop pour lui, ce digne tourneur, il n'est pas millionnaire, mais, c'est égal, il songe aux pauvres qui n'ont pas de tour. Ça le pousse... zon, zon, zon !... Il leur crie, à travers sa lucarne :

Venez, j'aurai cœur à l'ouvrage,
L'amitié fait le dévouement.
On tourne avec plus de courage,
Quand on tourne par sentiment !...

Si j'étais tourneur, je ferais graver ces deux vers-là, dans mon atelier, en lettres d'or ; je trouve cela exquis...

Quand on tourne par sentiment !

C'est effrayant comme je vois sa balle honnête !... sa sueur honnête !... son honnête meule ! et zon, zon, zon !... Il l'emporte sur Binet de toute la force de l'idéal sur la brutalité du réalisme !... Attrape, c'est bien fait ! Ça t'apprendra, mon bon, à ne pas « tourner par sentiment !... » J'en deviendrai fou ! J'ai envie de le faire graver sur un cachet. Je répète ces deux vers, jour et nuit. J'en mourrai !...

Adieu, je t'embrasse, ma mère va mieux, qu'a donc la tienne ? dis-moi cela.

Bouilhet entretient souvent Flaubert de ses lectures. Ils avaient les mêmes haines littéraires et notamment le même mépris pour Béranger et Lamartine.

Puisque nous parlons de ce grotesque barde nommé Lamartine, écrit Bouilhet, sais-tu comment il s'exprime au sujet de Rabelais ? « Les ordures de Rabelais... Le grand boueux de la triste humanité... Les grossières facéties de Rabelais... »

Il vomit des injures contre le *Don Juan* (de lord Byron)... Il ne restera que l'épisode amoureux... On oubliera tout avec bonheur... Il loue énormément le génie *idéaliste* de Byron. Il approuve, en somme, le côté guitariste et lamartinien du grand homme, mais il déplore, avec des hypocrisies de sentiment, les erreurs de cet ange égaré. Bref, *Don Juan* est une ordure indigne d'un écrivain qui se respecte, nom d'un chien ! Lamartine s'est joliment respecté, lui !

On comprend le mépris que devait avoir l'auteur des *Fossiles* pour la langue lamartinienne, dont Taine a complaisamment signalé les expressions toutes faites. Par contre, Bouilhet, comme Flaubert, adorait Victor Hugo, ce qui ne les empêchait pas tous deux de voir les défauts du grand homme et d'en gémir secrètement.

J'ai enfin lu, écrit Bouilhet, *Les Chansons des rues et des bois*. Je ne veux pas t'en parler. Je veux seulement te dire qu'il y a deux belles choses : *Le hausse-col du Capitaine* et surtout *Le Semeur*.

Hugo, qui met Dieu à toute sauce, ne l'avait jamais affublé d'un rôle plus canaille. Je vois Jehovah comme un vieillard immonde qui se cache derrière les buissons pour épier les privautés des moineaux. Le bon Dieu d'Hugo a lu le *Vieux*, il lui faut des tableaux lubriques, des choses qui l'émoustillent; il regarde les mollets des filles, il fredonne des chansons grivoises, et il a créé la terre ronde et chaude pour son excitation personnelle, comme une pilule de cantharide!

Tout ce qui touche à Victor Hugo intéresse Bouilhet autant que Flaubert. L'auteur de *Melœnis* envoie entre autres, à son ami, de curieux détails sur la fête organisée sous l'Empire en l'honneur du grand poète exilé.

Tu sais peut-être que les Meurice, Vacquerie et Hugo fils (les jeunes enfin!) avaient organisé une grande fête pour Shakespeare. On devait jouer, toujours en l'honneur du dit grand homme, et cela à la Porte Saint-Martin, l'*Hamlet* arrangé par Dumas et le *Falstaff* de Vacquerie... Voilà ce que j'appelle honorer les morts sans faire de mal aux vivants. Victor Hugo devait présider; sa chaise serait restée vide — on ne dit pas si elle aurait tourné — Théo et Saint-Victor étaient du Comité organisateur!... C'était, en outre, une manifestation de politique littéraire. Le gouvernement empêche. C'est assez sot de tous les côtés... Quels bons discours nous perdons! Figure-toi qu'on devait être six cents convives. Te figures-tu six cents littérateurs français de notre époque acclamant Shakespeare, pour lequel ils n'auraient pas assez de pommes cuites, s'il vivait!

Entre autres lectures, Bouilhet déclare « qu'il n'est pas content du dernier roman de Dickens, *L'Ami commun*. C'est du Ponson fait par un poète, mais c'est du Ponson. » Dans la même lettre, il ne paraît pas frappé par la ressemblance du *Petit Chose*, avec Dickens. « J'ai lu aussi, dit-il, depuis mon retour à Rouen, le *Petit Chose*, histoire d'un enfant, par Alphonse Daudet, le beau Daudet. Je suis enchanté

de ce livre. C'est jeune, très jeune, il y a des choses qui te feraient sourire, mais le fond, l'ensemble et presque tous les détails sont vrais et charmants. »

Dans une lettre datée de Rouen (22 février 1868), Bouilhet revient sur le roman de Dickens :

J'ai lu une nouvelle traduction de Dickens : *L'Ami Commun*. Ça m'a paru un peu confus et enchevêtré comme un mélodrame; mais il y a de rudes paysages, des brouillards sur la Tamise qui vous donnent envie de crever.

Le bon Bouilhet, à qui Flaubert ne cachait rien, fut naturellement mêlé de très près à l'histoire des amours de Louise Colet avec l'auteur de *Madame Bovary*. C'est dans le salon de la célèbre *Muse* que Bouilhet avait fait ses débuts, en arrivant un soir, avec ses manuscrits sous le bras, précédé d'une réputation de bon garçon provincial et d'excellent poète érudit.

On sait le rôle d'amoureuse exaspérante qu'a joué Louise Colet dans la vie de Flaubert. Née en Provence, en 1808, poétesse ambitieuse, ayant débuté dans l'*Artiste*, que Ricourt venait de fonder, madame Colet fut l'amie de madame Récamier et, accueillie par Chateaubriand, elle devint bientôt célèbre par ses poésies, ses prix à l'Académie, ses relations et son salon, que fréquentaient Villemain, Cousin, Musset, Pelletan, Patin, Vigny, Michel de Bourges, Victor Hugo, Babinet, Girardin, Bouilhet, Champfleury, Deschamps... Plus âgée que Flaubert de onze ans, elle le rencontra pour la première fois, en 1846, dans l'atelier de Pradier, qui lui présenta en ces termes le futur auteur de *Madame Bovary*, alors très beau garçon : « Ce jeune homme veut faire de la littérature. Vous devriez lui donner des conseils. » Ébloui par cette Junon du boulevard, Flaubert ne pouvait croire à son bonheur et ne tarda pas à être son amant. Une fois installé à Croisset, l'écrivain ne vit plus dans cette liaison qu'un voluptueux intermède qui n'embarrasserait pas l'exercice de sa vie, tandis que Louise Colet, absorbante et dominatrice, se proposait de l'accaparer tout entier. Après une première brouille, en 1849, l'irascible amante se donna à Musset. Flaubert la reprit, puis rompit définitivement, en 1855.

Louise Colet est certainement un des plus insupportables

types de bas-bleus qui aient encombré la littérature française. Sa beauté sculpturale fit son succès. Elle avait un corps magnifique, des yeux splendides, de lourds cheveux, d'opulentes épaules. Elle rendit Victor Cousin ridicule et donna un coup de couteau à Alphonse Karr pour se venger d'un article publié dans les *Guêpes*[1]. « Ces femmes de lettres, disait Alphonse Karr, sont de bien mauvaise femmes de ménage. En voilà une qui vient de dépareiller une demi-douzaine de couteaux. » Victor Cousin, le plus tenace de ses amants, n'était pas un personnage bien flatteur pour une femme. « Petit et laid, l'œil vif, il parle abondamment et spirituellement avec une excessive mobilité de gestes. Il ne lui manque qu'une chose qui leur manque à tous, savants ou ignorants, ministres ou épiciers, : la distinction[2]. »

Une femme demandait un jour à Théophile Gautier pourquoi Flaubert avait quitté madame Louise Colet. « Parce qu'elle l'embêtait, dit Gautier. Elle lui lisait des vers dans des moments intempestifs. Elle arrivait toujours trop tôt; elle s'en allait toujours trop tard. Elle ne l'aurait pas laissé en tête à tête avec son pédicure[3]. »

Louise Colet non seulement se brouilla avec Flaubert, mais elle publia un pamphlet grotesque où elle se crut obligée d'apprendre au public que Musset aussi l'avait aimée, et où elle peignit Flaubert sous les traits peu avantageux de Léonce. Les journaux de l'époque donnèrent la clef des personnages de ce roman, Nodier, Musset, Villemain, Vigny, Hugo, George Sand, Mérimée, Sainte-Beuve, Chopin, Delacroix, etc. Ce livre, bien oublié aujourd'hui et qu'on appelait « un petit à propos hors de propos », accrut encore par ses révélations le scandale que venaient de provoquer les publications de Paul de Musset et George Sand : *Elle et lui* et *Lui et Elle*.

Louise Colet mourut à Paris, en 1876, pauvre et délaissée, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra civilement, selon son désir.

1. Alphonse Karr était allé un peu loin. Il désignait Victor Cousin comme le père du prochain enfant qu'allait avoir Louise Colet.
2. Hippolyte Castille, *Les hommes et les mœurs sous Louis-Philippe*, p. 236.
3. *Gazette anecdotique*, 1882.

Pendant son installation à Paris et à Mantes, Bouilhet voyait fréquemment la célèbre Muse et donnait de ses nouvelles à Flaubert.

Voici le joli récit qu'il lui envoie d'une soirée passée chez elle avec Vigny et Musset :

Hier soir, j'ai dîné avec Durey, et nous nous sommes rendus à neuf heures chez la Muse, moi dix minutes après. Durey était éblouissante de toilette et de jeunesse. Ses cheveux lui pendaient au-dessous du sein. Il y avait là réunion nombreuse, Musset, Vigny, Patin, Mignet, une foule d'autres plus ou moins académiciens, et les habitués, Préaut, Antonin (qui m'a beaucoup parlé de toi et qui t'adore), le père Babinet, très nul, le capitaine, les médecins ordinaires, le père Roger et son épouse laide à faire peur, une toilette à prétentions pyramidales et fort gauches, les inévitables Chéron, la fille soupirant toujours avec son grand nez, Delisle morne et une honnête galerie de femelles, atroces et immobiles comme des divinités égyptiennes, moins la dureté des formes, à ce que je crois. Il y avait glaces, punch, thé, pâtisseries, sucreries, deux domestiques servants et un introducteur, soirée du grand monde, mais peu de paquet en général(?) Le père Chéron m'a sérieusement excité.

La Muse n'était pas mal, mais furieusement fardée, et avec une si grande maladresse, qu'on suivait la peinture sur la peau. Je crois qu'elle se fait aux grandes manières, ô Démocratie! Maintenant voici mon tour. Tu comprends ma perplexité avec ces deux femelles en présence, se doutant déjà l'une et l'autre de quelque chose à mon endroit. Tu n'étais pas là pour occuper la Sylphide. Aussi la comédie a été du drame. La Sylphide, à mon entrée, m'a accaparée, comme d'autorité et en critiquant d'une façon indécente la jeune Durey : Qu'elle est laide! quel costume! (Elle avait deux mille francs de dentelles sur le corps, *inde ira*). L'époux lui-même m'a dit à l'oreille : « Si je connaissais cette demoiselle, je lui conseillerais d'abandonner la déclamation. » (Note qu'elle n'avait encore rien dit.) Enfin on la tourmente, elle récite des vers de De Lisle; mais, comme la Sylphide me parlait bas avec affectation, Durey se trouble, perd la mémoire, avec des larmes plein les yeux. A ce moment la Sylphide me disait : « Vous n'osez pas regarder en face vos sentiments. » Immédiatement j'ai été à Durey et je me suis assis à côté d'elle. Dix minutes après la Sylphide est venue, après avoir déblatéré avec tout le monde contre Durey et m'a dit : « Vous ne voulez pas être franc? — Je vous le jure. — M'aimez-vous encore? — Non. » Alors elle a changé de figure, passé dans le petit salon et plaisanté sur la baladine de Montmartre, etc. Elle avait regret de se trouver avec de pareilles femmes!... Elle est partie en me donnant la main; mais je ne lui ai pas dit un mot d'adieu... Je vais l'envoyer... d'une façon congrue. Durey nonobstant a été superbe d'aplomb, quand elle a vu mon jeu. Elle a déclamé du Vigny,

lequel est enthousiasmé d'elle. Quant à moi, j'ai formellement refusé de dire des vers, ou d'en laisser dire de moi devant Musset, dont la Sylphide a dit la *Nuit de Mai*. Musset m'a paru assez incolore, mais moins déjeté que je ne le croyais. J'ai nécessairement emmené Durey chez moi... et me voilà seul ce matin avec ta lettre, cher vieux... Travaille, travaille...

. . . . . .

Ton mastodonte,

POLYDAMAS

Bouilhet, qui avait toujours deviné les intentions matrimoniales de Louise Colet, finit par lâcher le grand mot à Flaubert :

Je viens d'avoir avec elle, écrit-il, des dialogues impossibles et d'une longueur désespérante. « Tu es un égoïste, tu es un monstre, tu es un tas de choses. » Outre l'ennui mortel de pareilles confidences, je finirai par jouer malgré moi le rôle d'un sot. Les intentions de la Muse ne me paraissent ni franches ni désintéressées. Cet étalage de sentiments couvre un grand égoïsme qui me dégoûte. Elle a compromis, pour une jouissance physique, l'avenir de sa famille, de sa tendre fille, de sa charmante fille, etc.

Veux-tu que je te dise mon sentiment? Veux-tu que je te déclare net où elle veut en venir, avec ses visites à ta mère, avec la comédie en vers, avec ses cris, ses larmes, ses invitations et ses dîners?

Elle veut, elle croit devenir ton ÉPOUSE!!! (Le vers y est ma foi!)

Je le pensais sans oser me le formuler à moi-même, mais le mot m'a été bravement dit, non par elle, mais comme venant d'elle positivement. Voilà pourquoi elle a refusé le philosophe (Victor Cousin).

Tout cela me paraît pyramidal. Elle n'est pas malade, elle est mal'aise (*sic*), elle est furieuse et dépitée. Je vois maintenant son jeu, elle veut te tenir par tous tes aboutissants, par les amis, Du Camp autrefois, moi aujourd'hui, par les connaissances agréables, Babinet, Préault, etc., enfin par ta famille. Voilà le grand dernier point, la dernière scène de la comédie (en vers).

Elle a su par moi que ta mère était à Paris. Elle était venue m'inviter à dîner ce jour-là. Je n'ai pas vu d'utilité à lui cacher la présence de ta famille. Alors elle m'a proposé, elle m'a écrit, une demi-heure après, de parler d'elle à ta mère, de lui dire comme elle t'aime, etc. Je lui ai déclaré net que je n'en ferai rien et que je ne voulais pas de semblables commissions.

Enfin, cher vieux adoré, je suis pour le moment dans une exaspération énorme. C'est au point que je ne sais si je reverrai la Muse comme par le passé. Elle a été bien complaisante pour moi; mais tout cela avait un but tellement évident, que j'en suis honteux. Je reconnaîtrai par un cadeau convenable les quelques démarches qu'elle a faites pour mon installation, et peu à peu, sans bruit, je la

lâcherai. Peut-être que je vois les choses trop en noir. Écris-moi poste pour poste. Conseille-moi en sage et en ami.

Demain dimanche, j'irai dîner chez elle. Elle voudra voir ta lettre. Je la lui refuserai; peut-être nous fâcherons-nous. Je m'en frotte l'œil; du moment que ton avenir est en jeu, je saute par-dessus les convenances; je ne veux pas qu'on touche à ça.

. . . . . .

Cette pauvre Muse se fait des ennemis de toutes ses connaissances passées et présentes. Personne ici ne la prend au sérieux. Elle se ridiculise à plaisir. Moi, je suis navré de tout cela, parce que je l'aime au fond et qu'une déception est toujours douloureuse.

Bouilhet ne racontait pas seulement à Flaubert ce qui se passait à Paris, mais la vie qu'il menait lui-même à Mantes. Une de ses lettres, à ce propos, mérite d'être sauvée de l'oubli. C'est le récit d'un déjeuner avec Alexandre Dumas père, qui montre bien le caractère du grand romancier et l'extraordinaire popularité dont il jouissait à cette époque.

Si je ne vais pas à Paris, les Parisiens viennent à Mantes. Figure-toi que j'ai subi, l'autre jour, une véritable invasion. Le jeune Allais, qui m'a dit t avoir vu avant ton départ pour l'Afrique, m'écrit *ex abrupto* qu'il sera le lendemain à Mantes, avec le fameux commandant que tu as vu et un capitaine de ses parents. Je vais au-devant d'eux, à l'heure dite, et je vois débarquer de l'omnibus, au milieu de la rue, le commandant, le capitaine, Allais, avec une caisse de Madère, Lafontaine acteur, avec une bourriche d'huîtres et... l'immense Alexandre Dumas père, avec une poularde truffée!... Tableau! Dumas m'embrasse dans la rue! Sens-tu la beauté de cela? Je ne lui ai parlé qu'une fois, chez M. Blanche! « Cher ami! Cher confrère! »... Le monde aux portes, Dumas sans chapeau, le toupet dressé; un événement complet, une révolution! On le reconnaît, on fait queue à la porte de l'hôtel, où je commande le déjeuner, pour mes visiteurs; on prend l'absinthe, au café; puis on retourne à la cuisine. Dumas, en chemise, met la main à la pâte, fait une omelette fantastique, rôtit la poularde au bout d'une corde (on garde ici le clou, avec vénération), coupe l'oignon, remue les chaudrons, jette vingt francs aux marmitons, et prend les gros tétons de la cuisinière reconnaissante! Enorme! Quelle jeunesse! Il était heureux comme un écolier en vacances. Et quelle gueule!... J'ai rarement vu manger avec cette force-là. Il boit moins. Nous nous sommes embrassées à diverses reprises! Excepté lui et moi, tout le monde était gris. Ce qu'il y a de très beau, c'est que la maîtresse d'hôtel a revendu aux amateurs de Mantes, à très haut prix, les restes de l'omelette et de la poularde! Forte femme! Mais une chose qu'on ne peut nier et que je ne croyais pas si réelle, c'est l'immense popularité de ce gaillard-là.

Je suis posé dans Mantes, d'une façon formidable.

Quelques jours après, on a dîné *chez lui*, à Paris. Il m'avait invité avec instances; mais j'ai prétexté des affaires de famille et je suis resté à Mantes.

Je crois que, dans le fond, il n'a pour son fils qu'une médiocre estime. Il en parle peu et toujours assez froidement. Il arrivait de son fameux four de Marseille; mais on n'a point fait allusion à cet épisode.

Hier, dimanche, les mêmes convives dînaient, à Saint-Mandé, chez Allais. J'ai également refusé l'invitation, aussi bien que celle des nombreux admirateurs de *Philoxène Boyer*, qui, à la clôture de son cours, lui offrent, aujourd'hui même, un banquet d'honneur; ne trouves-tu pas que les littérateurs passent leur vie à manger? C'est vraiment superbe[1].

Après la mort de Bouilhet, Flaubert resta fidèle à son souvenir; il s'occupa de faire jouer ses pièces et envoya son portrait à tous ses amis, comme le prouve la lettre suivante, que je trouve dans le Dossier-Banville.

Mon cher ami, Paris, 12 février 1872.

J'ai reçu la belle épreuve du portrait de Louis Bouilhet, et je vous suis mille fois reconnaissant de m'avoir jugé digne d'un tel souvenir. Je suis profondément touché, et croyez que je serai fidèle à la mémoire et à l'œuvre du poète que vous aimez si noblement. Je le chérissais pour son mérite seul; je le chérirais aussi, rien que pour l'affection si tendre et si vaillante que vous avez pour lui. Toujours, tant que je tiendrai une plume, je remettrai en lumière, tant que je le pourrai, ses poèmes et ses drames. Janin a bien raison : votre belle et bonne colère contre ce conseil municipal idiot nous console et nous guérit. C'est si bon de rencontrer un homme! Je suis, mon cher ami, avec la plus sincère admiration.

Votre dévoué, THÉODORE DE BANVILLE

1. Alexandre Dumas avait la manie de la familiarité. Dans une conférence qu'il fit après le succès du *Passant*, François Coppée raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Au lendemain du *Passant*, je venais d'être présenté à cet incomparable inventeur dramatique qui s'appelait Alexandre Dumas père; et, jeune homme très timide encore, je regardais tout ému ce colosse bon enfant, dont la large figure bistrée me souriait sous une chevelure de laine grise. J'allais essayer de lui balbutier un compliment plein de respectueuse admiration, quand l'auteur des *Trois Mousquetaires* me prit brusquement par la tête, m'embrassa sur les deux joues et me cria de sa voix chaude et vibrante : « Tutoie-moi, homme de talent! » Tutoyer Dumas père, prendre une telle familiarité avec un homme illustre, un maître admiré! Cela m'était tout à fait impossible. D'autre part, comment refuser d'obéir à cet ordre amical qui m'était donné avec une rondeur presque impérieuse? Heureusement je ne perdis pas la tête; je sautai au cou de l'excellent homme, je lui rendis son accolade, et je lui répondis avec émotion : « Je n'oserai jamais, homme de génie! » Il éclata de rire... Et voilà comment j'ai eu le bonheur de faire plaisir à Alexandre Dumas père sans lui manquer de respect » (*Revue anecdotique*, 15 mars 1879).

***

Flaubert n'eut pas seulement comme admirateurs, parmi ses propres amis, des poètes et des écrivains comme Bouilhet ou Banville, mais aussi des musiciens et des peintres, comme Berlioz et Fromentin. L'auteur de *L'Été dans le Sahara*, qui parut en 1856, un an avant *Madame Bovary*, avait fait d'abord du dessin et de la peinture; mais il se crut toujours écrivain beaucoup plus que peintre. « Ma chère enfant, disait-il, à la fin de sa vie, à madame Billotte, si tu entends dire parfois que j'ai été un peintre, tu ne diras rien, tu garderas le silence. Mais si tu entends exprimer ce sentiment que j'ai été un écrivain, alors je crois que tu pourras dire : Oui, c'est vrai, mon père était un écrivain. »

Fromentin eut le don de la couleur et du détail; mais sa description vient surtout de Théophile Gautier et n'a pas la violence de Flaubert. On comprend très bien l'enthousiasme que devait inspirer à Fromentin une œuvre descriptive comme *Salammbô*. Voici dans quels termes le peintre orientaliste apprécie cette œuvre :

Mon cher Ami,

Je n'entreprendrai pas d'aller vous voir demain. Vous me l'avez vous-même interdit.

J'achève *Salammbô*. C'est beau et robuste, éblouissant de spectacle et d'une intensité de vue extraordinaire. Vous êtes un grand peintre, mon cher ami, mieux que cela, un grand *visionnaire*, car comment appeler celui qui crée des réalités si vives avec ses rêves et qui nous y fait croire? Il ne fallait rien mieux que cet éclat et cet épanouissement définitif de toutes vos forces pour ne permettre à personne de regretter *Madame Bovary*, le grand écueil, vous le savez. De nouveaux horizons plus vastes, une mise en scène prodigieuse, ont permis à votre manière de se mettre au large, et votre exécution déjà si ferme a pris une âpreté et un relief qui font de vous un praticien consommé. Je parle ici seulement du métier.

Je vous dirai mal en courant tout ce que cette lecture m'a causé de surprise et d'intime plaisir. J'aime beaucoup l'auteur et je goûte singulièrement le talent; je m'intéresse de tout cœur au succès du livre, succès déjà fait, mais dont nous recauserons, car je n'ai pas fini.

Au revoir, mon ami, je vous serre la main et je partage bien affectueusement avec vous des satisfactions que vous avez si rudement gagnées.

EUG. FROMENTIN

Samedi soir, 29 novembre.

***

Parmi les amis de Flaubert, Maupassant occupe une place à part. C'est le type même du disciple préféré. Maupassant a aimé Flaubert avec passion. Longtemps avant de rien publier, l'auteur d'*Une Vie* avait pris l'habitude de soumettre ses productions à son grand ami. « J'ai travaillé, disait-il, pendant sept ans avec Flaubert, sans écrire une ligne. Pendant ces sept années, il m'a donné des notions littéraires que je n'aurais pas acquises après quarante ans d'expérience[1]. »

Flaubert fut bien réellement le professeur de style de Maupassant. L'auteur de la *Maison Tellier* rappelait souvent au peintre Gervex les conseils qu'il recevait de Flaubert : « Quand tu verras telle chose, tu me l'écriras. Quand tu regarderas tel bonhomme, tu m'adresseras son portrait en quelques lignes[2]. »

Il n'est pas surprenant qu'avec un tempérament et une tournure d'esprit à peu près identiques, Maupassant se soit si vite assimilé les idées de Flaubert; qu'il ait si naturellement adopté sa doctrine, sa méthode, ses goûts, jusqu'à la haine du bourgeois, qui lui fit refuser la croix et l'Académie. Très positif, un peu snob et fanfaron, l'auteur de *Bel Ami* semble avoir voulu se faire une réputation de brutalité que démentaient son vrai caractère et sa bonté naturelle. « Serviable camarade, ami sûr, dit Roujon, qui le connaissait bien. A ses débuts d'employé pauvre, il obligea tout le monde. Quand vint l'aisance, il fut généreux. Dès qu'il eut de l'influence, il aida les confrères maltraités par la vie; on le vit dans les antichambres ministérielles solliciter pour les vaincus[3]. »

Le pessimisme de Maupassant était peut-être encore plus désespéré que celui de Flaubert. Comme Zola dans la *Joie de vivre*, Maupassant a incarné chez un de ses personnages la hantise de la mort, qu'il ne craignait pas pourtant. « Je la crains si peu, aurait-il dit, que je serais capable de me tuer par plaisanterie. Je songe au suicide avec recon-

1. *Gazette anecdotique*, 31 juillet 1891.
2. Gervex, *Souvenirs*, p. 66.
3. Roujon, *Galerie des Bustes*, p. 21.

naissance. C'est une porte ouverte pour la fuite, le jour où vraiment on est las[1]. »

Homme pratique, malgré cette obsession du néant, Maupassant ne quitta son emploi au Ministère qu'après la publication de *Boule de suif*, qui le rendit célèbre; encore jugea-t-il prudent de demander un congé d'un an, avec la faculté de reprendre son poste.

A Paris et au Ministère, Maupassant s'occupa activement des affaires de Flaubert. Les dossiers Tanit contiennent de nombreuses lettres de Maupassant, qui montrent son empressement à lui répondre, son zèle, son activité et ses démarches, notamment pour la place et la pension qu'on voulut offrir à l'auteur de *Madame Bovary*, dans les dernières années de sa vie.

Maupassant écrit à Flaubert de longues lettres sur ses propres affaires. Il lui raconte avec indignation les menaces de poursuite dont il est l'objet après la publication de : *Au bord de l'eau*. Ces pages avaient été envoyées par Flaubert au ministre Bardoux pour le décider à prendre son élève dans ses bureaux, et c'est précisément cette pièce que poursuivit le parquet d'Étampes. « O magistrature! s'écrie Maupassant. Ils sont vraiment trop bêtes. La stupidité de ces cancres pousserait à l'assassinat. Ces juges pudibonds ne comprennent pas le vomissement qui vous prend devant leurs intelligences. »

Il insiste et demande à Flaubert de lui venir en aide :

J'arrive à mon affaire. Je suis décidément poursuivi pour outrage aux mœurs et à la morale publique!!! et cela à cause de *Au bord de l'eau*! J'arrive d'Étampes, où j'ai subi un long interrogatoire du juge d'instruction. Ce magistrat a été, du reste, fort poli, et moi, je ne crois pas avoir été maladroit.

Je suis accusé, mais je crois qu'on hésite à pousser l'affaire, parce qu'on voit que je me défendrai comme un enragé. Non à cause de moi (je me f... de mes droits civils, mais à cause de mon poème, n... de D...! Je le défendrai coûte que coûte, jusqu'au bout, et ne consentirai jamais à renoncer à la publication!).

Maintenant, mon ministère m'inquiète et j'emploie tous les moyens imaginables pour faire rendre une ordonnance de non-lieu. *Le XIXe siècle* a suivi *l'Événement*; ce dernier journal continue la campagne, mais il me faudrait frapper un coup, et je viens vous demander

1. Cité par Hugues Leroux, *Portraits de cire*, p. 89. Roujon dit, au contraire, que Maupassant craignait la mort et la maladie

un *grand* service, en vous priant de me pardonner de vous prendre votre temps et votre travail pour une si stupide affaire. J'aurais besoin d'une lettre de vous à moi, longue, réconfortante, paternelle et philosophique, avec des idées hautes sur la valeur morale des procès littéraires, qui vous assimilent aux Germiny quand on est condamné, ou vous font parfois décorer quand on est acquitté. Il y faudrait votre opinion sur ma pièce *Au bord de l'eau* au point de vue littéraire et au point de vue moral (la moralité artistique n'est que le Beau) et des tendresses. Mon avocat, un ami, m'a donné ce conseil que je crois excellent, voici pourquoi.

Cette lettre serait publiée par *le Gaulois* dans un article sur mon procès. Elle deviendrait en même temps une pièce pour appuyer la Défense et un argument sur lequel serait basée toute la plaidoirie de mon défenseur. Votre situation exceptionnelle, unique, d'homme de génie, poursuivi pour un chef-d'œuvre, acquitté péniblement, puis glorifié et définitivement classé comme un maître irréprochable, accepté comme tel par toutes les écoles, m'apporterait un tel secours, que mon avocat pense que l'affaire serait immédiatement étouffée après la seule publication de votre lettre. Il faudrait que ce *morceau* parût tout de suite, pour bien sembler une consolation immédiate envoyée par le maître au Disciple.

Maintenant, si cela vous déplaisait le moins du monde, pour n'importe quelle raison, n'en parlons plus.

Vous pourriez rappeler que vous avez remis mon œuvre à M. Bardoux, en lui demandant de me prendre auprès de lui. Pardon encore, mon bien cher maître, de cette lourde corvée; mais que voulez-vous? Je suis seul pour me défendre, menacé dans mes moyens d'existence, sans appui dans ma famille ni dans mes relations, et sans la possibilité de couvrir d'or un grand avocat. Je tiens à ma pièce de vers et je ne la lâcherai pas. La littérature avant tout.

Quand je vous demande une longue lettre, je veux dire deux ou trois pages de votre papier à lettre; seulement pour intéresser la presse en ma faveur et la faire repartir là-dessus. Je vais intriguer auprès de tous les journaux où j'ai des amis.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher maître, et je vous demande encore pardon.

A vous filialement,

GUY DE MAUPASSANT

Si cela vous embêtait que votre prose allât dans un journal, ne m'envoyez rien. Ma lettre est bien mal f..., tant pis [1].

Voici une autre lettre, non moins curieuse, à propos de ces poursuites :

1. Flaubert écrivit sa lettre au *Gaulois* et l'affaire fut étouffée (1880).

Cabinet du Ministre de l'Instruction publique,
des Cultes et des Beaux-Arts.

Ça va très mal, mon cher maître. Je crois que je vais perdre ma place et me trouver sur le pavé. C'est raide. Je vous dirai, tout à fait *confidentiellement*, que *Nana* est sur le point d'être saisi; et on me poursuit, je crois, pour arriver à Zola sur un *marchepied*. Je compte cependant beaucoup sur la lettre que je vous ai demandée. Le retentissement de votre procès et votre situation littéraire actuelle vous donnent une autorité singulière.

On m'a dit de différents côtés, et par des *canaux autorisés*, que j'allais être condamné certainement. Donc, il y a des dessous. On m'affirme que cela vient du salon de madame Adam (entre nous) et que je suis une victime désignée pour frapper ensuite Zola. Est-ce vrai? Je ne sais. Je suis, dans tous les cas, bien embêté. Je vous tiendrai au courant de tout ce qui se produira. Je vous embrasse bien tendrement.

GUY DE MAUPASSANT

A mesure qu'il publie des livres, Maupassant confie à Flaubert ses indignations et ses craintes, et, se mettant toujours à son service, passe tour à tour de ses affaires aux siennes.

Le 3 novembre 1877, il lui envoie cinq grandes pages écolier, pour lui décrire le pays où doivent excursionner Bouvard et Pécuchet. Maupassant, qui connaissait bien Étretat, fait ses objections, précise la topographie et envoie même des croquis faits à la plume et représentant les falaises, les grottes, le rivage, la mer, l'itinéraire, les chemins.

Voilà, dit-il, en style de guide, l'itinéraire d'Antifer à Étretat. Je me suis abstenu de toute description imagée, pour tâcher de vous faire voir plus nettement. Je ne sais si j'ai réussi. Si vous voulez autre chose, si je ne vous ai pas bien compris, écrivez-moi immédiatement et je vous répondrai le jour même...

Toujours prêt à lui rendre service, Maupassant envoie entre temps à Flaubert des nouvelles de leurs amis communs et lui raconte ses ennuis *ministériels*.

Zola, propriétaire à Medan, Seine-et-Oise, s'est aperçu qu'un plancher de sa maison pliait, il en a fait lever un bout et a reconnu que les poutres étaient pourries. Alors, sans architecte, avec le conseil du maçon du pays, il les a remplacées par des poutrelles de fer. De sorte que je m'attends à voir quelque jour la maison tout entière s'écrouler. O réalistes!...

Mon ministère m'énerve, je ne puis travailler, j'ai l'esprit stérile

et fatigué par des additions que je fais du matin au soir, et il me vient par moments des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la Création, du vide de l'avenir (quel qu'il soit) que je me sens venir une indifférence triste pour toutes choses et que je voudrais seulement rester tranquille dans un coin, sans espoirs et sans embêtements... Je dis chaque soir, comme saint Antoine : « Encore un jour, un jour de passé. » Ils me semblent longs, longs et tristes, entre un collègue imbécile et un chef qui m'engueule. Je ne dis plus rien au premier; je ne réponds pas au second. Tous deux me méprisent un peu et me trouvent inintelligent, ce qui me console.

On sent dans les lettres de Maupassant un perpétuel besoin d'épanchement et d'intimité. Il regrette amèrement de ne plus pouvoir causer avec Flaubert.

J'ai vu Zola hier soir et il m'a dit que vous ne viendriez pas cet hiver! Cette nouvelle m'a tellement étonné et désolé, que je vous prie de me dire tout de suite si elle est vraie. Passer l'hiver sans vous voir, ne me paraît pas possible. C'est mon plus grand plaisir de l'année d'aller causer avec vous, chaque dimanche, pendant trois ou quatre mois, et il me semble que l'été ne peut pas revenir sans que je vous aie vu. Madame Commanville doit être à Paris; mais comme je ne puis quitter mon bureau avant six heures et demi du soir, il m'est impossible d'aller chez elle.

Maupassant se plaint surtout de ne pouvoir travailler à ses romans. M. Charmes, son directeur, lui a promis qu'on « lui laisserait du temps pour travailler » et il attend toujours. C'est l'époque des fameux manifestes de Zola, qui est en ce moment la personnalité littéraire la plus en vue.

L'auteur de *Mademoiselle Fifi* ne cache pas son indignation contre les procédés de Zola.

Que dites-vous de Zola? Avez-vous lu son article sur Hugo, son article sur les poètes contemporains et sa brochure *La République et la Littérature?* « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » *Je ne suis qu'un savant*! (Rien que cela! Quelle modestie!) « L'enquête sociale », le « document humain », la série des *formules*. On verra maintenant sur le dos des livres : « Grand roman selon la formule naturaliste. » « Je ne suis qu'un savant! » Cela est pyramidal! Et on ne rit pas...

Il me charge de vous dire qu'il vous attendait avec impatience pour donner le dîner qu'il a promis pour la cinquantième édition de l'*Assommoir*... Il a retardé son départ pour cela.

Le 17 octobre 1879, Maupassant reparle encore de Zola :

Et *Nana*? Je vous envoie un article phénoménal de Zola sur le

roman expérimental!... On voit sur les boulevards et dans les rues des files d'hommes en blouse portant des bannières sur lesquelles on lit : « *Nana*, par Émile Zola, dans le *Voltaire* ». Quelqu'un me demanderait si je suis homme de lettre, je répondrais : « Non, monsieur, je vends des cannes à pêche », tant je trouve cette folle réclame humiliante pour tous.

Maupassant avait à cet égard les répugnances de Flaubert : il haïssait le tapage (bien qu'il ait laissé afficher *Une vie* aux quatre coins de Paris). Il ne donnait pas non plus facilement son portrait, et il dut certainement amuser Flaubert, quand il lui écrivit de quelle façon il accueillait les interviews :

Ministère de l'Instruction Publique
et des Beaux-Arts.
Secrétariat — 1er bureau.

Paris, le 17 octobre 1879.

Un certain M. Champsaur, rédacteur au *Figaro*, m'a demandé des détails biographiques sur moi. Il veut faire *l'entourage de Zola*. Je lui ai écrit qu'à six ans je faisais le désespoir de ma bonne par mon obscénité; qu'à dix-sept, j'étais renvoyé d'une maison ecclésiastique pour irréligion et scandales divers, et qu'aujourd'hui mon amie Suzanne Lagier, dont l'opinion fait loi en matière de mœurs, trouve que j'en manque absolument. Goinfre et lubrique, je pense que tout le bonheur de la vie consiste dans la satisfaction de ses vices; et je cherche à multiplier les miens..., etc. Il a dû faire une bonne tête en recevant cette lettre fort polie du reste et pleine de remerciements. Son article doit paraître demain.

Adieu, mon cher maître, je vous embrasse filialement en vous serrant les mains.

Mille choses affectueuses à madame et à monsieur Commanville, s'ils sont revenus près de vous.

GUY DE MAUPASSANT

L'affection de Maupassant pour Flaubert ne se démentit jamais. La mort du grand écrivain fut pour l'auteur d'*Une vie* un coup terrible. Il fit lui-même la toilette funèbre, lava le corps et les mains, et longtemps après ce malheur, il ne pouvait parler de cette brusque disparition sans une émotion profonde. Voici ce qu'il écrivait à madame Commanville :

Paris, vendredi 24 mai 1880.

Chère madame,

Votre lettre m'a fait du bien, car je suis dans un état moral vraiment triste. Plus la mort du pauvre Flaubert s'éloigne, plus son souvenir me hante, plus je me sens le cœur endolori et l'esprit isolé. Son image est sans cesse devant moi, je le vois debout, dans sa grande

robe de chambre brune, qui s'élargissait quand il levait les bras en parlant. Tous ses gestes me reviennent, toutes ses intonations me poursuivent, et des phrases qu'il avait coutume de dire sont dans mon oreille comme s'il les prononçait encore. C'est le commencement des dures séparations, de ce dépècement de notre existence, où disparaissent l'une après l'autre toutes les personnes que nous aimions, en qui étaient nos souvenirs, avec qui nous pouvions causer le mieux des choses intimes.

Ces coups-là nous meurtrissent l'esprit et y laissent une souffrance continue qui demeure en toutes nos pensées.

Ma pauvre mère, là-bas, a été bien frappée, et il paraît qu'elle est restée toute seule enfermée dans sa chambre, pendant deux jours entiers, pleurant. Pour elle, c'est le dernier vieil ami disparu, c'est la vie désormais sans écho de tous les bons souvenirs de sa jeunesse; c'est ne plus jamais pouvoir réciter avec personne, cette « litanie des : Vous en souvient-il? » Je sens, en ce moment, d'une façon aiguë, l'inutilité de vivre, la stérilité de tout effort, la hideuse monotonie des événements et des choses, et cet isolement moral dans lequel nous vivons tous, mais dont je souffrais moins quand je pouvais causer avec lui; car il avait, comme personne, ce sens des philosophes qui ouvre sur tout des horizons, vous tient l'esprit aux grandes hauteurs d'où l'on contemple l'humanité entière, d'où l'on comprend l'éternelle misère de tout.

Voilà, madame, des choses tristes, mais les choses tristes valent mieux, lorsqu'on a le cœur affligé, que les choses indifférentes.

Croyez, chère madame, et amie, à mon dévouement respectueux, profond et fraternel, et présentez, je vous prie, mes meilleurs compliments à votre mari.

GUY DE MAUPASSANT

Cette lettre déchirante montre l'immense attachement que Maupassant avait voué à Flaubert. Elle fait mieux connaître et aimer les deux écrivains désormais inséparables.

Aujourd'hui Maupassant et Flaubert, l'élève et le maître, sont unis dans la même gloire littéraire, dans la même piété d'admiration et de respect. Flaubert a sa statue à Rouen, dans la ville qui le méconnut de son vivant; et, en face, la statue de Maupassant, square du Musée, regarde le maître à qui il demandait des conseils et qui avait deviné son jeune talent. Non seulement tous deux sont maintenant célèbres à Rouen, mais ils y sont populaires. Jules Claretie racontait déjà qu'il avait vu, dans un petit théâtre de Rouen, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant en personnages sur la scène, celui-ci avec sa moustache brune, celui-là avec

sa longue chevelure, On sait que la marque suprême de la popularité, c'est d'apparaître sous les traits d'un comédien, dans une revue de fin d'année. Jules Claretie ajoute même un trait plus significatif pour l'auteur de *Salammbô*. Il y a quelques années, le sieur Coulange, autrefois au service de l'illustre écrivain, s'était établi restaurateur non loin de Rouen et avait mis sur son enseigne : « Colange, aubergiste, ex-cuisinier de M. Gustave Flaubert. »

***

Alphonse Daudet, Maupassant, Zola, Goncourt étaient des romanciers, fils littéraires et directs de Flaubert : leur intimité s'explique. Les relations d'amitié de Flaubert avec un critique et un philosophe comme Taine offrent un intérêt d'un caractère piquant et plus spécial. Par ses goûts, sa tournure d'esprit et son genre d'études, Taine semble au premier abord très éloigné des habitudes d'esprit et des préoccupations de Flaubert; et cependant ils sont tous deux, par certains côtés, très proches l'un de l'autre.

Parmi les amis du grand romancier, Taine est un de ceux qui, non seulement ont aimé son œuvre, mais qui ont été attirés et je dirai presque *obsédés* par ce miracle d'exécution parfaite. Toujours avide de se former et de se perfectionner, Taine, nous le verrons par ses lettres, aurait voulu étudier de près, s'expliquer les secrets du travail de Flaubert, ses procédés, sa manière, son métier. La vie intellectuelle de Taine, son labeur, son amour de l'histoire et du document devaient plaire à Flaubert. L'auteur du *Voyage en Italie* se grisait de documentation, il lisait tout, consignait tout; et, cherchant surtout à acquérir le don de la couleur et de la description qui lui manquait, il est naturel qu'il ait été séduit par des livres comme *Salammbô, Bouvard et Pécuchet* et la *Tentation de Saint-Antoine*. Saint-Beuve lui dit un jour en discutant un point d'histoire : « Taisez-vous, Taine. Si vous connaissez les livres, vous ne connaissez pas les hommes[1]. »

L'auteur des *Origines de la France contemporaine* avait, comme Flaubert, l'amour du petit fait, du détail vivant; c'est pour cela qu'il a si bien compris Stendhal et Balzac;

1. *Mémoires d'autrefois*, par Robert de Bonnières, 3e série, p. 274.

et ce goût d'observation immédiate ne l'empêchait pas d'aimer le passé, d'être un historien d'archives et d'érudition. La lecture entretenait sa fièvre de curiosité. La soif de connaître a dominé sa vie. Sa correspondance est très instructive à cet égard. Taine fait parfois l'effet d'un Bouvard ou d'un Pécuchet de génie. Grand travailleur comme Flaubert, il passa ses meilleures années de jeunesse seul dans une chambre, à lire et à écrire, comme un bénédictin[1]. Il habitait, la moitié de l'année, sa maison de Menthon-Saint-Bernard, en Haute-Savoie, et l'hiver, à Paris, son paisible appartement de la rue de Jouy. Sa conversation n'avait rien de remarquable; il parlait surtout du travail en train et manquait totalement d'esprit et de saillie. Au dîner Magny, où il retrouvait ses amis, Saint-Victor, Sainte-Beuve, Renan, Goncourt, Flaubert, il n'était pas de ceux qui brillaient. Il avait quelques théories originales, mais pas de traits, point de relief[2].

En 1863, Taine fit la connaissance de Flaubert « qui est, dit-il, un bien brave et loyal garçon ». Il l'appelle « un rêveur et un sauvage ». Il dit qu'il a le style de Gautier et qu'il « ne connaît pas de plus beau roman que *Madame Bovary*, depuis Balzac ». Ses premières impressions sur le talent et les idées de Flaubert sont curieuses.

Flaubert a travaillé, dit-il, trente-six heures de suite pour écrire le commencement du défilé de la Hache et n'avait pas même les yeux rouges. Il a évidemment une organisation de taureau. Il voit, les yeux fermés, trop d'objets; sa tête est une photographie. Il imagine aussi nettement la moindre fêlure du parquet que les grandes lignes de la chambre. C'est pourquoi, quand il commence à écrire, il est encombré, il ne sait quoi dire d'abord; il en met trop, il est obligé de réduire, il ramène cinquante pages à quatre...

Et Taine ajoute, en essayant de résumer le système de Flaubert :

Ne jamais partir comme Hugo, Schiller, d'une généralité qu'on individualise; mais d'une particularité qu'on généralise, comme Gœthe, Shakespeare; voilà sa maxime. Ma thèse avec lui est de lui dire (avec des ménagements) que son style s'écaillera, que la description sera inintelligible dans cent ans, qu'elle l'est déjà pour les trois quarts des esprits, que la narration et l'action comme dans *Gil Blas* ou *Fielding* sont les seuls procédés durables.

1. Goncourt, *Journal*, 1866.
2. Cf. *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, par Victor Fournel, p. 325.

Il répond... qu'il n'y a pas d'art sans pittoresque, que l'idée doit atteindre les dehors, se manifester par une forme corporelle et visible.

Ma thèse est toujours que son état d'esprit, la vision du détail physique, n'est point transmissible par l'écriture, mais seulement par la peinture. Sa réponse est que c'est là son état d'esprit et l'état d'esprit moderne.

Il écrit d'une manière extraordinaire, avec un premier jet incomplet, maladif, mettant des carrés, des losanges, un mot en vedette, un bout de phrase, attendant que le chant vienne, raturant, revenant avec un labeur énorme et insensé [1].

On voit les différences de conception et de méthode qui semblent, dès le début, séparer les deux écrivains. Taine conteste la valeur du style descriptif; son esprit philosophique n'admet que la narration sans relief, celle qui raconte sans peindre, *Marianne* ou *Gil Blas*. Il ne tarda pas à changer d'avis. Sa correspondance nous apprend comment, à force de volonté et de travail, attiré par l'étude des procédés, Taine a évolué et s'est fait une nouvelle théorie de l'art d'écrire. Il « modifie les allures de sa pensée »; il parvient « à sortir de lui-même » et lui « qui n'a fait jusqu'ici que des raisonnements », il « apprend le style descriptif », il « fabrique de l'imagination », il tâche « d'étudier et d'acquérir le dialogue », et plus tard, en effet, il décrira magnifiquement les paysages d'Italie, les forêts des Pyrénées et des Vosges, et il finira par avouer que Flaubert et Gautier ont le même procédé qu'Homère [2].

Dans une lettre (Dossiers Tanit) où il est question du *Voyage en Italie*, Taine, qui était en train d'écrire son fameux livre sur l'*Intelligence*, demande à Flaubert des détails sur sa façon de comprendre et de trouver des sensations et des images.

Cher Ami,

Vous êtes un brave et bon ami. Merci de vos notes; votre approbation me fait beaucoup de plaisir, et j'en ai besoin. Je ne suis pas si content que vous de l'ouvrage, surtout du second volume. Il m'est revenu de divers côtés une objection fondamentale et ce sont des hommes intelligents, des gens du métier, qui me la font, sans compter les lecteurs ordinaires : « C'est bien, mais c'est fatigant, inintelligible. Cela tend horriblement l'attention et les nerfs. On le lit pour avoir mal à la tête. Ce reproche m'a déjà été fait pour l'*Histoire de la Litté-*

1. Taine, *Correspondance*, t. II, p. 230-236.
2. *Voyage en Italie*, t. I, p. 131.

rature anglaise et les précédents ouvrages; je le crois juste. J'avais espéré, en écrivant ce voyage et en suivant mes notes avec toute leur variété de sujets et de tons, échapper à cet inconvénient; il paraît que cela m'est impossible; mon style n'est pas fait pour être clair ni coulant. En tous cas, je fais comme tous ceux qui ont un vice; je m'enfonce dans le mien; j'ai cent cinquante pages d'une théorie de l'Intelligence; c'est de l'anatomie générale, après quantité de dissections particulières; pourtant c'est plus abstrait. Je resterai là-dedans environ dix-huit mois. J'ai donné ma démission de Saint-Cyr afin d'avoir par an neuf mois de libres.

Et vous, où en êtes-vous? le deuxième volume avance-t-il? Est-ce que vous ne viendrez pas passer une semaine à Paris avant février? Avertissez-moi, pour que nous puissions déjeuner ensemble. J'arrive à une question personnelle. Répondez-moi, si vous avez une heure de loisir. J'ai besoin de cas spéciaux et d'hypertrophiés, pour ces matières d'imagination et d'images. Je prends divers renseignements auprès de ces hypertrophiés, et vous en êtes un :

1° Quand vous êtes arrivé à vous figurer suffisamment un paysage, un personnage, une rue de Tostes, la taille et le visage d'Emma, le grouillement dans le défilé de la Hache, y a-t-il des moments où l'imagination intensive puisse être confondue par vous avec l'objet réel? L'oubli des sensations articulées est-il parfois assez grand pour cela?

2° Vous est-il arrivé, ayant imaginé un personnage, ou un endroit, avec intensité et longtemps, d'en être ensuite obsédé, comme par une hallucination, le personnage se reformant de lui-même et faisant tache sur le champ de la vision?

3° A l'état ordinaire, quand, après avoir bien regardé un mur, ou un arbre, ou un visage, vous vous en souvenez, voyez-vous avec précision les irrégularités, la surface avec ses bosselures, pleinement, intégralement? Ou bien apercevez-vous simplementtel geste, tel angle, tel effet de lumière, bref, trois ou quatre fragments, pas davantage?

4° Vous connaissez sans doute les images intenses, mais tranquilles, et les hallucinations bienfaisantes qui précèdent le sommeil. Quand on s'endort après dîner ou en tisonnant, elles sont très faciles à remarquer, il reste encore assez de conscience. L'intuition, ou l'image artistique et poétique du romancier, telle que vous la connaissez, en diffère-t-elle beaucoup pour l'intensité? Ou bien la différence est-elle simplement que ces images et hallucinations, situées sur le seuil du sommeil, sont désordonnées et non volontaires?

Vous me rendrez service, et grand service, si, complétant votre expérience propre, vous pouvez répondre en partie ou en totalité à ces questions. J'en pose de semblable à Doré, à un joueur d'échecs qui peut mener une partie les yeux fermés, à un mathématicien qui chiffre de longs calculs dans sa tête...

A vous de cœur....

H. TAINE
3, rue Bretonvilliers.

Flaubert, qui connaissait la vaste érudition de Taine, faisait

souvent appel à ses lumières et lui demande fréquemment des renseignements, notamment pour son *Bouvard et Pécuchet*. Taine lui répond :

26 juillet,
Menthon Saint-Bernard (Haute-Savoie).

Mon cher Ami[1],

Pour le droit divin, entre Bossuet et Bonald, le traité le plus curieux et le plus complet est celui de Robert Filmer, qu'a réfuté Locke (*on government*). Le livre de Locke est partout; vous y trouverez des citations de Filmer très comiques. Filmer part de ce principe que Dieu a donné la terre à Adam et que ses descendants se sont transmis la souveraineté de mâle en mâle.

Ma brochure sur le suffrage universel a été publiée chez Hachette. Je crois que le véritable inventeur de la chose est Rousseau (*Contrat Social*) quoique Jurieu et les autres protestants sous Louis XIV l'aient prêché aussi. Mais Rousseau et sa queue révolutionnaire ont formulé et propagé la doctrine. Locke (*on government*) est parfaitement sensé là-dessus. Vos bonshommes, vivant sous Louis-Philippe, peuvent lire la théorie dans les articles incessants de M. de Genoude (*Gazette de France*).

Achetez donc le *Dictionnaire de Politique*, en deux gros volumes, de Maurice Block. Impossible de voir un plus beau charivari d'abstractions et de grands mots. Ce sont ces sortes d'Encyclopédies que lisent des amateurs comme les vôtres; ils croient alors avoir la science infuse et cela met leurs cervelles à l'envers. Homais comparé à eux est un logicien.

Je crois que la politique et la littérature seront les deux plus intéressants chapitres de votre livre. Quant aux objections que vous vous faites à vous-même, j'en ai parlé une fois à Tourgueneff; je me défiais de mon jugement, n'étant pas du métier; lui en est, je lui ai laissé la parole et je suppose qu'il vous a dit ce qu'il pensait. En gros, le danger à mes yeux est le trop; vous avez l'air de faire une Encyclopédie de toutes les sottises possibles; et beaucoup des bévues (chimiques, agricoles, etc.), ne paraîtront point telles aux lecteurs ordinaires; au contraire, les sottises politiques et littéraires pourront être senties par tout le monde.

Bon courage, mon cher ami, moi aussi j'ai besoin d'en avoir, non pas tant à cause de cette polémique ridicule que mon livre a suscitée; mais parce que maintenant j'ai le travail pénible; la machine vieillit, il faut que j'y mette de l'huile et que je la laisse reposer de deux jours l'un.

A vous,

H. TAINE

Il reste encore dans les dossiers Tanit une dizaine de billets de Taine, notes, rendez-vous, invitations, qui montrent que ses relations avec Flaubert demeurèrent toujours très suivies et très cordiales.

ANTOINE ALBALAT

1. Voir la réponse et les idées de Flaubert dans sa *Correspondance*, t. II, p. 501 (Conard).

LES MAINS VIDES[1]

TROISIÈME PARTIE

I

La maisonnette du père Baujard ayant façade sur la rue, le vieux montrait le dos à la cour. Toute la journée il restait assis sur le seuil, quand le temps était beau avançait sa chaise jusqu'au milieu du trottoir, et, s'il pleuvait, reculait dans sa chambre, mais juste assez pour se mettre à l'abri et laissant son huis grand ouvert.

Il fumait sa pipe, arrêtait les passants pour bavarder un moment avec eux. La rue, sa rue, il n'avait que cette distraction. Une distraction bien chiche, une rue bien endormie, à l'écart des boutiques et des quartiers « mouvants ». Mais on s'arrange de ce qu'on a.

Juste en face, la boulangerie Reuge montrait ses pains et sa balance derrière les vitres de son unique fenêtre. A gauche, il y avait une pompe communale où les femmes venaient maintes fois le jour. Mais c'était un peu loin pour qu'on pût en profiter tout à fait. Et trop loin aussi, de l'autre côté, l'épicerie-débit de Corniquet : il fallait s'avancer jusqu'au milieu de la chaussée pour apercevoir sa devanture verte.

Le père Baujard restait sur sa chaise. Pendant un demi-siècle il avait jardiné chez les autres. A force de se baisser vers la terre, toute l'année à longueur de jour, les reins se

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet.

plient, et puis raidissent, tant qu'à la fin on ne peut plus les déplier. Il ne se plaignait pas, car le coffre était resté bon. Le travail sous le ciel, ça conserve.

Il le disait maintenant avec une satisfaction triste. Il songeait qu'il restait presque seul des siens, lui le plus vieux avec ses septante et cinq ans. Sa bonne femme était morte l'avant-dernier hiver, et ç'avait été bien dur. Mais puisqu'elle avait accompli un bon bout de son temps sur terre, il s'était incliné sans révolte. Tandis que leur Ida! Suivre à Paris ce Bourgerette, ce poitrinaire... Et voilà. A vingt-quatre ans elle était veuve, avec une petite sur les bras. Le plus terrible, c'était qu'elle avait pris le mauvais mal de son mari. Elle était revenue au pays, si blanche, si maigre... Et elle était morte, elle la première. Et aujourd'hui le père Baujard restait seul, avec la Lucie, sa basse-fille.

La pauvre enfant! Elle non plus n'était guère vaillante : les pâles couleurs comme sa mère, et ce bleu sous les yeux, certains jours... C'était une bonne petite, douce, trop douce, qui se plaisait trop dans les chambres. Il y avait des parents, pourtant, qui trouvaient que leurs filles sortaient trop!

Que Lucie lui fermât les yeux, — le plus tard possible, donc, — le père Baujard ne demandait rien d'autre. Et puis rester comme cela sur sa chaise, au bon air. On entendait Reuge qui sifflait sans arrêt, à son pétrin. On entendait, dans l'échoppe voisine, le savetier Cordelette qui martelait son cuir. On attrapait un bout de causette, de temps en temps.

Quoi encore? Il était arrivé ce monsieur, dans la maison du fond de la cour. On avait cru d'abord que ça ferait une compagnie de voisinage, entre hommes. Mais c'était fier, ça préférait rester chez soi. A la bonne heure, la dame était aimable, causante, toujours prête à obliger.

Le père Baujard, sans le vouloir, s'apercevait de bien des choses. On a beau ne pas être curieux de nature, ne pas guetter pour le plaisir de guetter, quand on est là toute la journée, bien éveillé, bien regardant, bien écoutant, toute la vie d'alentour vient à vous, on est forcé de s'instruire tout doucement. Si l'on est courtois et sociable, comme Baujard, on n'en profitera pas pour chercher noise à son prochain.

Au contraire. Supposé que l'on parle, tout juste ce qu'il faut, après avoir bien réfléchi, ce sera pour rendre service, par exemple pour dire à la jeune dame : « Méfiez-vous de la Satin. Elle vous fait des mines sucrées, elle cherche à vous apprivoiser. Attention : vous n'en aurez que des ennuis. Cette vieille-là, voyez-vous, il n'y a pas plus teigne. » Mais comment s'y prendre? On ne peut pas dire ça de but en blanc. On risquerait d'abord de ne pas être cru, peut-être aussi d'être compris à rebours, soupçonné de mauvais desseins. Après tout, pourquoi risquer son doigt entre la pelote et l'épingle? Que chacun veille à soi, tout le monde sera d'accord.

Madame Satin habitait, de l'autre côté du mur, une maison au fond d'une impasse très étroite. Comme les voitures ne pouvaient s'y engager, elle avait droit à la porte charretière. Quelle aubaine, pour une Satin! Sous prétexte de bois à rentrer, de feuilles mortes à sortir, elle venait fourrer son nez chez les voisins. On pouvait croire que c'était là, pour elle, une sorte de vérification. Car sa fenêtre de l'étage plongeait par-dessus le mur mitoyen, et elle ne bougeait guère de derrière son rideau. Quand elle avait fait sa récolte, elle venait procéder sur place à un recensement furtif. On la voyait traverser la cour, sans faire plus de bruit que son ombre, chaussée de feutre, et s'appuyant sur une canne à béquille dont le bout était caoutchouté. Alors Baujard fermait sa porte. Il aimait autant ne pas voir cette forme noire, ce squelette inséré dans une lévite de drap cuir, et cette figure surtout, qui lui secouait le sang.

Madame Satin avait un visage blafard, trop long de peau. Cette teinte blême accentuait jusqu'à l'outrance un nez violâtre de cardiaque, coupant d'arête, aigu de pointe, et deux petits yeux noirs et secs, d'une effarante vivacité.

Le soir tombé, quand Baujard, avant de rentrer tout à fait, inspectait une dernière fois le ciel par vieille habitude de métier, deux lumières s'allumaient dans la nuit : l'une par-dessus le mur, clignotante et secrète, derrière les persiennes de madame Satin; l'autre plus vive, presque brutale, derrière la vitre des nouveaux locataires, au premier.

Celle-là, c'était à croire qu'elle veillait jusqu'au jour. Les vieux ont le sommeil léger, il leur arrive de se lever la nuit.

Quand Baujard se levait, à des onze heures, à des minuit, la lumière était toujours là. Qu'est-ce que pouvait faire un chrétien, sous cette grosse lampe qui brillait si fort, toute seule dans la ville endormie?

Cassagnères était seul, dans son « perchoir ». Il jouissait de sa solitude, la mesurait, la pénétrait, en faisait un objet qu'il situait devant lui, pour le toucher, le contempler jusqu'à l'hypnose. Manouche l'évoquait là-haut. Seule dans leur lit elle ne pouvait dormir, elle avait froid de cette place vide à son côté. Certains soirs, n'y tenant plus, elle passait un peignoir, enfilait des sandales, et dans l'aigre nuit d'octobre, déjà transie, elle montait sans bruit l'escalier.

Elle le trouvait assis devant un secrétaire, les paumes aux tempes, immobile, les yeux perdus. Il n'entendait même pas la porte qui s'ouvrait. Il y avait, sous la lampe, un livre qu'il ne regardait pas. Manouche demeurait sur le seuil, irrésolue, saisie de crainte, regrettant d'être venue là. Mais de le voir ainsi, à la fois tendu et prostré, avec ce visage fixe que la lumière tailladait d'ombres dures, elle reprenait soudain courage : « Ça n'a pas de bon sens. Je suis sûre que ça le détruit. » Et elle l'appelait, le plus doucement possible pour ne pas le heurter trop roide :

— Voyons, Roger...

Il ne sursautait pas en l'entendant. Il n'avait qu'un tressaillement à peine perceptible, mais qui se prolongeait un peu. Sans même se retourner, il disait :

— Ah! c'est toi, Manouche?

Ses yeux demeuraient vagues, presque hébétés. La vie n'y revenait que par degrés, en vacillant.

— Quelle heure est-il?... Si tard?... Oui, je descends.

Il la regardait enfin, et souriait. Mais elle ne pouvait s'y tromper : ce n'était pas à elle qu'il souriait.

— Qu'entends-tu? — disait-il. — Rien, rien du tout, vraiment rien... Où sommes-nous? Nulle part, absolument nulle part. Hors du monde, hors du temps, toi et moi.

Manouche aussi le regardait. De grosses veines se gonflaient à son front. Sur ses joues pâles et creuses apparaissaient maintenant des marbrures rouges qui s'étendaient. Alors elle serrait les épaules. De nouveau elle avait peur, et aussi

pitié, infiniment. Elle lui posait la main sur les cheveux, et tout bas, tendrement :

— Allons, mon petit... viens dormir.

II

Lorsqu'elle montait, les premiers temps, elle lui demandait toujours : « Je ne te dérange pas, Roger? » Il lui avait dit une fois pour toutes qu'elle ne le dérangeait jamais, qu'elle pouvait venir quand elle voudrait.

Mais, chaque fois qu'elle venait, elle voyait bien que son premier mouvement n'était point de confiance joyeuse. Ce n'était presque rien, à peine un froncement de sourcils. Et il se ressaisissait aussitôt, l'accueillait avec une gaîté simple dont l'apparente franchise eût facilement donné le change à une femme qui l'eût moins aimé.

Elle ne dit rien, mais elle monta de moins en moins souvent. Et elle s'aperçut vite qu'il ne se plaignait pas, ne s'étonnait même pas de rester tant d'heures sans la voir. Peu à peu, mais de jour en jour davantage, elle se sentait mollement écartée. Elle retrouvait cette impression odieuse de souffrance vaine, d'inutilité humiliante.

Ils prenaient leurs repas ensemble, couchaient ensemble : cela paraissait lui suffire. Elle l'eût mieux aimé agressif ou violent. Elle en venait à souhaiter de lui faire front, de se défendre : contre ses injustices, contre sa brutalité, qu'importait... Tout lui eût semblé préférable à ce silence cordial et distant, à ces propos dont la banalité voulue était pire que son silence.

Et elle devint jalouse. Jalouse des heures qu'il passait là-haut, de ce besoin de solitude qui l'envahissait comme un vice. Elle avait le pressentiment d'un péril sournois, d'autant plus redoutable qu'elle ne saurait comment le prévenir, ou le combattre. Chaque jour, après le déjeuner, elle prolongeait leur tête-à-tête, recourait à des ruses pour le garder près d'elle, pour l'entraîner loin de cette pièce dangereuse où il allait, — un peu plus tôt, un peu plus tard, — s'enfermer seul.

— Si nous sortions? Il y a un rayon de soleil.

Il résistait le plus souvent, avec la même bonne grâce patiente et pour Manouche intolérable. Mais quelquefois elle parvenait à l'emmener, se coiffait à la diable, se hâtait vers la rue, vers le dehors. Elle eût été contente de monter avec lui jusqu'au bourg, d'entrer à son côté dans les boutiques. Alors ils auraient rencontré d'autres hommes, ils auraient causé avec eux. Elle n'osait même pas le lui demander : n'avait-elle pas vu, déjà, de quelle façon distante, pressée, il répondait au salut de Baujard qui leur donnait le bonjour au passage?

Et tout le temps que durait leur promenade, elle le sentait absent, tourmenté d'un besoin qu'il n'avouait pas, comme un toxicomane privé de son poison. Les *Allées* étaient mortes, jonchées de grandes feuilles de platanes qui collaient à la terre boueuse. La Loire gonflée, sous un ciel terne, roulait son flot qui ne reflétait rien.

— On rentre, Manouche?

Elle renonçait alors à cette lutte inégale où elle se voyait privée d'armes, mais sans résignation, d'autant moins résignée qu'elle éprouvait plus vivement sa défaite à travers la joie de Roger.

Il était maintenant là-haut, derrière la porte refermée. Elle ne le verrait plus qu'un instant lorsque, le dîner prêt, elle l'appellerait du bas de l'escalier. Il descendrait d'un pas mal assuré, il aurait l'air d'un homme endormi. Et de nouveau elle subirait son inquiétude, son agitation croissante, enfin son départ allégé, son évasion vers la lampe nocturne, les coins d'ombre, le silence... Vers quoi donc?

Plus il allait, moins il cherchait de faux-fuyants. Cette liberté accrue que Manouche lui laissait, il semblait l'accepter comme due, en profitait avec naturel. Elle était sûre que s'il avait d'abord gardé sa solitude contre les incursions possibles de son amie, dissimulant sans doute certains livres, certains papiers, maintenant il ne se gênait plus, peut-être même lui savait gré de se tenir ainsi à l'écart. C'était de cela qu'elle lui en voulait le plus. Pareille sécurité, si la confiance l'eût inspirée à Cassagnères, elle lui en aurait voué une exaltante gratitude. Mais c'était son dédain pour elle qui le rendait ainsi tranquille, non pas même son dédain,

mais l'ignorance où il était d'elle, cette sorte d'inexistence à quoi il la réduisait.

Manouche s'affirmait à elle-même qu'il avait tort d'être tranquille. Elle l'observait, épiant une occasion d'intervenir.

Elle fit bientôt une première remarque. Depuis qu'ils avaient quitté Paris, ni l'un ni l'autre ne recevaient de lettres. Bien rarement le facteur pénétrait dans le *Clos Maltourné*. A de longs intervalles il apportait un prospectus, un catalogue, et c'était tout.

Cette indigence des courriers, Cassagnères l'avait plusieurs fois constatée, les premiers temps. Alors il s'en félicitait, il souhaitait que cela durât toujours. Et voici que maintenant il demandait presque chaque matin :

— Le facteur est-il passé?

— Pourquoi? — s'étonnait Manouche. — Est-ce que tu attends quelque chose?

— Moi? Rien du tout, tu le sais bien. Je demande ça... C'est machinal.

Un peu après une porteuse de journaux se présenta chez eux. Cassagnères prévint Manouche :

— Je suis passé au bureau de tabac. J'ai prié qu'on nous fît un service. Un seul canard, c'est bien assez.

Chaque jour maintenant, avant de monter, il attendait que la porteuse fût venue. Il ne montait qu'avec ce journal à la main. Elle ne le lui reprocherait pas, Dieu non! Entre les livres et le journal, il y avait lontemps qu'elle avait choisi pour lui : elle préférait qu'il lût le journal. Depuis qu'elle attendait d'agir, les incidents de chaque jour prenaient pour elle comme un visage : les uns étaient hostiles, les autres venaient à elle avec une sorte d'amitié complice. Elle comptait sur cette intuition pour déceler l'occasion qu'elle espérait, et qui lui permettrait, enfin, d'intervenir sans maladresse.

Un dimanche, vers onze heures, madame Satin vint la voir : un avion de transport avait dû atterrir une demi-heure auparavant, dans les prés de *la Cigale*, à un kilomètre du bourg. Des gens qui l'avaient vu disaient que c'était un avion énorme, que ça valait la peine d'y aller. Seulement il fallait se hâter : il s'agissait d'une avarie insignifiante qui

serait très vite réparée. Le pilote comptait repartir vers une heure de l'après-midi.

— Prévenez votre mari, — ajouta madame Satin. — Il en fera ce qu'il voudra, mais j'ai tenu à vous mettre au courant, en bonne voisine.

Elle soupira, se plaignit de ses jambes malades :

— Quel dommage! Ne plus pouvoir seulement bouger... Ah! si j'étais comme vous, jeune, allante... Tant pis si je devais sortir seule, n'est-ce pas?

Manouche reconduisit madame Satin, la remercia de son obligeance. Cette promenade imprévue la tentait. Ce fut en elle un désir vif et brusque. Elle gravit rapidement l'escalier, poussa la porte du perchoir.

Au bruit qu'elle fit, Cassagnères se retourna d'une pièce. Elle le vit aussitôt se pencher vers le secrétaire, ébaucher un geste comme pour cacher quelque chose, et l'interrompre. Cela fut aussi net que s'il lui avait parlé : « Trop tard. Tu m'as surpris. Causons. »

Il y avait sur le secrétaire des coupures de journaux étalées. Elles en couvraient toute la tablette, un peu jaunies, un peu fripées. Il les montra, les balayant du dos de la main, avec un sourire :

— C'est une exhumation, Manouche. Sais-tu qu'en ce moment le Salon d'Automne sévit? Chute des toiles... En parcourant le journal tout à l'heure, mes yeux sont tombés par hasard sur un compte rendu de l'éminent Machin. Ça m'a paru d'un lointain, d'un brumeux...

Il prit quelques coupures, les parcourut des yeux, ricana :

— Écoute ça : « *On peut ne pas aimer cette âpreté bourrue, cette mauvaise grâce systématique. Mais devant ces toiles sans charme, heurtées, brutalement agressives, on se défend malaisément contre l'emprise d'une grandeur laborieuse, qui force l'estime en dépit de ses maladresses, on serait presque tenté de dire : à cause d'elles. Bon gré mal gré, il faut subir. C'est la marque certaine d'un tempérament.* » Salue, Manouche! C'est de moi qu'il s'agit. Tu peux lire : il y a bien « emprise »; et il y a bien « tempérament ». Tiens, regarde, en voici pour Vernhet, pour Fernicle, pour le maître-maçon Le Dû. Pour celui-là, une petite perfidie : « *Rendons à Césanne ce qui*

appartient à Césanne ». Dire que tout ça date d'une année ou deux, que j'ai lu, relu, scruté ça! « Rendons à Césanne... » Idiots!

Saisissant le journal il le plia sèchement sur son genou, le frappa de petites tapes, tout en parlant :

— Il se dessale, Le Dû, il démarre. C'est à son tour de forcer l'estime, de s'imposer. Quel traité y a-t-il là-dessous, quelle gentille combine mercantile? Tu vas voir ses croûtes grimper, et simultanément le gaillard pavoiser, se payer du linge de soie. Je l'ai toujours pensé : faux paysan du Danube, assoiffé d'argent, prêt à tout pour vendre sa camelote. Son intransigeance, chiqué. Ses incartades, astuce calculée. Il y a beau temps que je l'avais percé à jour. Fernicle, bon jobard, me reprochait d'être injuste pour Le Dû. Veux-tu parier qu'il ne me le reprocherait plus?

Il leva son regard vers Manouche, et demeura presque interdit devant l'expression qu'elle avait, attentive, étrangement clairvoyante :

— Après tout, — reprit-il avec gêne, — c'est leur affaire. Qu'ils continuent, les pauvres types! Moi, je m'en moque. Dieu merci, je suis hors jeu. Ces humiliations, ces transes... Quel métier!

Ses yeux, tandis qu'il parlait, ne quittaient pas ceux de Manouche. Il lui demanda, tout à coup :

— Pourquoi souris-tu?

— Je souris?

— Ne fais pas l'étonnée, allons! Qu'est-ce qui te prend? Que veux-tu dire?

— Mais rien... Mais rien, — murmurait-elle.

— Ah! tu vois bien, tu te défends. Tu as souri, tu allais parler.

Il s'était levé. Il s'était mis à marcher par la pièce, à grands pas durs qui résonnaient.

— Invraisemblable... Fantastique... Ça, alors, la dernière des choses...

Brusquement il vint à elle, la saisit aux épaules, et, scrutant ses prunelles avec une sorte de peur, avidement :

— Qu'est-ce que tu penses en cette minute? Qu'est-ce que

tu penses toute la journée, hein, devant moi, près de moi? Qu'est-ce que tu es, toi, Yvonne Cœuillet?

Cette peur qui flottait dans ses yeux, elle la voyait monter, grandissante. Elle en était toute bouleversée, incapable maintenant de lui parler comme elle l'avait d'abord voulu. Elle balbutia :

— Roger, mon petit, tu es fou! Ce que je suis... En voilà des idées! Je t'aime, Roger, ne sois plus comme cela.

Les mains de Cassagnères étreignirent moins durement ses épaules. Il n'y eut plus, dans ses yeux qu'elle regardait toujours, qu'une angoisse lente à s'en aller, qui déclinait, et puis des larmes.

— C'est vrai, — murmura-t-il, — j'étais fou. Mais si toi, pourtant... Manouche, Manouche, jure-moi que tu ne me manqueras jamais.

III

17 nov. 192...

« Ceci, dans ma pensée, ne doit pas être un journal. Moins ou plus, selon qu'on l'envisage. Ne jamais tracer une ligne plutôt que de prendre des poses, sourire au photographe ou à la postérité. Au fait, pourquoi est-ce que j'écris? Pour retrouver plus tard mes confidences à moi-même? Pour la seule illusion de me parler ces confidences? Est-ce que je sais? J'ai besoin d'écrire. J'écris parce que je cède à ce besoin, parce que je n'ai aucune raison de ne pas y céder. Provisoirement, je ne me propose rien. Ou seulement ceci : ne me contraindre, ne me contrôler en quoi que ce soit. Nulle assiduité, nulle régularité. Pas d'autre règle que celle de mon besoin, ou de mon caprice. Mais quand je viendrai à ces pages, leur livrer tout, tel quel, immédiat, et pour ainsi dire à chaud.

Bientôt six mois que nous sommes arrivés dans cette bourgade, Manouche et moi. Presque deux cents jours. Autant que des journées d'homme peuvent échapper au sentiment d'une servitude vaine, — collier au cou, niche glacée, pâtée fade, — ces journées-là furent de libres journées. Pas de regret, vraiment pas, en toute bonne foi. J'allais écrire, songeant à mon brusque départ, à l'enlèvement inopiné

de Manouche, qu'alors j'avais eu de la chance. Inexact. Il n'y a eu là que l'apparence d'un hasard heureux. En réalité j'étais virtuellement déterminé, l'incident Manouche n'a été que la chiquenaude imperceptible, le *clinamen*. La preuve, c'est que je suis ici, que j'y suis encore, avec la volonté bien ferme d'y rester autant qu'il le faudra, par delà même cette volonté, avec la sensation profonde, presque enivrante, d'un départ.

J'ai quitté, avec Paris, tout ce qui m'était ennemi. Encore un peu de temps, j'estime que j'étais perdu. Peut-être aurais-je « réussi » (probablement?), soulevé par quelque remous favorable et me laissant soulever par lui, ou pis, guettant un courant pour le prendre et nager dans le même sens. Mais quel courant encore une fois? J'enfonçais dans la fièvre et le bouillonnement d'un marais. Admettant même que j'eusse chipé au vol quelque jouissance, — d'appétit rassasié, d'amour-propre chatouillé, — je lâchais la proie pour l'ombre, ma déchéance restait sans compensation authentique.

Cela bien établi, je comprends du même coup que je *devais* quitter l'hôtel Cretaine. Le quitter avec Manouche, m'installer avec elle dans cette maison. L'ayant découverte telle qu'elle est, je dois croire pourtant que ce ne fut point par hasard. S'il s'est trouvé qu'elle me convenait à ce point, c'est bien évidemment parce que je la souhaitais et même la préfigurais telle. Pour employer un mot vulgaire, mais en cette conjoncture particulièrement expressif, il s'est trouvé qu'elle collait.

Clos Maltourné. La sage stupidité des foules a prononcé, par la main de madame Satin. Car c'est cette vieille taupe, j'en suis sûr, qui a griffonné sur ma porte... *Clos Maltourné*, soit. Nouvelle étape, et qui doit être décisive. A priori, je l'envisage comme assez longue. C'est pourquoi il importe, au point précis où je me trouve, que je me pénètre bien de cette idée : si longue que puisse d'ici m'apparaître la route, pénible même de loin en loin (je ne crois pas), ne jamais oublier qu'aucun pas n'en sera perdu, dès lors que j'avancerai selon moi, respirerai dans mon climat.

Car il est évident, — pourquoi même le noter? — que cette retraite n'est pas un terme. Elle est très exactement le

contraire. Échappant grâce à elle au tohu-bohu qui me disloquait, je me recueille, je me rassemble, par conséquent je m'arme en vue des réalisations futures. J'ai trente ans.

Matin. Calme. Sentiment de chez moi, de bien-être. Harmonie entre cette chambre et moi. A travers la fenêtre, par delà les murs, toute petite rumeur du quartier. J'en suscite à ma guise chaque pulsation désormais familière. Reuge siffle. Cordelette tape sur ses semelles. Sifflet du boulanger, coups de marteau du cordonnier, caquetage de la rue au Lin. De temps en temps elle s'anime un peu, elle crie. Vers neuf heures, une voix aigre glapit dans la cour : « Faut-il des légumes? » C'est la Sibeud, notre jardinière. Toujours pressée, elle sabote en galopant. Mais elle ne résiste jamais à l'attrait d'une « conversation ». Je les entends, Manouche et elle, qui bavardent au pied du mur, dans la cour : Manouche aussi aime bavarder... Un peu plus tard, sonnailles. Au tressaut des grelots, je crois voir les coups de tête du cheval, un cheval borgne, couleur de marron d'Inde. Boufferet lance son appel, tournant vers les fenêtres des yeux blancs dans une face ténébreuse : « Charbon! Marchand d'charbon! »

Puisque j'en suis à noter ces détails, n'oublions rien. Bruits de chaque heure et de chaque jour (j'oubliais le battant de la pompe communale), mais aussi bruits hebdomadaires : marchands de marée, pêcheurs du vendredi, volées de cloches du dimanche, clairons et tambours du patronage, le jeudi. Je songe à une de ces montres vieillottes, d'un mauvais goût attendrissant, dont le cadran compartimenté, outre les heures et les jours, indique les phases de la lune, les saisons, les années, les siècles. Attendrissant, je l'ai dit. J'exprime par là un sentiment de bon accord, de familiarité bienveillante. Tout cela, qui est présent, qui m'entoure, ne me harcèle pourtant jamais, j'écrirais volontiers : me laisse.

Il est onze heures. Reuge est parti, la Sibeud et Boufferet sont loin. Derrière les vitres, il pleuvine. Le père Baujard doit être rentré sous sa porte. La vieille Satin n'a pas bougé : elle continue de monter sa faction. Et j'entends Manouche qui va et vient de la salle à la cuisine, sous l'auvent de tôle ondulée.

Silence. Sur un signe de moi il semble que les bruits

s'éteignent, que le monde se disperse au plus loin de l'espace, et en même temps qu'il se replie, changé en sa substance, plus intime et plus dense, entre les quatre murs où je suis.

Cette pièce, mon domaine... Quatre chaises de paille, un lit désaffecté sous une courte-pointe d'indienne rouge et jaune, au pied du lit une commode branlante devant un « regard » sur la cour : tout cela contre le mur du nord.

Ma fenêtre, au midi, donne sur des toits de tuiles dont les vallonnements doux suivent les arêtes des charpentes. Des mousses les parsèment, drues et rondes, pareilles à des champignons noirs.

Toits amis, vieux visages presque morts. Ils respirent pauvrement, une haleine de fumées que des chapeaux de tôle rouillée rabattent au bord des cheminées.

Je me retourne, je me lève, je vais, je viens, je suis chez moi. Aucune contrainte d'aucune sorte. Le moindre heurt, d'où le craindrais-je? Je reviens m'asseoir. Mon secrétaire, Louis XVI, est un charmant meuble rustique, d'une nuance à la fois sombre et chaude. Au-dessus de la cheminée une vieille glace, Louis XVI aussi, encadre de son or fané une baie de clarté dormante où se reflète un groupe de Saxe, deux bouquetières en robes à paniers et un marquis poudré à tricorne et à catogan. Il y a encore, sur la cheminée, deux chandeliers de cuivre argenté. Et enfin, accrochés aux murs, une pendule ancienne, octogonale, dont le bois noir est peint de fleurettes vives, une gravure où pleure Ariane abandonnée, et un Sacré-Cœur de Jésus.

La pièce est assez froide, assez humide. Le papier, un semis de bluets sur fond paille, par endroits se décolle et pend, par endroits est givré de salpêtre. Le carrelage est de brique, comme en bas.

L'ensemble, qui devrait être mélancolique et déprimant m'émeut tout au contraire de je ne sais quel tonique bien-être. A quoi cela tient-il? Peut-être à cette pauvreté même, à cette froideur paisible et pure. Sous la fenêtre, on a passé un lait de chaux bleuté. Et j'aime ce bleu pâlement ingrat, ceinture de Notre-Dame de Lourdes, veilleuse dans un dortoir de pensionnat.

Je m'arrête. Il m'a paru qu'il était bien de m'accorder

cette suprême flânerie, amicale et grave, parmi ces choses que j'aime et que je dois aimer davantage. Puisque j'ai été peintre, je sais l'importance des dessous, humbles compagnons sacrifiés, qu'on ne voit pas, qu'on ne voit plus. Adieu, les choses! Adieu des yeux et des sens en éveil : mais je vous saurai là quand même, à travers moi. »

IV

23 nov. 192...

« J'ai failli débuter par une de ces vérités redoutablement premières, par exemple : « L'homme propose et Dieu dispose. » Ou m'exclamer avec intempérance : « O Ironie! Dérision! » Il y a quelques jours, hier encore, je l'aurais peut-être fait. Aujourd'hui je me contenterai, plus sagement, d'une constatation objective : il faut que je diffère le temps de ma *vraie* retraite. C'est absolument nécessaire.

Je puis me rendre cette justice que j'accepte sans acrimonie, même de bon cœur, un contre-temps dont je devrais enrager... Au passage, cette claire étincelle : faculté d'acceptation toute neuve, signe sans doute d'un équilibre qui se crée, déjà d'une sérénité *véritable*. Je ne sonde pas, pas encore, fidèle à mon propos de ne rien précipiter. Mais que cette intuition m'illumine spontanément, presque malgré moi, voilà bien de quoi me soutenir.

Je reviens à mon objet. Depuis... depuis assez longtemps, j'étais tourmenté d'un souci, à cause de Manouche. Elle ne se plaignait pas, mais je la sentais dolente. Quand nous étions ensemble elle me souriait avec une tendresse vaillante, sans se douter, la pauvre, que je voyais trop bien ce que son sourire avait de courageux, de voulu. Qu'était donc cette souffrance qu'elle s'efforçait de me dissimuler? J'y songeais, confusément troublé, un peu inquiet au fond de moi. J'aime Manouche. Je l'aime comme une part de moi-même, supérieure, inférieure, peu importe dès lors qu'elle m'est indispensable. Elle meurtrie, j'avais mal comme d'un membre meurtri, j'avais mal à elle.

Gêne sourde, entrave. J'y songeais davantage, j'y voyais de plus en plus clair : Manouche s'ennuyait. Mieux qu'elle-

même, j'ai discerné les raisons de son ennui. Il faut le reconnaître (j'ai souligné : fausse pudeur. Répudier une fois pour toutes, du moins vis-à-vis de moi-même, ces formules de précaution). Elle n'est pas très intelligente. Superficielle, sans culture, elle a besoin de l'ambiance sociale la plus banale, la plus quotidienne. Elle n'en sait rien, mais je suis sûr que, si elle devait choisir entre la vie d'une Sibeud et la mienne, elle préférerait vendre des légumes dans les rues. Quand la Sibeud vient le matin, à la lettre elle se précipite. De jour en jour les bavardages se prolongent, les commérages. Elle entre chez le père Baujard, échange avec la vieille Satin des politesses cérémonieuses. Je ne doute pas qu'elle leur soit sympathique. Elle a ce don vulgaire, universellement apprécié, de se mettre, comme on dit, à la portée des gens.

Mais ces bribes de causerie qu'elle picore avec avidité la laissent déçue, non rassasiée. Entre les quelques heures où le ménage la distrait, elle erre comme une âme en peine, une toute petite âme à qui la solitude est lourde. Alors, dit-elle, « elle pense ». Dangereux. A quoi penserait Manouche si ce n'est au ménage encore, au prix sans cesse croissant des légumes de la Sibeud? Elle aussi, elle dit : « C'est une folie... C'est affreux ». Elle assiste à la hausse des denrées, un jour le lait, le lendemain les œufs, l'huile blanche, le boisseau de charbon. Et toujours ces maigres cinq cents francs par mois... Et comment faire, demain, si le prix de la vie monte encore?

Eh bien, Manouche... C'est vrai, tu sais : te voir si tourmentée, cela me faisait de la peine. Je veux que ces joues-là reprennent leur belle fraîcheur rose, que ces yeux-là recommencent à briller. Et je veux que ce soit bientôt.

Pouvait-elle vraiment croire que j'eusse cet imbécile orgueil, cet amour-propre d'impuissant? Comme s'il était inévitable de se vouer tout entier, corps et âme, à la conquête de l'argent! Comme s'il était tout à fait impossible d'accorder, à cette conquête aujourd'hui si facile, un geste qui ne vous engage point! Pour toi, Manouche, je ferai ce geste, je me prêterai un moment à ce jeu. Et vois, je suis pleinement sincère : pour moi aussi.

Lorsque nous sommes venus ici, ce que je possédais pouvait nous suffire. Je l'avais constaté pour ne plus y songer. Aujourd'hui, à travers Manouche, je m'aperçois que cela n'est plus suffisant. Alors je pense, comme elle, que cette situation doit changer. Je le pense moins tragiquement, voilà tout. Un retard? Nous l'abrégerons. Une épreuve? Nous la vaincrons gaiement. Même, puisqu'il faut en passer par là, le mieux sera de se débarrasser une bonne fois : prévoir, au delà du nécessaire actuel, une ample marge qui garantisse l'avenir. Être débordé dans six mois, obligé de recommencer, peut-être alors coupé en plein élan, voilà ce qui serait odieux. Les meilleures plaisanteries...

J'ai vu Blavette, à plusieurs reprises ces jours-ci. J'ai causé sérieusement avec lui. Il semble que ce vieux fricoteur soit décidément très fort. Et cette fois, je conviens de ma chance : être tombé sur un Blavette, c'est une chance. Je n'ai qu'à faire un signe, qu'à le laisser aller. Bien entendu, je ne ferai ce signe qu'après une étude très serrée de l'affaire qu'il me propose, après m'être entouré de toutes les garanties. Mais d'ores et déjà je crois pouvoir affirmer que l'affaire en question est sérieuse, admirablement conçue et montée, à peu près sans aléas. Je dois le revoir le 27. »

V

28 nov. 192...

« Rendez-vous hier, avec Blavette et l'homme de Blavette. C'est celui-ci qui cède, à la société en formation, l'usine qu'elle aménagera en la spécialisant. Une usine hydro-électrique, au bord d'une petite rivière morvandelle. Il n'y a, paraît-il, que trois ou quatre mois de morte eau, d'où une économie considérable. A proximité, un canal, et une voie de chemin de fer à laquelle l'usine sera directement raccordée.

Autre avantage : l'installation, telle qu'elle existe, fournit la lumière et l'énergie électriques à vingt communes des environs. Non seulement la société ne compte pas renoncer à ce chef d'activité, — et de profit (elle est d'ailleurs liée par des contrats), mais encore elle se propose de rayonner plus loin, de passer des contrats nouveaux avec d'autres communes, une quarantaine selon les prévisions actuelles.

Et voilà, déjà, de quoi équilibrer annuellement son bilan. Autrement dit, elle aborde son second objet, le principal, avec la certitude de frais généraux quasi nuls. Les turbines, les dynamos auront la gentillesse de prêter gratuitement leur force à la fabrication des pâtes alimentaires.

L'idée d'être fabricant de nouilles me communique une douce hilarité. Roger Cassagnères, ce fainéant qui peignait des tableaux? Un artiste, un sauteur. M. Cassagnères, actionnaire fondateur, co-propriétaire d'une fabrique de nouilles : chapeau bas, Duranton, Monbouilloux et consorts! J'aurai le droit d'avoir une opinion, de l'exprimer et d'être écouté.

A Dieu ne plaise que je déclame sur ce siècle d'argent, sur cette société matérialiste qui réserve ses faveurs, ses sourires, son respect à la richesse brute, à ses apparences offensantes. Ce sont choses qui se sentent, mais qui se prêteraient mal, sans ridicule, à des imprécations de prophète. Sans ridicule... ou sans risque de soupçons humiliants : « Ils sont trop verts... » La vraie sagesse, ici, est dans certain sourire intérieur, et pratiquement dans le silence.

Mais voici où le sourire s'aiguise, où le spectacle se corse de certaine jouissance intime, bien savoureuse : je vais être « considéré ». Considération non cherchée, mais fatale. Je mets en fait qu'il n'y a pas un homme sur mille pour rester insensible au prestige positif dont me pare cette fabrique de nouilles. Et sans doute le millième, s'il s'y juge et s'y croit insensible, ne sera-t-il pas entièrement de bonne foi. Ou alors il me méprisera, d'un mépris qui ne sera rien d'autre, en l'espèce, qu'une forme de considération.

Après tout, cela ne va peut-être pas sans quelque bénéfice réel : aisance accrue dans la vie de relation, vague sympathie générale, assez vulgaire en son principe, mais que rien ne m'empêche d'utiliser pour des fins personnelles plus nobles.

Ainsi, Manouche. Sa tristesse actuelle m'est pénible. Elle qui n'a pas une once de méchanceté, il suffit qu'elle soit triste pour me blesser d'un reproche tacite, involontairement injuste, mais injuste, et que je ressens comme une injustice : je sais tout ce que cela signifie d'amoindrissant. Eh! bien, que j'accomplisse un simple geste selon l'époque,

Manouche ne s'embarrassera pas de considérations générales. Elle n'ira point se dire qu'à des réalités grossières et brutales ce sont les natures brutales qui s'adaptent le plus aisément. A Manouche, il suffira de constater des résultats, d'en profiter naturellement. « J'ai gagné de l'argent, Manouche! Sois heureuse. » Elle le sera. Peut-être y aura-t-il, chez elle, un étonnement dont je ne songerai pas à m'offenser (« Comment, c'est toi qui as su gagner cet argent? ») Il me suffira de la sentir gaie, rassérénée. Qu'elle me voie grandi pour un motif dérisoire, je retiendrai seulement qu'elle me verra grandi. A mon tour, j'en profiterai.

Au « travail », Roger. C'est le 8 décembre que nous allons là-bas, pour l'assemblée générale constitutive (ce jargon!) Tous les actionnaires y assisteront, au moins les principaux, dont je suis. Une opération comme celle-là, pour rendre son plein effet, n'admet pas de timidité. M'engager à fond, ou alors m'abstenir. J'ai décidé de réaliser mes deux fermes de *la Moustière* et de *Bonhôtel*. J'ai écrit dans ce sens à mon notaire : il m'assure qu'on peut compter sur une centaine de mille francs. C'est ce que je pense mettre dans l'affaire. A 15 p. 100 nets, — je me réfère ici aux prévisions, extrêmement prudentes et modérées, de Blavette et de l'ex-usinier, — cela donne une quinzaine de mille francs par an. Comme les deux fermes m'en rapportent malement cinq mille, mes revenus croissent du coup de dix mille, presque doublés de douze à vingt-deux.

J'allais poursuivre des calculs, revenir sur tel ou tel point de mon entrevue avec Blavette et l'industriel. Ce n'en est pas le lieu ni le moment. J'irai là-bas, j'observerai, j'interrogerai (toutes ces parts de fondateurs, pourquoi? Je n'ai pas encore très bien compris), bref, je tâcherai d'avoir du coup d'œil. Et si, comme je le crois, mon impression est nettement favorable, pas de petits cris, de retraits effarouchés : pleine eau tout de suite.

A quand, désormais, le retour à ces feuillets? Du diable si je m'attendais, il y a seulement deux semaines, à leur livrer pareilles confidences! (Et pourquoi pas? « Leur livrer tout », etc... Mesure pour rien, où le rythme est déjà en puissance.) Je leur reviendrai plus solide, délivré d'un souci

mesquin. La rançon? Une brève expérience, une petite crise d'activité... séculière. Il y en a de moins légères. »

VI

Le train roulait dans un paysage de collines déclinantes, baignées de prés d'où montait une buée pâle. Il avait fait une journée d'hiver admirable, limpide, ensoleillée, presque tiède. Maintenant le soir coulait sur les collines et les aplanissait doucement. Les cimes des trembles et des peupliers semblaient s'ennuager de jeunes feuilles, l'étendue assombrie des prés s'épaissir d'une herbe neuve. Et la brume vespérale qui par endroits y sommeillait, faisait songer à de grands bœufs blancs couchés.

Cassagnères était seul dans le compartiment. Il avait chaud. Il s'abandonnait joyeusement à l'illusion d'une saison inconnue, plus douce, plus transparente que le printemps. Il avait jeté sur la banquette son pardessus, son chapeau, les journaux qu'il avait achetés. Il regardait à travers la vitre, à sa gauche, un couchant rose et doré, d'une nuance étrange qui l'enchantait. Jamais, en aucun ciel, il n'avait vu cette fluidité vermeille, à la fois ce ton soutenu, juste au bord de l'outrance et du faux, et cet éclat de rêve, d'une légèreté immatérielle.

Entre ses yeux et le couchant, les fils télégraphiques montaient d'une souple ascension, soudain coupée, roidement, par le passage des poteaux. Cassagnères suivait leur va-et-vient aux limites de la terre et du ciel. Il en comptait les amples pulsations. « Aussi longtemps que le plus haut des fils ne s'abaissera pas sous la ligne d'horizon, aussi longtemps je compterai les poteaux. » Il continuait de les compter. Et chaque fois que l'un d'eux glissait derrière la vitre, il comptait en même temps : « Mille... Deux mille... »

Après un passage à niveau un talus abrupt plongea vers un ruisseau, entraîna dans sa déclivité le réseau entier des fils. Le plus haut, comme les autres, se confondit avec la grisaille des glèbes. Cassagnères sentit une petite déception : « Dix-neuf... Dix-neuf mille de revenus : je suis volé. »

Déjà les fils remontaient en plein ciel. Il recommença à

compter, en même temps que passaient les poteaux : « Dix... Vingt... Trente mille... Cette fois, hein, c'est le capital... Quarante... Ce que j'aurai dans... dans quatre ans d'ici... Soixante... »

La nuit venait. Ses yeux se lassaient. Il comptait toujours, attentif et satisfait. Une petite gare s'étira, disparut, en laissant derrière elle le grelottement d'une sonnerie. Il s'arrêta, distrait dans son calcul. Une forêt bordait la voie. Il regarda vaguement à travers les ramures la lueur mourante du couchant, se détendit, amolli de bien-être.

« J'ai tout de même compté jusqu'à quatre-vingt-seize. Neuf cent-soixante mille. Presque millionnaire... Quelle journée! Cette lumière merveilleuse, et ces minutes si pleines, intenses... Deux cents actions, ce n'est pas rien : je n'ai qu'à me rappeler l'accueil que tous ces gens m'ont fait. Oh! sans flagornerie. Pour la plupart, pour quelques-uns au moins, une participation de cent billets, c'est banal. Ainsi, ce Galluchot, avec ses six cents actions... Et il y a encore le type d'Armentières, Bahuet je crois. N'empêche que je fais encore bonne figure, que je suis dans l'équipe de tête, les poids lourds. Galluchot et Bahuet me traitaient de pair à égal : une nuance, mais parfaitement sensible.

» Ne nous égarons pas. Puisque me voici seul encore, bien seul, bien tranquille, je devrais en profiter pour une sorte de récapitulation, quelque chose de serré, de net. Ce matin, l'assemblée, l'essentiel. Première impression décisive : de ces hommes réunis, venus de tous les coins de France, pas un qui m'ait paru suspect. J'avais craint, novice en ces sortes d'affaires, que l'ex-propriétaire de l'usine ne se fût taillé la part belle. Est-ce parce qu'il s'appelle Gratton?... Cinq minutes de sérieux, s'il te plaît... Gratton reçoit mille actions pour ses apports. Personne, absolument personne, n'a trouvé le chiffre excessif. Plus cinq cents parts de fondateur. Maintenant que j'ai vu l'usine, que je me suis rendu compte de la valeur des terrains, du matériel, je trouve que ce Gratton a été modéré, réellement. Tous les autres, j'y insiste, ont été du même avis.

» Ces autres : des négociants, directeurs de maisons anciennes et prospères. Non pas des pisteurs de combines, mais de

braves piliers de bottin, des hommes réfléchis, calés, en quête de placements à la fois sûrs et rémunérateurs. Là-dessus, pas de doute possible. Un Galluchot, un Bahuet auront l'œil sur leurs fonds, et par conséquent sur l'affaire. Garantie de premier ordre, à elle seule tout à fait rassurante. Galluchot est président du conseil d'administration.

» Voilà donc la société constituée. *Les Vermicelleries de la Crouzille.* Ça fait distingué, riche aussi : capital social, quatre millions de francs, en huit mille actions de 500 francs. Étais-je bête! Je m'imaginais qu'il faudrait tout verser d'emblée, libérer entièrement les actions, tout de suite. Et le conseil ne demande que 40 p. 100, avec l'espoir qu'il sera peut-être inutile de recourir à l'appel d'une nouvelle tranche! Ainsi, j'aurais pu ne vendre qu'une des deux fermes : *la Moustière* seule a fait 42 000; *Bonhôtel* 56. De sorte que je me trouve à la tête de disponibilités effarantes.

C'est égal, comme financier, je me pose un peu là : s'il n'avait tenu qu'à moi, le trésor des Vermicelleries débordait à sa source. Oui, oui, blague-toi : pour un néophyte, ça n'est pas si mal travaillé. Je t'attends, modeste et fier, à la suite des événements.

» Suite heureuse, c'est couru. Il n'est pas possible, je crois, de monter une affaire avec plus de soin prévoyant. L'usine dans son ensemble (électricité et fabrique de pâtes) sera dirigée par un ancien élève de Centrale, un garçon dans mes âges, moderne, audacieux, un as. Le chef de fabrication est un vieux technicien éprouvé, d'une compétence professionnelle admirable. Tour de force de Blavette et de Gratton : ils l'ont soufflé à une maison rivale, une de ces firmes qui accaparent pour leur publicité une page entière des grands quotidiens. Second tour de force : avoir soufflé à la même maison, outre son chef de fabrication, son principal représentant. Ce type-là, un nommé Cadène, a un abattage phénoménal. Il respire la santé, la force. Un pouvoir d'attraction inouï. Avec lui, c'est une clientèle énorme qui nous arrive naturellement. Il reçoit, comme Gratton, mille actions d'apport et cinq cents parts de fondateur : ce qu'il nous donne vaut davantage.

» Ainsi, de quelque côté que je me tourne, raisons d'espérer,

d'avoir confiance. J'entends raisons de fait, en quelque sorte scientifiques. Mais j'aurais tort de négliger, puisqu'il corrobore ces raisons, le sentiment que me laisse cette journée : euphorie, excitation sans nervosité. Je n'aime pas les mascarades et ne vais point, pour si peu, me déguiser en businessman. Il n'empêche que je dois garder, de ce voyage, le souvenir d'un enrichissement. Il y a toujours à découvrir, partout : descendu parmi ces hommes, j'ai découvert en eux un réalisme franc, direct, un positivisme loyal qui n'est point sans grandeur, ni peut-être sans poésie.

» Est-ce déjà Gien? Changement de train, brouette... Encore une heure et demie, je trouverai Manouche à la gare.

» Se doute-t-elle de quelque chose, Manouche? Je ne lui ai rien dit (elle croit que j'assistais aux obsèques d'un parent éloigné). Je veux jouir de sa surprise heureuse. Dès que nous entrerons dans la phase des réalisations, je parlerai, mais pas avant. Il me semble déjà l'entendre s'exclamer, la voir battre des mains, ravie. Plus rien alors ne manquera à ma gloire : « Un dieu pour elle »... Ironie bête. L'idée de la rejoindre m'émeut. Je continuerai toutefois à me taire, pour le moment.

VII

— Eh! bien oui, Manouche, voilà ce que j'ai fait. Je te dirai tout, je t'expliquerai tout en détail. Et tu me comprendras, tu m'approuveras, j'en suis sûr.

Il prit, sur la tablette du secrétaire, des papiers couverts de chiffres.

— Assieds-toi là, mon petit.

Un crayon à la main, il suivait de la pointe les colonnes des additions, soulignait les totaux, appuyait sur un chiffre au passage. Il parlait, de temps en temps s'interrompait, et, jetant un regard vers Manouche, il lui demandait :

— Tu comprends?

Il raconta, en effet, toute l'histoire, depuis ses premières entrevues avec Blavette jusqu'au récent voyage où il avait donné sa signature. Il ne dit pas que depuis son retour il passait des heures, chaque journée, à ranger des chiffres sur le papier, à dresser des bilans innombrables qu'il jetait bas

pour les reconstruire aussitôt; et non plus que les heures lui semblaient trop lentes, qu'une impatience le gagnait dont il pouvait mal se défendre, une envie de bousculer le temps, de réaliser aujourd'hui, en cette minute, des profits assurés mais lointains.

Manouche l'écoutait, sérieuse, en pinçant un peu les lèvres. Tous ces chiffres la déconcertaient. Elle ne discernait pas grand'chose dans le flot de paroles de Roger. Ce qui la frappait, c'était précisément sa volubilité, l'animation un peu fébrile qui faisait trembler les feuillets, entre ses doigts.

— Voyons, Manouche, tu comprends?

Leurs yeux se croisèrent. Elle le regarda bien droit, avec une douceur résolue qui démentait la lenteur hésitante de sa voix.

— Ainsi, — murmura-t-elle, — c'est Blavette qui t'a... attiré dans cette affaire?

— Qui me l'a signalée? Oui, c'est Blavette.

— Et tu as signé? Enfin... c'est fait?

— Mais naturellement!

Il se mit à rire.

— Ah! ça, Manouche, est-ce un interrogatoire?

— Bien sûr que non, — dit-elle. — Du moment que tu as signé, ça ne pourrait plus servir à rien.

Il y eut un instant de silence. Un léger froid tomba sur l'enthousiasme de Cassagnères. Il reprit d'un ton plus vif, avec des gestes un peu heurtés :

— Ma parole, on jurerait que tu insinues... Qu'est-ce qu'il t'a fait, Blavette? Qu'est-ce que tu lui reproches, à cet homme?

— A lui, rien, — dit Manouche. — A toi non plus, d'ailleurs. Je me demande où j'en prendrais le droit.

Cette fois, un sursaut d'agacement le secoua. Il se sentit soudain au bord de la colère.

— Ah! pardon! — s'écria-t-il. — Si je t'ai mise au courant, c'est apparemment que ton avis m'intéressait. Tes réticences me surprennent, je l'avoue. Mais justement parce que tu me les fais sentir, j'estime que tu m'en dois compte. J'écoute tes critiques. Vas-y, expose-moi les vices de l'affaire, étale tes sombres pronostics.

— Que vas-tu chercher là? — dit Manouche. — Si je souhaite une chose, et de toutes mes forces tu peux croire, c'est que cette affaire soit bonne, qu'elle réussisse et que tu sois content. Mais que je m'en inquiète, n'est-ce donc pas naturel? N'as-tu pas été un tout petit peu vite, Roger? Ce Blavette, en somme, depuis combien de temps le connais-tu?

— Bon! — fit-il, — tu y reviens. Mais je le connais à fond, Blavette, je te l'ai déjà dit cent fois! Maintenant, si tu ne m'as pas cru...

Les yeux de Manouche, sur les siens, gardaient leur expression de douceur et de fermeté. Sa voix aussi, maintenant, s'affermissait :

— Écoute, — dit-elle, — il faut bien s'entendre, Roger. Si tu n'as cherché, en me parlant, qu'une approbation pure et simple, autant me le dire tout de suite. Est-ce cela que tu as voulu?

Cassagnères haussa les épaules :

— Absurde!

— Alors, causons, — reprit Manouche. — En amis, n'est-ce pas, vraiment en amis?

— Mais bien sûr.

Il la regardait. Son visage trahissait son étonnement, et aussi une vague méfiance. Elle continua :

— Je ne dis pas que tu aies eu tort, remarque bien. Tu me racontes cela tout à trac, quand tout est fait, quand il n'y a plus à y revenir. Alors, naturellement, il me faut le temps de m'habituer, de me rendre bien compte...

— C'est vrai, — reconnut-il. — Mais cela ne suffit pas à expliquer ton attitude. Franchement, Manouche, tu te doutais de quelque chose?

— Un peu, oui.

— Et tu m'en as voulu de mon silence?

Elle réfléchit.

— C'est bien possible. Mais surtout, je m'en suis tourmentée. Quand on se doute, n'est-ce pas, sans même savoir de quoi on se doute, c'est forcé qu'on veuille savoir, et qu'on se fasse toute seule des idées dans le vide. Les idées qu'on se fait toute seule, elles ne valent souvent pas grand'chose. Je t'explique ça bien mal, mais je suis sûre que tu comprends.

— Naturellement, — dit Cassagnères. — Je conçois très bien ce que tu as pu éprouver. Mais dis-moi, ma grande, n'as-tu jamais pensé que si je me taisais ainsi, c'était peut-être pour ne point t'inquiéter...

Il tourna court, sur un fugace sourire de Manouche.

— ... Non pas tant pour cela que pour te réserver, avec la surprise, le plaisir de la réussite. C'était enfantin, si tu veux. Je nous voyais ici, justement, comme nous sommes. Je te disais : « Voilà, c'est fait, c'est magnifique ». Tu devenais toute rose de joie...

Il avait l'air si franchement déçu, si penaud, qu'elle sentit fondre sa rancune.

— Allons, — dit-elle, — n'en parlons plus. Mais à présent, il va falloir recommencer : et tout doucement, que je puisse te suivre.

Pendant presque deux heures, elle l'écouta, souvent l'interrogeant avec une précision dont il demeurait interdit. « Il est évident, songeait-il, que tout lui échappe de l'esprit, de la mystique de l'affaire. Elle en ramène les éléments à des notions on ne peut plus terre à terre, mais elle témoigne dans ces limites d'une lucidité surprenante. Après tout, tant mieux. J'ai tendance à perdre contact. Manouche sera mon guide-rope. »

Il était content d'elle à présent, d'autant plus qu'il la sentait lentement conquise, gagnée à sa confiance, à son espoir.

— Eh bien, ma grande, qu'en penses-tu? On n'a plus peur? On ne me fait plus les gros yeux? Tu verras, dans cinq ou six mois... J'ai en vue des remplois qui valent au moins l'affaire de la Crouzille. Ainsi, tu sais comme le bois est en hausse, depuis l'automne? Oui, tu le sais, je t'ai entendue récriminer contre ce pauvre Boufferet. Ne récrimine plus, Manouche! Nous deviendrons peut-être marchands de bois : exploitation sur place de pineraies, en Sologne. Abattage, sciage, bois de boulange, bois de mine, poteaux que nous traiterons nous-mêmes, sur place aussi, par la créosote que nous produirons... Les gros yeux encore? Mais non, je ne ferai plus rien sans t'en parler d'avance, sans te demander conseil. Et surtout, n'oublie pas une chose : ce sera toujours le même capital qui roulera. Ainsi, en supposant une perte

d'ailleurs invraisemblable, je la limite sûrement à ma mise de fonds initiale, tandis que les profits, grâce à des remplois judicieux, peuvent s'étendre indéfiniment.

— Oui, oui... — murmurait Manouche, — avec un hochement de tête indulgent.

— Je t'assure, indéfiniment! Du moins tant que se prolongera la situation économique actuelle. Je t'expliquerai, tu comprendras qu'il s'agit là d'un monde nouveau, où l'argent appelle l'argent, à la lettre. Ne t'inquiète pas, va, Manouche. Pas de danger que je me laisse griser! Juste ce qu'il faudra, la belle petite aisance, et le coup de frein : halte, ça suffit. De l'argent, oui, mais pas pour l'argent. « Aisance », quel mot épatant! Songe : si j'avais eu l'aisance de travailler librement, loin du marchand et de l'amateur qui paie... C'est cette ragougnasse qui m'avait écœuré. Peindre pour soi sans le souci meurtrier des expositions, du public. « Exposition, j'expose »... quels mots ignobles! Chercher pour soi, créer pour soi, pour soi tout seul... ou pour quelques-uns, ceux qui pigent. Hein, Manouche?

Elle souriait, amusée et touchée.

— Et toi, voyons, que feras-tu? D'abord, il faudra prendre une bonne. Ça, j'y tiens. Et un voyage? En Corse, en Sicile, en Algérie?

Elle soupira :

— Comme tu y vas! Mais ce serait horriblement cher! Ce n'est tout de même pas avec ce que tu gagneras dans cette affaire, si merveilleuse qu'elle puisse devenir...

Il écarta les bras, feignit un grand découragement :

— Mais tu es inguérissable! Va-t-il falloir que je recommence? Puisque je te l'affirme, puisque j'en suis absolument sûr! D'ailleurs, si tu veux bien songer à ce que j'y ai mis...

— Justement, — fit Manouche. — Voilà le principal, et voilà ce que tu ne m'as pas dit.

Il fut stupéfait : c'était la vérité. Stupéfait et déjà hostile. Il répondit d'un ton changé, rude et bourru :

— Cent mille francs, si tu veux savoir.

— Oh! — dit Manouche.

Elle se sentit les mains glacées. Elle regarda Roger avec un effroi navré.

— Cent mille francs... Quelle imprudence!

Il pensa tumultueusement : « Bien fait pour moi. De quoi se mêle-t-elle? C'était fatal : elle n'y a rien compris, elle n'y comprendra rien. Ça m'apprendra ». Et, tout haut :

— Une imprudence? Pourquoi une imprudence?

— Parce que c'est la première fois, voyons! Un essai, je ne dis pas. Mais une somme pareille, risquée d'un coup. Si le malheur voulait jamais que tu la perdes... Comment ferions-nous, Roger?

Il la regarda, un moment, avec l'envie de la chasser. Il se répétait : « Bien fait! Bien fait! » Mais de la voir triste seulement, sans colère, un sentiment lui venait peu à peu de supériorité protectrice. Il reprit sa gaîté, son entrain. Il s'écria : « Tu es bien Française, toi! » Il l'appela « Mademoiselle Bas-de-laine ». Et de nouveau il se complut à évoquer la réussite prochaine, assurée, d'autant plus brillante qu'il y trouvait dès cette minute une saveur de victoire, de revanche : « Là, tu vois bien! Quand je te le disais! »

VIII

Il reçut plusieurs lettres, des lettres recommandées dont il donnait décharge au facteur. C'était pour lui, chaque fois, un de ces plaisirs puérils et vifs qu'on n'avoue à soi-même qu'en s'en moquant.

— Eh bien? — demandait Manouche.

Les enveloppes étaient lourdes, d'un vélin épais et craquant. Il éprouvait le même plaisir à les décacheter, à déplier les feuillets aux en-têtes cossus :

VERMICELLERIE DE LA CROUZILLE

Société anonyme au capital de 4.000.000 de francs

Il lisait avec une gravité méticuleuse, sans lever les yeux vers Manouche dont il sentait l'attente à son côté.

— Ça va, — disait-il enfin.

Une première fois, en janvier, ce fut un exemplaire des statuts. En février arrivèrent deux rapports sur les travaux en cours, des devis, des plans à l'appui. Décidément, cela

marchait : on creusait à l'amont de l'usine un vaste bassin de retenue pour diminuer encore la période de morte eau. L'ingénieur de Centrale voyait grand et réalisait hardiment. Encore deux mois, trois au plus, la fabrique serait parée, on démarrerait, on serait bientôt en plein rendement.

Vers la mi-mars vint une nouvelle enveloppe. Celle-ci, plus mince, ne contenait qu'une simple lettre. Il commença de lire. Manouche le regardait. Elle vit son visage s'altérer de telle sorte qu'elle pressentit aussitôt un désastre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Roger?

De la main, sèchement, il lui fit signe de se taire. Il avait recommencé de lire. Elle demeurait tremblante devant lui.

— Tiens! — fit-il brusquement. — Autant que tu saches tout de suite. Mais pour la poisse, bon Dieu, c'est la poisse.

Un désastre, en effet, autant qu'on en pouvait juger : une crue violente de la Crouzille avait rompu un barrage trop fragile, les eaux avaient envahi l'usine, elles y étaient encore à l'heure où l'on avait écrit. On tiendrait au courant de la suite des événements. Mais il était malheureusement sage de prévoir dès maintenant une perte assez sensible, et d'appeler une nouvelle tranche de 35 p. 100.

— Tu vois, — dit-il, — tu vois : de mémoire d'homme il n'y eut jamais pareille crue! Et il faut qu'elle arrive juste cette année, juste au moment où le barrage provisoire maintenait tout. Huit jours seulement, il était consolidé, à toute épreuve. Et voilà...

Il prit la lettre, la relut encore.

— Mais enfin, — cria-t-il, — toutes leurs explications n'y changeront rien! Il faut qu'il y ait eu négligence, ou alors incapacité. Ce type de Centrale... abruti de technique! Un vieux chef de chantier n'aurait point fait d'épures, mais son barrage aurait tenu.

— Qu'est-ce qu'il faut faire? — demanda Manouche.

— Ce qu'il faut faire? Mais casquer! C'est nécessaire, et c'est raisonnable : si nous nous défilons tout de suite, nous massacrons l'affaire de nos mains, et j'en suis de mes quarante mille francs. Très peu pour moi! Et puis, Manouche, je te prie de ne pas t'y tromper : nous prenons une tape, c'est entendu; l'opération sera peut-être moins brillante,

mais je la tiens, même aujourd'hui, pour bonne. Un coup d'épaule? Un peu de cran? J'en suis, parbleu, je verserai!

Il parlait d'une voix brève, traversée par instants d'éclats difficilement contenus. L'expression qu'avait son visage, immobile et dure, elle se souvint de l'avoir vue à des visages de joueurs malheureux, et qui s'acharnaient à jouer. Ce fut pour elle comme un coup de lumière sèchement projeté sur l'avenir. Elle songea : « Mon Dieu, il va courir après sa perte. Rien ni personne ne pourra l'arrêter. » Et elle distingua plus clairement, en cette minute, l'obligation où elle serait un jour de lutter, elle seule, contre leur menaçante pauvreté.

— D'ailleurs, — poursuivait Cassagnères, — tu verras ce que dira Blavette, quand il viendra.

Elle secoua la tête :

— Blavette ne viendra pas.

Il vint pourtant, et le soir même. Cassagnères s'enferma avec lui dans la chambre haute.

— Vous allez verser? — demanda tout de suite Blavette.

— Bien entendu.

— Ah! — dit Blavette, — j'en étais sûr.

Il raconta qu'il avait reçu le matin une lettre de Gratton; que celui-ci, tout en reconnaissant la faute d'imprévoyance commise par l'ingénieur, affirmait qu'elle aurait peu de conséquence, qu'en une vingtaine de jours, moyennant une dépense relativement modique, les dégâts seraient réparés, que les travaux reprendraient leur cours. Personnellement, Gratton trouvait fort excessive la tranche de 35 p. 100 fixée par le Conseil.

— D'ailleurs, voyez, — dit Blavette.

Il sortit de sa poche la lettre de Gratton et la tendit à Cassagnères. Tous deux firent des calculs, s'échauffèrent, conclurent enfin d'un commun accord que Gratton était dans le vrai, qu'il s'agissait en somme d'un accident fâcheux mais nullement catastrophique, et que les administrateurs, dans le désarroi du premier moment, avaient dû s'affoler un peu.

Lorsque Blavette partit, son optimisme avait rasséréné Cassagnères. Ce fut d'un cœur allégé qu'il transmit à la banque, le lendemain, un ordre de virement au compte des

Vermicelleries. Quant à Manouche, la leçon avait porté. Il en revenait à sa décision première : ne lui parler qu'à bon escient, dans la mesure où il le jugerait à propos.

Une nouvelle lettre arriva. C'était plus sérieux qu'on n'avait cru d'abord : les eaux avaient séjourné plusieurs jours dans les bâtiments, entraîné avec elles des tonnes d'un sable très fin qui avait engravé les machines. On craignait qu'elles ne fussent perdues. Au mieux, il faudrait très longtemps pour une remise en état. On serait sans doute dans la pénible obligation d'appeler la dernière tranche.

Cassagnères courut chez Blavette. Il le trouva dans son jardin, courbé vers ses petits pois qui levaient et piquant soigneusement, sur les planches, des baguettes à banderoles de chiffon.

Lorsqu'il aperçut Cassagnères, il se redressa sans hâte, essuya ses mains terreuses à sa culotte.

— Quel bon vent vous amène?

— Ne faites pas l'imbécile, Blavette. Vous le savez aussi bien que moi.

L'autre assujettit son lorgnon, tourna vers lui un regard neutre.

— Ma parole, je n'en sais rien.

Cassagnères lui montra la lettre qu'il avait reçue. Blavette, l'ayant lue, releva ses paupières sur le même regard mort.

— C'est ennuyeux, — dit-il avec placidité.

— Ah! oui? Ennuyeux? C'est tout ce que vous trouvez à dire? Mais votre avis, hein, Blavette? Faut-il verser encore, tout voir fondre comme neige au soleil? Ou renoncer, limiter la perte? Vous restez là... Est-ce que vous m'entendez? Parlez, bon Dieu, votre responsabilité est en cause!

Blavette posa ses mains sur sa poitrine.

— Quelle responsabilité? — dit-il. — J'ai fait honnêtement mon métier, Monsieur. Je vous ai soumis une affaire, hon-nê-te-ment. Vous ai-je trompé? Vous ai-je menti? Êtes-vous allé là-bas, oui ou non? Avez-vous vu, de vos yeux vu? Vous ai-je tenu la main pendant que vous signiez? Ma responsabilité!... Était-ce à moi d'étudier les devis et les plans, de diriger les travaux, ou d'arrêter la crue de la rivière, peut-être?

Cassagnères pâlit, les mains tremblantes de colère.

— Hé là, Blavette! Est-ce que vous seriez une canaille?

— Voilà un gros mot, — dit Blavette. — Il n'y a pas de canaillerie à faire son devoir de démarcheur, surtout quand on y apporte autant de conscience que moi. A chacun son rôle, monsieur Cassagnères. Si j'avais eu la chance d'être capitaliste, je n'aurais pas hésité une minute, pas une, à mettre dans une affaire comme celle de la Crouzille le maximum de mes disponibilités. A présent, il arrive qu'on se trompe, ou que les événements renversent les plus sûres prévisions. La veine, la déveine, qui en est maître?... Ce serait trop facile de devenir milliardaire...

— Dites donc, — coupa Cassagnères, — je serais assez curieux... De combien êtes-vous refait, là-dedans?

Blavette le considéra, dressé vibrant en face de lui. Ses yeux eurent un éclat fugace, presque gai, et s'éteignirent, de nouveau atones.

— Je pourrais vous répondre, — dit-il, — que ça ne vous regarde pas. Mais puisque je suis une canaille, je serai aussi franc que vous : j'ai touché ma commission il y a une dizaine de jours.

— Dix jours! Ah! très bien. Dix jours... Vous n'aviez donc pas touché quand vous avez bondi chez moi? Peur que le pourboire ne vous file sous le nez, hein?

— Dame, mettez-vous à ma place.

Cassagnères fit un pas menaçant :

— Et si je vous calottais, Blavette?

— Un homme de mon âge! — dit l'autre avec une grande dignité. — Ce serait humiliant pour vous, et ça ne vous avancerait à rien. Allons, monsieur Cassagnères, ne vous désespérez pas. Vous serez plus heureux une autre fois. Mais oui, je sais ce que c'est : on s'énerve, on crie, on menace... C'est excusable, bien excusable... Sans rancune, monsieur Cassagnères.

IX

Il connut des journées pénibles. Dès le premier appel de fonds, certains souscripteurs s'étaient dérobés. Le conseil

ayant décidé de plaider contre eux, plusieurs instances étaient en cours.

En avril, la nouvelle arriva que Gratton attaquait la société. Il se présentait lésé, les actions étant tombées à presque rien. Que l'on voulût bien transiger, il renonçait à ses parts de fondateur, mais il voulait cinq cent mille francs en espèces. Le Conseil avait refusé : on plaiderait.

Ce fut ensuite Cadène qui dénonça son contrat. Les actionnaires, disait-il, ne pouvaient plus tenir leurs engagements à son égard : procès encore, menace d'un gros dédit à payer.

Cassagnères assistait, impuissant et amer, à cette débâcle. Il notait sur son journal : « Le bâtiment fait eau, et les rats fichent le camp ». Il écrivit à Galluchot, à Bahuet, des lettres désordonnées, pleines d'adjurations et de reproches. Cela n'empêcha point que la raison sociale ne changeât brusquement sur les en-têtes du papier vélin : non plus les *Vermicelleries*, mais simplement l'*Énergie électrique* de la Crouzille.

Manouche ne l'interrogeait plus. Elle montrait une constante égalité d'humeur : il voulait trouver là de quoi se persuader qu'elle ne se doutait de rien. Quand le doute et l'inquiétude faisaient sentir leur approche gênante, il esquivait avec fatalisme : puisque rien ne semblait changé à leur existence quotidienne, puisque les jours passaient sans alerte, il préférait se dire qu'il en serait longtemps ainsi, jusqu'au moment où les choses s'arrangeraient. Si même, par impossible, le calme de Manouche mentait, il l'admettait encore pour le délai qu'il y gagnait : cela lui permettrait de réfléchir et d'aviser, de rétablir leur situation. Après, Manouche pourrait parler, questionner, revenir sur le passé. Il répondrait avec soulagement. Il conviendrait même, en souriant, qu'en vérité il avait eu chaud.

Il fut convoqué à une nouvelle assemblée générale. Il dit seulement à Manouche qu'il devait partir en voyage, qu'il rentrerait le lendemain soir. Elle aquiesça d'un mot, ne lui demanda point d'explications.

Il rentra comme il avait dit, le lendemain. Il était morne. L'assemblée, après des débats tumultueux, avait décidé de réduire le capital social : non plus quatre millions de francs, mais quatorze cent mille; le nombre des actions

restait le même, elles n'étaient plus que de cent soixante-quinze francs chacune.

Galluchot avait pris la parole avec une ferme autorité : « Il ne servait à rien de se leurrer, avait-il dit. C'était en hommes qu'il fallait désormais envisager la situation. Ajourner le projet d'une fabrique de pâtes? Non pas, Messieurs! Y renoncer définitivement. Reprendre alors et développer à fond l'exploitation hydro-électrique, la hisser le plus haut possible, et la céder, au meilleur prix, à une société plus puissante. Ainsi, mais ainsi seulement, l'espoir nous est permis de récupérer une grosse part, peut-être l'intégralité de nos capitaux engagés. Mais ce sera une œuvre de longue haleine, qui exigera de nous autant d'abnégation que d'opiniâtreté, cinq ans, six ans de peine pendant lesquels toutes les forces vives de l'entreprise devront concourir au sauvetage : ni intérêts, ni dividendes, poids morts qui risqueraient d'entraîner la nef aux abîmes. »

Cassagnères avait dû s'incliner, plein de ressentiment contre ce Galluchot. Beau sauveteur, en vérité! Les sacrifices étaient faciles, quand on avait derrière soi un négoce en plein rendement, un pactole où l'on puisait à discrétion. Tandis que lui... Ses fermes étaient vendues, il lui restait sept mille francs de rentes.

Il s'enfermait dans la chambre haute. Manouche, pendant des heures, l'entendait aller et venir. Quand ils se retrouvaient, leurs silences, leurs paroles étaient chargés de réticences. Ils se surprenaient souvent à s'observer l'un et l'autre, et détournaient aussitôt les yeux.

Elle sortait presque chaque jour et restait longtemps absente. Il s'en apercevait, intrigué, agacé, mais affectait de s'en désintéresser : « Qu'elle fasse ce qu'elle voudra! Ça m'est égal. » Il s'exhortait au calme, à la froideur : « Raisonnons. Sept mille francs, et une femme à faire vivre. Voilà le problème ». Il cherchait, se débattait, se heurtait de toutes parts à des impossibilités : « Vendre sa maison du Rempart de l'Est et placer les fonds à 6 p. 100? Mais la maison les rapportait, et du moins les pierres restaient là. Tandis que ces papiers.. Des titres d'État? La baisse du franc les dépréciait d'heure en heure. Des valeurs industrielles? Il les savait, hélas! à la

merci d'une crise, d'une loi votée par des parlementaires ignares, du caprice d'une rivière morvandelle. Et dire, bon Dieu, que le monde était plein d'imbéciles vers qui l'argent affluait de lui-même! » Il cherchait désespérément, son imagination ne lui suggérait rien. Gagner du temps, certes, c'était facile, des mois encore, sans doute des années. Mais à la condition de se dépouiller lentement, d'être réduit un jour, inexorablement, à la plus sordide pauvreté... un jour, peut-être (mais il serait bien temps!) où il n'aurait plus charge de Manouche.

Il ne décidait rien, et sentait la gêne approcher, les toucher. A mesure que les journées passaient, certain silence, entre eux, devenait de moins en moins soutenable; certaine pénombre se dissipait, comme rongée d'une lumière blessante, aussi fatale que la naissance de l'aube.

Pourquoi Manouche n'avait rien réclamé, pourquoi elle sortait ainsi, pourquoi elle retrouvait une sérénité presque joyeuse, il appréhendait aujourd'hui de ne plus l'ignorer longtemps. Peut-être même le savait-il déjà.

Il n'éprouva aucune surprise, un matin, à la voir préparer sur le petit fourneau un plat de bœuf à la mode. Elle le couvrit avec beaucoup de soin, rentra dans la chambre un instant. Elle mit un manteau, un chapeau. Elle semblait émue et contente.

— Au revoir, Roger, — dit-elle. — Ne t'inquiète pas pour le déjeuner, je rentrerai à onze heures et demie.

Elle ajouta, déjà sur le seuil :

— J'ai mis le bœuf sur un feu doux. Si pourtant il bouillait trop vite, tu voudrais bien le tirer sur le côté... N'est-ce pas?

— Oui, j'y veillerai, — dit Cassagnères.

Il la regarda partir. Il lui semblait qu'il était nu, qu'il grelottait : il était sûr qu'elle allait travailler.

MAURICE GENEVOIX

(*A suivre.*)

PARMI LES LIVRES

Autres rhumbs, écrit Paul Valéry[1]. Imaginez en effet un personnage central, à la fois doué de mouvement et immobile, que la vie oriente tour à tour vers la mer, vers la littérature, vers la sagesse. Dans le temps qu'il est tourné vers l'un de ces azimuts, ce personnage rêve, observe, réfléchit, construit. Tout ce travail se condense en quelques descriptions et en quelques maximes, mais de premier ordre.

Vous avez vu sur la mer la grande houle, cannelée sous un certain angle par les rides que la brise locale y imprime. Voici l'aquarelle chinoise, précise et parfaite, que M. Valéry trace de main d'artiste : « Le vent strie la grande vague de petites vagues obliques. La peau de la grande houle fondamentale est ridée régulièrement par la cause superficielle de la brise, qui irrite légèrement la surface; et la puissante forme roulante de provenance lointaine se complique, devient une masse à facettes, une figure solide cristalline en transformation incessante, d'où émane la rumeur d'une matière en ébullition par l'infinie quantité de cris intimes, de déchirements et froissements, de plissements et de mélanges entre les eaux. »

Non seulement la peinture est saisissante, tant sa forme change avec exactitude; mais on y surprend non un procédé, mais une idée secrète qu'anime tout l'art de M. Valéry. Est-ce même une idée? Plutôt un sentiment de l'équivalence des règnes, de la parenté des choses entre elles, une espèce de panthéisme où la nature, l'homme et la machine se con-

1. Éditions de France.

fondent, se séparent de nouveau, s'opposent et réagissent. Rien n'est plus curieux que telle description d'un coucher de soleil sur la mer, devant une plage, où les hommes, imitant à leur insu leurs plus sauvages aïeux, croient voir une décapitation véritable du jour. « Ça y est », s'écrie un enfant. Cet anthropomorphisme laisse tous les assistants atterrés, car ils sentent, par cette ressemblance même, l'énorme disproportion entre les forces humaines et les forces naturelles. La pensée accablée par cette chose contemplée, afin de n'être pas entraînée dans l'inexorable mouvement universel, est contrainte d'affirmer sa propre transcendance, et n'aperçoit pas que cette affirmation est naïvement automatique.

On pressent, par cet exemple, l'idée que M. Valéry se fait de l'esprit : c'est un jeu de forces créatrices, qui se limitent par leur propre action et s'enroulent si bien sur elles-mêmes que l'effet redevient cause. Rien n'amuse plus M. Valéry que ces retours. Il les avait développés, avec une dialectique éblouissante, dans son discours à l'Académie. Il montre ici comment l'œuvre d'art, une fois créée, crée à son tour son propre créateur, en tant qu'artisan de l'ensemble, quand il n'a été en réalité que l'artisan successif de chaque partie de l'ouvrage.

Les forces qui constituent l'âme, nous les voyons d'abord à l'état de repos, et à ce moment, l'être, à proprement parler, n'existe pas. Tant qu'un choc n'est pas venu mettre toute la machine en mouvement, chacun de nous n'est qu'un personnage virtuel, une possibilité d'âme humaine. Lisez comment M. Valéry passe lui-même de l'attente à l'action, et du non-être à l'être : « Une idée inconnue est encore dans le pli et le souci de mon front. Je suis encore distinct de toute pensée; également éloigné de tous les mots, de toutes les formes qui sont en moi. Mon œil reflète un objet sans vie; mon oreille n'entend point ce qu'elle entend. O ma présence sans visage, quel regard que ton regard sans choses et sans personne, quelle puissance que cette puissance indéfinissable comme la puissance qui est dans l'air avant l'orage! Je ne sais ce qui se prépare. Je suis amour, et soif, et point de nom. Car il n'y a point d'homme dans l'homme, et point de *moi* dans le *moi*. Mais il y aura un acte sans être, un effet sans

cause, un accident qui est ma substance... Me voici, je suis prêt. Frappe. Me voici, l'œil secret fixé sur le point aveugle de mon attente... C'est là qu'un événement essentiel quelquefois éclate et me crée. »

Voilà toute l'âme : connaissance et dynamique. Dès que la connaissance s'efface et que la force revient à zéro, l'être cesse provisoirement d'exister. L'inconscient n'apparaît pour ainsi dire point dans l'œuvre de M. Valéry. Une fois, en Bretagne, dans une chapelle, pendant la communion, il perçoit bien en lui « le passage de quelque onde fraîchissante qui se fait sensible sur ses épaules ». Il constate le fait et ne réussit ni à l'opposer, ni à l'attacher à aucune idée. Et il reste déconcerté, mais non pas ému, comme devant la racine carrée de moins un. Quant à lui, tout son effort est d'analyser et de mesurer. Marche-t-il sur des rochers, il s'amuse du jeu d'échecs auquel jouent son corps et son esprit, des calculs compliqués que font son squelette et ses sens pour le tenir en équilibre et le diriger vers la mer. « A chaque coup, le problème est autre; et les pièces du jeu sont les images de la vue, les prévisions euclidiennes de déplacement, les divers groupes musculaires indépendants, et bien d'autres choses. » Lui-même, en temps que régulateur et directeur du jeu, intervient de deux façons : d'abord en écartant de l'esprit tout ce qui ne sert pas la fin immédiate, et ensuite en essayant de maintenir à l'ensemble du mouvement une vitesse moyenne, et par conséquent un rythme qui transforme l'escalade en une danse.

Ainsi il est sans cesse en présence de l'univers, des lois, et des nombres qui expriment ces lois. Sa pensée est aisée, et légère, et dessinée selon les courbes gracieuses ordonnées par les muses. Tantôt ces courbes sont refermées sur elles-mêmes, tantôt elles fuient vers l'infini. Et cette aisance à parcourir le monde et à le considérer dans son unité, il l'a décrite dans un délicieux poème, le *Psaume sur une voix.*

A demi voix,
D'une voix douce et faible disant de grandes choses :
D'importantes, étonnantes, de profondes et justes choses,
D'une voix douce et faible.
La menace du tonnerre, la présence d'absolus
Dans une voix de rouge-gorge,

Dans le détail fin d'une flûte et la délicatesse du son pur.
Tout le soleil suggéré
Au moyen d'un demi-sourire
(O demi-voix)
Et d'une sorte de murmure
En français infiniment pur...

Et pour finir, cette comparaison (est-ce même une comparaison?) avec le petit murmure du feu :

Je songe aussi pour finir
Au bruit de soie seul et discret
D'un feu qui se consume en créant toute la chambre,
Et qui se parle,
Ou qui me parle
Presque pour soi.

La grâce de ces vers échappe en se jouant à toutes les analyses; elle se rit du critique, comme un sylphe se moque d'un naturaliste à filet vert. M. Valéry, qui semble d'abord un génie systématique, en même temps qu'il justifie les définitions qu'on a pu faire de lui-même, leur échappe. Oui, il considère l'âme comme un jeu de forces qui la créent, l'anéantissent et la refont. Oui, il glisse sans cesse du plan humain au plan universel : « J'analyse et épouse, écrit-il, le frissonnement des petites feuilles de l'arbre immense qui vit dans ma fenêtre. » Et il revient du plan universel au plan humain, car la vibration de toutes ces feuilles lui donne une leçon de poésie. Pareillement la mer qui change sous les nuages le fait penser aux mutations rapides d'une âme impressionnable. Les sept péchés capitaux sont les sept couleurs pures du spectre étalé qui est l'âme du juste, etc. Oui, encore, il cherche à s'emparer de l'univers par les nombres. A chaque moment il mesure des ordres de grandeur, il met la pensée en équation, il fait varier des vitesses et cette variation met en évidence des vérités brillantes et singulières. Mais quand on a dit tout cela de lui, on n'a rien dit, car toutes ces opérations ne dépassent pas le pouvoir d'un esprit agile, sensible à la beauté, et instruit du jeu des sciences. C'est exactement au delà de cette facilité qu'il faut chercher M. Valéry. Il habite un monde tout pareil à celui que je viens de décrire, mais plus lointain et fait d'une autre sub-

stance. Là, les vérités ont des corps de feu et des ailes de chimères; là, les nombres dansent dans la lumière; là, tout se mêle et se confond, tout étant prestige et magie déliée. On croyait trouver un mathématicien. On est entré chez un enchanteur.

La clé du livre de M. Paul Morand, *Bouddha vivant*[1], se trouve à la page 110. Jâli, prince de Karastra, après avoir quitté furtivement son pays et gagné l'Angleterre, vient de perdre son ami, Renaud d'Écouen, qui avait été son chauffeur.

« Il médite. Par la fenêtre, il voit un coin de parc, noble, princier, avec des daims, un paysage qui pourrait être des Indes; le fils des Çakyas en évoque souvent d'analogues... Une idée, soudain, frappe Jâli : la jeunesse du Bouddha, comme c'est la sienne! Les Écritures semblent raconter sa propre vie. Parallélisme émouvant : n'est-il pas lui aussi un prince, un jeune élégant, fier de ses richesses, de sa beauté? Kapilavastou, la capitale des Çakyas, c'est, comme Karastra, une petite principauté aristocratique. Et le riz, qui enrichit le roi Indra, père de Jâli, comme il enrichissait le père du Bouddha; à lire la description des trois palais, « aux écuries trop petites pour les chevaux et les éléphants », Jâli croit rentrer chez lui. Ainsi que le Bouddha, le prince héritier s'est enfui, enjambant l'amour despotique et familial. Lui aussi a quitté ses femmes... Cet étouffement dans un cadre trop étroit, cette satiété de jouissances, cette inquiétude, cette impossibilité de se contenter des plaisirs terrestres, ce désir croissant de buts glorieux, tout ce qui jalonne la vie du Bouddha jusqu'à l'évasion hors du palais paternel, n'est-ce pas l'histoire même de Jâli, depuis les derniers mois? »

Le prince Jâli a tort de s'émerveiller d'une ressemblance que M. Paul Morand a concertée avec l'art le plus ingénieux. Le dessein de l'auteur a été visiblement, et le titre le dit assez, de renouveler dans notre temps l'histoire du Bouddha. Ces recommencements sont communs en tout pays, et l'on voit périodiquement des tribuns en Italie, des Mahdi en pays d'Islam, des Pougatchef en Russie. Nous sommes donc tous disposés à croire M. Morand le plus sérieusement du monde.

1. Les Cahiers verts.

Mais aussitôt c'est lui qui commence à inventer des fables si adroites et si amusantes qu'en nous divertissant il nous fait perdre la foi. Il nous rappelle par exemple que Çakyamouni avait un cocher, ou un écuyer, Kanthaka, qui était son confident et son ami. Or, par un parallélisme plus piquant que croyable, M. Paul Morand a voulu que le prince Jâli ait lui aussi pour confident, non son cocher, mais son chauffeur. Et voici comment il s'y est pris. Il a feint qu'un jeune Français de bonne maison, Renaud d'Écouen, sixième fils d'un gentilhomme normand, et né trop tard pour avoir fait la guerre, ayant le goût de l'action sans croire en elle, après avoir préparé le concours d'inspecteur des colonies, tour à tour camelot du roi par sentiment héréditaire, puis membre des jeunesses communistes par goût de reviser les valeurs morales, avait fini par courir pour la maison Bugatti. De là il a passé en Orient, fondé un journal, et, son journal saisi par les consuls de la concession internationale, gagné sur un cargo danois l'état de Karastra, où il est devenu chauffeur du prince Jâli.

Voilà en présence Jâli et Renaud. Ne vous imaginez pas que M. Morand va rester captif du thème un peu artificiel qu'il s'est donné. Sa vive imagination n'est jamais si à l'aise que s'il lui faut représenter des épisodes frappants et bizarres. Ces deux jeunes hommes sont l'Orient et l'Occident. M. Morand en connaît les contrastes et les caractères, ayant voyagé jusqu'à Bangkok; je crois même qu'il s'occupe un peu de diplomatie. Il a prêté à ses personnages des dialogues savoureux et pleins de sens; et Jâli ressent une grande envie de connaître l'Occident. L'évasion des deux hommes, le séjour de Jâli à Londres sont des tableaux achevés. Mais, ceci dit, j'imagine que M. Morand a dû être secrètement embarrassé de ses héros. Il s'est débarrassé de Renaud en le faisant mourir d'un abcès au foie. Mais Jâli?

Jâli est un personnage difficile à manier, parce complexe. C'est un Oriental curieux de l'Europe; mais c'est aussi un inspiré, qui désire à la fois se sauver lui-même, en s'affranchissant du désir et de la douleur, et affranchir les autres à son exemple. Ce bouddhiste pense en outre que l'Europe est nécessaire au monde, de telle sorte qu'il médite de la sauver. L'Asie, cette fois, ne s'enfermera pas dans une méditation

égoïste et ne refusera pas de porter secours. Jâli va commencer à Londres une guerre sainte : « Envahir les vices, enchaîner les passions, déborder la corruption, stupéfier, frapper à coups de vérité, sans rigidité puritaine, sans aveuglement messianique. Mettre la douleur en faillite, ruiner le mal. »

A tout ce programme immense, il est visible que M. Morand s'intéresse peu. Ce qui lui plaît, dans l'apostolat de Jâli, ce sont les scènes de cet apostolat. Il en est d'amusantes, de pittoresques, de réussies et même de tout à fait belles : la rencontre avec la petite Ventre, l'apparition du Bouddha sur le toit de Mrs. Handy, la prédication à Hyde Park. A tracer ces tableaux, l'auteur emploie ses meilleures qualités : sens du pittoresque, art de composer des personnages vivants et singuliers, maîtrise d'un style vivant et chatoyant. Après quoi, il ramène Jâli en France. Il en fait un ermite dans les bois de Meudon. Angèle Ventre, devenue une demi-mondaine piquée de philosophie, reparaît avec une escorte de non-conformistes. Mais l'épisode central est l'amour de Jâli pour une jeune fille américaine, qui partage quelque temps sa solitude, puis renonce, et retourne en Amérique. Excellente raison pour conduire Jâli dans cet Occident de l'Occident, qui le traite en paria. L'expérience est finie. Le roi Indra meurt, et Jâli monte sur le trône. Le livre s'achève par l'éblouissante cérémonie de son couronnement. La vieille Asie se referme.

M. Morand est un écrivain abondant en prestiges. Il a créé un genre si particulier qu'on n'entend plus conter un fait-divers surprenant, une aventure réfléchie sur elle-même, un trait bizarre et pittoresque, sans s'écrier : « Tiens, c'est du Morand ». Ainsi s'est-il taillé un monde à lui dans l'univers. Naturellement ce monde, où il est maître, fait de grands efforts pour le retenir prisonnier. Deux fois il a cherché à s'évader. Mais dans *Bouddha vivant* aussi bien que dans *Irène et Lewis*, ayant aperçu un grand sujet, il en est perpétuellement séparé par une foule de figurines, filles de sa fantaisie, qui l'amusent, et nous amusent aussi, de mille petites scènes. M. Morand est un auteur délicieux; mais, en illustrant ses ouvrages, il oublie de les écrire.

M. Mac Orlan ne nous avait rien donné, depuis longtemps, qui valût *Le Quai des Brumes*[1]. Comme la plupart de ses contemporains, M. Mac Orlan est un faux conteur. Entendez par là qu'en se donnant l'air de rapporter une histoire, il construit en réalité un système mécanique, un joujou pour la destinée. Il n'y a rien de plus concerté que son dernier livre, ni qui soit plus fortement gouverné par des arrière-pensées. Il n'y a rien non plus qui paraisse plus libre et plus fantasque. C'est un composé où il entre des tableaux du Paris sauvage, des aventures agencées, et une espèce de philosophie.

Nous sommes à Montmartre, une nuit de neige : non pas sur cette basse plage bordée de music-halls et de dancings, qui s'étend comme une ceinture au bas de la Butte, mais plus haut, dans les solitudes misérables peuplées d'apaches. Un bohême, nommé Jean Rabe, frappe au volet du *Lapin Agile*. Frédéric vient ouvrir et le fait monter dans la grande salle, où il n'y a personne.

Le dessein de M. Mac Orlan ne tarde pas à s'éclaircir. Il rassemble, au *Lapin Agile*, d'abord un peintre allemand, Michel Krauss, puis un soldat de la coloniale, nommé Ernest, puis une fille nommée Nelly. Une dizaine de drôles essaient de forcer la porte à coups de revolver. Salués par une riposte pareille, ils se dispersent. Mais on retrouve au dehors, sous une table, un homme étendu dans du sang. C'est celui qu'ils poursuivaient, un boucher nommé Isabel.

Ces êtres qu'un hasard fantasque réunit chez le bistro, sont fantasques eux-mêmes. Michel Kraus, végétarien, et peintre paysagiste, ami de l'herbe et des arbres innocents, pousse si loin l'horreur de la viande qu'une sorte de pouvoir magnétique lui fait découvrir le meurtre où il est le mieux caché. — Le soldat de la coloniale a déserté une fois, sous un coup de cafard, pour atteindre le fabuleux royaume du Sud, fait de mirages combinés, le royaume où la jeune fille attend sous la porte aux glycines, en chantant : « J'ai tant pleuré pour toi ». — Nelly passe à travers l'existence sans volonté et sans poids, comme une feuille blonde balayée. « Son plaisir, dit M. Mac Orlan, était de vivre une vie qu'elle inventait la nuit au Lapin devant quelques compagnons. Vie si éphémère qu'il

1. Gallimard.

suffisait d'un verre d'eau mêlé de rhum pour qu'elle s'évanouît dans la mémoire de la jeune fille. » — Enfin Isabel le boucher est un assassin.

Et chacun est comme un point sur une trajectoire qu'il parcourt sans la connaître. Toutes ces trajectoires se recoupent un moment cette nuit-là, au Lapin Agile, puis le faisceau s'écarte et chacun est emporté par son propre destin. L'auteur suit d'un œil curieux et triste ces voies divergentes. Isabel va à l'échafaud. Le soldat de la coloniale, deux fois déserteur, s'engage une troisième fois. Le peintre allemand, qui ne peut plus supporter cet univers où il renifle la crème, se pend. Nelly devient une reine des fortifs. Rabe, pendant une période militaire, aux manœuvres, glisse des balles dans son fusil et tire sur son capitaine; et un adjudant le tue. Et tout cela fait une philosophie.

Entre les écrivains de notre temps, les frères Tharaud sont parmi les plus considérables et les plus singuliers. On se représente aisément le travail commun de deux auteurs dramatiques, ou même de deux romanciers quand ils font un récit d'où ils semblent absents. Mais Jérôme et Jean Tharaud ont introduit le système de la collaboration dans le subjectif : ils se mettent à deux pour recevoir une seule impression. Il y a telle promenade à cheval, en Syrie, où il fallait qu'ils fussent montés ensemble sur le coursier Bayard. Il est impossible de percevoir dans leur style, dans leur œuvre, le plus léger signe de dédoublement. Et ils ne forment à eux deux qu'un seul écrivain.

Telle est du moins la première apparence. Si on y regarde de plus près, on reconnaît des signes de travail collectif. C'est d'abord une sorte d'égalité. Ouvrez leur dernier livre, *La rose de Sâron*, qui est un de leurs bons ouvrages. Cet ouvrage est conduit d'un bout à l'autre avec la même perfection. Vous n'y trouverez aucun de ces trous, de ces remplissages, de ces passages mous et somnolents où se trahit la défaillance d'un auteur. Les traits semblent égaux parce qu'ils ont été redoublés. Cette perfection se paie. Vous ne trouverez pas non plus dans cette biographie d'un enfant juif, je ne sais quel ton aigre et tremblant qui rendait si pathé-

tique le dernier livre de M. Henry Marx. Le livre est curieux, amusant, pittoresque. Il n'est pas très ressenti. Évidemment, à deux il devient très difficile de se substituer à un personnage. Jacob Lipschütz est observé, décrit, mensuré. Mais il a beau parler à la première personne. Nous ne sommes pas dupes de cette fiction et nous voyons bien qu'à tout moment, il est observé du dehors. Le voici, fils d'un cabaretier dans un village des Carpathes; il grandit entre le tonneau d'eau-de-vie et le sac de prières; à douze ans, il est un prodige; il sait par cœur les cinq livres de Moïse, les Prophètes et nombre de commentaires. On l'envoie à la yêchiba de Schourâne, où il mène la vie des *bochers*, des étudiants juifs, et de là à Puspok. Un étranger rencontré lui révèle qu'en dehors des commentaires il existe toute une science et au delà de l'école tout un monde, où ses coréligionnaires occupent une vaste place. L'apprenti rabbin tourne les yeux vers cette science profane et ce monde défendu. Le hasard le mène chez ces juifs mêlés aux goïm; il quitte sa souquenille pour un complet vert. Enfin il part pour Paris, avide de conquérir les connaissances de l'Occident. Il manque mourir de misère. Dans le brouillard, une boutique faiblement éclairée lui montre des caractères hébreux. Il se retrouve à un foyer juif; on lui avance une pacotille de camelot, et nous le quittons à ce moment.

Toutes les scènes de cette existence sont tracées avec une exactitude, un sens du pittoresque, un soin dans le choix du détail-type, qui empêchent l'intérêt de faiblir une seconde. Ce que les auteurs obtiennent d'abord du lecteur, c'est la confiance. Dès la première description, celle du cabaret hongrois, avec le cierge, le sac en velours, les prescriptions sur l'alcool affichées au mur et le tableau de bataille qui représente Napoléon admirant ses soldats juifs, nous sommes assurés que tout le livre sera exact. Et certainement personnages, querelles d'école, perruques et vermine, tout est contrôlé et digne de foi. Nous faisons, d'Homonna à Mischkolz, le plus passionnant des voyages d'enquête. A défaut du drame intime, les conditions, les habitudes, les gestes sont notés. C'est un roman fait par d'excellents journalistes.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE LONDRES

I. Pennyfields. — Le quartier chinois. Sur un trottoir des Chinois, sur l'autre des nègres, par groupes, vêtus à l'Européenne, mais dans quel dénuement, et dans les yeux, à notre approche, pourtant, quelle lueur, quel espoir de quelque chose attendu de longtemps! Quels conciliabules, sans beaucoup de mots, rien, pour ainsi dire, qu'avec les yeux. Nous sommes, mon sûr compagnon et moi, des *étrangers*, des proies ou des maîtres. Je me sens très loin, tout à coup, très loin de tout ce qui fait ma vie, ce qui crée l'atmosphère autour de moi, d'un bout de l'année à l'autre, presque partout où je vais. Cette rue, le couloir aux maisons basses, comme décapitées, naines, d'un ton uniforme, où rien ne tranche, ni fenêtres ni porte, comme pour ne pouvoir créer de point de repère à la mémoire de ceux qui voudraient faire quelque recherche.

D'où sont venus tant d'individus si marqués, jaunes et noirs, qui, presque pareillement vêtus, à l'uniforme de la misère, évoquent des continents si éloignés? Londres qui les attira, les rejette pareillement et ils végètent, sur les deux trottoirs de cette rue étroite, misérable, policière, sans qu'on y aperçoive le casque de drap d'aucun agent, — seulement, là-bas, avant l'entrée, deux qui portaient des sifflets à des chaînes et des revolvers dans la ceinture.

Nous avons vu, depuis *Oxford Street*, traversé à l'heure de la fermeture des grands magasins, nous avons vu Londres perdre lentement puis retrouver, puis perdre de nouveau, son activité et sa richesse... Puis la perdre définitivement,

redevenir, après *Whitechapel*, redevenir masures, après le quartier juif, redevenir non pas faubourg, car les faubourgs des grandes cités ont l'apparence saine et vivante du grand creuset populaire où la masse de la bourgeoisie vient reprendre des éléments d'énergie, de force, — mais léproserie, marécage humain, où ce qui s'est une fois embourbé, ne doit plus jamais retrouver, à la vie paisible, à quelque honneur, à quelque décence, aucune place!

Ici, ce ne sont même plus des nationaux; des Anglais, des êtres humains ayant eu leurs racines dans le sol, dans les prédécesseurs de ces hommes affairés que nous avons vus sortir des banques de la Cité ou parmi ces hommes dignes coiffés du chapeau haut de forme, vêtus d'une jaquette à un bouton et armés d'un parapluie, depuis le plus jeune âge : ainsi paraissent-ils même être sortis tout équipés des flancs maternels.

Non, ce sont des Asiatiques. Chinois, ils paraissent bien l'être, en effet, dans le veston poussiéreux et maculé, avec les maxillaires larges et épais, l'œil bridé, le teint bilieux. Mais la misère et le vice ne pâlissent pas seulement l'homme rosé, elles blémissent le jaune, elles blémissent le noir.

On nous regarde, nous qui nous efforçons de nous faire aussi invisibles que pourront jamais le devenir, — au milieu d'êtres affamés de tout ce qui est en possession de l'homme installé dans l'existence, qui a pris un lunch substantiel et un thé réconfortant, — que pourront le devenir des hommes qui ne marchent même pas sur leurs deux pieds comme ceux au milieu desquels ils se trouvent. Nous ne portons sur les épaules aucune suggestion de l'espèce de celle qui hante le cerveau de ces parias, de ces déchus, de cette vermine qui grouille là, non loin de la Tamise, que l'on va retrouver, tout à l'heure, au long de l'*East India Dock road*, avec ses bassins vaseux et encombrés, pullulants, ses cargos, ses bateaux qui apportent les produits de toute la terre, entassent la production, la fortune du monde et, graines sèches, arrachées aux mauvais épis, ont déversé par surcroît, ces noirs et ces jaunes, — écume de l'humanité.

Parfois, la nuit, une voiture s'arrête quelques rues plus loin, à l'angle de la grande artère où passent encore les rouges

autobus, — la nuit, quelque couple, fatigué de chercher à vivre dans le plaisir, femmes harassées par la jouissance, hommes que l'inaction porte à vouloir connaître des sensations qu'ils ne sont même plus susceptibles d'éprouver, — quelquefois, la nuit... — non, grand Dieu! le jour même, au crépuscule, car en voici, qui viennent à nous, qui ont fait avancer leur taxi jusqu'ici même et qui en descendent avec des airs d'oiseaux de nuit auxquels les ténèbres n'auraient pas encore rendu le pouvoir de s'y reconnaître!

En nous apercevant, ils ont fait le premier geste instinctif de venir à nous, pour trouver chez leurs pareils un secours, — puis un réflexe. Ils ont craint d'être reconnus... Un compagnon, d'ailleurs, sauté du siège, et qui parlementait avec le chauffeur en lui expliquant où aller attendre, les emmène... Ils baissent la tête... Les Chinois et les noirs paraissent moins accablés, moins poursuivis par la crainte ou le remords. *Elle*, montre de pauvres jambes maigres dans les bas de soie couleur d'aube printanière. Son « tailleur » vient de la rue Cambon, et son petit chapeau de feutre beige, enfoncé sur le crâne, a été façonné rue de la Paix. Ses hauts talons entravent sa course... Elle a quitté ses gants pour n'être pas remarquée, mais ses mains, blanches et veinées, la trahissent plus que la finesse du suède. Elle balance son sac à fermeture d'écaille, dans lequel on dirait qu'on a compté des œufs de plomb... Mon sûr compagnon, prêté par des amis qui ne dédaignent point de fréquenter ces lieux, davantage, j'imagine, pour s'en vanter que par plaisir, — mon compagnon, un pur Anglais, me cite, entre les dents, des noms de l'aristocratie de l'industrie (non point française...).

Toutes les faces noires et jaunes sont tournées du même côté... Le silence des colloques est plus pesant. Une proie est à portée. Mais elle est pour d'autres... Je surprends de petits hochements de tête et des clignements d'yeux qu'on voudrait avoir étudiés au microscope, tant il semble que chaque cil même y ait son rôle muet.

Autour de nous, tout est bis, couleur de pain de seigle rassis, le ciel est gris, on n'y trouverait pas, à l'approche de la nuit, suffisamment d'azur, malgré l'été, *pour y tailler un col à un marin* selon la vieille expression anglaise...

... Je vois avancer, le long du trottoir, au bord du ruisseau émaillé de papiers et de fibres, de losanges en charpie, arrachés à des loques, parmi des détritus, je vois s'éloigner la jeune femme, élégante, frêle et courbée, — lys brisé, — près de son compagnon, qui veut faire le costaud, mais qui montre une nuque comme deux câbles accouplés sous le crâne hors d'un faux-col bleu, — seul bleu dans le tableau! — par dessus lequel, comme avec crainte de se blesser en l'effleurant, volent de noires et glissantes hirondelles...

***

II. L'Image la plus populaire. — ... Être le Prince de Galles, savoir qu'il n'est pas une femme dans le Royaume entier qui ne vous porte, à peu près sûrement, dans le secret de son cœur, un de ces désirs inavoués qui ne sont jamais qu'une forme ou les prémices de l'amour.

Etre une sorte d'amant national et *in partibus* de toutes les femmes, les plus jeunes jusqu'aux plus âgées, la fillette et l'aïeule... Un sentiment d'enthousiasme éclaire leurs yeux. La pudeur leur clot la bouche. Mais, dans les troubles apothéoses de leurs nuits, toutes l'ont vu paraître, auréolé de jeunesse, de splendeur, de grâce, etc... Il est le *professionnal beauty* pour dames.

Plus d'un million pour une, devraient savoir qu'elles n'ont aucune raison ou chance de le joindre jamais. Pourtant, en elles, le cœur ne désespère pas ou se satisfait de ce que le Prince ne soit, — à la manière des saints, des idoles, — qu'une image, le célibataire insaisissable, aussi peu consistant qu'il est magnifique, aussi impossible à étreindre jamais qu'il est suave à contempler.

Aussi, que de portraits, quelle réclame habile, quelles adroites suggestions. Le Prince a sa publicité admirablement organisée, avec notes tous les matins aux journaux. Ce feu qui couve dans tant de cœurs est adroitement alimenté chaque jour. Le Prince se déplace ou s'est déplacé. On l'annonce, avant ou après. Il change de costume chaque jour un nombre de fois qui dépasse ce qu'un comédien peut être

amené à réaliser dans une pièce. Sa garde-robe possède tous les uniformes, toutes les tenues, pour tous les sports, sous toutes les latitudes de l'Empire et pour toutes les provinces de ce Royaume-Uni dont il est comme le trait d'union caméléonesque. Il apparaît tout blanc, tout galonné, en jaquette, en habit, en *kilt*, coiffé de ce petit bonnet écossais qui se porte sur l'oreille et qui est si flatteur pour une jeune tête qui se lisse complaisamment les cheveux.

On blâme, à l'étranger, le célibat de l'héritier du trône. On ne conçoit pas cette manière inconséquente, quasi anormale d'agir. On pense à l'hérédité. Mais cette apparente légèreté est sans doute d'une suprême adresse. Le roi George V a des goûts sérieux et casaniers. C'est un bourgeois qui pense à ses responsabilités et qui aime la vie de famille. Il faut donner à ce peuple si varié, si étendu, si enfantin, une image de la royauté, qui soit souriante, agréable, juvénile — et à transformations; qui plaise à tous — et à toutes.

Marié, le prince perdrait aux yeux de combien d'êtres vivants le plus sûr de son prestige. Les femmes, d'abord, qui auraient à se partager avec une épouse leur gracieuse chimère!

Mais il faut conserver cet air de jeunesse qui donne au Prince, à trente-deux ans, encore on ne sait quelle apparence d'adolescent... La minceur, la vivacité...

Pourtant, le front se ride au passage d'un effort d'attention. Et je possède une photographie, depuis hier, non mise dans la circulation, prise à la fin d'un banquet, et qui montre un Prince de Galles, encore aujourd'hui inconnu, alourdi, aux yeux inégalement mi-clos, une paupière plus lourde que l'autre, la bouche entr'ouverte, qui digère, engourdi, tandis que de graves personnages prononcent à la cantonade des discours ennuyeux.

Elle fait penser, cette photographie récente, au portrait de Dorian Gray qui vieillit et se flétrit en secret, tandis que le héros conserve sa surprenante jeunesse. Ce n'est plus le fringant jeune premier, vêtu du kilt ou de l'habit noir ou en uniforme sanglé — mais un homme qui dîne beaucoup en ville, qui mange forcément trop et qui est obligé de boire..., — et qui va vers la quarantaine.

Quel gentleman imprévu apparaîtra, brusquement, au peuple d'Angleterre, quelque jour, à la place de cet adolescent demeuré?

Mais les princes aimés sont comme les comédiens, le public ne les voit pas, il ne veut pas les voir vieillir!

Vis-à-vis de la famille royale, les Anglais font penser aux abeilles autour de leur Reine.

Le *Saint-James Palace*, au prince de Galles, est dans la rue, vers Saint-James park, le rez-de-chaussée de plein pied avec le trottoir. Les fenêtres du major Ponsomby, sont accessibles à tous les passants. Les fenêtres du premier étage presque à hauteur d'un homme qui se dresserait sur la pointe des pieds. Mais, à une porte basse, sous des arcades, un *horse guard* à tunique rouge, son fusil posé par terre et incliné, baïonnette au canon, garde la pose, la main gantée de blanc, la petite jugulaire sous la lèvre inférieure. Les yeux clairs ombragés par les poils du bonnet, les pommettes colorées par le sang, le nez droit. Il a l'air d'un jouet, d'une poupée habillée en soldat. Il tourne seulement la tête, en haut de ce grand corps immobile, de ce torse cambré, encore ne la tourne-t-il qu'à peine. Il regarde qui le regarde, mais comme s'il était dans une vitrine, loin de la vie, étrange, de la race des oiseaux.

Deux autres, à la porte principale, culotte longue à liseré rouge, tunique vermillon à épaulettes noires lisérées de blanc. Même immobilité devant le palais, qui a l'air enterré par le trottoir, rasé dans sa partie supérieure et dont les créneaux sont blanchis, sur la brique noire...

On ne devine personne derrière les grands rideaux de mousseline des fenêtres à guillotine.

Le maître célibataire, — le prince, — est toujours sorti!

***

III. A LA ROYAL ACADÉMY. — L'exposition annuelle de peinture et sculpture des artistes vivants.

Sur les deux panneaux les plus en vue de la salle principale, le portrait du roi, par M. Arthur Cope, celui de la reine, par M. Richard Jack. Lui, comme l'un de ces hommes à la tête d'une entreprise industrielle, qui endossent leur jaquette

pour le jour du conseil d'administration. Le souverain a le visage coloré, souriant, et l'œil fixe. Il est à la tête d'une affaire qui se montre prospère aux yeux du monde, mais qui a aussi ses difficultés, qu'on garde secrètes.

La reine, elle, porte cinq rivières de diamants, plusieurs colliers de perles, une tiare éblouissante — ou qui devrait éblouir, mais le peintre ne semble avoir exécuté tant de diamants que d'après des photographies, car ils ne jettent aucun feu. La reine porte en sautoir le cordon de moire bleue. C'est un portrait officiel. Il ne s'agit pas de donner à une femme la grâce de l'attitude et le sourire aimable. C'est la grande affiche souveraine, dont la reproduction va s'en aller porter le respect dans les Dominions. C'est un article pour l'exportation.

A la *National Portrait Gallery*, l'effigie de la Reine Alexandra, au long col, avec son chien favori sur les genoux, demeure l'image d'une lady. Cette effigie de la *Royal Academy*, c'est le portrait, j'allais écrire une *affiche*, d'une reine qui a beaucoup de diamants, beaucoup de tout.

Telles sont les impressions du visiteur de ce salon. Elles ne prétendent point révéler le véritable caractère des souverains.

D'ailleurs, tous les portraits de ce salon dégagent cette impression de résistance, de richesse, qui frappe ici sur les placards de publicité mêmes, dans les gares, sur les palissades, le long des trains. Toujours de bons visages, éclatants de santé, un peu trop grands d'échelle, qui sont ceux d'enfants parfaitement sains, de magnifiques jeunes filles, aux dents éblouissantes, de jeunes gens aux pommettes carminées, brandissant une raquette, de marins au col plantureux, aux traits épanouis, d'hommes mûrs, tout gonflés de bonne humeur à la fin d'un repas, devant un verre de whisky. C'est une différence, qui est bien remarquable, avec la publicité allemande, laquelle déforme tout vers la grimace et la morbidesse.

Mais n'a-t-on pas le sentiment, — devant une bonne santé si générale, si affichée, une aisance si répandue, et l'horreur de ce qui pourrait rien changer à l'ordre des choses, — n'éprouve-t-on pas le sentiment que ce peuple craint d'inno-

ver, de modifier quoi que ce soit, dans la peur de tout ébranler. En tout cas, c'est une réflexion qui doit venir à l'esprit...

... Les portraits de jeunes femmes exposés à la *Royal Academy* sont tous à mi-jambes, à mi-corps, pour ne point révéler la jupe courte et montrer ces jambes qui, au dire des portraitistes, se placent mal dans les tableaux. Mais ce n'est point cette vérité qui les guide. Seul, le portrait de la Reine est en pied. Il est vrai que sa robe est longue, longue...

A Paris, au Salon, nous avons eu, cette année, devant les yeux beaucoup de portraits aussi, — mais qui évoquaient des midinettes jouant à la bourgeoise... Ici, la société est demeurée plus réservée, plus « comme il faut ». Mais on ne saurait dire, pourtant, qu'elle soit, à première vue, bien élégante. L'élégance est partie, à demi partie, d'ici, comme de Paris, comme de partout!

Beaucoup d'hommes, drapés, par-dessus l'habit noir, d'un manteau de pair ou de juge — peut-être d'université. C'est une note qu'il est toujours difficile pour un peintre de rater.

Mais que de sagesse dans toute cette exposition! Ce petit Salon annuel de la *Royal Academy* évoque les magasins de décoration et de meubles de Maple, de Waring, de Liberty, où l'on voit toujours, dans *Regent Street*, les mêmes meubles de noyer ou d'acajou, de chêne sombre, dans des formes identiques. Rien qui ressemble à ce que produisent incessamment nos décorateurs, — rien d'osé, d'un peu fou, d'indifférent à certaines traditions désuètes et au qu'en dira-t-on. Rien qui fasse un trou ou qui lance une fusée.

Ces portraits mondains ressemblent aux villas, dans la banlieue, vers l'ouest de Londres, qui se multiplient, toutes pareilles, sur des kilomètres, avec, pour toutes, le même espace réservé au jardin. L'homogénéité, le semblable, l'identique, paraissent tuer toute originalité, toute fantaisie. C'est le même veston à tout. Les femmes, elles aussi, ont l'air de s'être habillées à la même succursale de Paris.

Nous exagérons, nous autres Français, l'individualisme; nous voulons trop souvent nous renouveler et surprendre, — mais les Anglais, eux, abusent du sentiment contraire.

***

IV. Cinéma. — Le *Plaza*, l'un des plus grands cinémas de Londres, qui en possède cinq ou six analogues. Je revois celui de Bruxelles, l'Agora, si vaste aussi, mais moins luxueux, dans ce qu'il y a de cherché, de détaillé, dans tout ce qui est luxueux à Londres. Il est six heures du soir, le public qui s'est succédé là, depuis deux heures de l'après-midi, est plus nombreux. A sept heures le rideau se relèvera, à la fin des films représentés, sur un *jazz* d'une quarantaine de musiciens, tous vêtus du smoking et disposés devant un décor de terrasse, dans la manière du XVIIIe siècle des musics-halls des deux mondes. A gauche et à droite, deux cyprès devant un vaste ciel. Des projecteurs colorés font courir des nuages sur plusieurs mousselines superposées. Le ciel est d'un bleu intense. Des nuées illuminées par le soleil glissent, alternant avec des masses de vapeurs grises qui s'effilochent dans la clarté. C'est un de ces grands ciels mouvants d'été, non loin de la mer, dont les courants les poussent. L'esprit fait en le considérant de rapides et longs voyages d'un instant, comme dans les rêves.

Au centre du décor, les quarante musiciens du jazz sont éclairés en rose. Une lueur jaune plonge de haut sur le chanteur américain qui s'accompagne d'une mandoline, ou le violoncelliste, qui joue *The broken melody*..., air célèbre, en Angleterre. Puis le jazz reprend des valses, beaucoup de valses. Aux reflets de la scène, je regarde les visages autour et derrière moi. Ils sont paisibles, détendus. Public bourgeois, après le thé. Gens qui habitent la grande banlieue, qui sauteront dans le train électrique, le métro, qui regagneront dans une heure, une heure et demie, quelqu'une de ces cent milliers de villas, de cottages, tous semblables, qui ont leurs bows windows à six ouvertures, planes ou semi-circulaires, à ras des murs, encorbellées, et la même porte, les mêmes jardins, les massifs pareils, fleuris en cette saison de lupins, de rosiers, de delphiniums aux hampes bleues... Ils dîneront tard et ne ressortiront pas après le repas...

A Paris, ces cinémas n'auraient point de spectateurs, à cette heure-ci.

D'ailleurs, l'établissement possède salle de thé et toutes

sortes de lavatories qui permettent aux hommes qui sortent à cinq heures du bureau de faire toilette.

Le tapis du hall a coûté cinq mille livres. On le traverse à une extrémité, sur un épais chemin de toile grise. Il imite quelque immense tapis de la Perse, il est à fond noir. Quelques meubles faussement somptueux et lourds garnissent les côtés. Des spectateurs jettent un regard complaisant à ce luxe. Une ouvreuse vêtue en costume d'homme 1830, ou « genre », traverse le hall. Sorte de redingote gris vert, pantalon quasi long, de velours et, sur la tête, inclinée, une tarte de feutre avec un chou, qui pourrait bien être à la crème. Les filles sont jolies, leur accoutrement bizarre. Et nul ne paraît s'apercevoir de leur déguisement ou de leur air avenant.

Les films d'une monotonie inconcevable, sur des sujets d'une banalité qui n'a point repoussé ni même frappé le metteur en scène. Pourvu que, toutes les deux minutes, il y ait, — entre une jolie fille qui joue un rôle honnête et un beau garçon, qui n'est pas moins doué par le Seigneur de qualités morales, — un long, long baiser sur les lèvres et qu'à la fin, les choses finissent par s'arranger, — les gens qui sont entrés là, leur bureau fermé, leur travail accompli, avant de regagner le logis, ces gens sont satisfaits et goûtent des minutes heureuses.

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

J. Lucas-Dubreton : La Restauration et la Monarchie de Juillet (*Hachette*).

Quand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand entame le récit des années qui suivent 1815, il avertit le lecteur qu'il quitte le géant pour entrer chez les pygmées. Il est difficile de ne pas admettre cette image. Mais on doit convenir que les pygmées sont plus à notre taille que le géant, que leur histoire est mieux à notre portée, qu'elle mérite au moins autant notre étude : les actions exceptionnelles sont des exemples le plus souvent inimitables; le tran-tran des pauvres hommes en lutte avec la destinée nous éclaire parfois mieux sur ce que nous sommes, sur ce que nous pouvons.

Les successeurs immédiats de Napoléon au pouvoir n'avaient pas une tâche facile. Il leur fallait liquider une situation inextricable due à des années de guerre longtemps victorieuse, d'où étaient sorties des rancunes et des jalousies inexpiables. Vis-à-vis de l'étranger, ils s'en tirèrent honorablement : la politique étrangère de la Restauration n'est pas à l'abri de toute critique; du moins n'a-t-elle pas fait courir au pays le risque des aventures. A l'intérieur, la liquidation de la guerre se compliquait de ce qu'on croyait devoir être la liquidation de la révolution; et là, c'est le régime lui-même qui porte la responsabilité. La première Restauration donna l'impression de vouloir défaire ce qui s'était accompli depuis 1789, et la seconde garda la même apparence : le malentendu était inévitable.

Quant à la Monarchie de Juillet elle semble avoir été victime d'une illusion qui s'est traduite de nos jours dans la formule : « Politique d'abord ». Il est remarquable que l'époque où commença le développement des chemins de fer et de la grande industrie (à partir de 1840) n'ait été remplie officiellement que de petites discussions sur le régime électoral. Suscitée pour sauver la bourgeoisie de l'anarchie républicaine, la Monarchie de Juillet resta fidèle à son origine. La vraie raison de son écroulement, c'est son ignorance des questions sociales. Sa politique extérieure, par trop

bourgeoise elle aussi, aventures et reculades, ne lui donnait pas un soutien suffisant contre le mécontentement des masses.

M. Lucas-Dubreton nous présente dans son livre un excellent résumé de ces trente-trois années où la France d'autrefois et la France nouvelle ont essayé de s'entendre sans succès. Le savant et minutieux historien a su tracer en quelques centaines de pages un tableau vraiment attachant de cette époque si vivante à tant d'égards : il est plus difficile de faire un bon résumé qu'une histoire développée. Celui de M. Lucas-Dubreton est de tout premier ordre.

Paul Reynaud : Les Trois Glorieuses (*Hachette*).

Plus ramassé, plus synthétique encore est l'opuscule que M. Paul Reynaud consacre aux journées de juillet 1830. On y trouvera la plupart des faits qui marquèrent dans le détail la lutte du peuple contre la troupe, lutte qui le plus souvent prit un caractère presque chevaleresque et rare dans les guerres civiles. Mais ce qu'on y trouvera de plus intéressant, ce sont, marquées succinctement mais de façon adroite par un connaisseur de la chose politique, les raisons pour lesquelles la royauté telle que la concevait Charles X était devenue impossible, et celles qui, dès l'origine et par principe, réduisaient presque à néant les chances d'entente entre la « meilleure des républiques » et le peuple : la victoire de celui-ci en juillet 1830 avait été trop habilement escamotée, le peuple dont on s'était méfié devait avoir sa revanche.

Colonel E. Valarché : Le Combat d'Arsimont
(*Berger-Levrault*).

On a conservé le souvenir des fameuses pages (ordres, instructions, comptes rendus) dans lesquelles le G. Q. G. a cherché à rejeter sur la troupe la responsabilité des échecs à quoi aboutirent les efforts de l'armée française dans les batailles des frontières. Ces affirmations tendancieuses et hasardées ne pouvaient manquer de provoquer, et provoquèrent en effet, une contre-offensive des ennemis, personnels ou autres, du G. Q. G., lesquels s'efforcèrent à leur tour de rejeter toute la faute sur le haut commandement.

Ainsi posée, la question est insoluble. Il est indiscutable, quelle que soit la valeur d'une troupe, que, à moins d'un miracle, le succès ou la défaite dépendent d'abord des conditions stratégiques de l'engagement. Or, à n'en pas douter, ces conditions étaient des plus défectueuses pour les troupes françaises au début de la seconde quinzaine d'août 1914; et le haut commandement en porte la respon-

sabilité. Mais quiconque a pris part aux batailles de cette époque reconnaîtra que les procédés de combat en usage dans la troupe (il est surtout question de l'infanterie) étaient peu adaptés à la réalité : ce n'est tout de même pas directement la faute des ordres du G. Q. G. si l'*ultima ratio* de l'armée française était la charge à la baïonnette partant à plus de 1 000 mètres de l'ennemi. La vérité, c'est que l'instruction de l'infanterie française était dans l'ensemble assez médiocre aussi bien en ce qui concerne le tir que l'utilisation du terrain. Ce qui est en cause, ce n'est ni le haut commandement, ni la troupe, c'est la doctrine de guerre : ce n'est pas dans la bataille, mais bien avant, qu'il faut rechercher les responsabilités. C'est moins les ordres mêmes ou leur exécution que la préparation générale qu'il convient de critiquer.

On en verra la preuve dans la très intéressante étude que le colonel Valarché consacre au combat d'Arsimont (21-22 août). Ce combat a été livré par la 19e division dans une boucle de la Sambre et plus au sud contre des éléments de la garde prussienne. Si une chose ressort de ce récit à la première lecture, c'est bien l'impuissance où s'est trouvé le commandement, jusqu'à des échelons assez bas, comme la division, d'orienter convenablement la troupe et de diriger le combat. Une lecture plus attentive fait voir cependant qu'on aurait tort de lui attribuer entièrement l'échec : à côté d'actes d'héroïsmes des plus remarquables (comme celui du caporal Lefeuvre au Tienne d'Amon), on trouve aussi des exemples de découragement rapide. L'ensemble laisse une impression de grande confusion et de combat mal conduit.

Quant à la doctrine même, on sait que certains ordres du G. Q. G. « rappelèrent » officiellement des prescriptions que des règlements récents avaient proclamés périmées (notamment la notion de préparation d'artillerie, alors qu'il avait été dit naguère : « L'artillerie ne prépare plus les attaques, elle les appuie »). Mais si ce « redressement intellectuel » fut une des causes du « redressement » stratégique de la Marne, il est certain aussi que les premières expériences de la campagne inspirèrent parfois dans la suite une prudence excessive à la troupe. Tant il est vain d'opposer par principe celle-ci au commandement, et de charger le G. Q. G. de toutes les fautes : il a bien assez des siennes.

Général Youri Danilov : La Russie dans la Guerre mondiale.
Traduction française du colonel Kaznakov (*Payot*).

« La clé de l'histoire militaire, a dit Yorck de Wartenburg, se trouve dans les quartiers généraux. » L'ouvrage du général Youri

Danilov en est une nouvelle preuve. Nous savons encore peu de chose de ce qu'a fait la Russie pendant la guerre mondiale. Sans doute, la vérité se fait jour peu à peu. L'opinion française admet aujourd'hui, dans son ensemble, que la fidélité de la Russie à l'alliance avec la France et l'abnégation de l'armée russe ont rendu possible la victoire de la Marne, l'invasion de la Prusse orientale ayant été pour le haut commandement allemand l'occasion d'une faute stratégique comme on en voit rarement. L'opinion française sait aussi que, pendant le printemps et l'été de 1915, l'armée russe a subi dans des conditions effroyables le plus gros effort de l'armée allemande, ce qui n'alla pas sans des pertes irréparables en hommes et sans l'abandon d'immenses étendues de terrain. L'opinion française sait enfin que l'armée russe a été la seule des armées alliées à engager le combat dans les premières semaines de la bataille de Verdun pour tenter, sans succès, hélas! d'alléger la pression supportée par nos troupes sur les rives de la Meuse; ce qui ne l'empêcha pas, au début de juin 1916, de se lancer dans une offensive de grand style. Mais l'opinion française n'a pas pardonné à la Russie l'effondrement de 1917, qui rendit cette année la plus critique de la guerre.

Elle ignore cependant encore comment pareille catastrophe a pu atteindre l'alliée si dévouée des premiers temps. Le général Youri Danilov donne dans son livre les meilleurs éléments de réponse à cette angoissante question. Ancien quartier-maître général des armées russes, le général Danilov est en mesure de dire comment les opérations se sont déroulées sur le front oriental. Son livre est un témoignage de première valeur, et désormais indispensable aux historiens, sur ce qu'a voulu le G. Q. G. russe, et sur les causes qui ont entravé son action. En un certain sens, les questions que se posent les spécialistes (y a-t-il eu trahison de Rennenkampf à Tannenberg, d'abord, puis à Lodz? — comment les Russes ont-il pu appliquer constamment en 1915 la tactique de l' « alignement en arrière » qu'on leur a tant reprochée?) ces questions se trouvent largement élucidées, sinon définitivement tranchées. Quant à la suite des événements, le général Danilov ayant quitté la Stavka (G. Q. G. russe) en même temps que le Grand-Duc Nicolas, elle n'est pas l'objet d'un exposé aussi méthodiquement complet. Mais le général Danilov a analysé antérieurement la situation générale de l'armée russe et du pays avec tant de pénétration, avec une précision si lucide et si impitoyable, que tout s'explique avec une netteté parfaite, notamment la chute du régime autocratique : celui-ci n'était plus qu'une façade qui, pour un observateur averti, ne cachait pas les lézardes de ce bâtiment dans lequel les chefs désignés n'étaient pas plus capables de donner des ordres précis, que leurs subordonnés

de les exécuter; la crise d'autorité qui balaya le tsarisme au printemps de 1917 était déjà perceptible dans le manque complet d'organisation dont souffrait le commandement dès avant la guerre.

Jean Xydias : L'Intervention française en Russie, 1918-1919 (*Les Editions de France*).

Quand le régime bolcheviste s'implanta en Russie, au début de novembre 1917, un de ses chefs, aujourd'hui passé dans l'opposition, le trop célèbre Trotzky, déclara qu'il ne pouvait durer plus de quelques semaines. Nos communistes vont, prochainement, célébrer avec l'éclat convenable le dixième anniversaire de son triomphe. Cette prolongation inattendue d'un « crime qui a réussi » est bien un des paradoxes les plus singuliers de notre époque si fertile en spectacles décevants, surtout si l'on songe aux conditions dans lesquelles elle s'est produite. Il est cependant dans la logique historique qu'une révolution ne soit arrêtée que du dedans et que les interventions venant de l'extérieur restent impuissantes.

Le livre de M. Xydias raconte une de ces interventions. D'origine grecque, mais établi depuis de longues années en Russie, M. Xydias s'est trouvé bien placé pour observer le débarquement, le séjour et le rembarquement des troupes françaises et helléniques à Odessa et dans la région. Quelles furent les causes de cet échec?

La plus apparente, c'est que les troupes franco-grecques allèrent à Odessa sans que leur expédition eût été organisée. Aucune directive précise ne leur est venue de leurs chefs, ni avant leur arrivée, ni pendant leur séjour. Les hommes d'État qui les envoyèrent dans la mer Noire ne paraissent avoir su ni ce qu'était la Russie en général, ni ce qu'était la situation particulière de la Russie méridionale à la fin de la guerre. Il y a dans leur cas, évidemment, quelque chose de la légèreté ordinaire aux vainqueurs, et aussi la tranquille suffisance avec laquelle, à cette époque, ils avaient accoutumé de traiter les questions les plus épineuses.

Cependant, s'ils n'ont pas été mieux éclairés, ce n'est pas uniquement parce qu'ils n'ont pas cherché à l'être. Les Russes qui prétendaient les renseigner étaient ou bien des hommes passionnés qui se trouvaient complètement dépassés par les événements, ou bien des hommes trop étrangers au maniement des affaires publiques. Tous désiraient profondément être sauvés de la tyrannie bolcheviste, mais tous divergeaient au sujet du « comment ». C'est ainsi que, faute d'une préparation suffisante, nos troupes, desservies d'ailleurs par les circonstances, se trouvèrent dès leur arrivée obligées de prendre parti à l'improviste contre les ukrainiens de Petlioura

en faveur de l'armée volontaire. Elles s'aliénèrent ainsi l'élément le plus capable de mener la lutte contre les bolchevistes, sans pour cela s'assurer la collaboration des « blancs » du général Denikine : celui-ci refusa toujours d'entrer en liaison avec le commandement français.

Ce trait suffit à juger l'aventure. Celle-ci eût-elle réussi, que les pires lendemains nous attendaient après le succès. Ils attendaient aussi nos éventuels alliés russes, qui doivent être bien persuadés aujourd'hui que, s'ils veulent liquider l'abominable tyrannie qui pèse sur eux, ils ne peuvent s'adresser qu'à eux-mêmes.

Casimir Smogorzewski : La Pologne restaurée
(*Gebethner et Wolff*).

Que si nos amis russes trouvent ce jugement trop sévère, nous leur proposerons l'exemple de la Pologne, dont M. Casimir Smogorzewski retrace dans son livre les efforts pour revivre. En 1914, il n'y avait plus de Pologne. Les plus vives sympathies que rencontrât encore l'idée polonaise se trouvaient impuissantes pour des raisons de haute politique : la France, alliée de la Russie, ne pouvait intervenir. Au cours de la guerre, l'ancien territoire polonais subit un quatrième partage entre l'Allemagne et l'Autriche. Les fils de la Pologne luttaient dans des camps opposés. Mais leurs sentiments étaient restés si vivaces que, au moment où l'heure du règlement de compte sonna en Europe, ils réussirent à récupérer la plus grande partie de leur domaine national : la Pologne ne revécut pas dans toute son intégrité, mais du moins elle ressuscita.

M. Smogorzewski raconte à grands traits cette merveilleuse histoire en s'attachant à détruire les légendes qu'elle a déjà suscitées. Il voile peut-être avec une pudeur excessive certaines des faiblesses de l'œuvre accomplie. Mais comment ne pas l'excuser en raison du sentiment patriotique qui l'anime? D'ailleurs, si l'on ne ratifie pas tous ses jugements, on doit pourtant reconnaître que son étude conserve une valeur documentaire de premier ordre. Il ne se contente pas en effet de retracer les débuts de la Renaissance polonaise. Il la suit jusqu'à une date toute récente et nous renseigne aussi bien sur le coup d'état du maréchal Pilsudzki que sur la guerre contre la Russie. Chemin faisant, il fait un tableau complet de la situation politique intérieure et extérieure de son pays. C'est une fresque d'ensemble vigoureusement exécutée, les différentes parties concourant à l'effet général. Si attachant que soit ce livre, cependant, M. Smogorszewski nous en doit un autre : après avoir remarquablement traité la partie politique de son sujet, il faut souhaiter qu'il

consacre un travail aussi consciencieux à la partie économique et sociale.

Robert David : Le Drame ignoré de l'Armée d'Orient (*Plon*).

Sous ce titre, M. Robert David, ancien député et sous-secrétaire d'État, attaché pendant la guerre au corps expéditionnaire des Dardanelles, puis à l'armée d'Orient, raconte les souvenirs qu'il a rapportés de son séjour sur les côtes de la mer Egée. Bien qu'il se défende de faire œuvre d'historien, et que son principal souci soit « de rendre un hommage reconnaissant à des hommes que leur éloignement a peut-être privés d'une partie de la gloire qui leur revient », les souvenirs de M. Robert David sont une contribution intéressante à l'histoire souvent mal connue de notre action dans la Méditerranée orientale, dont l'auteur s'exagère d'ailleurs un peu, semble-t-il, les possibilités.

M. Robert David retrace la série des erreurs et des fautes commises par les alliés à partir du début de la guerre. La première, et sans doute la plus grave, fut l'incapacité des escadres française et anglaise à empêcher le *Gœben* et le *Breslau* d'atteindre Constantinople : Seconde faute : la conception et l'exécution de la tentative de forcement purement naval des Dardanelles. Troisième faute : après l'échec de cette tentative hasardée, campagne stratégiquement mal conçue de Gallipoli. M. Robert David dépeint de façon poignante les difficultés de toutes sortes à quoi se heurtèrent sur un sol inhospitalier les troupes franco-britanniques continuellement en butte au feu meurtrier de l'artillerie turque. Les fautes de détail s'ajoutèrent aux fautes de conception : finalement l'échec fut manifeste et l'évacuation nécessaire.

On sait qu'à ce moment le débarquement à Salonique fut considéré comme urgent, et que des troupes franco-anglaises furent amenées en hâte et tentèrent de porter secours aux Serbes : encore un échec. Du moins restèrent-elles sur place malgré les objections du gouvernement britannique, et purent-elles attendre le moment favorable à la grande percée victorieuse. Jusque-là, que de misères encore! que de tergiversations! M. Robert David s'est attaché à mettre en lumière le côté politique de l'entreprise, et son exposé des relations entre les alliés et le roi Constantin jusqu'au moment où les premiers se décidèrent à exiger du second qu'il renonçât au trône, est fait d'une façon des plus consciencieuses : il est naturellement à l'opposé du récit présenté par le prince Nicolas de Grèce, et que nos lecteurs ont trouvé récemment dans la *Revue de Paris* (n° du 15 juillet).

En ce qui concerne les événements du mois de juin 1917, l'exposé de M. Robert David est d'une scrupuleuse exactitude, et nous avons remarqué avec plaisir que, si l'auteur décrit comme il convient le rôle joué en ces heures historiques par M. Jonnart, il rend hommage (en note seulement, il est vrai) à son principal auxiliaire, le colonel, aujourd'hui général, Georges, une des figures les plus attachantes de l'armée française.

Maurice Pernot : L'Inquiétude de l'Orient (II) : En Asie musulmane (*Hachette*).

M. Maurice Pernot, que nous avons suivi « sur la route des Indes », est revenu, partant de Lahore, par l'Afghanistan, la Perse et la Syrie, et en prenant contact, une fois de plus, avec la Turquie nouvelle : voyage qui lui a fait traverser l'Asie musulmane. Il se défend encore d'en rapporter des conclusions, mais du moins il cherche, dans un chapitre final, à dégager pour nous les grandes directions qui lui sont apparues, au cours de sa longue pérégrination, comme étant celles que suivent les multitudes asiatiques et leurs chefs.

Dans tous les pays qui s'étendent de l'Égypte à l'Inde et de la mer Noire à l'océan Indien, ont surgi, depuis la fin de la guerre, et sous des formes diverses, des mouvements nationaux : chefs de partis ou agitateurs comme en Égypte et aux Indes, dictateurs, comme en Turquie ou en Perse, souverains aux tendances nouvelles comme en Afghanistan, les uns et les autres s'efforcent aujourd'hui de former leurs sujets ou leurs sectateurs en vue de la lutte contre l'étranger d'Occident, dont la guerre mondiale a montré, pensent-ils, la barbarie, et aussi le manque de foi, les promesses faites pour entraîner les Asiatiques dans la lutte européenne n'ayant pas été tenues.

C'est en effet, d'une façon générale, la xénophobie qui est le substrat de ces mouvements nationaux; et elle est aggravée du fait qu'elle ne se manifeste pas par des crises soudaines et violentes du genre de celles avec lesquelles on a toujours dû compter, mais qu'il existe aujourd'hui une opinion publique qui raisonne ses passions, entretenues par une presse qui discute et critique tout ce que font les blancs. A l'heure actuelle, opinion publique et presse sont excitées contre les Européens par la propagande et l'action des agents soviétistes, ce qui leur donne une allure particulière. Mais on ne peut guère soutenir que le mouvement a été suscité par les bolchevistes; ceux-ci ne font que le canaliser, que lui donner les formes qu'ils jugent le plus avantageuses à leurs intérêts, qui, en Asie, sont les

intérêts russes de toujours, présentés sous des dehors humanitaires, mais au fond aussi tyranniques et envahissants que naguère.

Il n'y a pas, pour l'instant, d'unité ni de communauté d'action entre les divers mouvements nationaux. Cependant la concurrence que se font entre eux les étrangers les favorise singulièrement : la propagande bolcheviste contre les occidentaux n'est qu'un moyen de conquête économique, à défaut d'autre; de même l'attitude singulière des Américains du Nord qui encouragent, partout où ils les rencontrent, les sentiments anti-européens. Mais, dans les pays où le mouvement national est dirigé par les hommes au pouvoir (Afghanistan, Perse, Turquie), il prend la forme d'un essai de rénovation, de modernisation, qui étonne les masses et complique la tâche des dirigeants eux-mêmes.

Et c'est alors que se pose la question la plus grave. Bien des Européens qui réfléchissent sont prêts à reconnaître que les relations entre leurs pays respectifs et l'Orient doivent cesser d'avoir le caractère d'un essai plus ou moins heureux de domination, pour prendre celui d'une aide confiante sur le pied d'égalité. Mais ce nouveau régime ne doit pas être instauré grâce à des concessions unilatérales. La « domination » européenne, là où elle existe, n'a pas apporté uniquement des violences et des exactions. En bien des endroits, sur bien des points, elle a été une source d'améliorations certaines et parfois importantes. Le risque actuel, c'est que l'indignation nationaliste contre les abus (qui ne peuvent être niés en général, mais qui ne doivent pas être exagérés) fasse oublier les bienfaits. Par suite, là où elles ont pu être maintenues, il ne saurait être question d'abandonner sans condition les positions acquises. Ailleurs, il convient que les masses elles-mêmes s'habituent à l'idée de la collaboration avec les Européens et que les fanatismes soigneusement entretenus par les profiteurs du désordre ne s'opposent pas à la mise en route de l'œuvre nouvelle. Pour s'entendre, il faut être deux à le vouloir. Le livre de M. Pernot montre les difficultés et aussi les possibilités d'un accord : c'est un travail utile au premier chef. Mais trouvera-t-on jamais quoi que ce soit de similaire de l'autre côté?

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber

Vient de paraître

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

TOME XI

HISTOIRE CONTEMPORAINE

L'ORME DU MAIL
LE MANNEQUIN D'OSIER

Compositions d'HERMANN-PAUL

Un volume in-8° sur papier vélin du Marais. . . . . **45 fr.**

Chaque tome se vend séparément

Il a été tiré des *Œuvres complètes d'Anatole France* 1 500 ex. numérotés au Tome 1er, in-4° écu, sur papier de Hollande Van Gelder à la forme, filigrané de la signature d'Anatole France, gravures sur fond teinté. Ces exemplaires comprennent une suite de gravures sur Chine.

Souscription à l'œuvre complète — Chaque tome : **225 fr.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.